

ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XVII

1



PRAGUE 1956

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1956

XVII^e ANNEE

*rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction :

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur général :

B. H a v r á n e k,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction :

B. Z á s t ě r o v á,

chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs :

M. B. H a v r á n e k, Prague I, Valentinská 1. — M. A. D o s t á l, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel :

Tchécoslovaquie 50, — Kčs. Etranger: \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement :

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.

UNE PAGE DE L' HISTOIRE DES RELATIONS BYZANTINO-LATINES*

II.

La fin de l'Union de Lyon

Le décès de Michel VIII marque la fin de l'Union de Lyon.¹ C'est le 11 Décembre 1282 qu'est mort ce prince irascible,² dont la main pesait si lourdement sur ses sujets. Son fils, Andronic, lui succédait dans des circonstances où l'Empire byzantin aurait eu besoin d'un souverain guerrier et diplomate à la fois, doué d'un esprit clair et d'une volonté ferme. Le jeune empereur ne possédait aucune de ces qualités.

De toutes les difficultés parmi lesquelles se débattait l'Empire byzantin, le mécontentement religieux troublait le plus Andronic. D'abord, fort dévot lui-même, il subissait facilement l'influence des moines dont il s'entourait volontiers,³ ensuite, n'ayant personnellement aucun de ces mérites qui avaient enhardi son père à s'emparer du pouvoir impérial, il exagérait peut-être le caractère précaire de sa situation,⁴ cherchant immédiatement un parti sur lequel il pût s'appuyer. Or, ce parti ne pouvait être qu'un parti religieux.

Trois factions se partageaient alors le clergé, la cour et la société de l'empire: les unionistes, les Joséphites et les Arséniates.

Les unionistes, le seul parti reconnu officiellement, loin de pouvoir offrir un appui à la dynastie, en avait besoin lui-même. Que ce parti existât, qu'il comptât dans ses rangs des gens sincèrement dévoués à la cause, cela est incontestable.⁵ Ses adhérents se recrutaient parmi les grands propriétaires fonciers; s'ils recherchaient une alliance avec les Latins c'était sur-

* V. Byzantinoslavica XVI (1955) 297—317.

¹ Cf. mes études: *La société byzantine et l'Union de Lyon*. Byzantinoslavica X (1949) 28—40. — *Une page de l'histoire des relations byzantino-latines. Le clergé byzantin et l'Union de Lyon*. Ibid., XIII (1952) 68—92.

² Pachymère, *De Michaelae Paleologo*, VI, 36. Corp. Script. Histor. Byzantin. Bonnae, 1835.

³ V. Laurent, *Grégoire X et un projet de ligue anti-turque*. Echos d'Orient XXXVII (1938) 257.

⁴ On peut en juger d'après le fait qu'il s'efforça de garder secrète, pendant un certain temps, la mort de son père n'en faisant part qu'au patriarche Veccos et cela encore par une lettre où l'écriture de Michel VIII fut adroitement imitée (Pachymère, *De Andronico Paleologo*. C. SS. Hist. Byz. Bonnae, 1835, I, 1).

⁵ Malgré toutes les persécutions, il subsistait encore sous le patriarcat d'Athanase (v. R. Guillard, *La correspondance inédite d'Athanase, patriarche de Constantinople*. — Mélanges Charles Diehl I, 133, ainsi que Pachymère, op. cit., V, 2). Dans les siècles suivants, il ne s'éteindra d'ailleurs jamais complètement, jusqu'à la chute de Constantinople.

tout pour chasser, avec leur aide, les Musulmans de l'Asie Mineure et récupérer ces vastes terrains agraires qu'ils pourraient recoloniser et cultiver. Grands producteurs de blé et éleveurs de bétail, ils ne s'intéressaient plus à la Syrie. Aussi étaient-ils prêts à tolérer l'infiltration latine dans la vie économique de l'empire, d'autant plus que les Vénitiens et les Génois cherchaient uniquement à s'emparer du commerce byzantin, en supplantant les marchands byzantins dans les villes du littoral de la Méditerranée et de la Mer Noire. Entre cette noblesse rurale et leurs contractants latins, l'antagonisme n'était pas aussi vif que dans les autres classes de la société, car l'aristocratie byzantine ne pouvait qu'applaudir au renforcement du système féodal qu'apportait partout la domination latine.

Par contre les Joséphites, dans leur haine des Latins, exprimaient les sentiments des grandes masses populaires. Les intérêts de la petite et de la grande propriété rurale étaient diamétralement opposés. L'agrandissement continu des manoirs féodaux se faisait aux dépens de la communauté rurale et des petits propriétaires; le surplus de la population, ne pouvant plus se nourrir du produit de petits lots, quittait le village natal pour chercher du travail que les villes agonisantes ne pouvaient lui offrir. Ils augmentaient donc les rangs du prolétariat urbain en formant, tant dans les villes qu'à la campagne, un réservoir de main d'œuvre à vil prix, vivant du jour au jour et faisant cause commune avec les artisans et les petits marchands dont la situation n'était pas meilleure. Les conquêtes musulmanes et surtout les premières croisades avaient miné la prospérité économique de l'empire, la quatrième et l'occupation latine achevèrent cette œuvre de destruction. Chaque accord avec les Latins était accompagné de nouvelles concessions en leur faveur et Michel VIII, représentant de l'aristocratie militaire, en avait fait plusieurs durant son règne. A cette époque, les villes de l'Italie exerçaient déjà une prédominance économique dans l'empire; l'artisan byzantin ne trouvait plus à placer son produit et le marchand voyait se restreindre de plus en plus le champs de son activité. Et cela d'autant plus qu'avec la perte des territoires et l'indigence croissante des grandes masses du peuple, laquelle diminuait leur force d'achat, le marché intérieur à Byzance se rétrécissait continuellement, en même temps que l'empire perdait ses marchés d'outremer.

Le mécontentement général se tournait contre le gouvernement et contre les Latins, qu'on accusait d'avoir ruiné l'Etat par l'invasion et le démembrement de 1204, et ensuite par l'occupation de 50 ans. On craignait le retour de la domination latine sous n'importe quelle forme et, loin de croire à leur aide militaire on s'en méfiait, car pendant tout le règne de Michel VIII, les Latins s'étaient montrés beaucoup plus dangereux que ne l'étaient les Turcs.

Ainsi le parti Joséphite prenait couleur d'un parti d'indépendance nationale. Le moment semblait bien choisi pour une telle politique: après les Vêpres Siciliennes, les projets de conquête, caressés par Charles

d'Anjou, étaient réduits au néant. En même temps, le désastre sicilien faisait perdre aux principautés latines du Balkan leur allié le plus puissant, et Byzance était libérée, pour un certain temps au moins, du danger qui la menaçait de ce côté depuis des années. Ces événements, très récents encore, enhardissaient les nationalistes byzantins en les poussant à rompre avec l'alliance latine.

Ce mouvement était dirigé par les moines dont la haine de l'union était devenue proverbiale. Le refus inexorable qu'ils opposaient à chaque tentative de cette espèce, n'était pas uniquement dû à leur fanatisme : leur réputation de piété, de parfaite doxie, et l'influence que, grâce à cette réputation, ils exerçaient sur les grandes masses du peuple était basée sur l'intolérance qu'ils propageaient, sur un certain chauvinisme qu'ils encourageaient et qui faisait croire aux Byzantins que leur religion, leurs coutumes et leurs rites, étaient de beaucoup supérieurs à ceux de tous les autres peuples et que, par leur civilisation, les Byzantins dépassaient de beaucoup les étrangers. Ces moines, à qui leur indiscipline, leur ubiquité et leurs ressources pécuniaires assuraient un grand pouvoir, formaient un véritable Etat dans l'Etat. Ils n'avaient rien à gagner de l'union et tout à perdre. L'autorité papale s'efforcerait sans aucun doute de se les soumettre et ne souffrirait point cette arrogante indépendance dont ils faisaient constamment preuve et montre.

Dans cette lutte entre deux courants d'idées et d'intérêts, la religion servait de signe de ralliement. Elle offrait le moyen le plus efficace pour exciter les haines, elle était le signe le plus visible de la pénétration latine à Byzance et, en même temps, le meilleur prétexte pour rompre les relations entre Byzance et les Latins. Les Joséphites ne désiraient en apparence rien d'autre que le rétablissement de l'ancien régime dans l'Eglise, mais au fond, ils voulaient porter un coup décisif à toutes les tendances latino-philés. Groupés autour de l'ex-patriarche Joseph, ils s'élevaient non tellement contre la destitution de celui-ci — illégale selon eux — mais, par conséquent, contre l'union qui était la cause de cette destitution. Le changement sur le siège patriarcal, chose fréquente à Byzance, ne représentait en somme qu'une question de discipline et nullement du dogme. Le différend aurait pu être réglé à l'amiable, mais les Joséphites avaient préféré en faire une question de principe et le point de départ d'une opposition organisée.

Quant aux Arséniates, ils ressemblaient sous certains rapports, aux Joséphites : comme eux, ils haïssaient l'union,⁶ comme eux, ils s'étaient révoltés contre un criant abus du pouvoir civil sur l'Eglise, comme eux, ils étaient soutenus par un régiment de moines. Et cependant, une différence profonde divisait ces deux partis en les faisant se combattre mutuellement : tandis que les Joséphites avaient pour but l'abolition de l'union et ne s'attachaient à la personne de l'ex-patriarche que parce qu'il était

⁶ Pachymère, op. cit., I, 17.

l'anti-latin le plus en vue, les Arséniates allaient beaucoup plus loin. Nationalistes ainsi que les Joséphites, ils étaient ennemis de la dynastie régnante et auraient vu avec plaisir le rétablissement des Lascarides. S'ils demandaient la réhabilitation du patriarche Arsène, mort depuis des années déjà, c'était parce que ce prélat, tuteur du petit prince Lascaris, avait été déposé pour n'avoir pas voulu consentir à la détronisation du prince, et exilé pour avoir condamné le crime commis sur la personne de celui-ci. Réhabiliter Arsène, condamner en bloc tout ce qui, depuis sa disgrâce, avait été fait dans l'Eglise (car sa déposition ayant été illégitime, ses successeurs n'avaient occupé le siège patriarcal que par usurpation) — aurait pu paraître au premier abord une question relevant du domaine purement religieux, mais, en réalité, cela signifiait non seulement bouleverser de fond en comble l'ordre établi dans l'Eglise, mais remettre sur le tapis toute l'histoire de l'avènement des Paléologues, rappeler publiquement les droits des Lascarides avec toutes les conséquences qui pouvaient s'en suivre.

Le souvenir de la dynastie déchue se conservait très vif parmi les populations rurales de l'Asie Mineure. Les Lascarides et surtout Théodore II avaient toujours protégé les classes moyenne et paysanne, en opposant le gouvernement central à l'aristocratie et à ses tendances de féodalisation. Théodore II s'efforçait de diminuer l'importance de la noblesse et favorisait spécialement les habitants des confins pour renforcer la défense militaire du pays contre les Musulmans. Ceux d'entre les Byzantins qui fournissaient la garde des défilés et les garnisons des forteresses, furent exemptés de l'impôt foncier.⁷ Il n'est donc pas étonnant que, sous le règne de Michel VIII, un prétendant, qui se faisait passer pour l'empereur Jean IV Lascaris, eût réussi à soulever les montagnards. Le mouvement fut étouffé mais la haine couvait sous la cendre, prête à éclater.

Entre ces trois partis le choix d'Andronic était fait d'avance : en soutenant les unionistes, il aurait dû lutter et contre les Joséphites et contre les Arséniates, tandis qu'en abandonnant l'union et en sacrifiant ce qui en restait à la phobie antiromaine de ces deux partis, il comptait se les concilier tous les deux. Il espérait, en même temps, créer un terrain d'entente entre eux et constituer ainsi un groupe social sur lequel il pût s'appuyer. Entre les Joséphites et les Arséniates, le jeune empereur se trouvait tout naturellement porté vers ces premiers. D'abord, ils lui paraissaient être les plus nombreux⁸ et les plus influents, ensuite son rapprochement avec les Arséniates ne pouvait pas ressembler à une capitulation et ne pouvait s'opérer que graduellement. Il se décida donc vite.

Cependant la commémoration du pape ayant été supprimée encore sous Michel VIII, que restait-il en somme de cette union ? La recherche la

⁷ Ch. Diehl, R. Guiland, L. Oeconomos, R. Grousset, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453* (éd. Glotz. Histoire du M. Age), IX. Première partie, p. 175.

⁸ Les Arséniates étaient, à cette époque, comparés aux Joséphites, *peu nombreux*. Pachymère, op. cit., I, 12.

plus minutieuse ne saurait découvrir le moindre changement introduit dans l'Eglise orthodoxe, dû à la paix religieuse et qui, au moment de la réaction, apparût sujet à l'abolissement. Il arriva donc ce qui arrive toujours en pareilles circonstances: on s'acharna contre les partisans du régime tombé en disgrâce, pour favoriser ses adversaires et glorifier ses victimes.

Le premier coup fut porté contre Veccos. Il fallait bien se débarrasser de ce *latinophrone* éminent, tant pour assouvir l'esprit de haine des masses que pour faire place à Joseph. Il est cependant à noter que, personnellement, Andronic II aurait préféré d'arranger les choses à l'amiable, sans avoir recours à la violence. C'est par Constantin Méliténote, ami et collaborateur de Veccos, qu'il notifia à celui-ci son désir de le voir renoncer à la dignité patriarcale, l'assurant en même temps de son appui et de sa reconnaissance.⁹

La demande du jeune basileus surprit Veccos. Rien ne la lui faisait prévoir, ses relations avec Andronic ayant toujours été bonnes et même empreintes d'une certaine sympathie. Ce furent les consolations et la société de Veccos que rechercha le jeune homme à l'époque de son veuvage,¹⁰ c'est à lui en premier qu'il écrivit lors du décès de son père, et il avait d'ailleurs lui-même fait à plusieurs reprises acte de foi catholique.¹¹

Néanmoins, Veccos se conforma à la volonté du souverain sans la moindre protestation et tout en se préparant tant à la fête solennelle — on était à la veille de Noël — qu'aux funérailles du défunt empereur, il donna immédiatement sa démission.¹² Dès le 26 Décembre 1282, il se retira au couvent de Panachrante.¹³

La réinstallation de Joseph qui se fit quelques jours plus tard avec un éclat voulu — la nuit, aux sons des cloches et à la lueur des torches,¹⁴ fut un acte d'autant plus démonstratif que Joseph, cassé par l'âge et la maladie, ne comptait parmi les vivants que parce qu'il respirait encore.¹⁵ Moribond déjà, il n'avait que rarement la force de manifester sa volonté et avait dû abandonner la gestion des affaires du patriarcat aux moines qui l'entouraient habituellement.¹⁶ Ce fut leur règne à eux et le résultat, qui ne se fit pas longtemps attendre, fut des plus funestes pour les unionistes: avec le fanatisme des caloyers byzantins, ces partisans du

⁹ Op. cit., I, 3.

¹⁰ Pachymère, *De Michaele Paleologo*. C. SS. Hist. Byzant. Bonnae, 1835, VI, 28.

¹¹ Cf. mon étude: *Une page des relations byzantino-latines. Byzance et le St. Siège à l'époque de l'Union de Lyon*. Byzantinoslavica XVI (1955) 297 sq.

¹² Pachymère, *De Andronico*... I, 4.

¹³ Ibid.

¹⁴ Op. cit., I, 5.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ Pachymère, l. c. Métochite (Maï A., *Novae Patrum Bibliothecae*, t. VIII. Romae, 1852, p. 89) parle des moines comme de ceux qui ont élevé Joseph au patriarcat pour accomplir en son nom leurs *méchancetés*.

patriarche se mirent à revendiquer leur rancunes et à établir le nouvel ordre religieux.¹⁷

Ils le firent avec d'autant plus d'acharnement que leurs rangs vinrent s'augmenter de tous leurs amis, condamnés sous le règne précédent: Mélèce et Galaction,¹⁸ Eulogie, reléguée par son frère à la forteresse de St. Grégoire,¹⁹ Holobolos relâché de son couvent,²⁰ Macaire,²¹ les neveux et les nièces du défunt empereur²² — enfin tous les exilés et les prisonniers que le changement du régime avait encore trouvés en vie, envahirent la cour et le palais partiarcal. A eux vinrent se joindre les apostats qui ne manquent jamais en des moments pareils et qui sont les antagonistes les plus implacables des idées qu'ils viennent de renier.

L'empereur en donna le premier exemple qui ne fut que trop suivi par des opportunistes comme Athanase, patriarche d'Alexandrie, qui, sans avoir adhéré formellement à l'union, faisait semblant d'y être assez disposé, ou par ceux qui avaient embrassé l'union sans conviction sincère, soit par crainte de persécutions, comme le grand logothète Théodore Muzalon, soit par calcul comme Georges de Chypre. Tandis que les uns réglaient leurs vieux comptes, les autres, dans un excès de zèle orthodoxe, tâchaient de faire oublier leur conduite passée et de s'assurer les bonnes grâces du parti parvenu au pouvoir. Ainsi, le triomphe de Joseph, au lieu d'inaugurer une ère de pacification, comme l'avait espéré l'empereur, ouvrit celle de nouvelles violences.

Elles ne tardèrent pas de commencer: déjà au moment de la réinstallation du patriarche, les moines qui l'accompagnaient s'emparèrent des églises pour en interdire l'accès aux laïcs et au clergé séculier, et pour procéder à leur purification, prétendant qu'elles avaient été profanées par la commémoration du pape.²³ Cette purification fut accomplie solennellement par une des victimes de la cruauté de Michel VIII, le moine Galaction.²⁴ Ensuite, après avoir convoqué les laïcs et les clercs, on procéda, pendant quelques jours, à un étrange jugement, qui consistait à déterminer

¹⁷ Maï, l. c. Jamais, selon Métochite, Joseph ne se serait prêté aux machinations de son entourage, accomplies en son nom, s'il n'avait pas été à l'agonie.

¹⁸ Pachymère, op. cit., I, 3.

¹⁹ Ibid., I, 2. Elle exerça une forte pression sur son neveu pour le faire revenir à l'orthodoxie et fit tout son possible pour tenir la mémoire de son frère aux yeux de son fils et de sa veuve.

²⁰ Treu M., *Maximi Mmachi Planudi Epistolae*. Vratislaviae, 1890, p. 545. Il dut revenir un peu avant le premier jugement de Veccos, qui eut lieu au cours de Janvier—Février 1283 (Pachymère, op. cit., I, 8).

²¹ Pachymère, op. cit., I, 21.

²² Ibid., I, 12.

²³ Op. cit., I, 5.

²⁴ Ibid.

la participation des différentes groupes de la société byzantine à l'union, et à leur infliger, de ce fait, des peines ecclésiastiques.²⁵

Ce furent encore les moines qui, défiant toute hiérarchie, s'arrogèrent le droit de prononcer des verdicts en cette matière, car tout en n'imposant leur juridiction qu'aux laïcs et renvoyant les membres du clergé au patriarche,²⁶ ce ne fut guère celui-là mais ses familiers habituels, les moines, qui s'occupèrent de juger leur cause.²⁷

Au début, ils firent une tentative d'incriminer aux accusés une violation des lois religieuses,²⁸ mais tout malade qu'il fût, Joseph eut la force d'intervenir et, réprouvant le zèle de ses acolytes, il décréta que les accusés n'étaient coupables que d'être entrés en communion avec les Latins, et leur infligea une peine de suspension de trois mois.²⁹

La personne du défunt empereur ne fut pas épargnée. Aveuglés par leur désir de vengeance, ses ennemis n'hésitèrent pas à vouer à l'oubli tout ce qu'il avait fait pour l'Etat, pour ne mettre en avant que l'union abhorrée qu'ils représentaient encore sous le jour le plus défavorable. La piété filiale d'Andronic ne sut pas défendre la mémoire de son père et, bien que celui-ci fût mort, assisté par un prêtre orthodoxe qui lui administra les saints sacrements,³⁰ l'empereur se laissa extorquer un décret par lequel il interdisait toutes messes et prières à l'intention du défunt, et lui refusait même l'honneur des funérailles religieuses,³¹ conformément aux prescriptions de l'Eglise, relatives à un chrétien mort dans l'hérésie.

Il est compréhensible que, dans ces circonstances, Veccos ne fût pas laissé en paix. Que le basileus lui eût garanti la sécurité et sa bienveillance même, cela n'avait aucune importance. On lui fit quitter sa paisible retraite et se présenter devant un synode rassemblé à S^{te} Sophie.³²

On aurait bien voulu l'accuser d'hérésie, mais comme on ne put en trouver la moindre trace dans sa polémique, on l'accusa d'avoir suscité de graves troubles dans l'Eglise par le fait même d'avoir remis en discussion les textes sacrés.³³ Ce n'était donc pas le contenu de ces écrits qu'on condamnait, mais l'audace d'avoir touché à un sujet défendu. Pour pouvoir mieux motiver cette accusation, on avait, préalablement, fait exposer, à beaucoup d'ecclésiastiques une profession de foi par écrit: ceux qui ne s'étaient pas bornés à un simple credo, mais qui avaient, d'une manière quelconque, abordé le dogme, furent condamnés où τὸν γραφέν τὸν γραφάντα

²⁵ Op. cit., I, 6.

²⁶ L. c.

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid.

²⁹ L. c.

³⁰ Pachymère, *De Michaelle Paleologo*. C. SS. Hist. Byzant. VI, 6.

³¹ Pachymère, *De Andronico Paleologo*, I, 3.

³² Mai, op. cit., 91.

³³ Pachymère, l. c.

Le grand logothète Muzalon fit, de son propre gré, publiquement amende du grand péché qu'il avait commis en osant raisonner sur la doctrine des Pères de l'Eglise.³⁴ On incriminait en outre Veccos d'avoir occupé le siège patriarcal du vivant de son prédécesseur — méfait bien fréquent à Byzance, et qu'on aurait pu, avec autant de raison, reprocher à Joseph lui-même. On tâcha donc d'aggraver ce prétendu méfait en exaltant le mérite de Joseph qui, plutôt que d'accepter l'union avec Rome, avait préféré abandonner sa haute charge, dont Veccos, par cupidité, s'était emparé aussitôt.³⁵

Quelle fut l'attitude de Veccos devant ce tribunal dont l'aversion envers Rome lui était bien connue, et la sentence facile à prévoir?

Devant tant de mauvaise volonté, il n'essaya même pas de convaincre ses juges, mais, profitant de ce que ses théories sur la procession du St. Esprit ne furent point soumises à un examen, il évita soigneusement la question du dogme, et se borna à se disculper de l'audace dont il avait fait preuve en abordant ce sujet. Il y fut contraint — laissa-t-il entendre — par les événements qui se déroulaient alors à Byzance, et sa conduite, qui aurait sans doute été différente dans d'autres circonstances, lui fut dictée par une volonté plus forte que la sienne.³⁶ Il protesta aussi de son bon droit d'occuper le siège patriarcal, y ayant été élevé légalement par une assemblée pareille à celle qui le lui reprochait maintenant.³⁷

³⁴ Pachymère, I. c.

³⁵ Op. cit., I, 7, 10.

³⁶ Op. cit., I, 10.

³⁷ L. c.

³⁸ L. c. Un écrivain orthodoxe (Zotos K., Ιωάννης ὁ βεκκος πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως νέας Ρώμης ὁ Λατινόφωνος. München, 1920) soutient que, par cette profession de foi, Veccos avait désavoué ses écrits antérieurs, V. Grumel, *Un ouvrage récent sur Jean Veccos*, Echos d'Orient, N° 437 (1925) 26, lui réplique que Veccos ne se renia que momentanément par crainte de répressions et par faiblesse humaine. Sa vraie pensée c'est la pensée catholique. Tout en avouant que cette réflexion ne me paraît pas très convaincante, car elle peut aussi bien s'appliquer à la conversion de Veccos au catholicisme, je ne puis cependant me ranger entièrement à l'avis de Mr. Zotos. Moralement, si l'on veut, Veccos avait fait preuve de faiblesse n'ayant pas avoué et défendu ses sympathies pro-latines, mais il ne faut pas oublier que la question de la procession du St. Esprit ne fut point discutée à ce synode. Ce qu'on reprocha à Veccos, ce n'était pas l'hérésie mais une faute de discipline. Par crainte de répressions, il se tint strictement dans les limites d'acte de l'accusation. Ce n'est pas encore de l'apostasie. On le verra tout de même agir différemment lorsqu'il se verra incriminer l'hérésie. Quant à l'acte qu'il avait signé et qui ne nous est pas parvenu, R. Souarn [*Tentatives d'union. Un patriarche grec catholique au XIII^e siècle*, Echos d'Orient III (1899/1900) 229] semble être dans le vrai lorsqu'il remarque que ce document ne contenait peut-être rien de contraire à l'enseignement catholique, d'autant plus qu'au second synode de Blachernes, on voit Veccos déclarer explicitement que ni son abdication ni sa profession de foi n'avaient été conçues dans l'esprit qu'on lui impute et ne préjugeaient rien sur le dogme. (Pachymère, *De Andronico*... I, 35.) Il est donc fort probable que l'acte en question contenait la formule de la procession du St. Esprit du Père: Veccos pouvait la signer en toute conscience, ne s'y étant jamais opposé.

La séance fut tumultueuse. Accablé d'injures, amené de force devant Joseph pour lui faire amende de ses torts envers lui, Veccos fut ensuite obligé de signer un acte de résignation de sa dignité ainsi qu'une profession de foi orthodoxe.³⁸ Ses écrits furent voués au feu, et bientôt après, l'empereur, cédant aux instances de ses ennemis, le condamna à un exil à Brousse.³⁹ Cependant, honteux d'avoir ainsi forfait à ses promesses, il lui assura une retraite supportable⁴⁰ et pourvut largement à ses dépenses.⁴¹

Les prolats les plus éminents, Métochite, Méliténite et Théophane de Nicée, jugés par le même synode,⁴² furent destitués à la vie de leurs fonctions pour avoir pris part, durant leur légation à Rome, à une messe latine.⁴³

En face de toutes ces mesures, le parti unioniste ne risqua aucune tentative de se rallier et de se défendre, ce qui prouve sa faiblesse. Divisés entre eux par une grande différence d'opinions, les unionistes savaient bien que, outre les puissants ennemis qu'ils comptaient à la cour et parmi le clergé, ils avaient contre eux toute une armée de moines et la haine implacable des masses populaires. Pour se retirer au couvent de Panachrante, Veccos dut être escorté par un détachement de soldats *tant pour lui faire honneur que pour le défendre contre les insultes de la plèbe constantinopolitaine*.⁴⁴ La même nécessité se présentera lorsqu'il sera convoqué au synode.⁴⁵ Pendant les trois jours que durera son jugement, il sera exposé aux menaces de la foule, et se demandera continuellement avec angoisse s'il verra encore *le coucher du soleil du jour dont il a vu se lever l'aube*.⁴⁶ En lisant les documents de l'époque, on voit les débats du synode accompagnés des vociférations des moines, installés comme de droit au sein de l'assemblée, et des hurlements de la populace s'agitant dehors.⁴⁷

Avec quelles armes les unionistes, petit groupe de ceux qui étaient restés fidèles à l'idée politique de Michel VIII, pouvaient-ils lutter contre tant de haine accumulée? Leur conviction de l'inutilité de toute résistance, du moment que l'appui impérial venait de manquer à leur cause, était telle que, hormis un seul mouvement de protestation,⁴⁸ ils préférèrent se plier,

³⁸ Pachymère, *De Andronico*... I, 11.

⁴⁰ Il fut probablement relégué dans un des couvents de cette ville où d'ailleurs, il paraît avoir joui d'une certaine liberté: ses familiers circulent dans la ville, lui-même n'est nullement gêné pour haranguer la foule (op. cit., I, 34).

⁴¹ Op. cit., I, 11.

⁴² Maï, op. cit., p. 91.

⁴³ L. c. Pachymère, op. cit., I, 6.

⁴⁴ Op. cit., I, 4.

⁴⁵ L. c.

⁴⁶ Allatius, *Graecia Orthodoxa* II. Paris, 1652, 21.

⁴⁷ Pachymère, op. cit., I, 10. Maï, op. cit., p. 91, Allatius, op. cit., 15 sq. Veccos s'y plaint amèrement d'avoir été déposé du patriarcat par une *foule de moines ignorants de tout dogme*, et d'avoir été menacé par une plèbe excitée à souhait.

⁴⁸ Pachymère, op. cit., I, 6. Après la réinstallation de Joseph, les prélats latino-phones cités devant lui pour avoir participé à l'union se virent accusés par le moine Gennade d'hérésie. Cette accusation leur arracha un cri d'indignation.

dans l'espoir de conjurer la tempête. Et cet espoir était d'autant plus fondé que leurs adversaires ne leur reprochaient en somme que des péchés véniels : communion avec les Latins, commémoration du pape, discussion sur les dogmes reconnus — tout ceci constituait une transgression de la loi de l'Eglise, mais non pas celle de la religion, et les unionistes, se rappelant les mesures appliquées par Michel VIII aux récalcitrants, se disaient sans doute qu'il valait mieux, avec ce changement de régime, subir patiemment certaines vexations que de s'exposer, en cas de résistance, à des peines capitales.

Veccos exilé, ses partisans dispersés et les anti-latins en pleine possession du pouvoir — l'incident unioniste aurait pu sembler définitivement clos. Il n'en fut rien.

En un espace de temps très court, les Arséniates gagnèrent une immense importance.⁴⁹ Déjà au mois de Mars 1283, leur nombre dépassait de beaucoup celui des Joséphites et augmentait continuellement, à mesure que la situation de l'empire devenait de plus en plus précaire.⁵⁰ Les prétentions des princes latins sur Constantinople n'avaient pas une grande importance, mais il était beaucoup plus grave que Gênes, établie à Galata, contrôlait tout le commerce maritime de la Mer Noire (qu'elle dominait d'ailleurs) et de la Marmara, que Venise était maîtresse de la partie sud-est de la Méditerranée, et que ces deux républiques réclamaient et obtenaient des concessions et arrachaient des territoires à l'empire.⁵¹ Le péril turc paraissait encore plus imminent : les invasions turques devenaient de plus en plus terribles. Il ne faut pas oublier que c'est pendant le règne d'Andronic II qu'ils envahirent presque entièrement l'Asie Mineure. En face de ces désastres, la popularité d'Andronic II baissait de jour en jour, tandis que croissait le prestige, presque légendaire, des Lascarides. La dynastie régnante eut à combattre plusieurs complots, dont le premier, dévoilé déjà en 1284, était dirigé par un des chefs du parti Arséniate⁵² et n'avait rien de moins pour but que le rétablissement des Lascarides sur le trône. Andronic II était assez intelligent pour se rendre compte de la situation dans laquelle se formait et l'Etat et la dynastie. Il voyait bien l'arrogance grandissante des féodaux et le mécontentement des masses populaires. Mais la victoire des Paléologues était due à la noblesse, et tous les représentants de cette dynastie non seulement s'appuyaient sur la grande propriété foncière mais en dépendaient entièrement. Andronic II n'avait pas de moyens de se libérer de cette dépendance, et il n'en était point capable. Très soucieux de l'opinion publique et tâchant de se la concilier à l'aide des moyens qui se trouvaient à sa portée, c.-à-d. par des con-

⁴⁹ Op. cit., I, 12.

⁵⁰ L. c.

⁵¹ Le général génois Zaccaria s'empara en 1304 de Chios. Diehl Ch., Guilan R., ... op. cit., 231.

⁵² Pachymère, op. cit., XVII, 23.

cessions religieuses, il s'efforça dès son avènement, de trouver un terrain d'entente avec les chefs de l'opposition Arséniate: ainsi Andronic de Sardes, un des Arséniates le plus en vue, fut non seulement restitué sur son siège épiscopal qu'il avait perdu sous Michel VIII, mais encore nommé confesseur de l'empereur.⁵³ Le patriarche Joseph étant mort dans la première dizaine de Mars 1283,⁵⁴ le basileus s'empressa de lui chercher un successeur acceptable pour les deux partis. Son choix tomba sur Georges de Chypre — qui prit depuis le nom de Grégoire — homme remarquable par sa brillante instruction, mais surtout politicien habile, car il avait su passer du camp unioniste à celui des anti-latins sans éveiller des soupçons. Joseph l'avait même honoré de sa confiance⁵⁵ et il comptait des partisans parmi les Arséniates.⁵⁶

L'avènement de Grégoire n'avait pas apporté la pacification de l'Eglise, tellement désirée par le basileus. Il faut croire cependant que certains projets d'entente furent ébauchés, puisqu'on voit Grégoire négocier avec les Arséniates⁵⁷ et que le chef de ce parti apparaît à ses côtés comme collaborateur très proche.⁵⁸ Ce furent les unionistes qui payèrent le prix de ce rapprochement, car bien qu'on eût cherché, pour ordonner Grégoire, un prêtre qui ne fût souillé par aucune contagion fâcheuse, soit avec les unionistes, soit avec les Joséphites,⁵⁹ bien qu'on eût manifesté le soin, avant sa consécration, de purifier l'église où l'on ne laissa pénétrer, pendant la cérémonie, personne d'entre le clergé, poussant la précaution si loin que, dans le temple rempli de moines, on avait à peine admis un prêtre pour procéder aux rites nécessaires — ce furent les ecclésiastiques suspendus par Joseph, donc unionistes, qui, pendant les quatre premiers jours de la semaine sainte — on était aux environs de Pâques — se virent défendu l'accès de l'église et la participation aux services religieux.⁶⁰ Lorsque, enfin, le vendredi saint, ils furent autorisés à pénétrer dans le temple et à recevoir la communion, on leur offrit, par une vile méchanceté, du pain ordinaire au lieu de l'eucharistie.⁶¹

⁵³ Pachymère, op. cit., I, 12. D'ailleurs Andronic II dut se séparer fort vite de ce confesseur problématique, qui fut mêlé au complot déjà mentionné en faveur des Lascarides.

⁵⁴ Op. cit., I, 13.

⁵⁵ Ibid., I, 14.

⁵⁶ La protovestiarissa Raoulina, supérieure du couvent de St. André, admiratrice fervente du patriarche Arsène (op. cit., I, 31) fut également très dévouée à Grégoire, op. cit., II, 17. *Gregoras N. Byzantina Historia*. C. SS. Hist. Byzant. Bonnae, 1839, VI, 4.

⁵⁷ Pachymère, op. cit., I, 14. Il leur faisait entendre qu'il n'avait pas l'intention de tolérer: τὰ διατεταγμένα τῷ Ἰωσήφ ἐπὶ τῇ ἐκκλησίᾳ.

⁵⁸ Andronic de Sardes. Il était un anti-unioniste acharné. Pendant le premier synode de Blachernes, il préside les séances avec Grégoire (op. cit., I, 17).

⁵⁹ Op. cit., I, 15.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ibid.

Après Pâques, qui tombaient cette année le 18 Avril, un synode fut convoqué, où, sous l'œil indulgent du nouveau patriarche, les moines, Joséphites et Arséniates, réconciliés à cette occasion, procédèrent à un nouveau jugement des ecclésiastiques que avaient pris part à l'union.⁶² Ce simulacre de jugement ne fut en réalité qu'un châtement ignoble infligé par les partisans de l'orthodoxie à ceux qu'ils considéraient avoir été leurs persécuteurs.⁶³ Aucun des accusés n'eut la liberté de se défendre: introduits un à un, ils furent accablés d'injures, battus, maltraités, poussés dehors au milieu d'une foule furieuse et prête à les déchirer en morceaux, et condamnés sans avoir pu parfois proférer une seule parole.⁶⁴ Si quelqu'un d'entre eux avait le courage de protester contre un pareil traitement, il recevait des coups de bâton de la part de ceux même que l'empereur avait préposé pour veiller sur la sécurité des accusés.⁶⁵

Théodore, métropolite de Cyzique, cité devant le synode et sachant trop bien ce qui l'attendait, refusa d'y comparaître, et, pour ne pas être amené de force, se réfugia au couvent de Prodrome et s'abrita derrière l'autel de la chapelle, asile inviolable.⁶⁶ Il n'en fut pas moins jugé par contumace⁶⁷ et, avec plusieurs autres, condamné à l'exil.⁶⁸ Le patriarche d'Alexandrie, en dépit des égards qu'on lui témoignait quelques mois plus tôt, fut sommé de déclarer comme nul et non avenu tout pacte concernant l'union ainsi que d'approuver la destitution des évêques unionistes.⁶⁹ Il dut se plier à ces conditions puisqu'on le voit, deux ans plus tard, prendre part au second synode de Blachernes. Le patriarche d'Antioche, Théodore, montra plus de caractère car, ayant penché vers l'union et communiqué avec les unionistes, il préféra abandonner son siège plutôt que de désavouer sa conduite antérieure.⁷⁰ L'impératrice douairière Théodora ne fut pas exempte de ces rigueurs, car on la força à abjurer par écrit l'union et à promettre de ne jamais demander en faveur de son défunt époux aucune des manifestations religieuses que l'Eglise offre à ses fidèles.⁷¹

L'année suivante, une assemblée fut convoquée à Adramyttion, où l'empereur et le patriarche s'efforcèrent d'établir une entente avec les

⁶² Ibid., I, 17.

⁶³ L. c.

⁶⁴ Maï, op. cit., 101. Gregoras, op. cit., VI. 9

⁶⁵ Maï, op. cit., 102.

⁶⁶ L. c.

⁶⁷ Ibid.

⁶⁸ Op. cit., 126. Métochite raconte que, pendant le second synode de Blachernes, Veccos demanda qu'on fit venir, en qualité de témoins, l'évêque de Cyzique et l'élu de Nicomédie et qu'on lui répliqua que c'était impossible, ces deux prélats étant absents. Cela était vrai, car ils étaient en exil. Il est donc fort probable qu'ils y avaient été condamnés au premier synode de Blachernes.

⁶⁹ Pachymère, I. c.

⁷⁰ Op. cit., I, 19.

⁷¹ L. c.

oppositionnistes. Pour leur complaire, le corps d'Arsène fut transporté avec beaucoup d'appareil de l'île de Proconèse à S^{te} Sophie, son squelette, revêtu des ornements patriarchaux, fut placé dans la chaire et, après un office solennel, déposé près de l'autel.⁷² Bien que le schisme Arséniate ne fût pas liquidé et qu'il persistât encore longtemps, Andronic réussit à rallier autour du patriarche un certain nombre d'oppositionnistes et à créer un semblant de paix religieuse.⁷³ Cette entente fut scellée par une série de châtiments que l'empereur décréta sous la pression des Arséniates contre ceux qu'on soupçonnait d'être encore partisans de l'union. Ainsi, tous ceux d'entre le clergé qui s'étaient associés d'une manière quelconque aux persécutions contre les anti-latins, furent punis d'une suspension à perpétuité.⁷⁴ La même mesure fut appliquée, dans les limites de la capitale, à tout clerc ordonné par Veccos ou durant son patriarcat,⁷⁵ tandis que ceux de la province ne furent frappés que d'une suspension temporaire.⁷⁶ Bien qu'avec le temps ces rigueurs fussent un peu adoucies, les personnes qui en furent atteintes, se virent, même en reprenant leurs fonctions, confinées à tout jamais dans le grade où les mesures précitées les avaient frappées, et pour toujours privées de la possibilité d'avancement.⁷⁷

Le dernier incident unioniste eut lieu l'année suivante et eut pour objet Veccos et ses deux collaborateurs éminents, Métochite et Méliténiate.

A en croire Pachymère, ce fut l'ex-patriarche lui-même qui le provoqua: insulté par la plèbe de Brousse, il aurait cédé à un mouvement de colère, accusé à son tour le patriarche Grégoire de déloyauté et provoqué ainsi la convocation d'un synode.⁷⁸ Mais un examen plus minutieux semble donner tort à notre chroniqueur: relégué à Brousse, Veccos suivait de loin les luttes intestines de l'Eglise. Représentant d'une idée politique qui avait fait faillite, il supportait stoïquement son échec jusqu'au moment où il se vit accusé d'hérésie. Cette accusation, fatale pour lui personnellement, ne l'était pas moins pour la cause de l'union. Décidé à reprendre, dès que les passions se calmeraient un peu, la défense de l'œuvre de Michel VIII,⁷⁹ Veccos écrivit encore avant l'assemblée d'Adramyttion une lettre encyclique où il protestait contre les procédés de Grégoire de Chypre.⁸⁰ Sa démarche

⁷² Op. cit., I, 30, 2. Gregoras, op. cit., VI, 3.

⁷³ Pachymère, l. c.

⁷⁴ Ibid.

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Ibid.

⁷⁸ Nicolas, évêque de Brousse, voulant faire expier aux fidèles de son diocèse le péché de la commémoration du pape, leur imposa un jeûne qui paraît leur avoir fort déplu. Le mécontentement général se tourna tout naturellement contre Veccos, représentant de l'union abhorrée (Pachymère, op. cit., I, 34).

⁷⁹ C'est ce que prétend Métochite, en général bien renseigné sur tout ce qui concernait son maître (Maï, op. cit., 121).

⁸⁰ L. c.

ne fut donc pas aussi spontanée que Pachymère nous la représente. Le fait que Métochite et Méliténiole comparurent en même temps que leur maître devant le synode⁸¹ porte à croire que cette assemblée ne fut pas réunie tout à fait *ad hoc*. Ceci semble confirmé par la suite même du récit de Pachymère, où celui-ci nous montre l'empereur Andronic faisant tous les efforts pour amener les trois unionistes à une entente avec le parti du patriarche Grégoire et franchement désespéré par l'inutilité de ses efforts.⁸² Andronic II n'était pas foncièrement hostile à toute idée d'un rapprochement avec l'Occident; il venait d'épouser Violente de Montferrat et quelques années plus tard, il allait négocier un mariage entre son fils Michel et Catherine de Courtenay, héritière des droits des souverains latins de Constantinople.⁸³ Mais ce qui semble l'avoir préoccupé dans ces négociations, c'était d'y éliminer toutes les questions religieuses et de les fonder sur un principe différent. Cette attitude lui était dictée, en une certaine mesure, par ses penchants naturels, mais aussi par le souci constant de l'opinion publique, par le désir de lui complaire, au moins sur un terrain où cela était faisable. Il fit venir Veccos, toujours par bienveillance personnelle, ou peut-être dans un vague espoir que cette assemblée close parviendrait à trouver un moyen de concilier les différends, et qu'ainsi on obtiendrait non seulement un accord entre les débris du parti unioniste et le parti officiel de l'orthodoxie, mais une certaine réhabilitation du courant latinophile.

Convoqué vers le début de 1285,⁸⁴ ce synode eut lieu au palais de Blachernes, en présence de l'empereur, de hauts dignitaires, du patriarche, des représentants du clergé et d'une foule de moines.⁸⁵

On s'attendrait à ce que cette assemblée, convoquée à la demande expresse de Veccos,⁸⁶ s'occupât, en premier lieu, d'examiner ses plaintes, mais dès le premier moment, Grégoire de Chypre renversa les rôles pour attribuer à Veccos et à ses compagnons non celui des gens qui clament la justice, mais au contraire de ceux qui la subissent. Dans ce but, il ramena immédiatement la discussion sur la procession du St. Esprit et sur les écrits polémiques des trois unionistes. Ce fut une véritable joute oratoire, car Veccos et ses amis, tout en se plaignant de ne pas avoir eu la liberté de disputer et de se défendre,⁸⁷ semblent avoir parlé assez et même parfois

⁸¹ Pachymère, op. cit., I, 35.

⁸² L. c.

⁸³ G. I. Bratianu, *Notes sur le projet du mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue et Catherine de Courtenay 1288—1295*. Revue Historique du Sud-Est Européen, I (1924) 59—63. C. Marinescu, *Tentatives de mariage de deux fils d'Andronic II Paléologue avec les princesses latines* (ibid., 139—140).

⁸⁴ V. Laurent, *Les signataires du second synode de Blachernes*. Echos d'Orient XXXVI (1938) 100.

⁸⁵ Pachymère, op. cit., I, 35.

⁸⁶ Op. cit., I, 34, 35.

⁸⁷ Allatius, op. cit., 1071, Maï, op. cit., 164.

un peu trop. Invoquant l'autorité de St. Jean Damascène, ils soutinrent en plein synode qu'il n'y avait au fond aucune différence entre la formule dite Nicéenne et celle acceptée par l'Eglise romaine.⁸⁸ Accusés par le patriarche d'Alexandrie d'introduire des nouveautés dangereuses dans l'enseignement religieux, ils répondirent que ce moyen, absolument inoffensif, était en même temps le seul pour réaliser l'union religieuse, tellement désirable, et à laquelle la divergence entre les deux formules était le capital obstacle.⁸⁹ Ces déclarations suscitèrent un véritable orage parmi les membres de l'illustre assemblée.⁹⁰

Les principaux adversaires de Veccos, le patriarche Grégoire et grand logothète Muzalon, ne pouvant nier le témoignage de Jean Damascène, reprochaient à Veccos de l'avoir mal compris, de ne pouvoir l'étayer par aucun autre texte des pères de l'Eglise et, finalement, de friser l'hérésie, car son raisonnement introduisait, selon eux, la notion de dualité dans la procession du St. Esprit.⁹¹

Exaspéré par cette discussion stérile, Veccos proposa à l'assemblée de convoquer une commission spéciale pour examiner et commenter le texte de St. Jean Damascène et prononcer son verdict là-dessus.⁹² Sur un refus du parti opposé, une vive querelle éclata, à laquelle l'empereur, présent aux débats mais ne s'y mêlant pas, mit fin en suspendant la séance.⁹³

Les débats ainsi interrompus ne furent repris que six mois plus tard⁹⁴ en apportant dans leurs résultats une victoire brillante, quoique bien éphémère, à Grégoire de Chypre, et une condamnation définitive à Veccos et à ses partisans : ils furent excommuniés tous les trois et rejetés du sein de l'Eglise orthodoxe pour s'être élevés contre les dogmes immuables et pour avoir donné lieu à une agitation des plus fâcheuses.⁹⁵

Ni Veccos ni aucun des deux archidiaques ne furent admis aux délibérations ainsi reprises. Après la première session, l'empereur donna l'ordre de mener les trois unionistes dans un des couvents de la capitale et de les y garder sous bonne surveillance.⁹⁶ Il paraît cependant qu'au commencement au moins, ils n'y furent pas traités avec trop de rigueur.⁹⁷ Andronic II

⁸⁸ Pachymère, l. c.

⁸⁹ Ibid.

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ Ibid.

⁹² Ibid.

⁹³ Ibid.

⁹⁴ Laurent, op. cit.

⁹⁵ Maï, op. cit., 178/288. J'ai jugé superflu, pour l'ensemble de ce travail, d'analyser en détail ces accusations, de caractère strictement théologique. Elles sont nombreuses et chacune se termine par une formule identique d'excommunication; elles peuvent se ramener en somme, aux deux points cités plus haut.

⁹⁶ Selon Pachymère, ce fut le couvent de Cosmidion (op. cit., I, 35). Métochite raconte (Maï, op. cit., 168) qu'il fut enfermé avec Méliténote au couvent de Pantocrator et qu'ils ne furent réunis avec Veccos qu'un peu plus tard (op. cit., 172).

⁹⁷ Ils furent libres p. ex. de recevoir des visites (l. c.).

espérait encore les amener à un compromis avec le patriarche Grégoire, et ne leur ménagea, dans ce but, ni promesses ni menaces.⁹⁸ Il n'obtint rien. Veccos et ses amis refusèrent catégoriquement de changer quoi que ce fût dans leur interprétation du texte de Jean Damascène et, par conséquent, dans leur opinion sur le symbole.⁹⁹ Irrité et espérant peut-être vaincre par la sévérité cette résistance, le basileus les fit transporter du couvent qu'il leur assigna en Bithynie et les fit enfermer dans la forteresse de St. Grégoire.¹⁰⁰

La déportation se fit brusquement et dans des conditions bien dures : on arracha les détenus de leurs lits au milieu de la nuit pour les embarquer;¹⁰¹ le trajet fut pénible, la forteresse se trouvait sur un mont élevé et les chemins qui y menaient étaient presque impraticables.¹⁰²

C'est dans cet endroit désert que Veccos passa les douze dernières années de sa vie.¹⁰³ Y fut-il l'objet de mauvais traitements, de violence, de constantes chicanes?

Malgré les plaintes des détenus,¹⁰⁴ on ne saurait se prononcer sur ce sujet avec beaucoup de certitude, mais ce qui est sûr, en tout cas, c'est que, dans les quelques premières années du moins, ils durent beaucoup souffrir de la gêne. En effet, le basileus n'avait aucunement pourvu à leurs besoins¹⁰⁵ et comme il faut croire qu'ils étaient, par suite des événements, démunis personnellement d'argent, leur situation fut fort difficile.

Dans cette infortune, Veccos eut la grande consolation de garder auprès de lui, pendant un certain temps, ses deux amis et, jusqu'à la fin de ses jours, l'un d'eux, Constantin Méliténite, dont l'affection lui remplaça, selon ses propres dires, celle d'un fils.¹⁰⁶ Il est certain aussi qu'il avait toujours réussi à garder un contact avec le monde extérieur : il suivit de loin les difficultés parmi lesquelles se débattait l'Eglise orthodoxe. Selon toute probabilité, ses amis de Constantinople le tenaient au courant des débats laborieux du synode présidé par Grégoire de Chypre, débats qui eurent pour résultat l'explication du passage contesté de Jean Damascène, et l'exposé immuable et éternel de la doctrine orthodoxe sur la procession du St. Esprit — tout cela rassemblé dans un *tomos* fameux qui suscita plus de méfiance que de satisfaction.¹⁰⁷

⁹⁸ Pachymère, l. c.

⁹⁹ Ibid.

¹⁰⁰ Ibid.

¹⁰¹ Mai, l. c.

¹⁰² Ibid.

¹⁰³ Il est mort en 1297, vers la fin du mois de Mars [V. Laurent, *La date de la mort de Jean Veccos*. Echos d'Orient XXVI (1927) 396. Pachymère, op. cit., III, 29].

¹⁰⁴ Allatius, op. cit., 1071 sq.

¹⁰⁵ Pachymère, op. cit., I, 35.

¹⁰⁶ Allatius, op. cit., 375 sq.

¹⁰⁷ Pachymère, op. cit., II, 2, 3. La majorité du clergé refusa de signer cette déclaration de foi, tant on craignait de se rendre coupable d'une nouvelle hérésie.

Dès qu'il l'eut entre ses mains, le prisonnier de St. Grégoire prit sa bonne plume pour réfuter, combattre et tourner en ridicule les opinions de ses adversaires. Il fit mieux : grâce à l'intermédiaire de ses dévoués, il réussit à répandre son écrit dans la capitale, ce qui ne contribua pas peu au renversement du patriarche Grégoire.¹⁰⁸

Cette disgrâce avait failli apporter un grave changement au sort des trois prisonniers : Grégoire de Chypre, un intrigant à l'échine souple, était particulièrement hostile à Veccos. En se séparant de Grégoire, l'empereur espérait que son nouvel élu, Athanase, un homme au-dessus de tous les partis et, en même temps, un moine dont l'intégrité était universellement connue, saurait gagner sinon les sympathies, au moins le respect de l'opposition et établir ainsi la paix dans l'Eglise. Grégoire de Chypre l'avait déçu sous ce rapport. Le rôle politique de Veccos était irrévocablement fini, mais c'était toujours un homme qui se distinguait entre mille par sa profonde érudition, son instruction, son brillant talent oratoire, et il venait de donner encore une fois sa mesure comme polémiste. Si l'on avait pu créer un terrain d'entente avec lui, il aurait pu être un précieux auxiliaire, dans l'œuvre de la réforme de l'Eglise que voulaient entreprendre l'empereur et son nouveau patriarche. Il est possible que, par suite de ces considérations, le souverain consentît à ce qu'Athanase fit aux prisonniers quelques ouvertures par l'intermédiaire du grand logothète Muzalon. Celui-ci, se trouvant en Bithynie, visita Veccos et Méliténote,¹⁰⁹ car Métochite, cassé par les maladies, avait déjà été transporté ailleurs.¹¹⁰ En remettant aux malheureux une somme d'argent de la part du patriarche,¹¹¹ Muzalon adoucit un peu le régime auquel ils étaient assujettis : quelques gardes furent changés, la surveillance relâchée un peu, certaines libertés furent autorisées.¹¹² Mais ce qui dut les reconforter le plus, c'était l'assurance des bonnes intentions de l'empereur à leur égard que Muzalon leur donna et l'espoir d'une entrevue avec Andronic II.¹¹³

Elle eut lieu en effet et fut pour les amis une occasion de se revoir, car on y fit assister aussi Métochite.¹¹⁴ Andronic les reçut tous les trois au cours d'un voyage en Orient¹¹⁵ et, bien que cette entrevue fût nécessairement brève, elle éveilla chez les détenus les meilleurs espoirs à cause de la

Ils ne posèrent leurs signatures au bas de l'acte qu'après avoir obtenu des évêques la garantie de sa parfaite doxie (v. aussi Laurent, *Les signataires* .).

¹⁰⁸ En 1289. Pachymère, op. cit., II, 2, 3.

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ Ibid. Il avait contracté en prison une grave maladie des yeux et probablement des rhumatismes sérieux (Allatius, op. cit., II, 1073).

¹¹¹ Pachymère, l. c.

¹¹² Ibid.

¹¹³ Ibid.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ Pachymère, op. cit., II, 18.

bienveillance que leur témoigna l'empereur et de la promesse qu'il leur donna d'examiner encore une fois leur cause.¹¹⁶

Malheureusement, cet espoir n'était qu'un feu-follet: ramené avec Méliténiate dans sa geôle, Veccos attendit en vain, pendant des années, sa réalisation. Il ne revit jamais l'empereur et ce ne fut que la mort qui le délivra de sa prison, mettant fin à une vie qui, dans un autre pays et dans d'autres conditions, aurait dû être féconde et brillante et qui, dans cet Empire byzantin, ne fut que tragique. Il persévéra jusqu'au bout dans ses opinions.¹¹⁷ On l'enterra très modestement sous le plancher de la cellule où on l'avait, pendant de si longues années, détenu.¹¹⁸

L'empereur manqua donc à sa parole, mais bien qu'il semble en avoir lui-même éprouvé du remords,¹¹⁹ il n'était peut-être pas entièrement à blâmer. Les mesures de réforme entreprises par Athanase eurent pour résultat un conflit sérieux entre lui et les évêques qui ne voulurent pas se soumettre au régime imposé par le nouveau patriarche, et s'indignaient contre la prépondérance qu'il avait permis aux moines d'acquérir.¹²⁰

Une fois de plus, il fallut changer de patriarche. Dans ces conditions, remettre encore une fois sur le tapis l'affaire de Veccos, qui avait tant d'ennemis, provoquer peut-être une discussion publique, c'était courir les risques d'un nouveau trouble. Et cela d'autant plus que, — comme nous l'apprend un court passage de Pachymère¹²¹ — pour la plèbe de Constantinople, Veccos restait toujours l'objet d'un vif ressentiment. Aussi Andronic ne changea-t-il point de conduite après la mort de Veccos: il fit ramener à Constantinople Constantin Méliténiate et, après l'avoir réuni à Georges Métochite, il leur proposa tout simplement de renoncer à leurs opinions.¹²² Sur un refus de leur part, ils furent tous les deux incarcérés dans la prison du palais à Constantinople.¹²³ Ils ne la quittèrent plus.

¹¹⁶ Op. cit., I, 36.

¹¹⁷ Allatius, op. cit., 375 (testament de Veccos).

¹¹⁸ Pachymère, op. cit., III, 29.

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ Op. cit., II, 22, 24. Gregoras, op. cit., VI, 7.

¹²¹ Pachymère, op. cit., II, 22.

¹²² Op. cit., III, 21.

¹²³ Ibidem.

DEUX CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DES PAULICIENS

1. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens

En matière d'exégèse critique des sources grecques relatives à l'histoire des pauliciens, Henri Grégoire a possédé jusque naguère une autorité incomparable. L'objet de ses études¹ est formé par un groupe de documents byzantins d'une parenté évidente et auquel appartiennent les ouvrages suivants:

1. Un vaste traité historique et polémique sur les pauliciens conservé actuellement dans un seul manuscrit du Vatican.² Son auteur est un certain Pierre de Sicile³ autrement inconnu, qui se dit avoir été envoyé par l'empereur Basile I^{er}, la seconde année de son règne (869) dans la ville paulicienne Téphrique,⁴ pour y négocier l'échange des prisonniers de guerre.⁵ Pierre de Sicile fait précéder son ouvrage par une épître dédiée à l'archevêque bulgare poursuivant le but de préserver la jeune Eglise bulgare d'un

¹ H. Grégoire, *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens: Pierre de Sicile est authentique et Photius un faux*. Bull. Acad. Belg. (Classe des Lettres) XXII (1936) 95—114. — *Sur l'Histoire des Pauliciens*. Ibid., 224—226. — *Autour des Pauliciens*. Byzantion XI (1936) 610—614.

² De l'ancienneté du manuscrit: v. Grégoire, *Autour des Pauliciens*, l. c., 610. — *Sur l'Histoire des Pauliciens*, l. c., 226.

³ Πέτρου Σικελιώτου ιστορία χειρώδης τε καὶ ἀνατροπὴ αἰρέσεως τῶν Μανιχαίων τῶν καὶ Παυλικιάνων λεγομένων προσωποποιηθεῖσα ὡς πρὸς τὸν ἀρχιεπίσκοπον Βουλγαρίας. Migne, P. G., 104, 1240—1349. Concernant les éditions antérieures: v. Grégoire, *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, l. c., 96, n. 8. Nous introduirons cet ouvrage dans notre article sous le titre de: *Histoire des Manichéens* ou seulement *Histoire*. — Grégoire a édité la traduction française d'une partie de cette œuvre. — chapitres 23—43 — dans son ouvrage, *Précisions géographiques et chronologiques sur les pauliciens*. Bull. Acad. Belg. (Classe des Lettres) V, 33 (1947) 289—324. — Dans cette étude, il s'intéresse à la localisation de certains endroits en connexion avec l'histoire des pauliciens et à la chronologie de cette histoire. Grégoire assemble quelques résultats dans son article: *Pour l'histoire des églises pauliciennes*. Or. Christ. Period. XIII (1947) 509—514.

⁴ Τεφρική ou Τιβρική aujourd'hui Divriği en Asie-Mineure Orientale.

⁵ Migne, P. G., 104, 1241, 1304. A. A. Vasiliev fait ici la supposition, certes très plausible, que Pierre de Sicile avait pour mission de parlementer à Téphrique non seulement au sujet d'un échange de prisonniers, mais aussi au sujet d'un traité de paix avec les pauliciens. Sous ce dernier rapport, les pourparlers échouèrent. Vasiliev associe l'information que Génésios donne de la lettre dans laquelle l'empereur Basile I^{er} propose la paix au chef des pauliciens, Chrysochérès, au rapport de Pierre de Sicile concernant ses pourparlers à Téphrique. Vasiliev établit également la date du séjour de Pierre dans le centre paulicien (869—870). — A. A. Васильев, *Византия и арабы*. Записки ист.-фил. факультета императорского С.-Петербургского университета LXVI (1902) 25—29.

danger imminent. Il avait appris des pauliciens eux-mêmes (dont le zèle apostolique à la fois infatigable et courageux lui était bien connu) qu'ils avaient l'intention d'envoyer leurs adhérents en Bulgarie pour propager leur doctrine destinée à saper les bases encore faibles du christianisme récemment établi dans le pays.⁶ Après l'épître et une introduction de caractère général⁷ suit un résumé succinct des principales thèses des pauliciens, groupées avec un système pour des raisons mnémotechniques.⁸ L'auteur promet cependant, qu'après avoir donné l'histoire des hérétiques, il tentera une polémique contre eux, qui opposera à chacune de leurs thèses principales des arguments tirés de l'Écriture, en les réfutant entièrement.⁹ Le récit historique à proprement parler commence par un exposé sur le manichéisme que son auteur avait emprunté à l'écrivain religieux, Cyrille de Jérusalem¹⁰ et qu'il avait complété par un renvoi à Socrate le Scholastique¹¹ et par une citation d'Epiphane.¹² C'est avec le manichéisme que Pierre met en rapport très étroit l'histoire des pauliciens, qu'il traite en détail, utilisant, à cette fin, des renseignements abondants que, durant son séjour de 9 mois, il avait personnellement rassemblés à Téphrique. L'histoire remonte jusqu'au temps du célèbre chef d'armée paulicien Chrysochériss¹³ auprès de qui Pierre de Sicile fut envoyé en 869 avec sa mission importante. A l'histoire se rattachent les 6 homélies contre les pauliciens annoncées par l'auteur.

⁶ Migne, P. G., 104, 1241, 1244.

⁷ Dans l'édition de Gieseler, les mots Τῷ προέδρῳ Βουλγαρίας Πέτρος sont imprimés exactement d'après le Code du Vatican et ajoutés à la fin de l'épître dédicatoire. La partie suivante de l'œuvre porte le titre de Προλόγος. — D. Gieseler, *Petri Siculi Historia Manichaeorum seu Paulicianorum*. Gottingae, 1846, 3. — Dans le texte imprimé par Migne, le mot Πέτρος est corrigé en Πέτρου et ajouté au titre suivant qui devient alors: Τῷ προέδρῳ Βουλγαρίας Πέτρου Προλόγος. Nous avons l'impression que la division de cette phrase par Gieseler est plus correcte, surtout si l'on considère que le prologue, ainsi que l'a démontré Scheidweiler, ne contient pas une seule allusion à l'archevêque bulgare pour qui l'ouvrage, à l'origine, n'avait certainement pas été écrit. (Voir plus loin, p. 32.) La partie suivante à laquelle l'édition de Migne a donné pour titre Ἱστορία débute par des considérations religieuses d'ordre commun après lesquelles, seulement, suivent les six points mentionnés et plus loin la propre narration historique.

⁸ δὲ τὸ εὐνημόνευτον. Migne, P. G., 104, 1253.

⁹ Ibid., 1253.

¹⁰ Cyrille, évêque de Jérusalem, naquit probablement en 315 et décéda en 386. Ses Catéchèses sont les documents les plus importants que l'on puisse trouver pour l'étude et la connaissance du culte chrétien au IV^e siècle. Elles contiennent même des explications dogmatiques ainsi qu'une polémique contre le paganisme, le judaïsme et contre des hérésies variées parmi lesquelles se trouve le manichéisme.

¹¹ Socrate Scholastique qui naquit vers 379 et décéda après 440, est l'auteur d'une histoire de l'Eglise en 7 volumes qui embrasse toute l'époque de 306 à 439.

¹² Epiphane, évêque de Constantia dans l'île de Chypre, né entre 310 et 320 et mort en 403, est l'auteur de volumineux ouvrages polémiques contre les hérésies. (Ouvrage dogmatique Ἀγκύριος λόγος, et ensuite un traité en trois tomes portant le titre de Πανάριον ou Πανάκιον et contenant une explication et une polémique contre 80 hérésies dont la 66^e est manichéenne.)

¹³ Au sujet de Chrysochériss, voir Vasiliev, op. cit., II, 25 sq.

Deux s'en sont conservées tout entières: la première qui polémise avec la foi paulicienne en deux Dieux (dans l'introduction à cette homélie, Pierre s'adresse, une fois de plus au clergé bulgare) et la seconde qui réfute les idées pauliciennes sur la Vierge. La troisième, traitant de l'eucharistie n'est conservée dans le manuscrit mentionné qu'incomplètement¹⁴ et les trois dernières-ayant trait à la croix, au canon paulicien de livres saints (et, en même temps à leur attitude envers l'apôtre Pierre)¹⁵ et au clergé — se sont perdues, plusieurs quaternions ayant été arrachés du code.¹⁶

2. Un petit traité sur les pauliciens¹⁷ qu'on rencontre soit en tant qu'ouvrage indépendant signé par Pierre l'Higoumène,¹⁸ soit en tant qu'une partie de la chronique de Georges le Moine¹⁹ dans tous ses manuscrits. Grâce à la découverte de Grégoire dont nous reparlerons plus loin, on sait aujourd'hui que la fin de ce traité réapparaît aussi dans le manuscrit mentionné du Vatican. Là, elle précède immédiatement l'Histoire de Pierre de Sicile, dont les éditeurs n'ont jusqu'à présent jamais pensé à insérer ce fragment dans leurs éditions.

Le traité donne d'une part un renseignement sur l'origine de la secte avec liste des ses maîtres et des églises que ceux-ci avaient fondées, de l'autre, un exposé sur leur doctrine, sur la pratique religieuse et la morale des pauliciens. Ci-dessous, nous reviendrons en détail sur une version plus étendue du traité, conservée uniquement dans le ms. de l'Escorial de la chronique de Georges le Moine²⁰ et occupant, en raison de ses additions, une place toute particulière.

3. Le premier des quatre livres du patriarche Photius contre les manichéens.²¹ Les dix premiers chapitres du livre correspondent, par leur contenu, au petit traité mentionné ci-dessus, alors que les dix-huit chapitres suivants reproduisent les événements historiques principaux (XI^e—XLIII^e chapitre) de l'*Histoire des Manichéens* par Pierre de Sicile.

¹⁴ Il n'y manque toutefois que les citations de l'Écriture Sainte que Pierre ajoutait à la fin de chaque homélie.

¹⁵ Nous pouvons juger du contenu des homélies perdues d'après les points 4—5—6 qui s'y rapportent. Le cinquième point traite des livres bibliques que les pauliciens rejetaient. Ce sont, en sus de l'Ancien Testament, les épîtres de Saint Pierre; à la mention de celles-ci se trouve rattachée l'explication de la haine que les pauliciens ressentaient envers Saint Pierre. Migne, P. G., 104, 1256.

¹⁶ Voir Migne, P. G., 104, 1237—1238, 1349—1350.

¹⁷ C'est ainsi que, régulièrement, nous désignerons cette source. Scheidweiler emploie pour elle l'expression Kurzbericht, (Krbz.)

¹⁸ Πέτρου ἐλαχίστου μοναχοῦ Ἡγουμένου περὶ Παυλικιανῶν, τῶν καὶ Μανιχαίων. Ed. Gieseler, op. cit., 56—57.

¹⁹ Georgii Monachi Chronicon, éd. de Boor. Vol. II. Lipsiae, 1904, 718—725.

²⁰ J. Friedrich, *Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur theilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer*. Sitzungsber. Bayer. Akad. Wiss. (philos.-philol. u. hist. Classe), 1896, 67—111.

²¹ Τοῦ αὐτοῦ ἀγιωτάτου Φωτίου διήγησις περὶ τῆς Μανιχαίων ἀναβλαστήσεως. Λόγος πρῶτος. Migne, P. G., 102, 16—84.

4. Le chapitre relatif aux pauliciens dans le vaste ouvrage d'Euthyme Zigabène, théologien byzantin du temps d'Alexis Comnène, ouvrage intitulé *Panoplia dogmatiké* (Πανοπλία δογματική).²²

5. Formule d'abjuration destinée aux pauliciens rentrant dans l'Eglise (formule plus récente, publiée chez Migne, P. G., I, 1466 sq.).

Grégoire aboutit à la conclusion que, de tous les ouvrages précités, seule l'*Histoire des Manichéens* de Pierre de Sicile est authentique, tous les autres n'en étant que dérivés. Le petit traité sur les pauliciens n'est, d'après lui, qu'un *épitomé mal venu et plein de méprises*²³ de l'œuvre de Pierre de Sicile. L'ouvrage dit le premier livre de Photius contre les manichéens, n'est guère, selon Grégoire, l'œuvre du patriarche mais celle d'un falsificateur du X^e siècle qui amalgame l'*Epitomé* mentionné et l'*Histoire* de Pierre de Sicile pour créer ainsi une *paraphrase peu intelligente* des deux écrits.²⁴ Le chapitre de *Panoplia dogmatiké* dont l'importance sous le rapport analysé est plutôt restreinte, n'a guère attiré l'attention de Grégoire et la formule d'abjuration lui paraît relever de l'*Epitomé*.²⁵ Pour Grégoire tout se ramène donc à Pierre de Sicile, source unique, inestimable.²⁶

Cette interprétation, très suggestive d'ailleurs et soutenue avec beaucoup d'entrain par son auteur, a semblé apporter une solution claire et définitive aux interminables litiges des érudits au sujet de la filiation des sources mentionnées,²⁷ solution que les savants inclinaient à adopter sans contradictions. Cependant, deux ouvrages parus dans les dernières années, indépendamment l'un de l'autre, ont fini par mettre en doute les opinions de Grégoire. En 1950, la *Byzantinische Zeitschrift* a publié une vaste étude de F. Scheidweiler relative à certains problèmes dans l'histoire des pauliciens.²⁸ L'auteur y revient à l'analyse des sources grecques mentionnées pour aboutir à une tout autre conception de leur filiation que Grégoire. En 1952, E. E. Lipšic a publié dans *Vizantijskij Vremennik*, avec une grande étude sur l'histoire des pauliciens au 8^e et dans la I^{ère} moitié du 9^e siècle,²⁹ une critique des œuvres de H. Grégoire et de S. Runciman relatives aux pauliciens. Dans les parties ayant trait à Grégoire, Lipšic signale certains points faibles dans l'argumentation de ce savant.

²² Κατὰ ---- Παυλικιάνων. Migne, P. G., 130, 1189—1244.

²³ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, l. c., 110.

²⁴ *Ibid.*, 111.

²⁵ *Ibid.*, 114.

²⁶ *Ibid.*, 114.

²⁷ Une revue des opinions des prédécesseurs par Grégoire, *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, l. c., 98—101.

²⁸ F. Scheidweiler, *Paulikianerprobleme*, Byz. Zeitschr. 43 (1950) 10—39, 366—384. Réponse de Grégoire dans *Byzantion* XXI (1951) 244 sq.

²⁹ Е. Э. Липшиц, Павликианское движение в Византии в VIII и первой половине IX вв. Виз. Врем. V (1952) 49—72.

³⁰ Вопросы павликианского движения в освещении современной буржуазной историографии. Виз. Врем. V (1952) 235—243.

L'importance essentielle des nouvelles études critiques consiste, nous semble-t-il, dans la tentative de réhabiliter l'écrit que Grégoire désigne par le nom d'*Epitomé*. Il a déjà été dit que cet écrit figure, dans un ms., en tant qu'un ouvrage indépendant signé par Pierre l'Higoumène. Grégoire lui-même fait observer que ce nom ne désigne personne d'autre que Pierre de Sicile.³¹ Il prétend que cette conclusion, rejetée par la science *comme bien d'autres évidences*³² se trouve corroborée par ce qu'il a découvert dans le ms. du Vatican de Pierre de Sicile. Sur la photocopie du ms. que l'auteur avait obtenue, il a reconnu non seulement le fragment mentionné de l'*Epitomé*,³³ mais il a trouvé que l'inscription de l'*Histoire des Manichéens* par Pierre qui suit immédiatement l'*Epitomé*, commence par les mots : *Du même Pierre de Sicile*. (Τοῦ αὐτοῦ Πέτρου Σικελιώτου).³⁴ Il est donc évident que le copiste attribuait à Pierre non seulement l'Histoire, mais aussi le petit traité qui précède.

En dépit de ce fait, Grégoire persiste à affirmer que Pierre de Sicile n'est guère l'auteur du traité qui n'est qu'un *épitomé* mal réussi. L'emploi du nom de Pierre l'Higoumène, de même que des mots *Du même Pierre de Sicile*, est expliqué chez Grégoire dans le sens que le traité est un résumé de l'*Histoire des Manichéens* par Pierre,³⁵ résumé fait par un autre auteur. Grégoire base son affirmation sur la forme de l'écrit et son contenu. *L'abréviateur, comme la plupart des abréviateurs, a trahi son modèle: ses bévues, ses erreurs, ses singularités, s'expliquent par la manière inintelligente et maladroite, dont il a opéré sur un texte toujours logique et toujours vivant, dont on ne dira jamais assez les mérites.*³⁶ — *L'Epitomé a été bâclé avec tant de maladresse et de hâte, qu'il a conservé des lambeaux de développements, des expressions qui sont parfaitement à leur place dans le traité complet, mais qui font l'effet d'étranges hors-d'œuvre dans le résumé.*³⁷ Un témoignage on ne peut plus éloquent du caractère compilateur de l'*Epitomé* est à voir, d'après Grégoire, dans la phrase suivante: *comme j'ai déjà mentionné ces choses plus clairement dans le large développement* (καθὼς περὶ τούτων σαφέστερον ἐν τοῖς διὰ πλάτους μοι λέλεκται). Selon Grégoire cette phrase a été insérée dans le texte mal à propos: *Il n'y a point de large développement dans l'épitomé qui est tout entier... un épitomé.*³⁸ Il croit que l'expression *dans le large développement* (ἐν τοῖς διὰ πλάτους) a été

³¹ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I, c., 98.

³² *Sur l'Histoire des Pauliciens*, I, c., 225.

³³ *Ibid.*, 225.

³⁴ *Ibid.*, 224.

³⁵ *Ibid.*, 225. *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I, c., 106.

³⁶ *Ibid.*, 101.

³⁷ *Ibid.*, 106.

³⁸ Georg. Mon., éd. de Boor, II, 724.

³⁹ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I, c., 109.

mécaniquement empruntée à Pierre de Sicile qui l'emploie deux fois (dans un contexte différent de l'*Epitomé*).⁴⁰

Grégoire découvre dans le petit écrit même certaines erreurs de fond, surtout dans la liste mentionnée des églises pauliciennes. Sous ce rapport il présente trois objections principales contre l'*Epitomé*:

1. L'auteur du traité cite six églises pauliciennes (dont trois avaient été instituées sur le sol byzantin et trois bénéficiaient de la protection arabe) comme si elles existaient encore à son époque. Or, ceci paraît à Grégoire fort invraisemblable, étant donné les persécutions violentes auxquelles la secte était livrée dans l'empire byzantin.⁴¹

2. Surprenant est également le nombre des six églises: *Comment les sectaires ayant touché de si près le nombre sacré de sept n'ont-ils pas complété l'heptade de leurs églises, surtout à une époque de fondation en masse, à l'époque de Tychikos, créateur de trois églises.*⁴²

3. L'auteur de l'*Epitomé* a interverti la localisation de deux des trois églises fondées dans la 1^{ère} moitié du 9^e siècle, par le plus grand maître paulicien Serge-Tychikos, de l'église de Colosse et celle de Laodicée.⁴³

Si l'on revient au texte de Pierre de Sicile, tout devient clair. Les églises pauliciennes avaient été au nombre de sept, mais rien ne prouve que toutes survécurent aux persécutions. A part ceci, seule l'*Histoire des Manichéens* localise justement, au point de vue géographique, les deux églises mentionnées s'appuyant directement sur le texte des épîtres de Serge. La justesse de cette localisation est d'ailleurs corroborée par les raisons historiques et géographiques.⁴⁴

Autrement, Grégoire fait observer qu'en comparaison avec l'œuvre de Pierre de Sicile, l'*Epitomé* n'apporte rien de nouveau. *Il n'y a rien dans l'Epitomé qui ne se trouve, bien plus complètement et surtout plus intelligemment exposé dans le traité de Pierre de Sicile, tandis que l'Epitomé a négligé, cela va sans dire, une foule de choses qui font pour nous le prix d'un document vraiment unique.*⁴⁵ Les plus de l'*Epitomé* ne sont donc qu'apparents. En réalité, l'auteur de l'*Epitomé* n'a fait rien de plus que

⁴⁰ Ibid., 109. Dans l'*Histoire des Manichéens*, ces mots, dans les deux cas, se rapportent à la narration du début du mouvement paulicien. Chapitre 23: Πῶς δὲ ἀρὰ ἡ ἀρχὴ τῆς μυσαρᾶς ταύτης αἰρέσεως γέγονεν, ἥδη ἐν τῇ διὰ πλάτους διηγῆσαι ἡμῖν λέλεκται - - - Migne, P. G., 104, 1276, chapitre XXVIII: (Paul, père de Gégnesios) ἔρχεται εἰς Ἐπίσπαριν, τὴν προλεχθεῖσαν ἡμῖν ἐν τοῖς διὰ πλάτους (dans le récit des débuts de la secte). Ibid., 1284.

⁴¹ Les Sources de l'*Histoire des Pauliciens*, I. c., 102.

⁴² Ibid., 102. Tychikos est le nom que le plus grand maître des pauliciens Serge (première moitié du 9^e siècle), s'était attribué, d'après le même nom que portait un des disciples de l'apôtre Paul.

⁴³ Les pauliciens appelaient leurs églises d'après les églises fondées par l'apôtre Saint Paul. De là, les appellations Colosséenne et Laodicéenne.

⁴⁴ Les Sources de l'*Histoire des Pauliciens*, I. c., 102—103, 105.

⁴⁵ Ibid., 106.

d'avoir groupé, autour des six thèses de la doctrine paulicienne qui introduisent l'Histoire de Pierre de Sicile, certaines données puisées à d'autres endroits de son modèle. Et si certains détails de l'*Epitomé* manquent chez Pierre de Sicile, il ne faut pas oublier que le texte de Pierre ne s'est guère conservé intégralement et que les détails en question auraient pu figurer dans la partie aujourd'hui perdue.⁴⁷

Voilà ce que dit Grégoire. Examinons dès maintenant l'opinion de ses critiques. Parmi les objections de Scheidweiler contre l'interprétation de l'*Epitomé* par Grégoire, il faut citer en premier lieu celle qui concerne les églises pauliciennes. Scheidweiler observe que, dans le petit traité sur les pauliciens, ont dit littéralement: *Ils parlent de six églises dans leur profession de foi*.⁴⁸ Les mots « dans leur profession de foi » (ἐν τῇ ὁμολογίᾳ αὐτῶν) que Grégoire laisse inaperçus, mais qui, selon Scheidweiler, représentent un apport non négligeable, signifient que les pauliciens proclamaient leur appartenance aux six églises, sans prendre égard à ce que certaines d'entre elles avaient auparavant disparu ou que d'autres s'étaient additionnellement constituées. L'église de Corinthe que les épîtres de Serge citées dans l'*Histoire des Manichéens* désignent comme la première des 7 églises, mais que l'*Epitomé* passe sous silence n'était guère paulicienne. C'était en effet une des églises chrétiennes primitives fondée par l'apôtre Paul lui-même. Selon Scheidweiler, les deux premières objections de Grégoire apparaissent donc dépourvues de fondement.⁴⁹ Seule la troisième objection relative à la localisation des églises est juste.⁵⁰ Scheidweiler croit cependant que cette dernière objection ne paraît nullement réfuter la conclusion à laquelle, on le verra plus loin, il aboutit, en qui attribue même le petit traité à Pierre de Sicile. L'inexactitude dans la localisation peut très bien s'expliquer par le fait que Pierre aurait rédigé la liste des églises pauliciennes par cœur. Cette explication semble plus plausible à Scheidweiler que la conjecture attribuant l'erreur à un épitomateur étranger qui pouvait sans difficulté consulter sa source.⁵¹ A part ceci, Scheidweiler énumère les additions concrètes que l'*Epitomé* ajoute à l'*Histoire des Manichéens*, additions qui, selon lui, suffiraient à elles-mêmes à réfuter la thèse de Grégoire considérant le petit traité sur les pauliciens comme simple épitomé.⁵²

Parmi les remarques critiques de Lipšic au sujet de l'*Epitomé*, une

⁴⁸ Ibid., 107—108.

⁴⁹ Ibid., 108.

⁴⁸ Λέγουσι δὲ καὶ ἐξ ἐκκλησίας ἐν τῇ ὁμολογίᾳ αὐτῶν. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 720.

⁴⁹ *Paulikianerprobleme*, I, c., 24.

⁵⁰ Ibid., 24. Scheidweiler ne fait ici que corriger Grégoire, voulant préciser que la localisation des différentes églises nommées dans l'épître de Serge, ne se trouve pas dans la propre citation de Serge, mais bien dans les commentaires de Pierre de Sicile à cette citation.

⁵¹ Ibid., 26.

⁵² Ibid., 23.

idée très fine mérite d'être retenue: selon Lipsic, il aurait pu exister, à part l'Histoire de Pierre de Sicile, d'autres ouvrages antérieurs relatifs au paulicianisme et dont l'auteur de l'*Epitomé* aurait pu s'inspirer. L'auteur croit insoutenable l'avis de Grégoire, d'après qui tous les renseignements sur les pauliciens auraient été recueillis par Pierre de Sicile, dont l'œuvre fut ensuite abondamment copiée et épluchée.⁵³ Lipsic souligne l'importance d'un renseignement puisé dans la biographie du patriarche Nicéphore (806—815) par Ignace.⁵⁴ On y lit que le patriarche avait conçu un vaste ouvrage sur les *manichéens* qu'il présenta à l'empereur Michel I^{er}.

Selon Lipsic, le terme de *manichéens*⁵⁵ peut ici (comme dans d'autres textes mentionnées dans l'étude du même auteur)⁵⁶ désigner les pauliciens, car il est d'ailleurs généralement connu que les auteurs byzantins mélangeant deux hérésies différentes, se servaient très souvent de ce terme en parlant des pauliciens. Dans ce cas-là, Georges le Moine aurait fort bien pu utiliser l'ouvrage en question pour son propre traité sur les pauliciens.⁵⁷ Il est à présumer que les auteurs des traités antérieurs sur les pauliciens, n'avaient guère connu les épîtres de Serge où Pierre de Sicile puisa son renseignement sur les sept églises. Les divergences dans le nombre et la localisation des églises pauliciennes peuvent donc facilement être interprétées par la différence des sources dont s'étaient servi Pierre de Sicile d'un côté et Georges le Moine de l'autre.⁵⁸ A part ceci, Lipsic fait observer, d'accord avec Scheidweiler, que l'église de Corinthe n'avait en somme point été paulicienne, car elle provenait des Actes des Apôtres. L'*Epitomé* n'énunmère donc que les six églises pauliciennes qui existaient réellement, alors que, dans l'Épître de Serge, citée dans l'*Histoire des Manichéens*, leur nombre

⁵³ Вопросы павликианского движения, I. с., 239.

⁵⁴ Ibid., 239.

⁵⁵ διεξοδικώτερον τοιγαροῦν τὰ τῆς αὐτῶν ἀπόπου θερησείας δι' ἐγγράφου τόμου τῶ βασιλεῖ γνώρισμα κατὰστῆας ... *Nicéphori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, éd. C. de Boor. Lipsiae, 1880.

⁵⁶ Lipsic attire ici notre attention sur les ouvrages polémiques du patriarche Nicéphore et sur l'Ecloga de Léon III, sur les œuvres de Saint Jean Damascène (son dialogue avec les manichéens) et sur quelques textes hagiographiques tels que la narration des 42 martyrs amoriques. De plus, elle introduit les textes édités par A. Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, IV, et contenant les querelles des manichéens avec les orthodoxes. Павликианское движение ..., I. с., 50, 51. — Вопросы павликианского движения ..., I. с., 237. — Павликианское движение ..., I. с., 51. — Il est toutefois nécessaire de se rendre compte que l'existence du mouvement paulicien, ainsi que l'histoire nous l'apprend, n'est pas confirmée en ce qui concerne l'époque antérieure à la moitié du 7^e siècle. C'est pourquoi les allusions aux époques plus anciennes, doivent être rapportées à d'autres sectes à doctrine dualiste. Du reste, en rapport aux textes mentionnés provenant du 6^e siècle, Lipsic parle du paulicianisme ou d'autres hérésies du même genre.

⁵⁷ Этим трудом могли, естественно, располагать позднейшие писатели и в частности Георгий Монах, широко использовавший в своей истории другой труд Никифора - Бrevиарий. Вопросы павликианского движения ..., I. с., 239.

⁵⁸ Ibid., 239.

fut porté à sept, d'après l'Épître de Paul.⁵⁹ L'auteur observe encore que pour parler d'une communauté paulicienne et de ses adhérents, Pierre de Sicile emploie un surnom injurieux qui est une déformation de terme original figurant uniquement dans l'œuvre de Georges le Moine.⁶⁰ Si le traité compris dans la chronique de Georges le Moine était un simple épitomé de l'œuvre écrite par Pierre de Sicile, il serait difficile d'expliquer pour quelle raison le chroniqueur aurait dans une invective vigoureuse contre les pauliciens, remplacé par un terme exact une injure que son prédécesseur et modèle avait forgée.

Le caractère sérieux des objections précédentes rend inévitable une révision de l'interprétation que Grégoire donne de l'origine de l'*Epitomé*. Scheidweiler et Lipšic ont clairement démontré que dans l'*Epitomé* il n'y avait point d'erreur dans le nombre des églises pauliciennes, et qu'il serait injuste de considérer l'*Histoire des Manichéens* comme le seul document authentique. Il ne s'agit là que de deux conceptions s'inspirant de deux sources variées. Seule l'inexactitude dans la localisation de l'église de Colosse et celle de Laodicée ne saurait être mise en doute, les arguments (historiques et géographiques) de Grégoire n'étant que trop probants, cette fois-ci. Cependant, même ici, les deux études suggèrent que l'interprétation de l'erreur donnée par Grégoire, n'est point la seule façon possible d'envisager les choses. En tout cas, une pareille erreur ne saurait nullement suffire à taxer le petit traité d'épitomé sans valeur. Nous aurons plus loin l'occasion de revenir à ce sujet.

On a constaté que les auteurs des deux travaux critiques différaient dans leurs interprétations de l'origine de l'*Epitomé*. Alors que Lipšic l'attribue directement à Georges le Moine, Scheidweiler est plutôt enclin à considérer Pierre de Sicile comme auteur. Cependant aucun des deux savants n'a réussi à résoudre le problème dans toute son étendue. On sait que Grégoire a formulé certaines objections même contre la forme de

⁵⁹ Ibid., 239.

⁶⁰ Il s'agit du titre Κοινοχώριται se trouvant dans le texte de Georges le Moine (éd. de Boor, II, 721) ainsi que dans le manuscrit de Pierre l'Higoumène (v. Gieseler, op. cit., 63, n. 2). D'après l'opinion de Lipšic, ce terme peut désigner, qu'un certain groupe radical paulicien vivait dans les communes sur la base de l'égalité des classes et de la fortune. Павликианское движение..., I, c., 65, 66. — Вопросы павликианского движения..., I, c., 239. Par contre, Grégoire ne trouve dans ces mots qu'un titre toponymique. Il situe le hameau de Κοινοχώριον dans la région du Pont, non loin de Néocésarée et l'identifie à Καינוχώριον, une des anciennes forteresses de Mithridate dont l'emplacement fut déterminé par G. de Jerphanion. Pour l'histoire des églises pauliciennes, I, c., 513. — Le surnom Κοινοχώριται qui tire son origine d'une dénaturaton du nom Κοινοχώριται dont la prononciation était exactement la même, se trouve dans quelques manuscrits de Georges le Moine, entre autres dans celui de l'Escurial. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 721. — Friedrich, Der ursprüngliche... Bericht über die Paulikianer, I, c., 71. Pierre de Sicile emploie uniquement ce surnom dans l'*Histoire des Manichéens*: οἱ Κοινοχώριται: Migne, P. G., 104, 1301; τοὺς κατοικοῦντας Κύνος τὴν τοῦ Κυνοῦ χώραν: ibid., 1297.

l'*Epitomé*. Cependant les arguments qu'il invoque pour souligner le caractère superficiel de cette compilation, ne semblent guère irréfutables. Dans son *Histoire des Manichéens* Pierre de Sicile essaya, on le sait, de caractériser l'essence du paulicianisme en six points. Son rapport aux faits décrits est cependant si vif et si immédiat que là, de même qu'à beaucoup d'autres endroits de son œuvre, il se laisse entraîner par ses propres réflexions et souvenirs, jusqu'à abandonner la ligne générale de l'exposé. Ainsi, après avoir relevé au premier point, le dualisme des pauliciens que ceux-ci considéraient eux-mêmes comme la différence principale les séparant des Romains (Ῥωμαῖοι), il éclate en tirades pleines d'indignation soulevée par cette dénomination que les pauliciens osent attribuer aux orthodoxes, s'arrogeant le nom de chrétiens. Comparant ce passage avec le texte correspondant de l'*Epitomé*, Grégoire trouve que l'auteur de ce dernier avait procédé tout à fait mécaniquement: *Il garde les réflexions sur les Ρωμαῖοι, qui n'ont rien à voir avec les deux principes, et il les garde, à la place même où elles étaient venues sous la plume de Pierre de Sicile.*⁶¹

En regardant de plus près les deux textes, on se rend compte de toute la faiblesse de l'objection énoncée par Grégoire.

Dans son *Histoire* Pierre de Sicile dit: *Leur première caractéristique est de professer deux principes, de croire en un dieu mauvais et en un dieu bon, dont le premier est le créateur et le maître du monde actuel, l'autre du monde à venir. Et il faut souvent rappeler à ce propos, par plaisanterie, que lorsque les pauliciens se trouvent en liberté et parlent avec qui que ce soit, ils disent: Dis-moi ce qui nous distingue des Romains (ces gens perfides, mauvais, mécréants, ingrats et ignobles s'appellent chrétiens, alors que nous autres, qui de bon droit portons le nom de chrétiens nous venant du Christ lui-même, notre vrai Dieu, ils nous appellent Romains, essayant [par là] de remplacer par un nom païen notre [vrai nom] qui pour nous autres, vrais chrétiens, est un titre de gloire que ne saurait égaler la possession de milles et de dix milles en or, argent et en toutes pierres précieuses que le monde possède. Ils disent donc qu'ils se distinguent [de nous] parce*

⁶¹ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 107.

⁶² Πρῶτον μὲν γὰρ ἐστὶ τὸ κατ'αὐτοὺς γνῶρισμα τὸ δύο ἀρχὰς ὁμολογεῖν, πονηρὸν Θεὸν καὶ ἀγαθὸν· καὶ ἄλλον εἶναι τοῦδε τοῦ κόσμου ποιητὴν τε καὶ ἐξουσιαστήν, ἕτερον δὲ τοῦ μέλλοντος. Καὶ τοῦτο ἐστὶν εἰς αὐτοὺς πολλὰκις ἐπισημειώσασθαι ἀστείτητος χάριν, ἐλευθεριαζόντων αὐτῶν λεγόμενων πρὸς τινα, ὅποιος αὐτοῖς ἐστὶν ὁ προσδιωλεγόμενος· εἰπέ μοι, φασί, τί ἐστὶ τὸ χωρίζον ἡμᾶς ἐκ τῶν Ῥωμαίων; (ἐαυτοὺς οἱ ἄσπονδοι, καὶ ἄχρηστοι, καὶ ἀχάριστοι, καὶ ἀφιλάγαθοι Χριστιανούς ἀποκαλοῦντες· ἡμᾶς δὲ, τοὺς ἀληθῶς ἐπωνύμους Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν, Ῥωμαίους ὀνομάζοντες, τῷ ἔθνικῳ ὀνόματι τὸ κύριον ἀμείψαι περιωμένοι, φτίνι μάλλον ἡμεῖς οἱ ἀψευδεῖς Χριστιανοὶ σεμνυνόμεθα, ἢ χιλιάδων χρυσοῦ καὶ ἀργυρίου καὶ λίθων τιμίων τῶν ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ ὑπαρχόντων εἰ ἦν ἕκαστος ἡμῶν κύριος.) Λέγουσι δὲ τοῦτο εἶναι τὸ χωρίζον αὐτούς, ὅτι ἐκείνοι μὲν ἄλλον Θεὸν λέγουσιν εἶναι τὸν τοῦ κόσμου ποιητὴν, καὶ ἕτερον Θεόν, ὃν καὶ πατέρα ἐπουράνιον λέγουσι, μὴ ἔχοντα δὲ ἐξουσίαν ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ, ἀλλ' ἐν τῷ μέλλοντι αἰῶνι· ἡμεῖς δὲ τὸν αὐτὸν ἕνα Θεὸν ὁμολογοῦμεν καὶ παντογνόν, καὶ πανβασιλέα, καὶ παντοκράτορα --- Migne, PG, 104, 1253.

qu'ils considèrent un dieu comme créateur du monde, alors que le second dieu, qu'ils appellent aussi Père du Ciel, est censé ne posséder aucun pouvoir dans le monde actuel, étant le maître du monde à venir. Nous autres cependant, nous croyons en un seul Dieu, créateur de tout [le monde, Dieu] omnipotent.⁶²

Dans le petit traité, on lit : *Ils partagent la principale hérésie des manichéens, professant la doctrine des deux principes. Ils disent : Il n'y a qu'une chose qui nous distingue des Romains [c'est-à-dire] que nous considérons un dieu comme Père du Ciel, qui n'a point de pouvoir dans le monde actuel mais uniquement dans le monde à venir et un autre dieu comme créateur du monde qui règne dans ce monde actuel. Les Romains, disent [les pauliciens] professent qu'il y a un seul Dieu, à la fois Père du Ciel et créateur du monde (s'appelant eux-même chrétiens et nous désignant par le nom de Romains).*⁶³

On voit que l'auteur de l'*Epitomé* analyse l'acception du mot *Romains* et *chrétiens* sans toutefois recourir à l'éloquence de Pierre. La phrase *ils s'appellent eux-même chrétiens, nous désignant par le nom de Romains* est entièrement à sa place, en tant qu'une explication indispensable des phrases précédentes relatives directement à la foi paulicienne en deux principes. On peut même objecter, contre Grégoire, que dans l'*Epitomé*, l'explication des termes *Romains* et *chrétiens* semble mieux placée car elle ne trouble guère la suite de l'exposé sur le dualisme paulicien, comme c'est incontestablement le cas dans l'*Histoire des Manichéens*. Si donc l'*Epitomé* n'est qu'un extrait de l'Histoire de Pierre de Sicile, il faut reconnaître la justesse avec laquelle son auteur a su rendre l'essence même du problème.

Une conclusion identique est d'ailleurs corroborée par une comparaison entre les passages des deux ouvrages relatifs aux débuts de la secte paulicienne.

Chez Pierre de Sicile on lit :

(Certains disciples de Mani vinrent jusque dans la ville arménienne de Samosate et gagnèrent beaucoup de partisans de leur hérésie parmi les habitants de la ville. De là, leur doctrine se propagea jusque dans la contrée dite Phanaroia). *Car une femme de Samosate, nommée Kalliniké, avait deux fils, Paul et Jean. Après avoir élevé ses deux fils et leur avoir inculqué l'hérésie pernicieuse, cette vipère de mère les fit partir de Samosate pour propager l'hérésie. Ils se rendirent dans le district de Phanaroia et s'étant établis dans un village dont les habitants étaient incultes et instables [en matière de foi], ils y semèrent le venin du mal et l'amère ivraie du diable.*

⁶³ Ἐχουσι δὲ πρώτην αἵρεσιν τὴν τῶν Μανιχαίων, δύο ἀρχὰς ὁμολογοῦντες ὡς κακεῖνοι λέγουσι δὲ οὗτοι ὅτι ἐν ἑστὶ μόνον τὸ διαχωρίζον ἡμᾶς ἐκ τῶν Ῥωμαίων, ὅτι ἡμεῖς μὲν, φησὶν, ἕτερον Θεὸν λέγομεν ὑπάρχειν τὸν πατέρα τὸν ἐπουράνιον, ὃς ἐν τούτῳ τῷ κόσμῳ οὐκ ἔχει ἐξουσίαν, ἀλλ' ἐν τῷ μέλλοντι, ἕτερον δὲ Θεὸν τὸν κοσμοποιητὴν, ὅστις ἔχει τοῦδε τοῦ παρόντος κόσμου τὴν ἐξουσίαν. οἱ δὲ Ῥωμαῖοι, φησὶν, ἓνα καὶ τὸν Θεὸν ὁμολογοῦσιν εἶναι καὶ πατέρα τὸν αὐτὸν ἐπουράνιον καὶ τοῦ κόσμου παντὸς ποιητὴν. καλοῦσι δὲ ἑαυτοὺς μὲν χριστιανούς, ἡμᾶς δὲ Ῥωμαίους --- Georg. Mon. éd. de Boor, II, 721.

C'est pourquoi le village reçut un nouveau nom et [s'appelle] jusqu'à nos jours *Episparis*, l'hérésie [reçut un nouveau nom] d'après celui de [ses] propagateurs, car, à partir de cette époque, on les appelait pauliciens au lieu de manichéens.⁶⁴

Voici le texte parallèle de l'*Epitomé*:

Les pauliciens ou manichéens, originellement nommés manichéens, reçurent le nom de pauliciens d'après un certain Paul de Samosate, fils de femme manichéenne Kalliniké qui avait deux fils, le nommé Paul et Jean. Après leur avoir inculqué l'hérésie manichéenne, elle les envoya de Samosate au thème des Arméniens pour y propager l'hérésie. Ils vinrent dans un village [de la région] de Phanaroia où ils semèrent leur hérésie. C'est pourquoi le village reçut, dès ce temps-là, le nouveau nom d'*Episparis* et leurs disciples furent désignés par le nom de pauliciens.⁶⁵

Même ici, on constate une nouvelle coïncidence remarquable entre les deux citations. Cependant, le petit traité se borne, une fois de plus, à reproduire des faits concrets, sans recourir à la rhétorique de Pierre.

Dans la partie suivante, nous essaierons de montrer que même l'emploi des mots διὰ πλάτους dans l'*Epitomé*, peut être interprété autrement que Grégoire ne l'a fait.

Il nous semble donc que la critique de Grégoire blâmant l'auteur de l'*Epitomé* d'avoir fait une compilation inintelligente et superficielle, soit encore plus douteuse que son interprétation des erreurs dans la liste des églises pauliciennes. L'analyse de la forme du traité nous fournit d'ailleurs un autre argument contre l'hypothèse de Grégoire. Il est très vraisemblable que l'auteur d'une compilation mécanique eût utilisé, dans sa caractéristique du paulicianisme, le cliché des six points qu'il avait trouvé tout fait dans son modèle, même si, selon Grégoire, il avait eu l'initiative de grouper autour des six points certains faits puisés dans d'autres chapitres de Pierre

⁶⁴ Γυνή γάρ τις ἐκ τοῦ Σαμωσάτου, Καλλινίκη τοῦνομα, δύο υἱοὺς ἔσχε, Παῦλον καὶ Ἰωάννην. Τούτους οὖν τοὺς δύο ὄφεις ἡ αὐτῶν γεννήτρια ἐχθρὰ ἐκθρέψασα, καὶ τὴν παμμίαρον διδάξασα αἵρεσιν, κήρυκας τῆς πλάνης ἀπέστειλεν ἐκ τοῦ Σαμωσάτου. Οἱ δὲ καταλαβόντες τὴν ἐνορίαν Φαναροίας, ἤλθον εἰς τινὰ κώμην, καὶ τοὺς ἐν αὐτῇ οἰκοῦντας ἀμαθεῖς καὶ ἀστηρίκτους εὐρόντες, ἐκέισε τὸν ἰδὸν τῆς πονηρίας καὶ τὸ πικρὸν ζῆζάνιον τοῦ ἐχθροῦ ἐνέσπειραν. Διὸ καὶ μέχρι τῆς σήμερον ἡ μὲν κώμη Ἐπίσπαρις μετωνομάσθη, ἡ δὲ αἵρεσις κατὰ τὴν αὐτὴν κηρυζάντων ὀνομασίαν. καὶ γὰρ ἔκτοτε ἐκ Μανιχαίων ἐπεκλήθησαν Παυλικιανοί. Migne, PG, 104, col. 1273.

⁶⁵ Παυλικιανοὶ οἱ καὶ Μανιχαῖοι μετωνομάσθησαν ἀντὶ Μανιχαίων Παυλικιανοὶ ἀπὸ Παύλου τινὸς Σαμωσατέως, υἱοῦ γυναικὸς Μανιχαίας Καλλινίκης τοῦνομα, ἧτις δύο υἱοὺς ἔσχεν, τοῦτον τὸν Παῦλον καὶ Ἰωάννην. τούτους οὖν τὴν Μανιχαϊκὴν αἵρεσιν διδάξασα ἐκ τοῦ Σαμωσάτου εἰς Ἀρμενιάκους* κήρυκας τῆς αἱρέσεως αὐτῶν ἀπέστειλεν, οἵτινες ἐλθόντες εἰς κώμην τινὰ τῆς Φαναροίας ἐκέισε τὴν αὐτῶν αἵρεσιν ἐνέσπειραν. ἔκτοτε οὖν ἡ μὲν κώμη μετωνομάσθη Ἐπίσπαρις, οἱ δὲ μαθηταὶ αὐτῶν Παυλικιανοὶ ἐκλήθησαν. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 718—719.

* V. J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*. Paris, 1919. Appendice I, 302, où est expliquée l'idée θέμα τῶν Ἀρμενιάκων.

de Sicile. Cependant, on voit que la matière du traité déborde de ce cadre rigide.⁶⁶

Ci-dessous on reviendra encore à une autre idée de Grégoire qui conteste toute originalité à l'auteur de l'*Epitomé*, qui n'aurait rien ajouté de concret à l'*Histoire des Manichéens*. On essaiera en même temps de donner une réponse à la question qui est de savoir si le traité avait pu, en principe, être né en tant qu'épitomé, du grand ouvrage historique et polémique de Pierre de Sicile. D'après tout ce qui vient d'être dit, on ne saurait aucunement caractériser l'épitomé d'ouvrage *mal venu et plein de méprises*, produit d'un compilateur maladroit et non initié. Dans ce cas-là, il n'y a pas de raison de vouloir attribuer ce traité à une autre personne que Pierre de Sicile, comme d'ailleurs le suggère même le nom de Pierre l'Higoumène qui apparaît dans le titre de l'ouvrage. Les mots du même *Pierre de Sicile* au moyen desquels le petit traité se trouve, dans le manuscrit du Vatican, rallié à l'*Histoire des Manichéens*, sont une preuve on ne peut plus manifeste de ce que Pierre est l'auteur des deux écrits réunis dans le manuscrit. Il ne

⁶⁶ Scheidweiler compare les 6 points de l'*Histoire des Manichéens* avec le texte de l'*Epitomé* et constate *bei der Mehrzahl dieser 6 Punkte inhaltliche Übereinstimmung, wie sie durch die Sache gegeben war, aber abweichenden Wortlaut*. En outre: *An fünfter Stelle... werden ganz verschiedene Dinge behandelt, bei PS (= Pierre de Sicile) Fragen des Kanons, im Krzb... die Verwerfung der Propheten und des Apostelfürsten Petrus. Endlich die bei PS an sechster Stelle stehende Ablehnung der προεβύτεροι folgt im Krzb... erst nach einem längeren Zwischenstück und ohne die bei PS gegebene Begründung. Paulikianerprobleme*, I. c., 22. — Il démontre ensuite que l'*Epitomé*, dans sa caractéristique des opinions pauliciennes, s'accorde moins avec les 6 points de l'*Histoire des Manichéens* qu'avec son 29^e chapitre (Migne, P. G., 104, 1284), qui décrit comment le chef des pauliciens, Gégnesios-Timothée (première moitié du 8^e siècle), s'était défendu devant le patriarche de Constantinople. De nombreuses questions lui furent posées: Pour quelle raison avait-il renié la foi orthodoxe, pourquoi ne respectait-il ni la Croix, ni la Sainte Vierge, ni ne communiait; pourquoi rejetait-il l'Eglise catholique et ne reconnaissait-il pas le baptême. Gégnesios répondit à toutes ces questions en maudissant ceux qui ne respectaient ni ne reconnaissaient ces choses. Sa pensée toutefois se rapportait non au sens orthodoxe des idées religieuses exprimées plus haut, mais bien à leur sens allégorique répondant à l'enseignement paulicien. Ces allégories sont mentionnées même dans l'*Epitomé*. (Georg. Mon., éd. de Boor, II, 722—723.) — La conformité du contenu et quelquefois même des mots entre les réponses de Gégnesios et les caractéristiques du paulicianisme, dans le petit traité, est vraiment remarquable même si l'*Epitomé* contient en substance davantage et qu'il se sert quelquefois de formules différentes. Gégnesios nous dit du baptême: τὸν Κύριον Ἰησοῦν Χριστὸν ὑπάγειν τὸ βάπτισμα et dans le petit traité nous pouvons lire: βάπτισμα δὲ τὰ ὅματα τοῦ εὐαγγελίου. La phrase concernant l'explication allégorique du Saint Sacrement se rapproche davantage du 3^e point au début de l'*Histoire des Manichéens* que de la réponse de Gégnesios au chapitre 29. L'explication du dualisme paulicien pour lequel ne se trouve aucune analogie dans le chapitre 29, ainsi que nous avons pu le constater (p. 28—29), est d'une conformité surprenante au 1^{er} point dans l'*Histoire* de Pierre de Sicile. Encore plus frappante, dans les deux ouvrages, est la conformité (même dans les mots) de la description du début du paulicianisme (v. ici, p. 29—30). Cette conformité témoigne certainement d'une dépendance mutuelle des deux sources. Nous verrons plus loin en quoi consistait cette dépendance.

s'agit donc que de déterminer la priorité. Scheidweiler considère l'*Histoire des Manichéens* comme antérieure. Pour attribuer le petit traité à Pierre, il se base sur la phrase suivante: *comme je viens de mentionner plus clairement toutes ces choses dans un exposé plus large*, phrase que Grégoire prend pour un emprunt mécanique de l'*Histoire de Pierre*. Scheidweiler démontre par contre que l'expression διὰ πλάτους aurait pu être puisée même ailleurs, tout en admettant une coïncidence très étonnante. A l'opposé de Grégoire, il prétend cependant que l'emploi des mots en question dans le petit traité a un sens nettement déterminé: *La conclusion selon laquelle l'auteur du petit traité (Kurzbericht) aurait auparavant déjà traité un thème relatif au paulicianisme, apparaît inévitable*. Cet ouvrage plus détaillé n'est, d'après Scheidweiler, rien d'autre que l'*Histoire des Manichéens*.⁶⁷ Ainsi la conclusion de Scheidweiler attribuant à Pierre les deux traités sur les pauliciens, se trouve étroitement liée à son idée de la priorité de l'*Histoire*. Le petit traité lui est postérieur, et comme il a été inséré dans la chronique de Georges le Moine, achevée vers 866 ou 867, l'*Histoire* doit nécessairement remonter à une époque de beaucoup antérieure à cette date.⁶⁸ Elle a dû être conçue longtemps avant le voyage de Pierre à Téphrique (869). Scheidweiler se rend néanmoins compte de ce que certaines parties de la chronique sont incontestablement postérieures. Par l'analyse des 3 homélies conservées, il aboutit à la conclusion que celles-ci ne datent que du séjour de Pierre à Téphrique et que, dans leur forme primitive, elles constituent de réels sermons que Pierre avait prononcés devant les pauliciens et les croyants orthodoxes.⁶⁹ Il observe qu'au chapitre 22, l'empereur Basile I^{er} de même que son fils Léon sont tous les deux désignés comme empereurs (βασιλεῖς). Le chapitre doit donc nécessairement être postérieur à janvier 870, année du couronnement de Léon. Il a donc dû être additionnellement interpolé dans l'ouvrage après le retour de Pierre, de même que le début de chapitre suivant (23) où Pierre dit avoir déjà achevé les six homélies promises au début de son *Histoire*. Une interpolation est à voir selon Scheidweiler, également dans la fin de la partie historique (du début du XLIII^e chapitre jusqu'à la phrase *En voilà cependant assez en ce qui concerne celui-ci* — Καὶ περὶ μὲν τούτου ἄλλως.)⁷⁰ De même la dédicace de l'ouvrage à l'archevêque bulgare et l'introduction à la première homélie datent de l'époque suivant le retour de Pierre de Téphrique. L'analyse du prologue amène Scheidweiler à croire que l'écrit avait originairement été destiné tout simplement aux croyants, et ensuite seulement dédié au chef de

⁶⁷ *Paulikianerprobleme*, I. c., 25—26. Scheidweiler suppose que les mots διὰ πλάτους qui se trouvent dans le petit traité, se rapportent à un certain endroit de l'*Histoire des Manichéens*, Migne, P. G., 104, 1244—1245, à partir des mots χαλεπὸν γὰρ jusqu'à ἄλλως δὲ τῇ καρδίᾳ λέγοντες.

⁶⁸ *Paulikianerprobleme*, I. c., 38—39.

⁶⁹ *Ibid.*, 21—22.

⁷⁰ *Ibid.*, 15—16, 17, 19.

l'Eglise bulgare.⁷¹ L'œuvre entière a cependant dû être achevée avant 872, année de la chute de Téphrique que, dans la première homélie l'auteur désigne comme bastion du paulicianisme.⁷²

Scheidweiler a su prouver très justement que Pierre de Sicile a donné la forme définitive à son œuvre après son retour de Téphrique seulement. Difficilement acceptable apparaît cependant sa conclusion, selon laquelle le noyau historique de l'ouvrage conjoint prologue et aux 6 points principaux de la doctrine paulicienne loin d'être le résultat du voyage à Téphrique, auraient été conçus avant celui-ci. Il faudrait alors se demander d'où provient cette connaissance profonde de l'histoire des pauliciens et comment Pierre aurait pu donner une description reflétant l'impression d'un contact direct avec les membres de cette curieuse secte. Scheidweiler suppose nécessairement un autre voyage antérieur de Pierre chez les pauliciens. Il prétend que l'empereur n'aurait certes pas confié une mission aussi importante à une personne possédant une connaissance insuffisante du milieu paulicien.⁷³ Un séjour antérieur de Pierre chez les pauliciens n'est cependant point attesté par des documents historiques. L'auteur de l'*Histoire des Manichéens* nous dit clairement que son œuvre se base sur des informations acquises en 869 à Téphrique, et rédigées sur l'ordre de l'empereur qui l'avait chargé de cette mission.⁷⁴ (Scheidweiler prétend cependant que là Pierre omet intentionnellement de dire la vérité, attribuant, dans son byzantinisme, tout à l'initiative de l'empereur.)⁷⁵ Il est néanmoins assez difficile d'imaginer la genèse de l'œuvre telle que Scheidweiler la présente. Dans son étude, Scheidweiler a réussi à prouver que toutes les parties de l'ouvrage proviennent du même auteur.⁷⁶ De l'autre côté, il a séparé, par un intervalle très considérable et en somme artificiel, l'histoire à proprement parler des six homélies qui s'y rattachent pourtant, car Pierre les mentionne expressément au début de l'histoire lorsqu'il en esquisse le contenu en 6 points.

Il nous semble cependant que toutes ces difficultés peuvent facilement être résolues, car l'hypothèse de l'antériorité de l'Histoire laquelle est à l'origine de toutes les complications, est loin d'être irréfutable. On connaît

⁷¹ Ibid., 14—15, 20—21.

⁷² Ibid., 21.

⁷³ Ibid., 19.

⁷⁴ Migne, P. G., 104, 1241, 1304.

⁷⁵ *Paulikianerprobleme*, I. c., 19.

⁷⁶ Ibid., 14 sq. Scheidweiler n'a commis qu'une erreur, celle de prétendre qu'au onzième chapitre de la première homélie, les mots καθὼς ἐν ἀρχῇ τοῦδε τοῦ λόγου ὑπεσχομένη se rapportent au premier chapitre de cette même homélie, qui s'adresse au clergé bulgare et qui a été ajouté plus tard. Du contexte, on peut conclure que la phrase mentionnée ci-dessus se rapporte au début original de cette homélie, c'est-à-dire à l'actuel chapitre 2. Ceci n'est pourtant pas une raison pour que le I^{er} chapitre de la première homélie, de même que la dédicace, ne soient pas attribués à l'auteur de l'*Histoire des Manichéens*, même si nous n'admettons pas l'opinion de Scheidweiler mentionnée plus haut qui devait donner plus de poids à cette hypothèse.

l'interprétation que Scheidweiler donne des mots διὰ πλάτους, interprétation sur laquelle toute son argumentation repose.⁷⁷ Pour mieux comprendre les correspondances, nous citons en traduction le passage entier où les termes figurent: *Ils ont renversé toutes les paroles de l'Evangile et de l'Apôtre, [de sorte que] elles s'opposent à notre foi; ces paroles, ils les rassemblent librement pour les mettre d'accord avec leurs opinions hérétiques. Car, comme il vient [déjà] d'être dit, toutes ces paroles s'écrivent et se lisent de la même façon que chez nous, mais leur sens a été altéré par les pauliciens comme je l'ai expliqué plus clairement dans un exposé plus large.*⁷⁸

On accuse donc les hérétiques d'altérer le sens de l'Evangile, comme il vient d'être exposé en détail (ἐν τοῖς διὰ πλάτους). Dans le texte qui précède cette citation, on lit comment les pauliciens interprètent par allégorie (et donc non justement) différentes notions de l'Evangile. Ainsi, la mère du fils de Dieu n'est guère pour eux la Vierge mais Jérusalem supérieure, où, selon la parole de l'Apôtre, le Christ est entré.⁷⁹ La notion de la croix est interprétée chez eux comme celle du Christ.⁸⁰ Lors de la cène Jésus dit aux apôtres: *Prenez, mangez et buvez*, mais il envisageait alors ses propres paroles et non le pain et le vin.⁸¹ Pareillement, même par le baptême, on entend les paroles de l'Evangile car le Christ dit de lui-même: *Je suis l'eau de la vie.*⁸² Là, on décrit διὰ πλάτους de quelle façon les pauliciens altèrent le sens des Evangiles. La phrase *comme je l'ai déjà expliqué plus clairement dans mon exposé plus large* peut donc fort bien se rattacher à ce qui précède dans le texte même du petit traité sur les pauliciens,⁸³ et ne postule

⁷⁷ V. ici, p. 32.

⁷⁸ ἔχουσι δὲ πάντα τὰ τοῦ εὐαγγελίου καὶ τοῦ ἀποστόλου ῥητὰ διάστροφα πρὸς τὰ παρ' ἡμῖν ὄντα ἐναντία, παρ' αὐτῶν δὲ συντεθέντα ὡς ᾗθεν ἀρμόζοντα ταῖς οἰκείαις αὐτῶν αἰρέσεσιν. ὡς γὰρ εἴρηται τῇ γραφῇ καὶ τοῖς λόγοις οὕτως εἰσὶν ὡς καὶ τὰ παρ' ἡμῖν ἀπαράλλακτα, τὰ δὲ νοήματα διαστρέφουσιν, καθὼς περὶ τούτων σαφέστερον ἐν τοῖς διὰ πλάτους μοι λέλεκται. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 724.

⁷⁹ Ibid., 722.

⁸⁰ Ibid., 722—723.

⁸¹ Ibid., 722.

⁸² Ibid., 723.

⁸³ L'explication que nous avons donnée ici des mots ἐν τοῖς διὰ πλάτους, était probablement celle à laquelle pensait Karapet Ter Mkrttschian, quand il écrivit que leur signification était la suivante: *die vorher im Berichte selbst erzählte türkische Art der Paulikianer, einen verkehrten Sinn in die Worte der heil. Schrift einzulegen und mit zweideutigen Worten die Rechtgläubigen zu täuschen. Die Paulikianer im Byzantinischen Kaiserreiche.* Leipzig, 1893, 3. Friedrich pourtant comprend l'interprétation de Ter Mkrttschian de telle manière que les mots mentionnés se rapportent à la phrase qui déclare que Constantin-Silvanus avait transmis son hérésie à ses disciples οὐκ ἐγγράφως ἀλλὰ ἀγράφως κατὰ παράδοσιν, τὸ εὐαγγέλιον δὲ καὶ τὸν ἀπὸστολον ἐγγράφως ἀπαράλλακτα μὲν τῇ γραφῇ καὶ τοῖς λόγοις ὡς καὶ τὰ παρ' ἡμῖν ὄντα αὐτοῖς παραδοῦς, διαστρέψας δὲ ἕκαστον κεφάλαιον πρὸς τὰς ἑαυτοῦ αἰρέσεις. *Der ursprüngliche... Bericht über die Paulikianer*, I, c., 90. Cette opinion est réfutée par Scheidweiler qui fait remarquer avec raison que précisément dans la phrase citée (Georg. Mon., éd. de Boor, II, 719) *keine ausführlichere, eher eine dürftigere Behandlung des gekennzeichneten Verhaltens der*

donc nullement l'existence d'un travail antérieur relatif au même sujet. Par là-même, la datation de l'Histoire par Scheidweiler devient dépourvue de fondement. On peut l'abandonner sans toutefois renoncer à considérer Pierre comme auteur des deux ouvrages sur les pauliciens, comme d'ailleurs l'attestent très nettement certains manuscrits. De l'autre côté, on aboutit ainsi à une datation beaucoup plus naturelle de l'*Histoire des Manichéens*. Nous prétendons donc que non seulement les 6 homélies mais aussi l'Histoire elle-même qui, dès le début, y fait allusion, a été conçue en 869 à Téphrique et reflète les connaissances que Pierre y avait acquises en contact avec les pauliciens et les chrétiens orthodoxes. Les homélies proviennent, elles aussi, des discours de polémique qu'alors il menait contre les pauliciens, et auxquels, dans ces homélies et dans les 6 points du début, il fait plus d'une fois allusion. Dans leur forme actuelle, elles furent conçues encore à Téphrique ou peu de temps après le retour de Pierre. Rentré chez lui, Pierre compléta aussi l'Histoire par les deux intercalations mentionnées,⁸⁴ dans lesquelles il parle de sa mission à Téphrique et où il mentionne l'accomplissement des six homélies. Il envoya ensuite son œuvre à l'archevêque bulgare, l'ayant pourvue d'une dédicace et de l'introduction à la première homélie. Il est fort probable qu'il l'ait fait avant la chute de Téphrique (872), donc à un moment où le danger paulicien était encore imminent.

Paulikianer vorliegt. Paulikianerprobleme, I. c., 25. — Gieseler, lui, avait bien compris que la phrase καθὼς περὶ τούτων σαφέστερον ἐν τοῖς διὰ πλάτους μοι λέλεκται a une relation au texte même du petit traité, lorsqu'il introduisit, dans son édition du texte de Pierre l'Higoumène, sans en motiver la raison, entre ἐν τοῖς et διὰ πλάτους le mot ἀνω. Op. cit., 66.

⁸⁴ Nous sommes d'avis que la deuxième interpolation peut, elle aussi (chapitre XLIII, à la fin de la partie historique), être interprétée avec plus de décision que Scheidweiler ne l'a fait. Même là ainsi que dans le chapitre 22, le fils de Basile I^{er}, Léon, est appelé parmi les βασιλεῖς: ὁπερ καὶ γέγονεν ἐν τῷ δευτέρῳ ἔτει τῆς βασιλείας Βασιλείου, καὶ Κωνσταντίνου, καὶ Λέοντος, τῶν εὐσεβῶν καὶ δικαίων μεγάλων βασιλέων ἡμῶν. Contrairement à Scheidweiler, nous ne placerions pas dans cette intercalation cette phrase relative à Chrysochérès, mais bien dans la texte original. La phrase καὶ περὶ μὲν τούτου ἄλλως qui suit immédiatement cette intercalation se rapporte, d'après nous, à cette allusion à Chrysochérès et non à l'explication sur Karbéas qui précède ainsi que le conçoit Scheidweiler. Nous avons pu constater que Scheidweiler plaçait l'origine de la partie principale de l'*Histoire des Manichéens* bien avant l'année 867; ceci est sans doute la raison pour laquelle il présumait que cette partie originale n'avait connaissance que de Karbéas, mort en 863, et aucunement encore de Chrysochérès. — Quant à l'origine de l'*Histoire des Manichéens*, il nous faut ajouter que Scheidweiler réfute avec raison l'opinion énoncée par Grégoire dans son étude *Précisions géographiques et chronologiques sur les Pauliciens*, d'après laquelle les chapitres 1—22 furent écrits avant le voyage de Pierre de Sicile à Téphrique et le reste après son retour. Scheidweiler prouve non seulement que le chapitre 22 ne pouvait être écrit avant 870 mais aussi qu'entre les deux parties de l'ouvrage, n'existent pas les contradictions insurmontables qu'y trouve Grégoire, car la conception de l'identité des pauliciens avec les manichéens pénètre tout l'ouvrage et non uniquement les 22 premiers chapitres. *Paulikianerprobleme*, I. c., 17 sq. Scheidweiler ne se trompe que dans son interprétation du chapitre 28, ce que nous essaierons de prouver dans la deuxième partie de notre étude.

La mention de Téphrique dans la première homélie ne saurait cependant nullement contribuer à la datation de l'œuvre, ainsi que le suppose Scheidweiler, car l'auteur avait pu la garder dans son œuvre par simple méprise, tout en envoyant son œuvre en Bulgarie après la chute de la principale forteresse paulicienne. (La phrase est au milieu du texte de l'homélie, non au chapitre initial qui fut rajouté après).

L'entière *Histoire des Manichéens* est donc le fruit du voyage de Pierre effectué en 869. Pierre de Sicile n'était cependant guère allé à Téphrique sans certaines connaissances de la secte ennemie avec laquelle il devait parler. Bien avant, il avait écrit un petit traité sur les pauliciens. Il est donc naturel que cet écrit, conçu par un moine orthodoxe⁸⁵ pour la défense de l'orthodoxie contre une hérésie dangereuse, fût repris par Georges le Moine dans les deux versions de sa chronique, qui porte l'empreinte indéniable d'une conception ecclésiastique et d'un monachisme très prononcé. On sait que la chronique (dans ses deux versions) fut terminée en 866 où en 867. Le traité sur les pauliciens qui, dès le début y appartenait, a donc dû être conçu longtemps avant cette date. Cette datation des deux écrits sur le paulicianisme découvre le côté faible de l'argumentation de Grégoire. Il en découle que le petit traité — même si l'on laisse de côté le problème de son auteur — est en tout cas antérieur à l'*Histoire des Manichéens* et ne saurait donc nullement être considéré comme un épilogue de celle-ci.⁸⁶

A l'époque mentionnée, Pierre en savait des pauliciens beaucoup moins qu'en 869, où il les avait connus personnellement. Il est donc naturel que, dans son premier livre, il ignore certains faits que l'*Histoire des Manichéens* nous apprend. De même l'erreur dans la localisation de deux églises est facile à comprendre, chez un homme qui ne connaissait pas de sa propre expérience la situation locale dans la région habitée par les pauliciens. En général, ses données historiques et géographiques s'accordent en somme avec celles de son ouvrage plus étendu.⁸⁷ La justesse de la caractéristique qu'il donne du paulicianisme ressort également d'une comparaison avec l'Histoire. La véracité de tous les faits que nous pouvons contrôler nous inspire, à juste titre, la confiance même envers les renseignements que le

⁸⁵ V. ici p. 23, de l'identité de Pierre de Sicile avec Pierre l'Higoumène.

⁸⁶ De ses suppositions d'une origine postérieure de l'*Epitomé*, Grégoire implique que Georges le Moine ou du moins, l'archétype de tous nos manuscrits de ce chroniqueur est postérieur à la date généralement admise. Sur l'*Histoire des Pauliciens*, I, c., 225 sq. Scheidweiler remarque avec raison que la chose ne peut se régler de telle manière. *Paulikianerprobleme*, I, c., 23.

⁸⁷ Scheidweiler attire encore l'attention sur une erreur du petit traité, là où il est écrit que la direction de la secte par le propre fils de Gégnesios Zacharie avait suivi celle de son fils adoptif Joseph, tandis que d'après l'*Histoire des Manichéens*, ces deux personnages dirigeaient tous deux la secte en même temps. Il suppose toutefois, que la phrase τέτατον δὲ Ἰωσήφ — καὶ μετὰ τοῦτον Ζαχαρίαν (Georg. Mon., éd. de Boor, II, 719—720) pouvait contenir à l'origine μετὰ τοῦτου. *Paulikianerprobleme*, I, c., 23—24.

petit traité ajoute à l'*Histoire des Manichéens*. Par là nous voici parvenus à une conclusion dont l'importance pour le problème analysé est fondamentale. Il est incontestable que le traité plus large de Pierre accuse une richesse plus considérable de matériaux. Il contient une description détaillée et suivie de l'évolution de la secte paulicienne, alors que le petit traité en offre à peine plus qu'une simple énumération des noms propres et des toponymes les plus remarquables. Le seul avantage du petit traité consiste à avoir cité le nom exact d'une des communautés pauliciennes et de ses habitants que l'*Histoire des Manichéens* désigne par un surnom ignominieux, ainsi que le fait observer Lipsic.⁸⁸ De même, à la caractéristique des pauliciens et de leurs opinions, l'*Histoire des Manichéens* a fourni d'intéressants détails, saisis au vif par Pierre ou dérivant indirectement de l'histoire de la secte. En même temps, l'Histoire est loin de vouloir donner un exposé à point de vue complet de la doctrine paulicienne, mais plutôt un choix de certains principes formulés dans les 6 points qui constituent une sorte de programme des six sermons polémiques. Ces homélies ne traitent pas non plus leur sujet dans toute son ampleur. Elles se concentrent plutôt à la défense contre certains arguments pauliciens que Pierre rencontrait à Téphrique lors de ses nombreuses disputes avec les hérétiques.⁸⁹ Le petit traité tente par contre de donner une image plus complète du paulicianisme, en théorie et en pratique, et cette caractéristique contient, il faut l'avouer, bien des observations que l'Histoire ne connaît guère. Soulignons que ces observations ne sont pas toujours des détails comme Grégoire est enclin à le supposer. Il faut en effet admettre, d'accord avec Grégoire, que certaines parmi ces observations auraient pu figurer dans le grand traité de Pierre de Sicile, ou plus exactement, dans les parties de ce traité qui se sont perdues depuis. Dans certains cas cette supposition n'est que trop probable. Ainsi, p. ex., le petit traité est le seul à nous apprendre la raison de l'aversion des pauliciens contre la croix. Ils la détestaient en

⁸⁸ Ainsi qu'il a déjà été dit, l'*Histoire des Manichéens* n'emploie que ce surnom. L'expression τοὺς κατοικοῦντας ἰνῆνας τὴν τοῦ κυνὸς χώρον témoigne qu'il ne s'agit pas ici d'un simple échange graphique de mots Κοινοχωρίται et Κυνοχωρίται, mais bien d'une dénaturation consciente des noms.

⁸⁹ Ainsi, par exemple, quant à l'opinion des pauliciens sur le baptême, l'*Histoire des Manichéens* ne s'y rapporte que par hasard, dans la description de l'interrogatoire subi par Gégnesios, bien que le sujet en fût aussi important que, par exemple, celui de l'attitude des pauliciens à l'égard du Saint Sacrement, sujet que Pierre de Sicile introduit parmi les 6 points principaux de la doctrine paulicienne et auquel il consacre une homélie spéciale. Que les homélies de Pierre n'épuisent pas entièrement leurs thèmes nous pouvons le constater, par exemple, à ce que la deuxième d'entre elles ne mentionne guère la conception allégorique de la Sainte Vierge (Jérusalem supérieure). — En ce qui concerne la question des 6 points, nous pourrions encore ajouter qu'à la fin de la partie historique du grand ouvrage de Pierre de Sicile, s'y rapporte la phrase: περὶ δὲ τινων παρ' αὐτοῖς τελευταίων αἰρέσεων ἐν τοῖς ἐφεξῆς ἡμῖν δηλωθήσεται. Ici, Scheidweiler, à tort, rejette la traduction pourtant correcte de Grégoire: de certaines de leurs erreurs capitales. V. *Paulikianerprobleme*, I. c., 16, n. 1.

tant qu'*instrument maudit* (κατηραμένον ὄργανον)⁹⁰ — donc indubitablement en tant qu'instrument de la souffrance et de la mort du Christ. Dans l'*Histoire des Manichéens* une pareille explication fait défaut. Au chapitre décrivant l'interrogatoire de Gégnesios — Timothée à Constantinople, on apprend que ce chef des pauliciens avait, en présence du patriarche, professé la croix, mais qu'il avait sous-entendu par là le Christ avec ses bras étendus.⁹¹ C'est la même explication allégorique que le petit traité mentionne.⁹² Au chapitre 10, dans les 6 points connus, Pierre effleure, en quatrième lieu, la haine des pauliciens contre la croix, pour se perdre immédiatement après en des réflexions, sans mentionner le motif de cette haine.⁹³ Il est à présumer que l'explication à laquelle on s'attend se trouvait dans la 4^e homélie perdue depuis, car cette explication est si intimement liée à la conception paulicienne de la croix qu'elle pourrait difficilement y faire défaut. C'est avec une probabilité en somme beaucoup plus faible qu'on peut conjecturer que la 4^e homélie ait contenu un autre enseignement fort intéressant et qui prouva l'application, dans la vie quotidienne, des théories pauliciennes. Dans le petit traité, on lit que certains pauliciens (mus, peut-être, par un conservatisme superstitieux) reconnaissent la puissance prodigieuse de la croix qu'ils mettent sur leurs corps en cas de maladie, mais que, une fois guéris, ils cassent et jettent au feu ou la foulent aux pieds.⁹⁴ Certains d'entre eux font également baptiser leurs enfants par des prêtres orthodoxes — prisonniers de guerre ou fréquentent les églises orthodoxes et y reçoivent les sacrements.⁹⁵ Ces aperçus intéressants sont très typiques pour une secte militante qui attirait des masses de croyants chez qui, cependant la nouvelle foi adoptée de ceux, qui se proclamaient disciples de l'apôtre Paul, n'avait guère pénétré en profondeur les âmes. Ce témoignage éloquent est de nature à nous obliger à un examen très attentif des causes motivant l'extraordinaire accroissement de ce mouvement rebelle et anticlérical qui, dans la seconde moitié du 9^e siècle, avait réussi à mobiliser sous ses drapeaux des forces terrifiantes prêtes à livrer une lutte acharnée contre le pouvoir de Byzance.

On voit ainsi combien certains témoignages du petit traité que le texte conservé de l'*Histoire des Manichéens* ne contient guère (et que peut-être le texte original ne comprenait pas non plus) touchent aux problèmes fondamentaux que l'exégèse du paulicianisme doit fatalement envisager.

Il faut cependant se demander où Pierre de Sicile avait puisé les renseignements pour son premier livre. Peut-être possédait-il des informations

⁹⁰ Georg. Mon., éd. de Boor, II, 723.

⁹¹ ἔλεγε δὲ σταυρὸν τὸν Χριστὸν τῇ ἐκτάσει τῶν χειρῶν σταυρὸν ἀποτελοῦντα. Migne, P. G., 104, 1284.

⁹² λέγοντες, ὅτι σταυρὸς ὁ Χριστός ἐστιν — — Georg. Mon., éd. de Boor, II, 723.

⁹³ Migne, P. G., 104, 1256.

⁹⁴ Georg. Mon., éd. de Boor, II, 724—725.

⁹⁵ Ibid., 725.

orales lui venant de la part des participants aux combats contre les pauliciens (cf. la mention des prêtres-prisonniers de guerre), mais il pouvait également (comme Lipšic l'a très bien remarqué) puiser dans des témoignages écrits plus anciens, perdus depuis. Il est très vraisemblable que la lutte contre une secte vigoureuse et augmentant sans cesse avait, très tôt, incité l'Eglise à l'attaquer par des traités polémiques. On verra plus loin que, déjà avant le premier traité de Pierre de Sicile, on connaissait une formule d'abjuration pour recevoir les ex-pauliciens au sein de l'Eglise. Il est donc naturel que des œuvres de polémique anti-paulicienne aient pu prendre naissance à la même époque.

Il suffit désormais de résoudre la question, qui est de savoir laquelle des deux versions conservées du premier traité de Pierre de Sicile est originale. Nous avons déjà mentionné deux rédactions par lesquelles avait passé la chronique de Georges le Moine. Selon son éditeur de Boor, seul le manuscrit dit Coislinianus (Coisl.) 305 contient la version la plus ancienne. Là on constate, d'ailleurs, que dans les versions postérieures, la prédominance des matériaux religieux puisés dans les écrits des Pères de l'Eglise (*der patristische Stoff*). Toutes les autres rédactions se laissent réduire à un seul archétype, représentant la seconde version. Dans celle-ci, l'auteur avait supprimé une grande partie des sujets patristiques pour élargir, par contre, les parties purement historiques qu'il adapte plus fidèlement à ses sources.⁹⁶ Cette double adaptation se reflète même dans le traité sur les pauliciens qui, dès le début, faisait partie de la chronique. Dans Coisl. 305, ce passage est nourri d'un ton âpre de polémique haineuse, alors que, dans les autres manuscrits, son expression est plutôt calme et objective, et son texte s'accorde presque entièrement avec celui qui figure indépendamment sous le nom de Pierre l'Higoumène.⁹⁷

Cependant, ce sont là deux adaptations d'une même version abrégée de notre source. A part celle-ci, on possède une version plus large conservée uniquement dans le manuscrit de l'Escurial de Georges le Moine. Le texte s'accordant autrement avec celui des manuscrits présentant la seconde version, s'y trouve élargi à trois endroits :

1. Dans l'exposé sur le dualisme théologique des pauliciens, seul le manuscrit de l'Escurial donne une explication exacte de la mesure dans laquelle les pauliciens sont capables de répéter la confession de foi orthodoxe.⁹⁸

2. A propos de l'apôtre Pierre, on lit dans le petit traité la seule remarque que les pauliciens le haïssent davantage que tous les autres saints et prophètes. Le texte de l'Escurial nous révèle cependant la cause de cette haine, qui consiste en la trahison dont Pierre se rendit coupable envers

⁹⁶ C. de Boor, *Der Bericht des Georgios Monachos über die Paulikianer*. Byz. Zeitschr. VII (1898) 46.

⁹⁷ Ibid., 46. (Scheidweiler fait la différence entre ces deux versions au moyen d'annotations: Krzb. 1, Krzb. 2. Pour la version de l'Escurial, il emploie: Krzb. 3.)

⁹⁸ Friedrich, l. c., 71—72.

le Christ. Tout en apportant une certaine apologie de l'apôtre, le manuscrit mentionne cependant encore un autre motif de l'antipathie paulicienne contre Pierre. Les pauliciens prétendent qu'au baptême du Christ, le diable déguisé en froc de moine, assista au lieu de Dieu, et c'est le diable également qui prononça les mots célèbres: *Celui-ci est mon fils aimé*... L'apôtre Pierre qui avait suivi cette scène, remit ensuite l'ordre monacal et le froc de moine aux hommes. C'est pourquoi les pauliciens le détestent.⁹⁹

3. A la fois, la version de l'Escorial décrit la doctrine ésotérique sur la mission terrestre du Christ, doctrine que les pauliciens ne confiaient qu'à de rares adhérents: Pris d'affection pour le genre humain, Dieu décida de prendre les hommes chez lui. Il fit venir un ange et lui communiqua son intention. Il lui ordonna ensemble de descendre sur la terre, de naître d'une femme et d'enseigner les hommes. Il attribua à cet ange le nom de fils de Dieu, mais l'avertit en même temps de ce qui l'attendrait parmi les hommes: moquerie, blasphème, et, à la fin de tout, la croix. Lorsque l'ange se montra prêt à tout subir, Dieu ajouta encore la mort. Mais l'ange accepta même celle-ci lorsqu'il apprit qu'il ressusciterait. Il descendit donc sur la terre, naquit de Marie et s'appela Fils de Dieu. Après avoir accompli tout ce que Dieu lui avait ordonné et après avoir subi l'épreuve de la souffrance et la mort, il ressuscita et monta au ciel.

Vient ensuite l'indication selon laquelle tout chrétien orthodoxe peut convaincre les pauliciens d'hérésie, et une polémique contre leur doctrine christologique, leur dualisme théologique et leur attitude négative envers la Vierge. Le tout se termine par la profession de foi de l'auteur, que l'édition de Friedrich ne reproduit pas intégralement.¹⁰⁰

Il n'est point sûr si ces additions sont le résultat d'interpolations postérieures ou si elles appartenaient au texte original où elles furent plus tard supprimées. L'éditeur du manuscrit de l'Escorial, J. Friedrich, y voyait le texte original (*der ursprüngliche Bericht*) sur les pauliciens.¹⁰¹ Son opinion se trouva cependant contestée par le grand connaisseur de la chronique de Georges le Moine, de Boor. Ce dernier prétend que, si le manuscrit de l'Escorial avait conservé la forme originale du traité sur les pauliciens, il nous présenterait en même temps la version originale de la chronique. Tous les autres manuscrits dériveraient donc d'un seul archétype dont le copiste aurait altéré l'original. Dans ce cas-là, le manuscrit de l'Escorial devrait cependant, même sous d'autres rapports, différer distinctement des autres ms.¹⁰² Par une comparaison mutuelle des ms. de la chronique de Georges, de Boor aboutit cependant à la conclusion que le ms. de l'Escorial est loin de constituer un texte séparé de toute la tradition et supérieur à celle-ci, mais que, tout au contraire, le texte occupe une place au milieu

⁹⁹ Ibid., 72—73.

¹⁰⁰ Ibid., 74—81.

¹⁰¹ Ibid., 81 sq.

¹⁰² *Der Bericht des Georgios Monachos über die Paulikianer*, I. c., 43.

d'une évolution considérablement éloignée de l'original. Il n'est donc pas vraisemblable, que ce ms. soit le seul à avoir conservé le témoignage original sur les pauliciens, alors que les textes les plus apparentés offrent, d'accord avec les autres ms., la version abrégée.¹⁰³ Comme ensuite même le ms. Coisl. 305, le plus proche de l'original, contient la version abrégée, il est évident, selon de Boor, que c'est de celle-ci que Georges le Moine se servit exclusivement. Les additions du ms. de l'Escorial sont donc à considérer comme des interpolations postérieures.¹⁰⁴

Scheidweiler signale cependant que la version de l'Escorial sur les pauliciens dérive indubitablement d'un modèle qui n'a guère besoin d'appartenir aux ms. de la chronique de Georges le Moine. Ce modèle aurait fort bien pu être un texte indépendant de ce traité que Georges le Moine aurait pu connaître en simple extrait (si toutefois, il ne l'avait pas abrégé lui-même), alors que, aux mains du copiste du ms. de l'Escorial (ou du modèle de ce ms.) ce texte aurait pu parvenir dans sa forme originale.¹⁰⁵ Pour corroborer l'authenticité du texte de l'Escorial du petit traité, Scheidweiler recourt aux arguments que nous mentionnerons plus loin. Dans une certaine mesure, il revient ainsi à la conception que Friedrich donne du traité de l'Escorial en tant que *ursprünglicher Bericht*.¹⁰⁶ On sait cependant déjà que, pour l'auteur du petit traité, il tient Pierre de Sicile. Il aboutit donc forcément à la conclusion que c'est justement cette version originale qu'il faut attribuer à Pierre.¹⁰⁷

Scheidweiler se rend néanmoins compte de certaines circonstances particulières qui semblent contester l'hypothèse attribuant à Pierre le texte de l'Escorial. Il s'étonne que certaines choses qui y sont mentionnées, n'aient guère été touchées dans l'*Histoire des Manichéens*. Cette observation concerne surtout le motif de la haine paulicienne de St. Pierre. Le 5^e point, au début de l'Histoire, est relatif à l'apôtre Pierre, sans toutefois contenir la moindre allusion de ce genre. Scheidweiler tente de l'expliquer par le fait que l'*Histoire des Manichéens* est, au fond, antérieure au petit traité et que, durant l'intervalle séparant les deux écrits, l'auteur avait pu compléter ses informations.¹⁰⁸ Beaucoup plus important est, à l'avis de Scheidweiler, le fait que la seconde homélie qui s'est conservée (conçue, avec les autres homélies, à Téphrique seulement, elle est donc postérieure au petit traité) ne contient aucune mention de la christologie esothérique des pauliciens, bien que dans le passage en question l'occasion s'y prêtât à merveille.¹⁰⁹ Tous les doutes précités ont fini par convaincre. Scheidweiler que le petit

¹⁰³ Ibid., 46.

¹⁰⁴ Ibid., 46.

¹⁰⁵ *Paulikianerprobleme*, I. c., 11.

¹⁰⁶ Ibid., 12.

¹⁰⁷ Ibid., 26 sq.

¹⁰⁸ Ibid., 27.

¹⁰⁹ Ibid., 28—29.

traité ne saurait être attribué à Pierre avec une certitude absolue mais uniquement avec une certaine probabilité.¹¹⁰

Nous sommes cependant de l'avis que ces doutes pourraient facilement être levés. Le motif de la haine paulicienne aurait pu être cité dans la 5^e homélie qui ne s'est pas conservée. Le cas serait tout à fait analogue à celui que nous avons supposé pour la 4^e homélie à propos de la croix.¹¹¹ C'est d'autant plus vraisemblable que, dans le premier livre de Photius qui, on le verra, rattache, dans ses chapitres initiaux, les faits puisés dans la version abrégée du petit traité à ceux de l'*Histoire des Manichéens*, on trouve l'accusation de l'apôtre Pierre à qui les pauliciens reprochent d'avoir renié la foi en son Maître.¹¹² De même le fait que, dans son grand ouvrage, Pierre de Sicile ne parle guère de la doctrine ésotérique des pauliciens, peut facilement être compris, si une fois de plus, l'on se rend compte de ce que l'*Histoire* n'offre qu'un choix des 6 principales hérésies pauliciennes et que ses homélies, réagissant contre certains arguments des hérétiques, n'avaient guère besoin de toucher tout ce qui, plus ou moins directement, se rattachait au sujet en question.

On pourrait peut-être suggérer encore que, pour composer ses homélies, Pierre n'avait rien utilisé des polémiques du texte de l'Escorial où une partie considérable traite du même thème que les deux premières homélies de Pierre de Sicile (du dualisme théologique des pauliciens et de leur attitude envers la Vierge).¹¹³ Une comparaison plus détaillée nous montre cependant que cette partie du texte de l'Escorial ne pouvait presque rien offrir à Pierre pour les deux homélies, considérablement plus étendues et plus profondes. La partie relative à la Vierge du texte de l'Escorial combat d'ailleurs un autre argument paulicien que ceux réfutés par Pierre dans sa seconde homélie, conçue à la base de polémiques personnelles avec les pauliciens de Téphrique.

Il semble donc qu'aucun obstacle d'importance ne peut nous empêcher de considérer le texte de l'Escorial comme original et de l'attribuer à Pierre de Sicile. (Cette hypothèse est en accord avec les mots de la version de l'Escorial s'indignant contre l'opinion paulicienne selon laquelle St. Pierre aurait donné aux hommes le froc de moine porté par le diable, et qu'ainsi non point Dieu, par l'intermédiaire de son ange, mais le diable lui-même

¹¹⁰ Ibid., 29.

¹¹¹ V. ici, p. 37—38.

¹¹² Il est de toute évidence que Scheidweiler ne se rend pas compte que Photius pouvait puiser dans la cinquième homélie, et c'est la raison pour laquelle il suppose que *wir kommen gar nicht an der Annahme vorbei, daß Photius in seiner Vorlage etwas mehr vorfand, als wir heute im Krzb. 2 lesen. Wir müssen dann auf Grund dessen entweder eine in Stufen fortschreitende Interpolation des Krzb. 2 oder verschiedene Kürzungen von Krzb. 3 annehmen. Ohne Zweifel ist die letztere Annahme die wahrscheinlichere.* Ceci prouve, évidemment, que Krzb. 3 représente le texte original. *Paulikianerprobleme*, I. c., 13.

¹¹³ Friedrich, I. c., 77—80.

avait montré aux hommes l'habit *que nous autres moines nous portons*. On sait déjà que Pierre de Sicile est identique à Pierre l'Higoumène.) De l'autre côté, il faut admettre qu'on ne possède aucun argument susceptible de *prouver* l'authenticité du texte de l'Escorial. Scheidweiler essaie d'argumenter en faveur de l'authenticité du texte par le fait que, surtout dans les passages élargis (dans les paragraphes sur les deux principes et St. Pierre), la version de l'Escorial présente une leçon supérieure à celle de la version abrégée.¹¹⁴ Cet aperçu est, en lui-même, on ne peut plus juste. Cependant, nous aimerions, à l'opposé de Scheidweiler, voir plus de poids attaché au premier cas. Dans la version abrégée, l'exposé sur la foi paulicienne en deux dieux se trouve suivi d'une seule remarque que voici :

*A ceux qui ne les connaissent pas, ils disent promptement: Nous croyons en Dieu-Père, Dieu-Fils et au Saint-Esprit, et que maudit soit celui qui ne professe pas cette foi, dissimulant, très adroitement, leurs mauvaises actions. Car lorsqu'ils parlent du Père du Ciel, ils n'ajoutent pas que [c'est là] le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses qui y existent. Il faut donc que le [chrétien] orthodoxe qui parle avec eux, demande aux manichéens de prononcer la profession de foi qui est la suivante: Je crois en un seul Dieu-Père, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, etc.*¹¹⁵

Dans le texte de l'Escorial, on apprend davantage de détails: *A ceux qui ne les connaissent pas, ils disent promptement: Nous croyons en Dieu-Père, Dieu-Fils et au Saint Esprit, au Dieu-Père du Ciel, et que maudit soit celui qui ne professe pas cette foi, dissimulant ainsi, très adroitement, leurs mauvaises actions. Car, lorsqu'ils parlent du Dieu du Ciel, ils n'ajoutent pas que [c'est là] le seul Dieu vrai, créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses qui y existent. Il faut donc que le [chrétien] orthodoxe, qui parle avec eux, demande aux manichéens de dire le début de la profession de notre foi immaculée, et de dire par qui tout [a été créé], ce que les manichéens sont incapables de dire. Car, dans leur folie, ils attribuent la création de tout le monde visible [à son prince], c'est-à-dire au diable. A propos de Dieu,*

¹¹⁴ *Paulikianerprobleme*, I. c., 11—12. Un autre argument, c'est-à-dire l'opinion concernant le raccourcissement graduel du traité de l'Escorial, n'est pas probant. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, la justification de la haine des pauliciens envers Saint Pierre dans le I^{er} livre de Photius, ne provenait probablement pas du Krzb. 3, en partie raccourci, ainsi qu'en a convaincu Scheidweiler, mais pouvait très bien dériver de la cinquième homélie.

¹¹⁵ λέγουσι δὲ πρὸς τοὺς ἀγνοοῦντας αὐτοὺς προθύμως, πιστεύομεν εἰς πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα, τὸν ἐπουράνιον πατέρα, καὶ ἀνάθεμα, φησὶν, τῷ μὴ οὕτω πιστεύοντι, μεμελητημένως λίσαν τὴν ἑαυτῶν κακίαν μεθοδεύοντες · οὐ γὰρ προστιθέασιν, ὅτε λέγουσι τὸν πατέρα τὸν ἐπουράνιον, ὅτι τὸν μόνον ἀληθινὸν θεὸν τὸν ποιήσαντα τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς · χρὴ δὲ τὸν προσημαγεγόμενον ὁρθόδοξον αἰτεῖν τὸν Μανιχαῖον τοῦ εἰπεῖν τὸ σῆμα τὸν τῆς πίστεως ὃ ἐστίν · πιστεῖω εἰς ἕνα θεὸν πατέρα παντοκράτορα ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς ὁρατῶν τε πάντων καὶ ἀοράτων καὶ τὰ ἐξ ἧς. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 721—722.

*ils disent qu'il est au ciel et qu'il n'a créé que les anges. C'est pourquoi ils ne veulent point prononcer les mots: Je crois au créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses visibles. Quant aux autres [parties] de la profession de notre foi pure, ces fous les prononcent, toutes les fois qu'on le leur demande.*¹¹⁶

Il est hors de tout doute que cette version logique et complète est originale. La citation de la version abrégée est par contre une leçon secondaire que son auteur avait abrégée mal à propos.

Dans le second cas — relatif à St. Pierre — des raisons de style, invoquées pas Scheidweiler,¹¹⁷ nous acheminent vers une conclusion analogue.

La troisième addition qui est la plus étendue et qui contient la doctrine ésotérique et la partie polémique, est rattachée au reste du texte assez librement par les mots à cela, ils ajoutent (προστιθέασι).¹¹⁸ Cependant, dans les directives devant servir à convaincre les pauliciens, les mêmes idées, qui ci-dessus devaient caractériser l'attitude des pauliciens envers le symbole orthodoxe de la foi, réapparaissent dans une légère modification:

(Les pauliciens gardent leur doctrine christologique et ne la confient qu'à ceux qui désirent être initiés aux secrets de leur hérésie). *A tout chrétien qui veut les convaincre, il suffit de se servir de la façon suivante: Qu'il dise au paulicien: Dis-moi quelle est ta foi et en qui tu crois. Celui-ci lui répondra sans hésiter et sans embarras: en Dieu-Père, Dieu-Fils et au [Saint] Esprit, à la Trinité qui est consubstantielle et indivisible. Le chrétien ajoute à [ses] questions: Dieu-Père, Dieu-Fils et le Saint Esprit existaient-ils dès le commencement, et la Sainte Trinité a-t-elle créé les anges et les cieux? Et [le paulicien] répondra: Dieu-Père et Dieu-Fils et le Saint Esprit avaient créé les cieux et les anges. Ajoutez-y encore la question suivante: La Trinité est-elle éternelle, non créée et égale en puissance? et le paulicien confessera toutes ces choses. Si tu [lui] dis, [chrétien] orthodoxe: Et qui a créé ce monde visible et les hommes? le paulicien répondra alors que toutes ces choses et les hommes ont été créés et sont l'œuvre du prince de ce monde.*

¹¹⁶ λέγουσι δὲ πρὸς τοὺς ἀγνοοῦντας αὐτοὺς προθύμως· πιστεύομεν εἰς πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα, τὸν ἐπουράνιον πατέρα, καὶ ἀνάθεμα, φησί, τῷ μὴ οὕτως πιστεύοντι, μεμελητημένως ἵαν τὴν ἑαυτῶν κακίαν μεθοδεύοντες· οὐ γὰρ προστιθέασι, ὅτε λέγουσι τὸν πατέρα τὸν ἐπουράνιον, ὅτι τὸν μόνον ἀληθινὸν θεὸν τὸν ποιήσαντα τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς, χορὴ δὲ τὸν προσδιαλεγόμενον ὁρθόδοξον αἰτεῖν τὸν Μανιχαῖον τοῦ εἰπεῖν τὴν ἀρχὴν τοῦ συμβόλου τῆς ἀμωμῆτου ἡμῶν πίστεως καὶ τὸ δι' οὗ τὰ πάντα, ὅπερ λέγειν ὅλως οὐ δύνανται· ἀνατιθέασι γὰρ οἱ ματαιόφρονες τὴν κτίσιν παντὸς τοῦ ὁρατοῦ κόσμου τούτου* — — ἤγουν τῷ διαβόλῳ. τὸν δὲ θεόν φησιν ἐν τοῖς οὐρανοῖς εἶναι, μόνους τοὺς ἀγγέλους ποιήσαντα, καὶ διὰ τοῦτο μὴ βούλεσθαι λέγειν αὐτοὺς· πιστεῦω εἰς τὸν ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ τῶν ὁρατῶν πάντων, τὰ δὲ λοιπὰ τοῦ συμβόλου τῆς καθαρᾶς ἡμῶν πίστεως λέγουσιν οἱ ἐμβρονητοί, ὅταν ἀπαιτηθῶσι λέγειν αὐτά. Friedrich, I. c., 71—72.

* Dans ce passage, le texte de Friedrich se basant sur une copie très défectueuse du manuscrit de l'Escorial, présente une sérieuse lacune.

¹¹⁷ Paulikianerprobleme, I. c., 12.

¹¹⁸ Friedrich, I. c., 74.

(Suivent d'autres questions devant convaincre les pauliciens de leur christologie erronée.)¹¹⁹

On constate un accord frappant avec le passage précité. Il semble donc que toutes les 3 additions de la version de l'Escorial appartenassent au texte original dont dépend la version abrégée. Il y a cependant une question : Était-ce le texte de Pierre de Sicile ou celui de son modèle (ou, éventuellement d'un de ses modèles) que Pierre avait abrégé ou qu'il avait adopté dans sa forme raccourcie ? En d'autres mots : quel est le mérite de celui qui a copié le texte de l'Escorial de la chronique par Georges le Moine ? Nous a-t-il tout simplement conservé l'œuvre de Pierre de Sicile en sa forme primitive ou l'a-t-il considérablement améliorée, l'ayant enrichie par des informations supplémentaires puisées dans les sources de l'œuvre elle-même ?

C'est là une question qui, rien qu'à la base des matériaux disponibles, ne saurait être résolue. Heureusement, elle n'a guère une importance essentielle pour nous. Il s'agit de déterminer la valeur du petit traité en tant que document historique. Le problème fondamental continue donc à être celui de la valeur des sources aujourd'hui inconnues sur lesquelles l'œuvre repose, peu importe que ce soit Pierre de Sicile ou le copiste postérieur qui s'y sont inspirés. Et là, l'examen des additions à la version de l'Escorial complète et confirme sans nul doute les résultats de l'analyse que nous avons donnée du reste du texte. Même dans ces additions, on rencontre une quantité de faits connus d'ailleurs. Dans la partie polémique, on apprend l'extraordinaire estime que les pauliciens témoignent à l'égard de l'apôtre Paul¹²⁰ ainsi que leur antipathie envers Pierre.¹²¹ On y mentionne la doctrine paulicienne selon laquelle le monde aurait été créé par le principe du mal — le diable,¹²² leur refus du culte voué à la S^{te} Vierge,¹²³ ainsi que le fait que, parmi les livres de l'Écriture Sainte, ils ne reconnaissent que les Évangiles et l'Apôtre.¹²⁴ Les choses qui ne se trouvent pas attestées ailleurs, s'accordent au moins avec nos autres connaissances du paulicia-

¹¹⁹ τῷ βουλομένῳ τοῖνον Χριστιανῷ ἐλέγχειν αὐτοὺς οὗτος ὁ τρόπος βοηθήσει καὶ ἐξακέρσει. λεγέτω πρὸς τὸν Παυλικιανόν. εἰπέ· Ποδατή σου ἡ πίστις καὶ εἰς τίνα πιστεύεις; ὁ δὲ ἐτοίμως καὶ ἀνασχίντως ἀποκριθήσεται· εἰς πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα, τριάδα ὁμοούσιον καὶ ἀχώριστον.

Προστίθει ὁ Χριστιανὸς τῇ ἐρωτῇ· Ἦν ἐξ ἀρχῆς καὶ πάντοτε ὁ πατὴρ καὶ ὁ υἱὸς καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα καὶ ἡ ἅγια τριάς ἐκτίσεν τοὺς ἀγγέλους καὶ τοὺς οὐρανοὺς; καὶ ἀποκριθήσεται· παρὰ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος γεγόνασιν οἱ οὐρανοὶ καὶ οἱ ἄγγελοι· Ἐπιτίθει· Καὶ ἀναρχὸς ἐστὶν ἡ τριάς καὶ ἀκτίστος καὶ ἰσοδύναμος; καὶ συνομολογήσει καὶ ταῦτα· Εἰπέ σύ ὁ πιστός· τὸν δὲ ὁρατὸν τοῦτον κόσμον καὶ τοὺς ἀνθρώπους τίς ἐποίησε; καὶ ἀντίειπε ὁ κάλλιστος Παυλικιανός· ἔργον καὶ κτίσμα καὶ ποιήμα ταῦτα πάντα καὶ τοὺς ἀνθρώπους εἶναι τοῦ ἀρχοντος τοῦ κόσμου τούτου. Ibid., 75.

¹²⁰ --- ὁ ἀπόστολος Παῦλος, ὃν ἐπὶ στόματος φέρεις... Ibid., 77.

¹²¹ ----- καὶ μάλλον ὁ σοὶ τῷ μιᾷ ἀποτροπῆς --- Πέτρος --- Ibid., 78.

¹²² Ibid., 77—78.

¹²³ Ibid., 78 sq.

¹²⁴ ἀπὸ γὰρ τοῦ εὐαγγελίου καὶ τοῦ ἀποστόλου ὑμῖν προσημαζόμενοι, τὰς ἄλλας μὴ παραδεχόμενοι γραφάς. Ibid., 80.

nisme. Nulle part ailleurs, on ne mentionne expressément la réaction des pauliciens sommés de répéter la profession de foi orthodoxe en un seul Dieu. Par contre, leur conception dualiste qui les empêche de reconnaître en Dieu le créateur *du monde visible*, nous est bien connue. Aucune autre source ne nous informe sur leur doctrine dérivant l'habit monacal du diable. Cependant, *l'Histoire des Manichéens* nous renseigne suffisamment sur leur hostilité envers les moines.¹²⁵ Il importe de souligner même le terme paulicien de prince de ce monde (τὸν ἀρχοντα τοῦ κόσμου τούτου) qu'ils emploient pour parler du diable et dont le texte de l'Escorial se sert à ce propos. De même le témoignage relatif à la foi au Christ en tant qu'ange chargé par Dieu d'une mission spéciale, est sans parallèle dans les autres documents concernant le paulicianisme. Sur la façon des pauliciens d'envisager la vie terrestre du Christ, nous sommes cependant informés par la formule plus ancienne sus-mentionnée qui dit au 2^e article: *Que maudit soient ceux qui, en effet, professent que notre Seigneur Jésus a souffert mais qui [en même temps] enseignent qu'il n'est guère né de la sainte, toujours virginale et très pure Mère de Dieu effectivement, mais apparemment.*¹²⁶

Là se trouve attesté le docétisme christologique partiel des pauliciens: Le Christ est né apparemment de Marie mais en même temps il assumait une réelle souffrance humaine. Les deux écrits de Pierre de Sicile attestent également l'opinion paulicienne, selon laquelle le Christ n'était pas né en effet de Marie. Dans la seconde homélie, on dit expressément qu'il avait emporté du ciel une certaine *illusion de corps* et qu'il était passé par le corps de Marie comme par un tuyau.¹²⁷ Nulle part, on ne parle cependant de la souffrance apparente endurée par le Fils de Dieu. *L'Histoire des Manichéens* ne mentionne guère non plus que ses souffrances aient été réelles. Mais le petit traité offre, même dans sa version abrégée, une allusion assez transparente à ce fait, lorsqu'il parle de la conception paulicienne de

¹²⁵ (Serge) πολλοὺς μονάζοντας καὶ μοναζούσας Χριστῷ τὴν παρθενίαν ἀναθεμένους διὰ τῶν οἰκείων μαθητῶν διέφθειρε, καὶ τοῦ μονήρους ἀπαλλοτριώσας βίου, τοῦ Θεοῦ ἀπεξένωσε. Migne, P. G., 104, 1293. Toute la scène du baptême du Christ contenue dans le texte de l'Escorial est conforme à l'antipathie bien connue des pauliciens pour le Sacrement du baptême.

¹²⁶ G. Ficker, *Eine Sammlung von Abschwörungsformeln*, Zeitschr. f. Kirchengesch. 27 (1906) 453.

¹²⁷ μηδὲ ἐξ αὐτῆς γεννηθῆναι τὸν Κύριον, ἀλλ' οὐρανόθεν τὸ σῶμα κατενεγκεῖν. Migne, P. G., 104, 1256.

Dans le titre de la 2^e homélie: --- μη ἐξ αὐτῆς σαρκωθῆναι τὸν κύριον, ἀλλ' οὐρανόθεν τὸ σῶμα κατενεγκεῖν καὶ ὡς διὰ σωλήνος δι' αὐτῆς διελθεῖν --- Ibid., 1331—1332. —

Dans le texte de la même homélie: οὐρανόθεν δοκήσει καὶ φαντασίᾳ λέγουσι καταγαγεῖν τὸ σῶμα τὸν Κύριον. Ibid., 1333.

la croix en tant qu'*instrument maudit*¹²⁸ et s'accorde ainsi avec la formule plus ancienne.

Nous sommes d'avis que, par son témoignage sur la doctrine ésotérique des pauliciens, le texte de l'Escorial ne contredit nullement, sous le rapport mentionné, les sources précitées. *Le caractère réel de la mort et donc de la souffrance* que le Christ-ange avait décidé d'assumer, est clairement attesté par son hésitation précédant sa décision. En ce qui concerne sa naissance, *on ne dit pas littéralement qu'il eût pris son corps de Marie* (on n'emploie pas le mot de σαρκωθῆναι mais uniquement γεννηθῆναι).¹²⁹

On n'est donc guère autorisé à nier la véracité des additions que le texte de l'Escorial apporte par rapport aux autres sources et qui sont certainement remarquables. Surtout le témoignage sur la christologie ésotérique des pauliciens (tout en n'étant pas suffisamment clair dans tous les points) nous offre une occasion unique de pénétrer au fond leur système théologique qui, à beaucoup d'égards, continue à être pour nous un mystère.

La version de l'Escorial apporte en même temps des arguments convaincants contre la théorie de Grégoire sur l'origine du petit traité. Quant à la version abrégée de ce traité, on pourrait peut-être assumer que tout ce que cette version contient de plus, par rapport au texte conservé de l'*Histoire des Manichéens*, aurait pu être compris dans les trois homélies actuellement perdues. Cependant, une telle explication serait insuffisante pour interpréter les additions de la version de l'Escorial. Tout au moins, l'exposé sur la christologie ésotérique, aurait à peine trouvé place dans les trois homélies perdues. Il est en plus incontestable que la partie polémique du texte de l'Escorial n'accuse pas les moindres rapports aux homélies de Pierre de Sicile. La version de l'Escorial ne saurait donc être considérée comme épitomé du grand ouvrage de Pierre. Et la version abrégée dépend sous une forme ou l'autre, de la version de l'Escorial.

Tout ceci prouve suffisamment, nous semble-t-il, que le petit traité ne saurait être considéré en tant que dérivant de l'*Histoire des Manichéens*. Là où certains parallèles plus prononcés des idées ou de la forme apparaissent entre les deux sources, il est nécessaire d'y voir la dépendance subordonnant l'*Histoire des Manichéens* au petit traité et non inversement. (On peut parler d'une dépendance dans le seul sens que Pierre de Sicile, ayant entendu parler à Téphrique de bien des choses qu'auparavant déjà

¹²⁸ V. ici, p. 38. Une analogie remarquable de cette opinion se trouve chez les bogomiles bulgares. Dans le traité écrit contre eux par le prêtre bulgare Kozma, dans la seconde moitié du X^e siècle, nous pouvons lire qu'ils justifient leur haine de la Croix par l'argument suivant: *Si quelqu'un qui avait tué avec un morceau de bois le fils du roi, ce morceau de bois serait-il agréable au roi? De même la Croix ne peut l'être à Dieu.*

(аще бы кто и црква сна оублажа древо^и может ли древо то любу быти цсрю: тако ѿ крста ес^и --.)
М. Г. Попруженко, *Козма пресвитер, болгарский писатель X века*. София, 1936, 7.
¹²⁹ Friedrich, I. c., 75.

il avait connues, se servit, pour les exprimer dans son œuvre littéraire, d'une formulation soit identique soit analogue à celle de son premier livre.)

Nous avons essayé de démontrer non seulement l'authenticité d'un écrit qu'à tort on caractérise d'épitomé, mais aussi la véracité de ses informations qu'il ajoute à celles comprises dans le grand ouvrage de Pierre de Sicile. Tout cela, on l'a vu, sont des faits dont l'importance pour une meilleure entente du problème paulicien est extrême mais qui pourraient échapper à l'attention de l'historien si l'on continuait à considérer la source qui les contient comme *épitomé mal venu et plein de méprises*.

Grégoire a à juste titre souligné l'importance de l'*Histoire des Manichéens* de Pierre, que les exégètes antérieurs sous-estimaient volontiers mais qui n'en est pas moins un document historique d'une valeur extrême. Il faut dès maintenant remettre à sa place d'honneur même le traité plus ancien qui (tout au moins dans sa version abrégée) sort également de la plume de Pierre de Sicile, repose sur une bonne tradition ancienne et sans lequel notre connaissance du paulicianisme se trouverait sensiblement appauvrie.

En abandonnant la conception du petit traité en tant que simple épitomé, on verra dans une autre lumière même le premier livre de Photius. Grégoire observe que son auteur (à son avis falsificateur inconnu du 10^e siècle) suivait un manuscrit de l'*Histoire des Manichéens* différent de celui du Vatican mais que même là, l'ouvrage était précédé d'un *Epitomé*. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer l'erreur du compilateur qui ne s'est guère rendu compte de faire double travail: de paraphraser d'abord le résumé du traité de Pierre de Sicile et ensuite le traité lui-même.¹³⁰ Grégoire dit littéralement: *Je crois que nulle part dans l'histoire littéraire il n'y a d'exemple d'un aussi bizarre amalgame, d'un ouvrage formé: a) du résumé d'un document, b) de ce document lui-même, mutilé, par endroits, mais ailleurs terriblement allongé par le procédé de la paraphrase.*¹³¹ Tout en reconnaissant que Photius avait beaucoup compilé et compiler veut dire piller, il affirme qu'on ne peut le tenir responsable d'un pareil travail.¹³² Même Scheidweiler s'efforce d'expliquer pourquoi Photius avait fait ce travail inutile.¹³³

¹³⁰ Sur l'*Histoire des Pauliciens*, I. c., 225.

¹³¹ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 109.

¹³² *Ibid.*, 110.

¹³³ Scheidweiler (de concert avec Moeller dont l'ouvrage nous est inaccessible) est d'avis que si Photius était l'auteur du premier livre, il l'aurait écrit durant son premier exil qui eut lieu depuis 867. Ses débuts toutefois, appartiennent à l'époque où déjà sa situation s'était améliorée et où déjà, il avait à sa disposition plus de littérature que lorsqu'il écrivit le quatrième livre. — *Aber wie müßte er gearbeitet haben? Zunächst ist die eigentlich überflüssige Arbeit, die er da unternimmt, nämlich zwei Werke deshalb zu paraphrasieren, weil sie ihm stilistisch nicht genügen, am ehesten bei einem Manne zu erklären, der überreichlich freie Zeit hat, was bei dem in der Verbannung lebenden Fotios wohl der Fall war. Dann scheint er zunächst nur einen Krzb., ähnlich dem bei Georgios überlieferten, zur Hand gehabt zu haben. Er wird gerade begonnen haben, ihn zu bearbeiten, da gelangte vermutlich ein Exemplar der *ιστορία* des PS in seinen Besitz...* Paulikianerprobleme, I. c., 37.

A notre opinion, l'explication la plus plausible de ce fait consiste en ce que ce travail *n'avait guère été inutile*. Il est certain que le modèle de Photius comprenait les deux écrits de Pierre de Sicile à la fois. En dépit de leur frappante ressemblance, Photius se rendait compte qu'il ne s'agissait là nullement d'un seul ouvrage, ce qui l'amena à comprendre les deux œuvres dans sa compilation. Loin de les copier mécaniquement, il essaya de les amalgamer en un ensemble organique. Cet effort qu'il a tenté, apparaît d'autant plus appréciable, si l'on compare son ouvrage avec la formule plus récente dirigée contre le paulicianisme, et dans laquelle la formule plus ancienne avait tout simplement été insérée, sans prendre égard à ce que certains articles contenaient par la suite ou des répétitions ou encore des contradictions.¹³⁴ La structure du livre garde cependant le dualisme original: les 10 premiers chapitres (exception faite du premier contenant quelques phrases d'introduction seulement) se basent sur le petit traité dans sa version abrégée, alors que les 18 autres chapitres dérivent de l'*Histoire des Manichéens*. En même temps l'auteur essaie d'éliminer, dans la seconde partie qui est historique, des répétitions superflues de faits identiques cités dans la première partie contenant des renseignements d'ordre général sur les pauliciens.¹³⁵ Cette première partie est inaugurée par un exposé historique adopté du premier écrit de Pierre de Sicile et complété, à certains endroits, par les données de l'*Histoire des Manichéens*.¹³⁶ Dans la caractéristique suivante des particularités du paulicianisme, l'auteur ne fait plus que combiner systématiquement les données du petit traité avec des faits

¹³⁴ Ainsi se répète l'allusion au refus de la Sainte Vierge, de la Croix et du baptême. Migne, P. G., 1, 1469. Le témoignage du *respect* au prince de ce monde (ibid., 1469) pris de l'ancienne formule, contredit tout ce qui avait été dit auparavant de la différence faite par les pauliciens entre le Père du Ciel — et son *ennemi* — le souverain maléfaisant de ce monde (ibid., 1468).

¹³⁵ Grégoire reproche à l'auteur du premier livre de Photius de faire dans son texte, deux fois allusion à l'idée allégorique qu'avaient les pauliciens de la Croix, s'inspirant la première fois dans l'*Epitomé*, la deuxième fois dans l'*Histoire des Manichéens*, sans se rendre compte de cette répétition — *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I, c., 110 — mais ceci ne peut être certainement qu'un malentendu. La première mention de cette allégorie se trouve au chapitre 7, au début de la caractéristique générale des pauliciens où Photius s'efforçait de ne rien négliger et avait, pour cette raison, rassemblé, dans les deux modèles, tous les détails pouvant directement y contribuer. Il en parle ensuite au chapitre 19 en décrivant l'interrogatoire de Gégnesios avec lequel cette allégorie avait un rapport direct.

¹³⁶ Scheidweiler, ainsi que nous l'avons déjà dit, suppose que l'Histoire de Pierre de Sicile est tombée entre les mains de Photius alors qu'il se trouvait en exil et avait déjà commencé la paraphrase du petit traité. Après la lecture du grand ouvrage de Pierre, le patriarche — *fügte zu dem Abschnitt des Krzb., den er gerade paraphrasierte, ... einen Zusatz aus PS über den Streit zwischen Sergios und Baanes hinzu. Paulikianerprobleme*, I, c., 37. Scheidweiler, toutefois, ne s'était pas rendu compte que Photius, déjà tout au début de sa narration concernant Paul et Jean de Samosate, associe le petit traité à l'*Histoire des Manichéens*, ainsi que nous le prouverons dans la deuxième partie de notre étude.

puisés dans l'Histoire de Pierre, jusqu'à altérer, à certains endroits, la structure originaire du petit traité pour obtenir une classification plus logique de la matière.¹³⁷ Les faits individuels ont été groupés par lui selon sa propre considération, de sorte que jamais il ne se contente d'insérer mécaniquement certaines phrases du second ouvrage dans le texte du petit traité.¹³⁸

¹³⁷ Le contenu du texte du petit traité à partir des mots καθολικὴν ἐκκλησίαν τὰ ἑαυτῶν συνέδρια jusqu'à la fin (Georg. Mon., éd. de Boor, II, 723—725) se trouve dans le premier livre de Photius (Migne, P. G., 102, 29—32), mais disposé d'une autre manière.

¹³⁸ Nous pouvons constater, par exemple, que Photius avait joint les informations de ses deux sources concernant l'attitude des pauliciens envers les livres bibliques, les prophètes de l'Ancien Testament et l'apôtre Pierre. Le petit traité dans sa version abrégée déclare: τοὺς δὲ προφήτας καὶ τοὺς λοιποὺς ἁγίους ὑποβάλλονται, ἔτι δὲ καὶ τὸς ἅγιον Πέτρον τὸν μέγαν πρωτοπάστολον πλεόν πάντων καὶ δυσφημοῦσι καὶ ἀποστρέφονται, ἐξ αὐτῶν μηδὲνα τινὰ ἐν μέρει τῶν σωζομένων εἶναι λέγοντες ——. Georg. Mon., éd. de Boor, II, 723. Dans l'*Histoire des Manichéens*, nous lisons ensuite ceci:

Πέμπτον τὸ μὴ ἀποδέχεσθαι αὐτοὺς τὴν οἰανοῦν βίβλον παλαιάν, πλάνους καὶ ληστὰς τοὺς προφήτας ἀποκαλοῦντας, καθὼς ὕστερον ἐν ἰδίῳ χωρίῳ δηλωθήσεται τελεώτερον. ἢ μόνον τὴν θεϊάν τοῦ ἁγίου Εὐαγγελίου τετρακτὺν, καὶ τὰς τοῦ ἁγίου Παύλου τοῦ Ἀποστόλου δεκατέσσαρας ἐπιστολάς, καὶ Ἰακώβου καθολικὴν, καὶ τὰς Ἰωάννου τρεῖς, καὶ τὴν τοῦ ἁγίου Ἰούδα καθολικὴν, καὶ πράξεις τῶν Ἀποστόλων, ὥς εἰσὶ παρ' ἡμῖν, ἀπαρallάκτως ἐν λέξεσιν. ἔχουσι δὲ καὶ τοῦ διδασκάλου αὐτῶν Σεργίου ἐπιστολάς θεοσυγγεῖς, πάσης ὑπερηφανίας καὶ ἀσεβείας ἀνεμείτους. Τὰς γὰρ δύο καθολικὰς τοῦ μεγάλου καὶ ἀκραίφονος θεμελίου τῆς Ἐκκλησίας, τοῦ κλειδοῦχος τῆς τῶν οὐρανῶν βασιλείας, Πέτρον καὶ Πρωτοπαστόλον, οὐ δέχονται, ἀπεχθῶς πρὸς αὐτὸν διακείμενοι, καὶ ὕβρει καὶ ὀνειδισμοῖς μυρίοις περιβάλλοντες, οὐκ οἶδ' ὅ, τι συνιδόντες, τάχα δὲ, ὥς ἐγὼ ὑπολαμβάνω, ὅπερ αὐτοῖς καὶ πολλὰς κατὰ πρόσωπον εἶπον, διὰ τὸ προφητεῦσαι αὐτὸν τὸ μέλλον εἰς αὐτοὺς ἔσεσθαι ἐκ τῆς ἀνοσιουργοῦ αὐτῶν κακίας ἰδίωμα, ἐν οἷς φησὶν ὁ μακάριος Ἀπόστολος ἐν τῇ δευτέρᾳ ἐπιστολῇ αὐτοῦ. (II cite 2 Petr., 3, 14). Migne, P. G., 104, 1256—1257. A ceci est encore ajoutée en marge la glose suivante:

Οὐκ οἶδα εἰ τότε ἐχρῶντο τῇ Ἰακώβου ἢ ἐτέρᾳ ἐπιστολῇ, καὶ ταῖς Πράξεσι τῶν ἀποστόλων · οἱ γὰρ νῦν μόνοις τοῖς δ' χρῶνται Εὐαγγελίοις, καὶ μᾶλλον τῷ κατὰ Λουκᾶν. καὶ ἐ' τοῦ ἁγίου Παύλου ἐπιστολαῖς · ἔχουσι γὰρ καὶ πρὸς Λαοδικεῖς ἐτέραν ἐπιστολήν. La pensée de Photius peut s'expliquer ainsi: Les pauliciens rejettent les prophètes, l'Ancien Testament ainsi que tous les autres Saints. (Scheidweiler, sans doute avec raison, suppose qu'il s'agit ici des saints de l'Ancien Testament. *Paulikianerprobleme*, I, c., 366—367.) Ils rejettent surtout Saint Pierre comme ayant renié le Christ. (Nous avons déjà dit plus haut où Photius avait trouvé cette motivation.) Ici, l'auteur expose leurs contradictions, car les pauliciens eux-mêmes, n'hésitaient pas, si la nécessité se présentait, à renier leur propre foi. Ils agissaient ainsi suivant la doctrine de Mani qui avait déclaré de lui-même, que concernant ces choses, il était plus humain envers ses disciples que le Christ ne l'était envers les siens. (Cette explication de la dissimulation des pauliciens est prise du petit traité où il en est parlé, mais toutefois plus loin et nullement en rapport avec Saint Pierre.) La raison donnée par les pauliciens n'est qu'apparente; Photius en découvre la véritable cause dans les paroles déjà mentionnées de l'apôtre Pierre (2 Petr. 3, 14) concernant ceux qui interprètent faussement les écrits de Paul. Ainsi Saint Pierre avait prophétisé l'insolence et l'athéisme des pauliciens, qui ne reconnaissent que quelques livres bibliques (Photius les nomme d'après l'*Histoire des Manichéens* sans en référer aux épîtres de Serge qui, dans cet endroit, ne présentaient pour lui aucun intérêt) dont ils avaient changé le sens. D'après la glose déjà mentionnée, l'auteur ajoute

On constate donc que, dans les premiers 10 chapitres, loin de se borner à changer le style de ses modèles, il en a profondément remanié la composition. Il a même tâché d'harmoniser les données provenant des deux sources ou bien d'une seule d'entre elles, toutes les fois qu'elles semblent se contredire mutuellement.¹³⁹ La même tentative peut-être observée, çà et là, dans la partie historique du livre, où Photius complète plus d'une fois la description de Pierre par ses propres combinaisons.

Il s'est donc donné beaucoup de peine à recueillir, grouper et adapter les faits. Pour compléter la caractéristique du paulicianisme, telle qu'il l'avait trouvée dans le premier traité abrégé de Pierre de Sicile, il utilisa, dans l'*Histoire des Manichéens* non seulement son exposé succinct de la doctrine paulicienne en six points mais aussi le chapitre sur l'interrogatoire de Gégnesios à Constantinople, exemple on ne peut plus instructif de la pratique paulicienne de se sauver, dans un moment critique, par une reconnaissance publique des articles de foi orthodoxes que, dans leur foi intérieure, les pauliciens conçoivent allégoriquement dans le sens de leur doctrine.¹⁴⁰ Il semble avoir eu recours même aux homélies de Pierre toutes les fois qu'elles apportaient certaines additions par rapport à l'Histoire. Tout au moins la définition exacte de l'idée paulicienne sur la naissance apparente du Christ (formulée par la phrase: Le Christ a passé par le corps de Marie comme par un tuyau) ne figure, à part Photius, que dans la seconde homélie de Pierre de Sicile. Il est donc possible, comme il vient d'être suggéré, que pour motiver la haine paulicienne contre l'apôtre Pierre, il se soit inspiré dans la cinquième homélie perdue. L'analyse des chapitres initiaux du premier livre de Photius aboutit forcément à une autre constatation très intéressante. Là où l'auteur mentionne le dualisme paulicien, il dit entre autre: (les pauliciens disent): *Maudits soient ceux qui ne croient pas en Dieu-Père, Dieu-Fils, et au Saint-Esprit, tout en se gardant de proclamer*

que parmi les pauliciens, quelques-uns ne reconnaissent ni les Actes des apôtres ni les épîtres catholiques.

*'Αλλά περί μὲν τῶν προφητῶν καὶ τῆς Παλαιᾶς Διαθήκης, καὶ τῶν κατ' αὐτὴν λοιπῶν ἁγίων διαλαμπάντων καὶ τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων οὗτω μεμῆνασιν déclare Photius en finissant. Migne, P. G., 102, 25—29.

¹³⁹ Nous pourrions voir un exemple frappant de cette méthode dans la deuxième partie de notre étude, lors de l'analyse de la narration de Photius concernant Paul et Jean de Samosate, de même que de celle qui concerne Paul, père de Gégnesios (qui appartient naturellement à la partie plus longue, uniquement historique de l'ouvrage de Photius).

¹⁴⁰ Nous pouvons le constater du fait qu'à la mention de l'explication allégorique de la Croix que nous trouvons dans le petit traité, (λέγοντες, ὅτι σταυρὸς ὁ Χριστὸς ἐστὶν Georg. Mon., éd. de Boor, II, 723), il a encore ajouté une explication plus détaillée: Καὶ γὰρ αὐτός, φασίν, εἰς σταυροῦ σχῆμα τὰς χεῖρας ἐξήπλωσε. Migne, P. G., 102, 25. Scheidweiler suppose que la raison de cet état de choses pouvait se trouver dans le texte original du petit traité. *Paulicianerprobleme*, I, c., 25. Cette supposition est pourtant sans fondement, et, sans aucun doute, une explication plus acceptable serait celle que Photius avait pris cette phrase dans le chapitre 29 de l'*Histoire des Manichéens*.

d'un seul trait Dieu-Père pour Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses visibles et invisibles. En parlant de Dieu-Père, ils le nomment Père du Ciel, sans toutefois lui reconnaître le pouvoir sur le ciel et toutes les choses qui y existent. Certains d'entre eux lui attribuent le pouvoir de régner au ciel, mais non plus de gouverner toutes les choses qu'il comprend.¹⁴³ Voilà, en abrégé exact, tout ce qui figure dans le second livre de Photius contre les manichéens. Là on lit: Certains d'entre eux, sinon tous, étant sortis des ténèbres, proclament que le bon Dieu gouverne les choses célestes, qu'il est le créateur du ciel et qu'il dirige les actes humains. Cependant ils semblent, de l'autre côté, n'avoir pas grandement secoué les ténèbres qui les abrutissent, lorsqu'ils proclament l'hérésie n'attribuant à Dieu ni la création de la terre ni des choses terrestres, et reconnaissant un autre créateur de la terre. Certains d'entre eux (l'hérésie étant divisée en de nombreuses parties) ont osé attribuer la création même du ciel et de toutes les choses célestes au diable.¹⁴⁴

Dans ce passage (et uniquement ici), on constate le rapport indéniable entre le premier livre de Photius et le second dont l'authenticité n'a en

¹⁴¹ Photius écrit: δι' αὐτῆς δὲ ὡς διὰ σωλήνης διεληλυθέναι. Migne, P. G., 102, 25. L'opinion de Scheidweiler que les mots Καὶ ὡς διὰ σωλήνης δι' αὐτῆς διελεῖν figurant dans la deuxième homélie, se trouvaient également dans le deuxième des 6 points mentionnés de l'*Histoire des Manichéens* et que Photius les en avait retirés n'est qu'une simple supposition. *Paulikianerprobleme*, I. c., 20.

¹⁴² Ainsi que nous l'avons déjà dit (v. ici, p. 50) Photius avait pris en considération même la remarque écrite en marge du texte de l'*Histoire des Manichéens*. Ceci prouve que cette glose se trouvait même dans le manuscrit dont il se servait, en non uniquement dans le Code du Vatican qui nous a été conservé.

¹⁴³ Ἀνάθεμα εἶησαν, ὅσοι μὴ πιστεύουσιν εἰς Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ ἅγιον Πνεῦμα, Πατέρα εὐθέως οὐ τὸν παντοκράτορα καὶ ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς, ὁρατῶν τε πάντων καὶ ἀοράτων ἀνακηρύττοντες, ἀλλὰ πατέρα φάμενοι, τὸν ἐπουράνιον ἐπισυνάπτουσιν, ᾧ καὶ τὴν ἐξουσίαν τοῦ οὐρανοῦ τε καὶ τῶν ἐν αὐτῷ οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἐπιτρέπουσι. Τινὲς δὲ τοῦ μὲν οὐρανοῦ τὴν ἐπιστάσιν αὐτῷ ἐγκυρίζουσιν, τῶν δὲ ἐμπεριχομένων οὐκ ἔτι.

¹⁴⁴ Εἴτα τοῦ σκότους πάλιν, εἰ καὶ μὴ πάντες αὐτῶν, ἔνιοι δὲ ὁμῶς ἀναδύντες λέγουσι, τὸν ἀγαθὸν Θεὸν ἔχειν μὲν τὰ ἐπουράνια, καὶ δημιουργὸν εἶναι τοῦ οὐρανοῦ καὶ χορηγὸν εἶναι τοῖς ἀνθρώποις πράξαι οὐ μὲν πολλοῦ δὲ τὴν ἀλὴν ἀποσκευασάμενοι πάλιν δυσφημοῦσιν, οὔτε τῆς γῆς δημιουργίαν, οὔτε τῶν ἐν μέσῳ αὐτῷ συναρμόττοντες, ἕτερον δὲ δημιουργὸν ἐπεισάγοντες· τινὲς δὲ αὐτῶν (πολυσχιδῆς γὰρ ἡ πλάνη) καὶ τὸν οὐρανὸν αὐτὸν καὶ τὰ ἐν μέσῳ πάντα τετολμήμασι λέγειν ποιήματα τοῦ Ἐχθροῦ. Ibid., col. 89.

La mention, dans le texte du premier livre, concernant les choses comprises dans le ciel (τῶν ἐμπεριχομένων), doit être interprétée comme se rapportant au monde matériel. Les phrases qui, dans le deuxième livre, suivent immédiatement celles qui ont déjà été citées, le prouvent clairement:

Ἄλλ' εἴπω ἐστὶν ὁ οὐρανὸς κατὰ τὴν ἐκείνων ἐμβροντησίαν ἔργον τοῦ Πονηροῦ, πῶς ὁ ἀγαθὸς Θεὸς ἐν τοῖς ἐπουρανίοις ἀναπαύεται; καὶ εἰ ὁ οὐρανὸς περιέχει τὸν αἶρα καὶ τὴν γῆν καὶ τὸ ὕδωρ (καὶ γὰρ καὶ τὰ καταχθόνια περιέχεται ἐν αὐτῷ), πῶς ὁ οὐρανὸς τοῦ ἐπουρανοῦ Θεοῦ οἶκος ὦν τὰ τοῦ Πονηροῦ ἔργα, τουτέστι γῆν καὶ πῦρ καὶ αἶρα περιέχει, καὶ οὐ περιέχει μόνον, ἀλλὰ καὶ διακυβεργα; — —

somme jamais fait l'objet de doutes plus sérieux et dont on peut assumer une origine antérieure.¹⁴⁵ A notre avis, tout le problème serait beaucoup plus facile à comprendre si l'on admettait que Photius était l'auteur même du premier livre. Un falsificateur désireux de passer pour Photius et voulant corroborer l'impression de son identité avec le grand patriarche, aurait certainement épluché les écrits authentiques de celui-ci d'une manière plus abondante et plus prononcée.¹⁴⁶

Grégoire s'attarde encore au fait que l'auteur du premier livre de Photius avait repris de l'*Histoire des Manichéens* même, son introduction sur le manichéisme à proprement parler, introduction qui, on le sait déjà, provient des écrits de trois pères d'Eglise. Il lui semble inconcevable que le patriarche Photius, l'homme le plus brillant de son époque, aurait pu se contenter de ce qu'il avait trouvé dans son modèle et ne serait guère redescendu ad fontes: *Il copie servilement les extraits colligés par un docteur de troisième zone, un vir obscurus, dont jamais aucun Byzantin n'a prononcé le nom, à commencer par le Pseudo-Photius lui-même.*¹⁴⁷

Scheidweiler a prouvé cependant que l'auteur du premier livre de Photius avait fait preuve d'une plus grande indépendance d'esprit que ne l'admet Grégoire. En premier lieu, il multiplie considérablement le nombre de ses références. Scheidweiler souligne le rapport entre cette addition du premier livre contre les manichéens et le 85^e code de la *Bibliothèque* de

¹⁴⁵ Des quatre livres de Photius écrits contre les manichéens, Grégoire nous dit ceci: *Le premier livre est sûrement apocryphe. D'ailleurs certains manuscrits le donnent seul, comme une œuvre à part. Mais les homélies qui suivent dans l'édition Migne peuvent être du patriarche, et en tout cas, la troisième (le livre 4 de Migne) est une œuvre certainement authentique. Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 113. De facto, ce livre est une sorte d'épître dogmatique que le patriarche envoya durant son premier exil à l'un de ses correspondants, le moine Arsène. Il s'y plaignait qu'on lui avait retiré ses livres et qu'il ne possédait plus ses écrits contre les manichéens, écrits que lui demandait Arsène. Des premières phrases du quatrième livre dont Scheidweiler nous donne, dans son ouvrage, le sens exact alors que Migne nous donne un texte altéré, il découle clairement que les livres écrits contre les manichéens et qui se sont perdus, sont justement les deux homélies que nous connaissons aujourd'hui en tant que deuxième et troisième livres de Photius. Ainsi déclarent Hergenroether (*Photius, Patriarch von Konstantinopel*, III, Regensburg, 1869, 144), Scheidweiler (*Paulikianerprobleme*, I. c., 30—31) et avec une certaine réserve, Grégoire lui-même (*Autour des Pauliciens*, I. c., 613. *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 113—114). D'après Scheidweiler, Photius écrivit le quatrième livre à l'époque la plus dure de son exil et pendant laquelle il était privé de toute littérature, ainsi que le prouve la pauvreté des citations de l'Ecriture Sainte qui y sont introduites. *Paulikianerprobleme*, I. c., 32. Le quatrième livre (ni même les deux précédents) ne contient rien des connaissances concrètes des pauliciens que le patriarche avait puisées pour son premier livre dans les écrits de Pierre de Sicile, ni ne présente, dans sa composition, aucunes des traces de l'influence des homélies polémiques de Pierre (v. Grégoire, *Autour des Pauliciens*, I. c., 613. Scheidweiler, *Paulikianerprobleme*, I. c., 31—32).

¹⁴⁶ Plus loin, nous mentionnerons encore le rapport d'un endroit du premier livre à d'autres ouvrages authentiques de Photius.

¹⁴⁷ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 112.

Photius.¹⁴⁸ On peut y ajouter que Photius se borna à paraphraser seuls les passages de Pierre de Sicile qui contenaient des *données* sur les pauliciens. Dans l'introduction et la conclusion de son ouvrage, il dit d'ailleurs assez clairement qu'il poursuit le but d'*informer* le lecteur sur l'origine de la secte paulicienne et de son nom, de ses églises et maîtres, de sa doctrine et de son évolution historique.¹⁴⁹ Or, il aurait difficilement trouvé une source supérieure à celle de Pierre de Sicile, car personne d'autre ne pouvait alors mieux connaître les pauliciens que ce moine autrement insignifiant. Les propres réflexions que le *vir obscurus* déployait dans l'introduction à son Histoire et dans ses six homélies, étaient, aux yeux de Photius, dépourvues de toute valeur. Il les omit donc, n'en ayant retiré, comme nous avons essayé de démontrer, que quelques *données concrètes* que les homélies de Pierre possédaient en plus, par rapport au reste du texte.¹⁵⁰

Reste donc un seul argument à l'appui de la non-authenticité du premier livre de Photius, argument que Grégoire considère d'ailleurs comme pierre

¹⁴⁸ *Paulikianerprobleme*, I. c., 36.

¹⁴⁹ Chapitre 1: Πολλοὶς ὁρῶντες ἀγνωσόμενον, ὅθεν δὴ τὴν ἐπωνυμίαν τὸ βδελυκτὸν τοῦτο καὶ νεοφανὲς τῶν Παυλικιανῶν ἐκλήρωσατο σύστημα, καὶ πολλὴν ἐσκεδασμένην, ἀνακόλουθόν τε καὶ διάφορον τὴν περὶ τοῦτο συρομένην εἰς πάντας ὑπόνοιαν· οὐκ ἄκαιρον ἡγήσαμην βραχεία τινα καὶ ἄπερ ἀνευθρόμην παρὰ τῶν βδηλυξαμένων καὶ μετανοίας δάκρυσι τὸ τῆς ἀποστασίας ἀποπλυναμένων, ἄγος, καθωμιλημένῃ καὶ συντόμῳ λόγῳ περὶ ταύτης διαλαβεῖν τῆς προδέσεως, καὶ εἴ τι ἄλλο παρὰ τὰ πάλαι δόξαντα τοῖς ἀπὸ Μάνεντος ἐνενοχμώθη τε καὶ συγκατεσκευάσθη τοῖς ὕστερον. Migne, PG, 102, 16.

Chapitre 28: Ἀλλὰ γὰρ ὁ μὲν παρῶν λόγος ὅθεν τε τὰς πρώτας ἀρχὰς εἶχεν ἡ πλάνη, καὶ ὅπως δευτέρως ἐπισπορᾷ αὐτὴ τῆς πικρίας ὄριζα βλάστους ἀνέδωκε τῆς θεομαχίας, καὶ ὥς· αἱ μέχρι τρίτης προήλθε προβολῆς ἑξανίων· τίνες δὲ τῆς ἀποστασίας αἱ καλούμεναι Ἐκκλησίαι καὶ πόσαι, καὶ τίνες ἔσχε διδασκάλους, ὅπως τε τὰς ἱεράς κατακριθελούσους φωνάς, καὶ οἷς αὐτῶν τὸ δυσσεβεῖς ἐπισκιάζουσι φρόνημα, καὶ ὅσα ἄλλα κατ' ἐπιδρομὴν ἡ ἱστορία διεπεράνατο — — Ibid., col. 84.

¹⁵⁰ A la fin de son ouvrage, l'auteur nous fait part de son intention de réfuter, dans un autre livre, les hérésies pauliciennes, surtout celles que (comme par exemple, dans les deuxième, troisième et quatrième livres) il n'avait pas encore traitées. Il écrira cette polémique s'il peut se libérer de certains travaux en main. (Continuation de la citation précédente.):

ταῦτα διελθὼν εἰς τὸν δεύτερον ἀνατίθεται λόγον τὰς τε κατ' ἔπος, τῶν δυσσεβῶν δοξασιμάτων ἀνασκευάς, ὅσα μάλιστα μὴ μέχρι νῦν τὸν ἔλεγχον ὑπέσχε, καὶ, εἴ τι ἄλλο δευθῆναι δέον, παρήκειν, ἂν ἄρα τὸν γράφοντα τῆς πολλῆς συνοχῆς ἀνοχὴν ἢ φιλάνθρωπος ἰδεῖν παρασκευάσει καὶ θεία εὐμένεια. Ibid., col. 84. — Aucun écrit de ce genre ne nous a été conservé et il est même possible qu'il ne fût jamais écrit.

Il découle du dernier chapitre du premier livre que Photius l'écrivit déjà quand Chrysochérès était encore vivant, à l'époque des expéditions de Basile I^{er} contre les pauliciens mais avant leur fin victorieuse qui eut lieu en 872, donc au moment de son premier exil. La mention du manque de temps ne doit guère étonner, car nous n'ignorons pas que dans la solitude et l'éloignement de toute vie publique qui lui avaient été imposés, le patriarche développait une extrême activité littéraire pour laquelle il obtint plus tard le matériel nécessaire. De cette époque, datent une quantité de traités théologiques et une riche correspondance témoignant d'un effort constant et d'une activité infatigable pour maintenir ensemble ses adeptes et obtenir les conditions nécessaires pour regagner les positions perdues. V. Hergenroether, op. cit., III, 185 sq.

angulaire de son hypothèse.¹⁵¹ Il est persuadé que le falsificateur se trahit en parlant de la forteresse de Mélitène. En mentionnant ce château-fort que les Arabes occupaient durant tout le 9^e et au début du 10^e siècle, il dit : (Certains des disciples du chef paulicien Serge, dits Astatoi — Ἀστατοί) viendront à Mélitène, ville de la seconde Arménie qui alors se trouvait aux mains des ennemis du Christ, les Sarrasins.¹⁵²

Le mot alors (τότε) semble prouver que l'époque où la forteresse de Mélitène se trouvait aux mains des Arabes, appartenait, pour l'auteur du premier livre de Photius, au passé. La reconquête de Mélitène date de l'époque de la grande revendication que la dynastie macédonienne réalisait en Orient au 10^e siècle et qui rendit à l'empire de vastes territoires jadis usurpés par les Arabes. Cependant, le patriarche Photius ne vécut pas assez longtemps pour assister à ce nouvel épanouissement du pouvoir byzantin, car à la fin du 9^e siècle, il meurt abandonné dans son second exil. Photius ne pouvait donc, selon Grégoire, être l'auteur du premier livre contre les manichéens qui porte son nom. Un falsificateur dut l'écrire après la chute de Mélitène (932) à une date assez postérieure à cet événement.¹⁵³ Vouloir attribuer cet ouvrage à Photius signifierait, selon Grégoire, non seulement l'accuser d'un plagiat bien maladroit,¹⁵⁴ mais aussi d'une ignorance surprenante de la situation à la frontière d'Est de l'empire byzantin. *On peut certes trouver dans l'histoire, des prélats comme des hommes politiques ignorant la géographie. Mais Photius, qui savait tout, avait été diplomate et chargé d'une mission chez les Arabes d'Orient. Il avait assisté aux triomphes de Michel III après ses victoires sur l'émir Omar de Mélitène (863) et ne pouvait ignorer, en 872 ou plus tard jusqu'à sa mort (vers 896) que la citadelle de l'Euphrate restait solidement entre les mains de l'éternel ennemi.*¹⁵⁵

Lipšic a très justement observé que l'argument entier de Grégoire repose sur le seul mot *alors* (τότε) qui, cependant aurait facilement pu être rajouté par le copiste au moment où la situation à l'Est avait déjà changé.¹⁵⁶

On voit donc que même la conclusion de Grégoire sur l'origine du

¹⁵¹ *Autour des Pauliciens*, I. c., 613.

¹⁵² παραγίνονται δὲ ἐν τῇ Μελιτηνῇ, πόλει τῆς β' Ἀρμενίας, πολιτείαν οὖσαν τότε τῶν μωσοχρίστων Σαρακηνῶν. Concernant la signification de l'idée *Deuxième Arménie* v. J. Laurent, op. cit., Appendice I, 303—304. V. également Scheidweiler, *Paulikianerprobleme*, I. c., 37, n. 1.

¹⁵³ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 111.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 110.

¹⁵⁵ *Ibid.*, 111.

¹⁵⁶ Вопросы павликианского движения..., I. c., 24. Scheidweiler présente encore quelques possibilités stylistiques dans lesquelles l'emploi du mot τότε ne provoquerait pas la contradiction déjà mentionnée. Sa conclusion concernant le premier livre de Photius semble cependant remarquablement hésitante.

premier livre de Photius, conclusion si apodictique, n'est guère indiscutable et que sa justification laisse à désirer.

Cette question est cependant d'une valeur inférieure au problème de l'*Epitomé*, car le premier livre de Photius n'élargit en somme nullement nos connaissances des pauliciens. Il est une simple paraphrase des écrits de Pierre de Sicile. Grégoire voit son importance en ce que son auteur disposait d'un meilleur manuscrit de Pierre de Sicile que celui du Vatican et que, par conséquent, il apporte plusieurs fois des leçons plus exactes.¹⁵⁷ On pourrait encore ajouter que même à d'autres endroits, le premier livre de Photius formule plus clairement et plus expressément certains faits que le texte de Pierre de Sicile ne fait que suggérer et qui pourraient facilement échapper à notre attention. (On citera des exemples dans la seconde partie de notre étude). Souvent, cette exactitude est due à une simple réflexion logique tout en admettant que l'auteur ait pu s'appuyer çà et là sur ses propres informations.¹⁵⁸

Sans aucune valeur pour notre connaissance du paulicianisme apparaissent deux sources dérivant du livre dont nous venons de traiter. C'est le chapitre mentionné déjà dans la Panoplie d'Euthyme Zigabène, et la formule plus récente également citée. Cette dernière dépend, selon Grégoire, de l'*Epitomé*,¹⁵⁹ alors que Scheidweiler, d'accord avec Brinkmann, la dérive du premier livre de Photius.¹⁶⁰

Néanmoins la formule ne manque pas d'intérêt, non en elle-même mais par le fait qu'elle nous révèle le texte plus ancien qui, on le sait, y avait été inséré. La leçon intégrale de la formule plus ancienne nous est accessible

¹⁵⁷ Le texte de Photius nous conserve la date exacte de la mort de Serge-Tychikos qui eut lieu en 835, tandis que, dans le manuscrit du Vatican de l'*Histoire des Manichéens*, se trouve faussement mentionnée l'année 795. *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 112.

¹⁵⁸ A l'encontre de Grégoire qui déclare que l'auteur du premier livre de Photius n'ajoute objectivement aucun mot à l'Histoire de Pierre de Sicile, Scheidweiler attire l'attention sur certaines additions rassemblées par C. H. R. Moeller dans son travail. Les exemples qu'il donne semblent prouver que le patriarche n'était pas complètement ignorant de ce qui concernait les pauliciens, surtout au sujet de leurs destins respectifs. Ceci s'applique aussi à la caractéristique de Karbéas et à la description des relations des pauliciens avec les Arabes. Par contre, la narration des événements de date antérieure — de l'astuce avec laquelle Joseph — Epaphrodite trompa les Arabes, pourrait être fondée, d'après notre opinion, sur une propre combinaison de Photius, telle qu'on en trouve plusieurs dans la narration historique du premier livre. V. *Paulikianerprobleme*, I. c., 34—36. Le fait que Photius s'intéressait déjà auparavant aux questions pauliciennes, est prouvé par trois écrits adressés à un certain Jean Chrysichères (Chrysicheres) spatharios, qui est sans doute le même que le célèbre chef des pauliciens Chrysochéris. D'après J. Laurent, ces trois écrits s'adressent sans doute à notre Chrysocheir, au moment où, suivant l'exemple de son oncle Karbéas, et pour échapper aux persécutions religieuses du patriarche, il passait à la révolte et quittait le service de Byzance pour l'alliance arabe et la dure vie du banni, coureur de grandes routes. Op. cit., 253, n. 2.

¹⁵⁹ *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens*, I. c., 114.

¹⁶⁰ *Paulikianerprobleme*, I. c., 33.

dans l'édition de Ficker. Elle ne dépend nullement des écrits de Pierre de Sicile et n'appartient donc pas aux documents que nous avons examinés. Une analyse détaillée de cette source dépasserait le cadre de notre étude qui n'a pu qu'effleurer son importance pour l'exégèse du paulicianisme.¹⁶¹ Dans la seconde partie de notre ouvrage, on examinera la contribution de ce texte à la solution de ce problème, à la fois intéressant et subtil, relatif à l'origine du nom de la secte.

¹⁶¹ Lipšic attire notre attention sur l'importance de cette source. *Вопросы павликианского движения* ..., l. c., 237. Sur cette formule, Scheidweiler base, en partie la conviction que le paulicianisme tirait son origine du marcionisme. *Paulikianerprobleme*, l. c., 366 sq.

AUTOUR DU LIVRE DES CEREMONIES. LE GRAND PALAIS. LES QUARTIERS MILITAIRES

I

Sous le nom d'ARMA, τὸ ἄρμα, le Livre des Cérémonies désigne l'escorte militaire, qui accompagnait l'empereur et plus spécialement les soldats de la garde impériale (scholaires, excubiteurs, candidats), cantonnés dans les quartiers militaires, au nord du Grand Palais.¹ Mais, par extension, le mot ἄρμα sert aussi à désigner les quartiers où les gardes palatins étaient cantonnés. Après avoir indiqué, en effet, le cérémonial de la promotion des Candidats, le Livre des Cérémonies ajoute qu'un Candidat peut être également promu ἐν τῷ ἄρματι, ἐνθα ἴστανται οἱ κανδιδάτοι.² D'un autre côté, avant de monter au Cathisma pour y être couronné, Anastase I harangue les dignitaires au Consistoire et non ἐν τῷ ἄρματι.³ Lors du couronnement d'Héraclius le Jeune, l'empereur et les dignitaires se rendent au Tribunal et l'on ouvre alors les portes de l'Arma, αἱ πύλαι τοῦ ἄρματος, pour permettre aux soldats et aux factions de pénétrer dans le Tribunal.⁴ Théophane nous apprend également que les assassins chargés d'abattre Justinien II avaient été cachés εἰς τὸ ἄρμα.⁵

Les quartiers militaires des Scholaires, des Excubiteurs et des Candidats, comme on va le voir, communiquaient par des portes avec le Tribunal, grande place d'armes du Grand Palais. L'Arma, semble donc avoir été le nom ancien donné à l'ensemble des trois grands quartiers militaires, situés au nord du Grand Palais.^{5bis}

Au-delà du Consistoire, en effet, s'étendaient les quartiers militaires, où stationnaient les Candidats, les Excubiteurs et les Scholaires.

Ces quartiers militaires occupaient un vaste emplacement, limité au sud par le Tribunal des XIX Lits, le Consistoire et l'église du Seigneur, au nord, par le mur d'enceinte du palais de la Khalkè à la Magnaure et en partie par la terrasse de la Magnaure, à l'est par les passages du Seigneur,

¹ Cer. I, 41, 214; τὸ ἄρμα οὐκ ἀκολουθεῖ; I, 64, 288; τὸ ἄρμα ἴστανται; I, 89, 404: μετὰ τοῦ ἄρματος; I, 90, 408; τὸ ἄρμα κρατεῖται; II, 13, 558; ὅπισθεν τοῦ ἄρματος; I, 46, 232; τὰ ἄρματα. Cf. Malalas 394: Anastase ἐκέλευσεν ἄρμα κατ' αὐτὸν ἐξελεθεῖν. Le mot ἄρμα désigne ici les Excubiteurs, qui faisaient partie de la garde palatine. Cf. Chron. Pasc. 608.

² Cer. I, 86, 392.

³ Cer. I, 92, 422.

⁴ Cer. II, 27, 628.

⁵ Theoph. 367, de Boor 237.

^{5bis} Le nom d'Arma provient peut-être du fait que stationnaient dans ces bâtiments, en armes les soldats de la garde impériale. Le magistros ordonne, en effet, d'introduire la garde composée de Candidats ἐπάγει ἀρμάτους. (I, 89, 405).

la Sakèllè et l'Oatos et à l'ouest par la Khalkè et le mur d'enceinte du Grand Palais qui, de la Khalkè allait rejoindre les Nouméra.

Sur son plan, Labarte⁶ a disposé assez correctement les uns par rapport aux autres les trois quartiers des gardes palatins. Mais Labarte a situé les trois triclines des Candidats, des Excubiteurs et des Scholaires, à l'ouest du Consistoire, alors qu'en réalité, ils se trouvent au nord et au nord-ouest de l'édifice. De plus, Labarte a, par suite d'une interprétation erronée du mot *courtines*, imaginé aussi une sorte d'immense cour bordant le mur d'enceinte nord du Grand Palais, de la Khalkè jusqu'à l'église du Seigneur.

Le plan d'Ebersolt présente une autre particularité. Les quartiers militaires sont disposés d'une manière singulière: au lieu d'être orientés de l'est à l'ouest, ils sont orientés du sud au nord. Les quartiers des Candidats et des Excubiteurs sont enclos dans le Tribunal des XIX Lits et le premier se trouve assez loin de la Magnaure, ce qui est en contradiction avec tous les textes. Il s'agit, dans ces conditions, d'essayer d'établir la position exacte des divers quartiers des gardes, en s'inspirant des indications fournies par le Livre des Cérémonies.

La disposition intérieure des quartiers militaires n'apparaît pas. Mais ils étaient très vraisemblablement bordés de portiques, dans lesquels, selon l'usage, les soldats étaient cantonnés. La Chronique Pascale mentionne, en effet, pendant la sédition Nika, en 532, l'incendie de la Khalkè et des portiques des Scholaires, des Excubiteurs et des Candidats, μετὰ τοῦ πορτίκου τῶν Σχολαρίων καὶ τῶν προτηπύρων καὶ κανδιδάτων et elle ajoute que le feu ne se propagea pas plus loin.⁷ De son côté, Corippe fait aussi allusion aux portiques des quartiers des gardes:

*Ingens excubitus divina palatia servans,
Porticibus longis, porta condensus ab ipsa.*⁸

Il est probable que dans la cour de chacun des quartiers militaires, s'élevait une vaste salle couverte, dans laquelle se tenaient les soldats pendant le jour. La décoration des triclines des Candidats, des Excubiteurs et des Scholaires, telle que la décrit le Livre des Cérémonies,⁹ semble bien indiquer un édifice couvert. Le mot *tricline* est, d'ailleurs, significatif. Comme l'empereur était appelé à traverser les quartiers des gardes en tout temps, il devait certainement pouvoir circuler à couvert.

LE TRICLINE DES CANDIDATS. Ὁ τρίκλινος τῶν Κανδιδάτων

Les Candidats formaient un corps spécial de gardes nobles, placé très vraisemblablement sous le commandement d'un primicier.¹⁰ C'étaient des

⁶ J. Labarte, *Le Palais impérial*... Paris, 1861, p. 118.

⁷ Chron. Pasc. 621.

⁸ Corippus, de laudis Just. min. III, 165—166.

⁹ Cer. II, 15, 572.

¹⁰ Cer. I, 86, 391—392.

gentilshommes, décorés, au moins à partir d'une certaine époque, d'un titre aulique, le 5^e de la hiérarchie et figurant dans la 4^e classe de la noblesse byzantine avec les consuls, les strators, les mandatorés et les vestitorés.¹¹ On voit, du reste, les personnages les plus divers porter le titre de Candidat. C'est qu'il s'agit d'un simple titre nu, communiqué par la simple remise d'insignes de candidats, sans obligation de remplir de charge noble, comme d'ailleurs, pour tous les titres nobiliaires. Les Candidats avaient comme insigne une chaîne d'or à trois noeuds, τρίκοσμον, qui descendaient sur la poitrine.¹² Ces insignes, κανδιδατία, étaient conservés dans l'église de St Etienne de Daphné.¹³ Comme leur nom l'indique, les Candidats étaient vêtus de blanc, φοροῦντες λευκὸν χλανίδιον,¹⁴ λυκημονοῦντες.¹⁵ Dans les grandes circonstances, ils portaient le skaramange et tenaient les étendards impériaux (σκῆπτρα) ainsi que les bannières décorées de Fortunes (πτύχια).¹⁶ Dans les cortèges, ils précédaient l'empereur à pied, avec les mandatorés¹⁷ et l'accompagnaient généralement pendant ses promenades.¹⁸ Ils étaient armés de la hache, διστάλια et du bouclier σκουτάρια.¹⁹ Ils assistaient généralement aux cérémonies officielles²⁰ et ils avaient l'honneur d'être reçus par le souverain en certaines occasions.²¹

Le Livre des Cérémonies décrit l'ancien cérémonial de la promotion des Candidats,²² qui avait lieu soit lorsque l'empereur se rendait à l'Hippodrome, soit dans les quartiers militaires, soit enfin dans un poste de candidats.²³ Parmi les assistants figure un Comte des Scholes, ce qui tendrait à prouver que le corps des Candidats, commandé par des primiciers, était cependant rattaché au corps des Scholes. Certains faits, du reste, semblent le prouver. Le nouveau Candidat avait le pas sur les Scholaires surnuméraires,²⁴ ce qui semble impliquer une certaine liaison entre les deux contingents. D'un autre côté, lors de l'élection de Justin I, en 518, le magistros Celer mande dans les Scholes les Candidats et autres Scholaires, tandis que Justin groupe autour de lui les Excubiteurs.²⁵

¹¹ Cer. II, 52, 708, 736.

¹² Cer. II, 52, 708.

¹³ Cer. II, 40, 640.

¹⁴ Cer. I, 86, 391.

¹⁵ Cer. I, 86, 392.

¹⁶ Cer. II, 15, 575—578, 585, 593.

¹⁷ Cer. I, 10, 81; I, II, 87.

¹⁸ Cer. II, 51, 699.

¹⁹ Cer. I, 17, 99.

²⁰ Cer. I, 41, 209; I, 45, 229.

²¹ Cer. I, 47, 237; I, 48, 247; I, 50, 258.

²² Cer. I, 86, 391. Le chapitre 86 est très vraisemblablement tiré des Commentaires de Pierre magistros et date du VI^e siècle.

²³ Cer. I, 86, 391—392. Plus tard, la promotion d'un candidat eut lieu au Salon d'Or. Cer. II, 33, 632.

²⁴ Cer. I, 86, 392.

²⁵ Cer. I, 93, 426.

Les Candidats étaient préposés, avec d'autres corps militaires, à la garde du Grand Palais, comme le démontre l'existence d'un quartier spécial réservé à leur cantonnement. Un certain nombre d'entre eux, semble-t-il, étaient détachés et affectés à la garde des issues du Grand Palais, comme l'Hippodrome ou le Spatharikion. Dans ce cas, ils relevaient du proto-spathaire des Impériaux.²⁶ Ils étaient, en tout cas, chargés de veiller sur l'empereur partout où il se trouvait.²⁷

Les Candidats sous les armes avaient droit au salut des grands personnages et des chefs militaires.²⁸ Ils formaient la haie dans leur tricline sur le passage des ambassadeurs.²⁹ Cet usage, observé à la haute époque,³⁰ était encore en vigueur au X^e siècle.³¹

Les Candidats avaient le privilège d'entourer l'empereur nouvellement proclamé, pendant qu'il revêtait les insignes du pouvoir suprême.³² Déjà, au VI^e siècle, le corps des Candidats était recruté parmi l'élite de la jeunesse byzantine. Lors de l'avènement de son oncle Justin I^{er}, Justinien était simple Candidat.³³ Les Candidats accompagnaient l'empereur en campagne et deux d'entre eux chevauchaient aux côtés du souverain.³⁴ Ils touchaient une part des largesses impériales³⁵ et assistaient en diverses occasions aux banquets de la Cour.³⁶ D'autre part, ils étaient tenus de payer une taxe, lors de leur nomination³⁷ et de distribuer parfois des étrennes aux fonctionnaires palatins.³⁸ Ils achetaient, d'ailleurs, leur charge. A l'époque de Léon VI, le prix était fixé à 3 livres d'or, plus une somme variable suivant le traitement alloué.³⁹

Situation du Tricline des Candidats.

Le quartier des Candidats était borné au sud par le Consistoire ou, plus exactement, par la longue galerie formant portique, le Makron des Candidats, qui couvrait la façade nord de l'édifice. Le quartier précité débordait, du reste, le Consistoire et se prolongeait à droite, en direction de l'église du Seigneur et, à gauche, en direction du Tribunal; à l'ouest, le quartier des Candidats était limité par le quartier des Excubiteurs

²⁶ Cer. II, 52, 718, 737.

²⁷ Cer. I, 86, 392.

²⁸ Cer. I, 87, 394.

²⁹ Cer. II, 15, 578.

³⁰ Cer. I, 89, 405—406, 407.

³¹ Cer. II, 15, 593.

³² Cer. I, 91, 411.

³³ Cer. I, 93, 428.

³⁴ Cer. App. 485.

³⁵ Cer. II, 53, 784, 785, 786, 787.

³⁶ Cer. II, 52, 770.

³⁷ Cer. II, 52, 708.

³⁸ Cer. II, 52, 789.

³⁹ Cer. II, 49, 692.

contigu et par les Courtines. A l'est, le quartier s'étendait jusqu'aux abords des Passages du Seigneur, qui reliait le Grand Palais à la Magnaure. Au nord, le quartier touchait au mur d'enceinte du Grand Palais et à la terrasse de la Magnaure, en contre-bas de laquelle il se trouvait. Voici les textes, qui justifient ces indications.

Au chapitre I du Livre I, le Livre des Cérémonies donne l'itinéraire, que doit suivre l'empereur pour sortir du Grand Palais ou pour y rentrer. Cet itinéraire-type est assez détaillé. Dans d'autres chapitres se trouvent divers itinéraires analogues, généralement moins détaillés, mais qui fournissent, cependant, quelques détails intéressants à noter.

Côté sud. D'après le chapitre I du Livre I,⁴⁰ l'empereur, à l'aller, passe du Consistoire au Tricline des Candidats. Le passage à travers le Makron des Candidats est simplement indiqué par la présence du clergé de l'église du Seigneur, qui l'attend pour lui présenter la croix processionnelle de celle-ci. Le chapitre 23, en effet,⁴¹ montre le clergé de l'église du Seigneur, attendant l'empereur devant les trois portes du Consistoire, lesquelles s'ouvriraient sur le Makron des Candidats.⁴² Au retour,⁴³ l'empereur, venant du Tricline des Excubiteurs, traverse le Tricline des Candidats pour gagner le Consistoire. Au retour, devant les trois portes du Consistoire, c'est-à-dire dans le Makron des Candidats, les sénateurs prenaient congé de l'empereur.⁴⁴ Ces textes établissent nettement la position du Tricline des Candidats par rapport au Consistoire. Le Tricline s'étendait devant la façade nord du Consistoire, puisqu'on y accédait par les portes nord de l'édifice. On verra plus loin que, pour se rendre du Consistoire à la Magnaure, et inversement, il fallait traverser le Tricline des Candidats.⁴⁵ Or, la Magnaure était incontestablement située au nord du Consistoire. Enfin, le nom de Makron des Candidats, donné à la longue galerie qui couvrait la façade nord du Consistoire, démontre nettement la position du Tricline des Candidats devant le Consistoire.

Le Tricline des Candidats, on l'a vu, débordait le Consistoire à droite, autrement dit, dans la direction de l'est. En effet, lors d'une réception d'ambassadeurs, les rameurs des dromons impériaux faisaient la haie dans le Tricline des Candidats, du côté de l'église du Seigneur,⁴⁶ ὡς πρὸς μέρος τῆς ἐκκλησίας τοῦ Κυρίου. Cette église, on l'a vu, était située sur le flanc est du Consistoire.

A gauche, c'est-à-dire dans la direction de l'ouest, le Tricline des Candi-

⁴⁰ Cer. I, 1, II.

⁴¹ Cer. I, 23, 130.

⁴² Cf. R. Guiland, *Etudes sur le Grand Palais de Constantinople*, 'Ελληνικά XIV (1955) 106 sq.

⁴³ Cer. I, I, 20.

⁴⁴ Cer. I, 10, 80; I, 17, 107, I, 30, 168.

⁴⁵ Cer. I, 39, 197; I, 41, 213; II, 15, 584, 595 sq.

⁴⁶ Cer. II, 15, 578.

ats débordait également le Consistoire; une porte mettait, en effet, en communication le Tricline et le Tribunal des XIX Lits, situé sur le flanc occidental du Consistoire, ἐν τῇ θύρᾳ τοῦ αὐτοῦ τρικλίνου (τῶν Κανδιδάτων), τῇ ἐξαγούσῃ ἐπὶ τὸν ἐξάερον τῶν δεκαέννεα ἀκουβιτών.⁴⁷ Le livre des Cérémonies n'indique pas comment se faisait la communication entre le Makron et le Tricline des Candidats. Le Makron des Candidats était-il un portique ouvert ou une galerie percée de portes? On l'ignore. On pourrait supposer qu'aux trois portes d'ivoire du Consistoire sur le Makron correspondaient trois portes du Makron sur le Tricline des Candidats. Mais cette hypothèse se heurte à un texte du Livre des Cérémonies,⁴⁸ où l'on voit l'ambassadeur de Perse, avant d'être reçu au Consistoire, attendre dans l'Anticonsistoire ou Makron des Candidats, adossé à la cloison, face à la portière centrale du Consistoire. Il n'y avait donc pas, dans le Makron, de porte correspondant à la porte d'ivoire centrale du Consistoire. Le texte est, il est vrai, de la haute époque et la disposition des lieux a pu changer; toutefois, rien ne permet de l'affirmer. D'autre part, le nom de Makron désigne plutôt une galerie fermée qu'un portique. Enfin, l'on voit les dignitaires s'habiller dans le Makron,⁴⁹ avant d'entrer au Consistoire. Or, un portique ne pouvait guère servir de vestiaire. Il faut encore ajouter que la galerie, qui couvrait la façade sud du Consistoire, n'était pas un portique.

Il est probable que le Makron faisait saillie sur le Tricline des Candidats et s'ouvrait par deux portes situées à ses deux extrémités sur ledit tricline. Lorsque l'empereur, au sortir du Consistoire, se dirigeait vers la Chalcè, il passait par la porte située à l'extrémité ouest du Makron; lorsqu'il se rendait à la Magnaure, il passait par la porte opposée. Cette hypothèse peut s'appuyer sur les faits suivants.

A l'aller, l'empereur, allant du Consistoire à la Chalcè, après avoir traversé le Tricline des Candidats, devait nécessairement passer par le tricline des Excubiteurs.⁵⁰ Au retour,⁵¹ l'itinéraire est nettement jalonné par les Lampes, situées dans le Tribunal, l'empereur passe par le Tricline des Excubiteurs pour déboucher dans le Tricline des Candidats et gagner le Consistoire. Or, en traversant le Tricline des Candidats, l'empereur est salué par deux chantres devant la porte qui mène du Tricline des Candidats au Tribunal. L'empereur longe donc le côté sud du Tricline des Candidats dans sa région, qui touchait au Tribunal et pénètre vraisemblablement dans le Makron par une porte ouest. De même au chapitre 15,⁵² on voit les rameurs des dromons impériaux former la haie dans le Tricline des Candidats

⁴⁷ Cer. I, 1, 30.

⁴⁸ Cer. I, 89, 404—405.

⁴⁹ Cer. I, 46, 234.

⁵⁰ Cer. I, I, II. Le mot πάλιν indique que l'empereur, pour se rendre au Dôme aux huit colonnes, a passé par le tricline des Excubiteurs et y revient.

⁵¹ Cer. I, 1, 20.

⁵² Cer. II, 15, 578.

le long de l'église du Seigneur, ainsi que dans le Consistoire. Sans doute, le Makron n'est pas cité, mais la haie formée sur le passage des ambassadeurs, étant ininterrompue, doit se continuer en ligne droite à travers le Makron jusqu'aux portes du Consistoire, en passant par la porte ouest du Makron.

La porte, qui faisait communiquer le Tricline des Candidats avec le Tricline des Excubiteurs, n'est nulle part citée dans le Livre des Cérémonies. Dans deux passages, il est vrai,⁵³ il est fait allusion à une grande porte de bronze du Tricline des Candidats; mais cette porte, située au nord, s'ouvrirait sur les Scholes ou plus exactement sur les Courtines, comme on le verra plus loin.

Du Consistoire à la Grande porte des Excubiteurs, dite aussi grande porte des Courtines, les itinéraires sont fort incomplètement jalonnés. En voici quelques-uns.

A l'aller. — *Cer. I, 1, 11.* Du Consistoire, l'empereur se rend par le Tricline des Candidats et par celui des Excubiteurs (παλιν) au dôme à huit colonnes, situé dans les Scholes, ou plus exactement, dans les Courtines. *Cer. I, 9, 63.* Du Consistoire, l'empereur se rend à la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes.⁵⁴

Cer. I, 10, 73. Du Consistoire, l'empereur gagne la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes. Il a certainement passé par la grande porte des Excubiteurs comme le prouve l'avertissement: *καπτατε, δόμινε*, donné par le Maître des Cérémonies, au seuil de la porte.

Cer. I, 16, 97—98. Du Consistoire, l'empereur traverse les Scholes pour sortir par la Chalcè.

Cer. I, 23, 130—132. Du Consistoire par le Makron, où se tient le clergé de l'église du Seigneur, l'empereur se rend aux Excubiteurs, s'arrête sur le seuil de la grande porte des Excubiteurs, où il procède à la promotion des *scribonés*; cela fait, il descend le seuil, pénètre dans les Scholes et sort par la Chalcè.

Cer. I, 27, 155. De la Magnaure, l'empereur gagne la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes.

Cer. I, 38, 192. Du Consistoire, l'empereur se rend à Sainte-Sophie par les Scholes.

Cer. I, 45, 230—231. Le curopalate se rend de l'église du Seigneur par les Scholes à la Chalcè.

Cer. I, 47, 239—240, 242. Un patrice va du Consistoire par le Makron des Candidats jusqu'aux grandes portes de bronze des Courtines, traverse les Scholes et sort par la Chalcè.⁵⁵

Cer. I, 47, 253. Le patrice va du Consistoire à Sainte-Sophie.

⁵³ *Cer. I, I, 32; II, 15, 578.*

⁵⁴ *Cer. I, 30, 163; I, 35, 181.*

⁵⁵ *Cer. I, 48, 252.*

Cer. I, 48, 250. Du Consistoire le patrice se rend à la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes.

Cer. I, 50, 260. Du Makron des Candidats, la *zôstè* se rend à la Chalcè en passant par les Excubiteurs et les Scholes.

Cer. I, 52, 264. Du Consistoire le Préfet traverse les Excubiteurs et les Scholes pour sortir du Grand Palais. Dans un chapitre parallèle,⁵⁶ le Préfet passe du Consistoire dans le Makron des Candidats et se dirige vers les grandes portes des Courtines et de là passe par les Scholes, d'où il sort par la Chalcè.

Cer. I, 55, 270. Du Consistoire le démarque passe par les Courtines pour gagner la Chalcè.

Cer. II, 10, 547. De la Magnaure, l'empereur passe par le Tricline des Candidats, les Excubiteurs et les Scholes pour gagner la Chalcè.

Cer. II, 19, 608. Du Consistoire l'empereur se rend à la Chalcè par les Passages, τὰ διαβατικά, c'est-à-dire, par les Excubiteurs et les Scholes.

Au retour. — *Cer. I, 1, 19—20.* De la Chalcè l'empereur passe par les Scholes, le Tribunal, les Excubiteurs et le Tricline des Candidats pour arriver au Consistoire. Cet itinéraire, sur lequel nous reviendrons, est assez compliqué, parce que, selon l'étiquette, l'empereur doit passer par diverses stations pour y accomplir certains actes rituels. Cet itinéraire, minutieusement détaillé, fournit des indications précieuses. Il y a lieu de retenir seulement pour le moment que l'empereur passe directement du Tricline des Excubiteurs dans celui des Candidats, pour arriver au Consistoire.

Cer. I, 1, 32. De la Chalcè, l'empereur va descendre de cheval en face de la grande porte du Tricline des Candidats, d'où il gagne l'église du Seigneur. L'empereur, conformément au protocole, a dû descendre de cheval à la grande porte des Excubiteurs, pour gagner par les Excubiteurs et le Tricline des Candidats le Consistoire. Lorsqu'il s'arrête à la grande porte des Excubiteurs, il a en face de lui la grande porte s'ouvrant des Courtines sur le Tricline des Candidats, comme on le verra plus loin.

Cer. I, 10, 84. De la Chalcè, l'empereur traverse à cheval les Courtines, met pied à terre devant la grande porte des Excubiteurs, où ont lieu les promotions des *scribônés*, traverse les Excubiteurs pour arriver devant les trois portes des Excubiteurs.

Cer. I, 17, 107. Même itinéraire, mais le passage à travers les Excubiteurs n'est pas mentionné.

Cer. I, 22, 127. De la Chalcè, l'empereur passe par les Scholes et les Excubiteurs pour gagner le Consistoire.

Cer. I, 28, 159. De la Chalcè l'empereur se rend par les Scholes et les Excubiteurs au Consistoire. Il a passé évidemment par la grande porte des Excubiteurs, comme l'avertissement: *κάπτατε, δόμινε*, le démontre. En effet, de la Chalcè au Consistoire le sol était plan; l'empereur n'avait qu'une

⁵⁶ *Cer. I, 53, 265—266.*

marche à monter, celle du seuil de la grande porte des Excubiteurs, appelé : τὸ μέγα ποῦλιτον.⁵⁷

Cer. I, 30, 168. De la Chalcè, l'empereur se rend à l'église du Seigneur, en passant par le Consistoire.

Cer. I, 35, 183. L'empereur se rend de la Chalcè au Consistoire.

Cer. II, 15, 583. Les ambassadeurs arabes se rendent de la Chalcè par les Scholes au Tribunal et attendent là le moment de se rendre à la Magnaure. Leur trajet du Tribunal à la Magnaure n'est pas mentionné, mais l'itinéraire est marqué par les troupes formant la haie sur le passage qu'ils doivent suivre,⁵⁸ et par la décoration des édifices.⁵⁹ De la Magnaure, les ambassadeurs se rendent ensuite au Consistoire, en traversant le Tricline des Candidats.⁶⁰ Les indications, données par le chapitre 15 du Livre II sont extrêmement précieuses pour déterminer la situation des quartiers des gardes et établir les itinéraires entre la Chalcè, le Consistoire et la Magnaure.

Les divers itinéraires cités jalonnent avec plus ou moins de détails le trajet entre le Consistoire et la Chalcè à travers les quartiers militaires. Plusieurs d'entre eux, plus complets, apprennent que du Makron des Candidats l'empereur devait traverser le Tricline des Candidats pour pénétrer dans celui des Excubiteurs. Sorti du Makron par la porte ouest, l'empereur devait longer le côté sud du Tricline des Candidats, marchant en direction de l'ouest. Dans ce trajet, l'empereur passait devant une porte s'ouvrant sur le Tribunal, avant d'atteindre la porte conduisant du Tricline des Candidats à celui des Excubiteurs, à l'ouest du Consistoire. Le Tricline des Candidats touchait, en effet, au Tribunal des XIX Lits et devait être séparé de lui par un mur.

La porte du Tricline des Candidats sur celui des Excubiteurs, porte non mentionnée par le Livre des Cérémonies, devait être très vraisemblablement située vis à vis de la porte ouest du Makron et percée vers l'extrémité sud du flanc ouest du Tricline des Candidats. Le trajet du Makron à cette porte devait être très court; aussi le Livre des Cérémonies n'en fait qu'exceptionnellement mention.

Ainsi, le Tricline des Candidats était limité au sud par un mur qui passait devant l'église du Seigneur, par le Consistoire, ou plus exactement par le Makron et par le mur qui bordait le Tribunal des XIX Lits.

Côté est. A l'est, le Tricline des Candidats était, sans doute, fermé par un mur parallèle au passage du Seigneur. Ce mur s'appuyait au nord à la terrasse du Phare, pour rejoindre au sud le mur dont nous avons parlé plus haut. Aucune issue directe n'est mentionnée entre le Tricline des Candidats et les Passages du Seigneur. Pour gagner du Tricline ces derniers, il fallait

⁵⁷ *Cer. I, 23, 131.*

⁵⁸ *Cer. II, 15, 578—579.*

⁵⁹ *Cer. II, 15, 570—572.*

⁶⁰ *Cer. II, 15, 584.*

passer par le Makron, le Consistoire et l'église du Seigneur, comme nous l'avons vu. L'église du Seigneur était l'issue du Grand Palais sur le palais de la Chalcè, de même le portique de la Main d'Or était la sortie du Palais de Daphnè sur celui de la Chalcè.

Côté nord. Au nord, le quartier des Candidats touchait au mur d'enceinte du Grand Palais et à la terrasse de la Magnaure, avec laquelle il communiquait par une porte voûtée et par un escalier. Le mur d'enceinte du Grand Palais partait de la Chalcè en direction de l'est jusqu'aux abords de la Magnaure. A partir de là, il tournait à angle droit dans la direction du nord et de S^{te} Sophie, couvrant ainsi le palais de la Magnaure.

La communication entre le Tricline des Candidats et la Magnaure est établie par de nombreux textes, qu'il importe d'examiner. L'empereur se rendait souvent du Consistoire à la Magnaure, particulièrement lors des grandes solennités. La Magnaure, vaste et somptueux édifice orienté ouest-est, se dressait sur une terrasse (ἡλιακόν), au milieu de jardins, ἀναδένδριον. La terrasse de la Magnaure était surélevée et on y accédait par un escalier, du Tricline des Candidats. Cet escalier est plusieurs fois mentionné dans le Cérémonial. Lors du mariage d'un empereur,⁶¹ le cortège nuptial se rendait de l'Augusteus à la Magnaure par le Consistoire. Lorsque les nouveaux époux sortaient du Consistoire, les factions, massées dans le Tricline des Candidats près de l'escalier montant à la Magnaure, πλησίον τῶν γραδηλίων τῆς Μαγναύρας et à gauche de cet escalier, ἐν τῷ ἀριστερῷ μέρει τῆς ἀναβάσεως τῶν αὐτῶν γραδηλίων les acclamaient. La Magnaure était située au nord du Consistoire. Pour y parvenir, l'empereur, au sortir du Consistoire, avait nécessairement traversé le Tricline des Candidats du sud au nord, pour arriver à l'escalier.

Après leur réception à la Magnaure, les ambassadeurs arabes⁶² se rendent à l'Augusteus, en traversant les jardins de la Magnaure, le tricline des Candidats, le Consistoire, l'Onopodion et la Main d'Or. La grande duchesse Olga suit exactement le même itinéraire.⁶³

Après avoir prononcé une harangue à la Magnaure, l'empereur se dirige vers la Chalcè, en passant par la porte qui conduit au tricline des Candidats par les Excubiteurs et les Scholes.⁶⁴ Cette porte, surmontée d'une voûte, φουρνικόν, est signalée encore dans deux passages du Livre des Cérémonies.⁶⁵ On suspendait dans les grandes solennités à la voûte de la porte un lustre avec sa chaîne et des soldats formaient la haie de chaque côté de la porte.

Le chapitre 15 du Livre II du Cérémonial est, on l'a dit, très important pour la topographie des quartiers militaires. Il est daté avec certitude du

⁶¹ Cer. I, 39, 197 et 201; I, 41, 213.

⁶² Cer. II, 15, 584.

⁶³ Cer. II, 15, 595.

⁶⁴ Cer. II, 10, 547.

⁶⁵ Cer. II, 15, 571, 577.

dimanche 31 mai 946 et semble avoir été composé par Constantin VII lui-même. Les détails précis, qu'il fournit, permettent de reconstituer l'itinéraire de la Chalcè à la Magnaure et de la Magnaure à l'Augusteus, itinéraire traversant les quartiers des Scholes, des Excubiteurs et des Candidats. L'itinéraire est indiqué par la haie des troupes échelonnées de l'entrée du Palais jusqu'à la Magnaure et de là jusqu'à l'Augusteus et par la décoration des édifices, salles et cours énumérés dans un ordre rigoureux.

Après avoir décrit la décoration de la Magnaure et de ses abords, l'auteur du Cérémonial ajoute qu'on avait suspendu un lustre à la voûte de la porte conduisant au tricline des Candidats.⁶⁶ Il continue, en parlant de la décoration des Courtines ou écurie aux mules de la 1^{ère} Schole, du tricline des Excubiteurs, du Tribunal, des Scholes et de la Chalcè,⁶⁷ et il revient à la description de la décoration du Consistoire, de l'Onopodion et de la Main d'Or.⁶⁸

L'ordre suivi par le rédacteur du Cérémonial est très régulier. Il décrit d'abord la décoration des édifices situés au nord du tricline des Candidats, la Magnaure, puis celle des édifices situés à l'ouest, les Courtines, les Excubiteurs, et enfin, celle des édifices situés au nord, le Consistoire et l'Onopodion. La haie formée par les soldats et par les officiers palatins sur le passage des ambassadeurs, précise fort exactement l'itinéraire suivi et indique la situation respective des édifices traversés par le cortège. De la Magnaure à la porte menant au tricline des Candidats, la haie était formée par divers personnages dans le tricline des Candidats; les candidats faisaient la haie et à leur suite d'autres soldats. Du côté de l'église du Seigneur, la haie était formée par les marins et se continuait dans le Consistoire et dans l'Onopodion; les pages et autres serviteurs palatins étaient rangés dans la Main d'Or.⁶⁹

Ainsi de la Magnaure, au nord, jusqu'à l'Augusteus, au sud, les ambassadeurs marchaient au milieu de la haie formée par les troupes et les officiers palatins; de la terrasse de la Magnaure, ils descendaient dans le tricline des Candidats par l'escalier signalé, escalier fermé par une porte voûtée. Cette porte s'ouvrait vraisemblablement sur la région nord-est du tricline des Candidats. A droite et à gauche de ladite porte, dans le tricline des Candidats, divers officiers formaient la haie. Les Candidats, qui formaient la haie dans leur tricline, devaient être disposés le long du flanc est du dit tricline en direction nord-sud. Les marins, massés du côté de l'église du Seigneur, formaient la haie en direction est-ouest jusqu'au Consistoire et à partir de là, en direction nord-sud jusqu'à la Main d'Or.

L'auteur du Cérémonial, après avoir décrit la haie formée par les troupes, de la Magnaure à l'Augusteus, décrit ensuite la haie formée par

⁶⁶ Cer. II, 15, 570—572.

⁶⁷ Cer. II, 15, 572—573.

⁶⁸ Cer. II, 15, 573.

⁶⁹ Cer. II, 15, 577—578.

les troupes de la Magnaure à la Chalcè. Les ambassadeurs arabes se sont d'abord rendus de la Chalcè à la Magnaure et, après l'audience, de la Magnaure à l'Augusteus. Le rédacteur du chapitre 15 aurait mieux fait de décrire la haie formée par les troupes dans cet ordre; il a préféré décrire d'abord la haie formée par les troupes de la Magnaure à l'Augusteus, pour revenir ensuite à la haie formée entre la Magnaure et la Chalcè.

Pour se rendre de la Magnaure à l'Augusteus, comme de la Magnaure à la Chalcè, il fallait nécessairement passer par la porte menant de la terrasse de la Magnaure au tricline des Candidats. Jusqu'à cette porte les deux itinéraires se confondaient, mais, à partir de cette porte, ils différaient. Pour gagner l'Augusteus, il fallait marcher franchement en direction du sud, tandis que pour gagner la Chalcè, il fallait tourner à droite et prendre la direction de l'ouest.

Le rédacteur du Cérémonial, pour décrire la haie formée par les troupes entre la Magnaure et la Chalcè commence sa description, pour éviter les redites, à partir de la porte menant de la terrasse de la Magnaure au tricline des Candidats. De chaque côté de cette porte, dans le tricline des Candidats, les chefs de l'Arithmos formaient la haie.⁷⁰ A droite, autrement dit, en direction de l'ouest, la haie devait se continuer jusqu'à la porte de bronze du tricline des Candidats, porte qui s'ouvrait incontestablement sur les Courtines, où se trouvait la I^{ère} Schole (dôme à huit colonnes). Cette porte, percée à l'extrémité nord du côté ouest du tricline des Candidats, mettait en communication le quartier des Candidats avec un emplacement appelé les Courtines, qui n'étaient, on le verra, qu'une prolongation du tricline des Scholaires, longeant le côté nord du tricline des Excubiteurs.

Les Candidats étant rattachés au corps des Scholes, dont ils faisaient partie, il était naturel qu'une communication directe existât entre leurs quartiers respectifs, sans qu'il fût nécessaire de passer par le quartier des Excubiteurs. C'est à partir de la porte de bronze du tricline des Candidats que le rédacteur du Cérémonial reprend la description de la haie formée par les troupes sur le passage des ambassadeurs.⁷¹ Cette haie, formée par les marins de la flotte, se continuait le long de la I^{ère} Schole, les Courtines et de là, en direction nord-sud, à travers le tricline des Excubiteurs jusqu'au Tribunal des XIX Lits et ensuite de ce dernier jusqu'à la Chalcè, à travers les Scholes.

La décoration des édifices et des salles ne laisse aucun doute, au sur-

⁷⁰ Cer. II, 15, 577.

⁷¹ Cer. II, 15, 578—579. Cette porte de bronze, signalée au chapitre 15 (Cer. II, 15, 578) est encore signalée dans un autre texte (Cer. I, I, 32) où l'on voit l'empereur descendre de cheval devant la grande porte des Candidats. On sait par de nombreux textes que l'empereur descendait de cheval à la porte des Excubiteurs, dite aussi porte des Courtines (Cer. I, 10, 84; I, 17, 99 et 107). Or, cette porte était très voisine de la porte de bronze des Candidats et, lorsque l'empereur venant de la Chalcè s'arrêtait à la porte des Excubiteurs, il avait en face de lui la porte de bronze des Candidats.

plus, sur leur situation respective, étant donné l'ordre des descriptions. Le tricline des Candidats est décoré par le sacellaire; ensuite est donnée la description de la décoration de la I^{ère} Schole et des Courtines, puis suit la décoration du tricline des Excubiteurs, du Tribunal des XIX Lits, des Scholes et de la Chalcè.⁷²

L'itinéraire des ambassadeurs arabes est dès lors facile à reconstituer. Cet itinéraire est, du reste, indiqué jusqu'au Tribunal des XIX Lits.⁷³ A partir du Tribunal jusqu'à la porte reliant le Tricline des Candidats à la terrasse de la Magnaure, la haie des troupes et la décoration des salles fournissent des indications précises. Du Tribunal des XIX Lits, les ambassadeurs ont traversé le tricline des Excubiteurs dans toute sa longueur, du sud au nord; ils ont passé par la grande porte des Excubiteurs ou des Courtines pour déboucher dans les Courtines. A partir de là, ils marchent dans la direction de l'est, passent devant la I^{ère} Schole (dôme à huit colonnes) et devant l'écurie aux mules, située dans les Courtines; ils franchissent la porte de bronze du tricline des Candidats, porte reliant les Courtines à ce dernier. Longeant alors le flanc nord du tricline des Candidats, ils atteignent la porte menant du dit tricline sur la terrasse de la Magnaure.

Ainsi, le chapitre 15 permet de fixer avec certitude la position du tricline des Candidats, entre le Consistoire au sud et la terrasse de la Magnaure, au nord. Au nord, le tricline débordait, du reste, la terrasse de la Magnaure, en direction de l'ouest, et s'appuyait contre le mur d'enceinte. L'escalier, qui du tricline des Candidats montait à la terrasse de la Magnaure, semble, en effet, avoir été situé dans la région nord-est du tricline précité et avoir donné accès à l'extrémité sud-ouest de la terrasse.

Côté ouest. Nous avons vu qu'à l'extrémité nord de son côté ouest, le tricline des Candidats touchait aux Courtines, avec lesquelles il communiquait par une grande porte de bronze, percée dans son flanc ouest. Les Courtines, qui reliaient le tricline des Candidats à celui des Scholaires, s'étendaient au nord du tricline des Excubiteurs, avec lequel elles communiquaient par une grande porte, dite des Excubiteurs ou des Courtines. Nous avons vu également que le tricline des Candidats communiquait avec le tricline des Excubiteurs par une porte percée à l'extrémité sud de son flanc ouest, en face de la porte ouest des Candidats. Les triclines des Candidats et des Excubiteurs étaient donc contigus et disposés parallèlement; tous deux touchaient, d'ailleurs, par leur côté sud au Tribunal des XIX Lits, avec lequel ils communiquaient l'un et l'autre par une porte.

De ce qui précède il résulte que le tricline des Candidats était limité à l'ouest sur sa plus grande étendue par le tricline des Excubiteurs et sur une courte étendue par les Courtines.

Pour se rendre du Consistoire à la Magnaure, l'empereur traversait

⁷² Cer. II, 15, 572.

⁷³ Cer. II, 15, 583.

le tricline des Candidats dans toute sa longueur du sud au nord, mais, pour se rendre du Consistoire à la Chalcè, l'empereur ne traversait pas le tricline des Candidats dans sa longueur, pour gagner la porte de bronze du tricline des Candidats sur les Courtines. Des raisons d'étiquette obligeaient, en effet, le souverain, lorsqu'il sortait processionnellement de son palais, à parcourir les trois quartiers des gardes et à s'arrêter à certaines stations immuablement fixées par le protocole. L'empereur suivait non pas l'itinéraire le plus court et le plus direct, mais l'itinéraire plus long et plus indirect que lui imposait la tradition.

Entre le Consistoire et les cancels de sorties de la Chalcè, il devait parcourir les trois quartiers des gardes, Candidats, Excubiteurs, Scholes; il devait accomplir certains actes rituels dans trois anciens oratoires constantiniens: le dôme à huit colonnes (I^{ère} Schole, Vieille Monnaie), situé dans les Courtines, les Lampes, situées au Tribunal des XIX Lits, les Saints Apôtres, situés dans les Scholes; il devait, en outre, procéder à des promotions sur le seuil de la grande porte des Excubiteurs, autrement dit, dans le tricline des Excubiteurs; enfin, il devait recevoir les hommages des factions dans trois stations: les Lampes, les Saints Apôtres et la Chalcè.⁷⁴ L'itinéraire de l'empereur, jalonné par des édifices et des stations, disposés çà et là, est donc assez compliqué et parfois déconcertant. L'empereur va et vient; il se dirige de l'est à l'ouest, du sud au nord, de l'est à l'ouest, du sud au nord et enfin de l'est à l'ouest. Ces détours et ces changements de direction déroutent tout d'abord, mais, à la réflexion, on se rend compte qu'ils sont obligatoires et nécessités par les exigences du protocole.

Les limites du tricline des Candidats fixées et sa position topographique déterminée, il faut suivre maintenant l'empereur dans le tricline des Excubiteurs.

II

LE TRICLINE DES EXCUBITEURS. Ὁ τρικλινος τῶν Ἐξκουβίτων. Τὰ Ἐξκουβίτα.

Les Excubiteurs formaient l'un des quatre détachements de la garde impériale, sous le commandement du Comte ou Domestique des Excubiteurs, haut personnage occupant le 17^e rang dans la hiérarchie des offices.¹ Le Domestique des Excubiteurs était en même temps démocrate des Verts de Péra, autrement dit, chef militaire de la faction des Verts. Son officium était celui des grands chefs militaires.² Le corps des Excubiteurs accompagnait l'empereur en campagne. Les Excubiteurs tenaient garnison à Constantinople et dans quelques villes d'Asie Mineure. Ils fournissaient un con-

⁷⁴ Cer. I, 1, 11—12.

¹ Cer. II, 52, 713.

² Cer. II, 52, 717.

tingent chargé de veiller à la sûreté du Grand Palais. Ce contingent occupait le quartier dit des Excubiteurs et s'élevait à 300 hommes, à l'époque de Justinien, au témoignage de Jean Lydus.³

Le Tricline des Excubiteurs, construit selon la tradition par Constantin I^{er},⁴ était limité au sud par le Tribunal, avec lequel il communiquait par une porte, à l'est par le tricline des Candidats, à l'ouest par celui des Scholes et au nord par les Courtines.

Au sud, le quartier des Excubiteurs touchait au Tribunal des XIX Lits. Le fait est certain; de nombreux textes prouvent que l'on passait directement des Excubiteurs au Tribunal et inversement. L'itinéraire-type du chapitre 1 du Livre 1⁵ montre l'empereur, à l'aller, traversant dans toute sa longueur, du nord au sud, le tricline des Excubiteurs, pour se rendre aux Lampes, oratoire situé dans le Tribunal; au retour, l'empereur après une station aux Lampes, passe dans le tricline des Excubiteurs.⁶ La situation des Lampes, dans le Tribunal même, est affirmée par plusieurs textes.⁷ Au chapitre 15 du Livre II,⁸ après avoir décrit la décoration du Tricline des Excubiteurs, le rédacteur passe à celle du Tribunal, ce qui indique la contiguïté des deux constructions. De même, sur le passage des ambassadeurs arabes, on voit les troupes former la haie dans le tricline des Excubiteurs jusqu'au Tribunal et se continuer ensuite à travers le Tribunal.⁹

La porte, qui faisait communiquer les Excubiteurs avec le Tribunal n'est pas spécialement mentionnée dans les textes, mais son existence est hors de doute. Les triclines des Candidats et des Scholaires étaient reliés au Tribunal chacun par une porte; il ne pouvait en être autrement du tricline des Excubiteurs. Dans un texte de la haute époque,¹⁰ on lit que lors du couronnement d'Héraclius le Jeune, tous les dignitaires étaient réunis au Tribunal; on ouvrit les portes de l'Arma, αἱ πύλαι τοῦ Ἀρματος, pour permettre à la garde palatine d'entrer et d'assister à la cérémonie. L'Arma désigne ici, semble-t-il, l'ensemble des quartiers militaires (Candidats, Excubiteurs, Scholes), situés sur le flanc nord du Tribunal et communiquant directement avec lui. Le Tribunal était, en effet, la grande place d'armes du Grand Palais, où se réunissaient, en certaines solennités, les troupes, les factions et le peuple.

A l'est, les Excubiteurs étaient limités par les Candidats, avec lesquels

³ J. Lydos, *De magistr.*, 134.

⁴ *Script. orig.* CP, II, 144. Sur les quartiers des Excubiteurs; cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de CP et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, 31—36.

⁵ Cer. I, 1, 11—12.

⁶ Cer. I, 1, 20.

⁷ Cer. I, 2, 35, 40 εἰς τὸ Τριβουνάλιον ἤγουν εἰς τοὺς Λύχνους. Cf. I, 1, 12, 20

⁸ Cer. II, 15, 572.

⁹ Cer. II, 15, 579.

¹⁰ Cer. II, 27, 628.

ils communiquaient directement par une porte, dont la situation a été précisée plus haut.

A l'ouest, les Excubiteurs étaient limités par les Scholes. Les deux quartiers étaient contigus. On voit, en effet, à l'aller, l'empereur, après avoir passé des Excubiteurs au Tribunal, passer immédiatement après du Tribunal dans les Scholes¹¹ et, au retour, passer des Scholes au Tribunal et de là aux Excubiteurs.¹² Au chapitre 15 du Livre II¹³ le rédacteur, après avoir décrit la décoration des Excubiteurs et du Tribunal, passe à celle des Scholes. La haie des troupes se continue sans interruption du Tricline des Excubiteurs à travers le Tribunal et le tricline des Scholes.¹⁴ Comme les trois quartiers des gardes s'appuyaient au Tribunal par le côté sud et comme ces quartiers se reliaient entre eux directement par des portes, ils étaient évidemment disposés parallèlement, le flanc ouest de l'un formant le flanc est de l'autre.

Au nord, le quartier des Excubiteurs ne touchait pas au mur d'enceinte du Grand Palais, dont il était séparé par une sorte de large avenue, reliant le quartier des Scholaires à celui des Candidats. Cette avenue, dépendance des Scholes, est appelée Courtines, par le Livre des Cérémonies. C'est par les Courtines que le tricline des Excubiteurs se liait à celui des Scholaires. Aucune autre porte de communication n'est indiquée entre les deux quartiers des gardes, qui, d'ailleurs, se reliaient indirectement entre eux, au sud, par le Tribunal.

La porte des Excubiteurs sur les Courtines est l'une des plus importantes de cette région du Grand Palais, tant à cause de sa position qu'en raison des actes que l'empereur devait y accomplir. Aussi est-elle très souvent citée dans le Cérémonial, sous des noms divers. Cette porte était munie d'une portière, βῆλον; elle avait un seuil élevé, πούλιπον, sur lequel l'empereur procédait à la promotion de certains officiers du corps des Excubiteurs. C'est devant cette porte que l'empereur montait à cheval, lorsqu'il sortait du Grand Palais et qu'il descendait de cheval à son retour. Selon l'étiquette, seul, en effet, l'empereur avait le droit de pénétrer à cheval à l'intérieur du Grand Palais.

La porte sur les Courtines des Excubiteurs est appelée de divers noms : ἡ μεγάλη πύλη τῶν Ἐξκουβιτῶν¹⁵, ou ἡ πύλη τῶν Ἐξκουβιτῶν¹⁶ ou encore αἱ χαλκαὶ πύλαι τῶν Κορτινῶν¹⁷ Comme aux principales portes du Grand Palais, on suspendait à l'occasion une portière à la porte des Excubiteurs.¹⁸ Cette

¹¹ Cer. I, 1, 12—13.

¹² Cer. I, 1, 19, 20.

¹³ Cer. II, 15, 572.

¹⁴ Cer. II, 15, 579.

¹⁵ Cer. I, 10, 84; I, 17, 99; I, 23, 136.

¹⁶ Cer. I, 17, 107.

¹⁷ Cer. I, 47, 239; I, 48, 252; I, 53, 265.

¹⁸ Cer. I, 47, 239; I, 48, 252; I, 53, 265.

porte avait un double seuil assez large, mentionné dans le Livre des Cérémonies sous le nom de τὸ μέγα πούλιπτον.¹⁹ Du tricline des Excubiteurs, on accédait par une marche à ce seuil et lorsqu'on l'avait traversé, on descendait également par une marche dans les Courtines. L'empereur, en effet, venant du tricline des Excubiteurs descend du seuil, dans les Scholes (ou Courtines): κατέλθων τὸ μέγα πούλιπτον καὶ εἰς τὰς Σχόλας εἰσελθών.²⁰

Les itinéraires entre le Consistoire et la Chalcè et réciproquement sont souvent très imparfaitement jalonnés, mais chaque fois que le Livre des Cérémonies fait mention de l'avertissement: κάπτατε, Δόμινε, donné par le Maître des Cérémonies à l'empereur, on peut être assuré que l'empereur a passé par le seuil de la porte des Excubiteurs. En effet, d'après le cérémonial, chaque fois que sur le trajet suivi par l'empereur il se trouvait une marche, le Maître des Cérémonies devait avertir le souverain et lui présenter la main, enveloppée par respect dans un pan de sa chlamyde, afin de l'aider à monter ou à descendre.²¹ Du Consistoire à la Chalcè le sol était plan. La seule marche à franchir était celle du seuil de la porte des Excubiteurs. C'est donc nécessairement devant cette marche que l'avertissement était donné.

Au chapitre 10 du Livre I,²² l'empereur se rend du Consistoire à la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes et, sur ce parcours, il reçoit l'avertissement traditionnel: κάπτατε, Δόμινε, devant une marche, κατὰ βάθρον. Cette marche ne peut être que celle du seuil de la porte des Excubiteurs. Au chapitre 28 du même livre,²³ l'empereur se rend de la Chalcè au Consistoire par les Scholes et les Excubiteurs et sur le trajet il reçoit le même avertissement. Il a dû également passer par la porte des Excubiteurs.²⁴ Lorsqu'un dignitaire nouvellement promu se rendait du Consistoire à la Chalcè, le comte des Admissions lui donnait, devant les portes de bronze, un avertissement analogue à celui que le Maître des Cérémonies adressait à l'empereur devant la porte des Excubiteurs. Le comte des Admissions dit tout d'abord: Στήτω. Un huissier tire aussitôt la portière et dit: λεβά, πατρίκιε στράτηγε, ὑπαρχε προφέτωρ, λὼκ οὐ ἐλὼκ;²⁵ avertissement que le comte des Admissions répète. Il s'agit évidemment de mots latins plus ou moins déformés, que l'on peut restituer ainsi: *Leva, patricie, e loco*, et traduire:

¹⁹ Cer. I, 23, 131.

²⁰ Cer. I, 23, 131.

²¹ Cer. I, 27, 149. Cf. Reiske, II, 175. En dehors du Grand Palais, il en était de même: I, 28, 158; I, 27, 149, 154; I, 18, 110.

²² Cer. I, 10, 73. La traduction de Vogt est inexacte et sa Note fausse (tome I, 66 note 2).

²³ Cer. I, 28, 159.

²⁴ Le mot κάπτατε, déformé parfois en καπλάτε (Cer. I, 18, 110; I, 27, 154; I, 28, 158, 159) n'est autre que le mot latin *captate*, prenez.

²⁵ Cer. I, 47, 239—240; I, 48, 252; I, 53, 265.

*Levez (le pied) ici, patrice.*²⁶ On avertissait ainsi les dignitaires de la présence d'une marche. Or, cette marche ne peut être que celle du seuil de la porte des Excubiteurs.

L'identité de la porte des Courtines avec la porte des Excubiteurs, admise par Ebersolt,²⁷ ne saurait faire de doute. Les deux portes en question étaient, en effet, pourvues d'un seuil auquel on accédait par une marche, comme on vient de le voir. Les deux portes conduisaient des Excubiteurs dans les Scholes ou inversement. Après avoir franchi la porte de bronze des Courtines, les nouveaux patrices, stratèges et préfets passaient dans les Scholes,²⁸ les Courtines faisant partie des Scholes. D'autre part, l'empereur, à l'aller après avoir franchi la porte des Excubiteurs, sort dans les Courtines.²⁹ Au retour, l'empereur, venant de la Chalcè, s'avance à travers les Courtines jusqu'à la porte des Excubiteurs, d'où il passe dans le tricline des Excubiteurs.³⁰ Du Consistoire l'empereur se rend à la porte des Excubiteurs, procède sur le seuil de la dite porte à des promotions et, la cérémonie terminée, descend du seuil et pénètre dans les Scholes.³¹

Parfois, dans les itinéraires abrégés, il n'est pas fait mention de la porte des Excubiteurs ou des Courtines, alors qu'il est certain cependant que ces portes ont dû être franchies. Ainsi, un démarque nouvellement nommé passe par le Consistoire et sort du Grand Palais par les Courtines.³² Ce personnage a évidemment suivi le même itinéraire que les autres dignitaires, patrices, stratèges et préfets. De même, l'empereur rentre au Grand Palais par la Chalcè et gagne l'église du Seigneur par les Courtines.³³ L'itinéraire, bien qu'imparfaitement jalonné, ne prête à aucune équivoque. L'empereur a évidemment passé par la porte des Excubiteurs. De même, au chapitre 18 du Livre I,³⁴ l'empereur, venant de la Chalcè, gagne le Consistoire par les Scholes et les Excubiteurs. La mention de l'avertissement: *κατάρτε, Δόμνην*, suffit pour indiquer qu'il a dû passer par la porte des Excubiteurs.

Ainsi, d'après ce qui précède, après avoir franchi la porte des Excubiteurs on débouchait dans les Scholes ou dans les Courtines, ce qui revient au même et, après avoir franchi la porte des Courtines, on débouchait pareillement dans les Scholes et évidemment dans la région des Courtines, comme le nom de la porte le démontre. L'identité de la porte des Excu-

²⁶ Reiske (II, 273) ne semble pas avoir bien saisi le sens de ces mots. La traduction d'A. Vogt: *Passez, patrice* est inexacte et incomplète.

²⁷ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 36.

²⁸ Cer. I, 47, 239—240; I, 48, 252; I, 53, 265.

²⁹ Cer. I, 17, 99.

³⁰ Cer. I, 10, 84; I, 17, 107; dans ce dernier texte, le passage à travers les Excubiteurs est sous-entendu.

³¹ Cer. I, 23, 130—131.

³² Cer. I, 55, 270.

³³ Cer. I, 10, 168.

³⁴ Cer. I, 18, 159.

biteurs avec la porte des Courtines résulte de cette constatation, ainsi que la position des Courtines dans les Scholes. Les Courtines étaient une simple région des Scholes.

C'est sur le seuil de la porte des Excubiteurs ou porte des Courtines que l'empereur procédait à l'occasion à la promotion des *scribônés*. C'est pourquoi la porte en question est souvent appelée: porte des Excubiteurs où sont promus les *scribônés*.³⁵ Les *scribônés* ne sont pas des scribes, mais des officiers supérieurs du corps des Excubiteurs, dont le grade correspond à celui des comtes dans le corps des Scholaires.³⁶ Le cérémonial de la promotion des *scribônés* est décrit au chapitre 23 du Livre I.³⁷ L'empereur se tenait sur le seuil de la porte des Excubiteurs; assisté du Maître des Cérémonies, le domestique des Excubiteurs amenait devant lui le *scribôné* à promouvoir; l'empereur lui remettait alors le bâton, insigne du commandement.

C'est devant la porte des Excubiteurs ou des Courtines, et par conséquent dans les Courtines, que l'empereur montait à cheval, lorsqu'il devait sortir du Grand Palais par la Chalcè; c'est également devant cette porte que l'empereur descendait de cheval, lorsqu'il rentrait par la Chalcè. Le protocole byzantin, qui accordait à l'empereur seul le privilège de pénétrer à cheval dans l'intérieur du Grand Palais ne semble pas être tombé en désuétude au cours des siècles.

Manuel I Comnène fit son entrée solennelle au Grand Palais « par la porte au delà de laquelle seuls les empereurs ont le privilège de descendre de monture ». ³⁸ A cette description, on reconnaît la porte de la Chalcè. Manuel I Comnène dut certainement descendre de cheval devant la porte des Excubiteurs. Après son couronnement, Andronic I Comnène traversa à cheval l'église du Christ Sauveur de la Chalcè.³⁹ Sortant du Grand Palais, Constantin IX Monomaque monta à cheval dans l'église du Christ Sauveur de la Chalcè.⁴⁰ Lors de la visite de Baudoin III, roi de Jérusalem, à Manuel I Comnène, le roi, par orgueil, ne descendit de cheval qu'à l'endroit où l'empereur descendait lui-même. Ce qui fut regardé comme un grave manquement à l'étiquette.⁴¹

Les frères mêmes de l'empereur n'étaient pas dispensés d'observer la règle.⁴² Le seuil élevé de la porte des Excubiteurs facilitait au surplus à l'empereur la descente de cheval; d'ailleurs, il eût été imprudent de fianchir à cheval le seuil, car le cheval était exposé à glisser. C'est ce qui arriva à Constantin Doukas, lors de son coup de main contre le Grand

³⁵ Cer. I, 10, 84; I, 17, 99, 107.

³⁶ Cer. II, 52, 716—717.

³⁷ Cer. I, 23, 130—131.

³⁸ Nicéas 69.

³⁹ Nicéas 353.

⁴⁰ Cedr. II, 556.

⁴¹ Cinnamus 185; cf. Du Cange, *Notae ad Villehard*, № 111.

⁴² Psellos, *Sathas*, IV, 249; E. Renauld, *Chronographie*, t. II, p. 128, ch. LXXI.

Palais. Il pénétra par la Chalcè jusqu'aux Excubiteurs; arrivé là son cheval, ayant glissé sur les dalles, s'abattit et livra ainsi son cavalier sans défense aux coups de ses adversaires.⁴³

Divers textes du Livre des Cérémonies montrent l'empereur montant à cheval à la porte des Excubiteurs. Ainsi, l'empereur monte à cheval à la porte des Excubiteurs où les scribonés sont promus et sort du Grand Palais par les Courtines et la Chalcè; les dignitaires ne montent à cheval qu'en dehors des Courtines.⁴⁴ Au retour, tous mettent pied à terre devant la Chalcè; l'empereur seul reste à cheval et se dirige par les Courtines à la porte des Excubiteurs, où les scribonés sont promus; c'est devant cette porte qu'il descend de cheval.⁴⁵ Dans un autre texte,⁴⁶ il est dit qu'au retour, l'empereur descend de cheval devant la Grande Porte du Tricline des Candidats; ailleurs encore,⁴⁷ il est dit que tous mettent pied à terre à la Chalcè et que seul l'empereur reste à cheval et passe par les Courtines pour gagner l'église du Seigneur. L'auteur du Cérémonial, pour éviter les répétitions, sous-entend la descente de cheval à la porte des Excubiteurs.

La position, les limites et les issues du tricline des Excubiteurs indiquées, il faut maintenant analyser l'itinéraire suivi par l'empereur à travers ce tricline. Lorsque l'empereur devait sortir à cheval du Grand Palais, il montait à cheval, nous l'avons vu, dans les Courtines à la porte des Excubiteurs; au retour, il descendait de cheval devant cette même porte pour rentrer au Grand Palais par les Excubiteurs. Du Consistoire l'empereur, par le Makron des Candidats, débouchait dans le tricline des Candidats, dont il longeait le flanc sud, séparé du Tribunal par un mur. L'empereur pénétrait alors dans les Excubiteurs par une porte percée dans le flanc ouest du Tricline des Candidats, porte que nous avons signalée précédemment. Une fois dans les Excubiteurs, l'empereur prenait la direction du nord et traversait le tricline dans toute sa longueur pour atteindre la porte des Excubiteurs sur les Courtines. Au retour, il suivait le même itinéraire en sens inverse.

Lorsque l'empereur sortait à cheval, il était, en effet, dispensé de s'arrêter à certaines stations, fixées par l'étiquette. Lorsque l'empereur sortait processionnellement à pied du Grand Palais, il était obligé par une étiquette inflexible d'accomplir, on l'a vu, certains actes rituels en divers oratoires, de procéder souvent à des promotions et enfin de recevoir les hommages des factions en diverses stations déterminées par une coutume

⁴³ Cedr. II, 280; Theoph. Cont. 383; cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 36 n. 4.

⁴⁴ Cer. I, 17, 99.

⁴⁵ Cer. I, 17, 107. Le mot ἔνδον indique clairement que l'empereur ne franchit pas la porte. Cf. I, 10, 84. D'après ce texte, après sa descente de cheval l'empereur pénètre dans le tricline des Excubiteurs pour gagner le Consistoire.

⁴⁶ Cer. I, 1, 32.

⁴⁷ Cer. I, 30, 168.

immémoriale.⁴⁸ L'itinéraire de l'empereur se trouvait ainsi jalonné par des stations disséminées çà et là dans des directions diverses. Pour obéir à l'étiquette, le souverain était donc obligé à de fréquents va et vient, comme l'itinéraire type du chapitre 1 du Livre 1 le montre.⁴⁹ D'après cet itinéraire, l'empereur se rend tout d'abord du Consistoire au Dôme à huit colonnes, édifice situé dans les Courtines, comme nous le montrerons plus loin. Dans ce trajet, l'empereur passe par le Makron des Candidats, où l'attend le clergé de l'église du Seigneur, et par le tricline des Candidats (côté sud longeant le Tribunal) et il pénètre par une porte dans le Tricline des Excubiteurs. Après avoir parcouru du sud au nord les Excubiteurs, l'empereur sort par la porte des Excubiteurs donnant sur les Courtines.⁵⁰

Le dôme à huit colonnes se trouvait dans les Courtines, à peu près en face de la porte des Excubiteurs. Après avoir fait ses dévotions dans ce sanctuaire et procédé, s'il y a lieu, aux promotions des comtes des Scholes, l'empereur doit se rendre aux Lampes, sa deuxième station obligatoire. Or, les Lampes étaient situées dans le Tricline, autrement dit, au sud des Excubiteurs et l'empereur se trouve précisément au nord de ce tricline. Il est donc obligé de refaire en sens inverse le chemin déjà parcouru et de traverser à nouveau les Excubiteurs, cette fois du nord au sud. C'est ce que le Livre des Cérémonies indique nettement par le mot *πάλιν*.⁵¹ Du tricline des Excubiteurs, l'empereur passe au Tribunal.⁵² Le Livre des Cérémonies ne signale pas la porte s'ouvrant des Excubiteurs sur le Tribunal. Mais l'existence de cette porte n'est pas douteuse, car les trois quartiers des Gardes communiquaient avec le Tribunal.⁵³ La porte du tricline des Candidats est indiquée par le Livre des Cérémonies;⁵⁴ il en est de même de la porte des Scholes sur le Tribunal.⁵⁵ L'omission de la porte des Excubiteurs sur le Tribunal est, du reste, sans importance, puisque la communication directe entre les Excubiteurs et le Tribunal est affirmée par le texte précité et par divers autres encore.⁵⁶

Lorsque l'empereur, venant du Dôme à huit colonnes, traversait de

⁴⁸ Cf. plus haut p. 96—97.

⁴⁹ Cer. I, 1, 11—12; cf. I, 23, 130—131.

⁵⁰ Si l'empereur doit procéder à une promotion de *scribons*, il doit s'arrêter un moment sur le seuil de la porte des Excubiteurs, avant de descendre dans les Courtines (I, 23, 130).

⁵¹ Cer. I, 1, 11, καὶ πάλιν ἀπὸ τῶν ἐκτίσε διέρχεται διὰ τοῦ τρικλίνου τῶν Ἐξκουβιτών.

⁵² Cer. I, 1, 12.

⁵³ Cer. II, 27, 628.

⁵⁴ Cer. I, 1, 20.

⁵⁵ Cer. I, 1, 27.

⁵⁶ Cer. I, 1, 20, où l'empereur passe des Lampes, c'est-à-dire du Tribunal dans les Excubiteurs pour gagner le Consistoire par le tricline des Candidats; Cer. II, 15, 579, la haie des troupes, sur le passage de l'ambassadeur arabe se continue sans interruption du Tricline des Excubiteurs dans le Tribunal, évidemment par la porte ouverte du tricline sur le Tribunal.

nouveau en grand appareil le tricline des Excubiteurs, pour se rendre au Tribunal, tous les porte-drapeaux, porte-enseignes, porte-trophées des quatre corps de la garde faisaient la haie sur son passage.⁵⁷ Sur la gauche du tricline, debout sur de longs bancs, divers fonctionnaires d'ordre subalterne acclamaient l'empereur, au moment où il allait passer dans le Tribunal.⁵⁸ Au retour ces mêmes personnages acclamaient de nouveau l'empereur, lorsque, venant du Tribunal, il débouchait dans les Excubiteurs pour gagner le tricline des Candidats et de là le Consistoire.⁵⁹

Lorsque l'empereur se rendait du Consistoire au Dôme aux huit colonnes, par le Makron, les Candidats, la porte des Candidats sur les Excubiteurs, les Excubiteurs, et la porte des Excubiteurs sur les Courtines, il traversait dans toute sa longueur le tricline des Excubiteurs, en suivant le flanc est de ce tricline. Dans cet itinéraire, les troupes ne faisaient pas la haie sur son passage et l'empereur n'était salué par aucune acclamation. Mais, lorsqu'il revenait du Dôme aux huit colonnes dans le tricline des Excubiteurs pour gagner le Tribunal et qu'il parcourait alors le tricline des Excubiteurs du nord au sud, en longeant évidemment le flanc ouest du tricline, les troupes formaient la haie sur son passage, comme on vient de le voir.

Par rapport à l'empereur, le flanc ouest constituait le flanc droit et le flanc est le flanc gauche. Les officiers subalternes debout sur leurs bancs occupaient la région gauche du tricline, par conséquent la région est. D'autre part, comme immédiatement après avoir reçu les ovations de ces officiers, l'empereur passait dans le Tribunal, il est probable que ces officiers se trouvaient à gauche de la porte qui menait des Excubiteurs au Tribunal. Cette supposition est confirmée par ce qui est dit plus loin par le Cérémonial.⁶⁰ Au retour, l'empereur est, en effet, acclamé par ces mêmes officiers, placés dans la même position, au moment où il débouche du Tribunal dans les Excubiteurs. Ces officiers n'ont pas acclamé l'empereur à l'aller, parce qu'ils ne se trouvaient pas sur son chemin; la porte par laquelle l'empereur venant du tricline des Candidats est entré dans les Excubiteurs était, en effet, à quelque distance de la porte des Excubiteurs sur le Tribunal. Ces explications, qui peuvent sembler un peu minutieuses, ont cependant un intérêt topographique.

L'itinéraire du chapitre 23 du Livre I⁶¹ reproduit, à quelques détails près, l'itinéraire du chapitre I, que nous venons d'analyser. L'empereur se rend directement du Consistoire par le tricline des Excubiteurs à la porte des Excubiteurs où sont promus les scribonés (ou porte des Courtines). Le trajet est exactement le même que celui du chapitre 1. Après avoir procédé

⁵⁷ Cer. I, 1, 11.

⁵⁸ Cer. I, 1, 11, 12.

⁵⁹ Cer. I, 1, 20.

⁶⁰ Cer. I, 1, 20.

⁶¹ Cer. I, 23, 130—132.

sur le seuil de la porte des Excubiteurs à une promotion de scribônés, l'empereur descend dans les Scholes (Courtines) pour se rendre à la Rotonde (Στρογγύλον) où il procède à la promotion des comtes des Scholes. La Rotonde, dont il est question ici, n'est autre, sous un nom différent, que le Dôme aux huit colonnes. La cérémonie terminée, l'empereur repasse par les Scholes pour se rendre à la cinquième Schole, où il reçoit les hommages de la faction Verte de Péra, assistée du Domestique des Scholes. Ensuite, l'empereur se rend dans les Scholes pour gagner la Chalcè, avec le cérémonial ordinaire. La V^e Schole, dont il est question ici, n'est autre que la station dite des Lampes, au Tribunal, comme nous le verrons plus loin.

Comme dans l'itinéraire du chapitre 1, l'empereur, du Dôme aux huit colonnes ou Rotonde, est sorti dans les Scholes (région des Courtines), a passé de nouveau par la porte des Excubiteurs, a traversé du nord au sud les Excubiteurs et a débouché dans le Tribunal, devant les Lampes, où a eu lieu la réception coutumière. Du Tribunal, l'empereur a ensuite gagné, par les Scholes la Chalcè, comme de coutume. Ce n'est, d'ailleurs, qu'à l'aller que l'empereur était tenu de faire ce long détour, pour visiter le Dôme aux huit colonnes dans les Courtines. Au retour, il en était dispensé. De la Chalcè il gagnait le Tribunal par les Scholes et après la réception des Lampes, il passait du Tribunal dans les Excubiteurs, d'où il débouchait dans le tricline des Candidats qu'il traversait en direction du Consistoire.⁶² De la porte du Tribunal sur les Excubiteurs à la porte des Excubiteurs sur les Candidats, le trajet était assez court. Au sortir de la première porte, l'empereur tournait à droite en direction de l'est et suivait un instant le flanc sud du tricline des Excubiteurs pour atteindre la seconde porte.

Lorsque l'empereur sortait à cheval du Grand Palais ou lorsqu'il y rentrait, comme il n'avait pas de formalités à remplir, l'itinéraire qu'il suivait était direct. Du Consistoire, il se rendait, comme on l'a vu, à la porte des Excubiteurs ou Courtines, où il montait à cheval. Il n'avait alors qu'à parcourir les Courtines en direction est ouest, pour atteindre la Chalcè.

Il est bien évident que chaque fois qu'il sortait à pied du Grand Palais, l'empereur n'était pas obligé de suivre l'interminable itinéraire, décrit aux chapitres 1 et 23 du Livre I. Cet itinéraire n'était obligatoire qu'aux jours de grandes fêtes. En temps ordinaire, l'empereur, lorsqu'il sortait à pied, suivait l'itinéraire qu'il avait coutume de suivre, lorsqu'il sortait à cheval. C'est ainsi que, le jour de la fête de l'Orthodoxie,⁶³ l'empereur se rendait sans pompe dans les catéchumènes de Sainte Sophie par la Magnaure et les passages supérieurs et qu'il rentrait à pied au Grand Palais par la petite porte du Chytos de la Chalcè. De là, par les Scholes et les Excubiteurs, l'empereur gagnait le Consistoire. Mais, sur ce trajet, l'avertissement par

⁶² Cer. I, 1, 19—20.

⁶³ Cer. I, 28, 157—159.

le Maître de cérémonies: *καπλάτε, Δόμνην*, indique que le souverain a dû passer par la porte des Excubiteurs et son seuil de la Chalcè. Le souverain a donc dû nécessairement passer par les Scholes et la région des Courtines. Après avoir franchi la porte des Excubiteurs ou Courtines, il a dû traverser du nord au sud les Excubiteurs et sortir des Excubiteurs dans les Candidats par la porte située vis à vis du Makron. Dans cet itinéraire, l'empereur n'a évidemment pas passé par le Tribunal, trajet inutile, du reste, puisque ce jour-là, il n'y avait pas de réception des factions.

Au chapitre 10 du Livre I,⁶⁴ l'empereur se rend du Consistoire à la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes et reçoit l'avertissement traditionnel: *καπτάτε Δόμνην*. Il a donc évidemment passé par le seuil de la porte des Excubiteurs. Mais, comme ce jour-là il y a réception des factions aux stations ordinaires (Lampes, Saints-Apôtres, Chalcè), l'empereur a dû passer par le Tribunal et suivre l'itinéraire compliqué des chapitres 1 et 10 du Livre I.

Lorsque l'empereur se rendait de la Magnaure à la Chalcè,⁶⁵ il passait nécessairement par la porte conduisant de la terrasse de la Magnaure au tricline des Candidats, de là, il gagnait la Chalcè par les Excubiteurs et les Scholes. Mais, comme il s'agit d'un jour ordinaire, *παγανή*,⁶⁶ il n'y a pas de réception des factions. L'empereur n'a donc pas en principe l'obligation de passer par les Lampes, autrement dit, par le Tribunal. L'itinéraire le plus direct aurait été de passer du tricline des Candidats dans les Courtines par la porte de bronze, déjà signalée,⁶⁷ mais, pour ne pas mécontenter les corps de la garde, l'empereur, chaque fois qu'il sortait du Grand Palais, par la Chalcè, avait grand soin de visiter les trois quartiers des Candidats, des Excubiteurs et des Scholaires. En passant directement des Candidats dans les Courtines pour gagner la Chalcè, l'empereur se serait dispensé de traverser les Excubiteurs, ce qui n'aurait pas manqué de blesser l'amour-propre de ces gardes. Pour éviter de pareils froissements d'amour-propre, l'empereur faisait un détour. Dans l'itinéraire actuel, l'empereur, de la porte de la terrasse de la Magnaure sur le tricline des Candidats, a dû traverser le tricline précité en direction du sud, pour pénétrer dans les Excubiteurs par la porte située en face du Makron des Candidats, afin d'en sortir soit au nord par la porte des Excubiteurs sur les Courtines, soit, au sud, par la porte s'ouvrant sur le Tribunal. Des Courtines il gagnait directement la Chalcè; du Tribunal il lui était également facile de gagner la Chalcè par les Saints Apôtres et les Scholes.

Comme les textes ne précisent ni le passage par le Tribunal ni le passage par le seuil de la porte des Excubiteurs sur les Courtines, il est assez difficile de préciser l'itinéraire suivi. Quoi qu'il en soit, il semble que

⁶⁴ Cer. I, 10, 73.

⁶⁵ Cer. I, 27, 155. Cf. II, 10, 547.

⁶⁶ Cer. II, 10, 548.

⁶⁷ Cer. II, 15, 578; cf. I, 1, 32.

l'empereur a dû passer par la porte des Excubiteurs sur les Courtines. L'itinéraire était, en effet, plus court. D'autre part, l'empereur n'avait aucune raison de passer par le Tribunal, puisqu'il n'y avait pas de réception de factions aux Lampes et aux Saints Apôtres. Enfin, lorsque l'empereur rentrait à pied sans pompe au Grand Palais, par la Chalcè, il passait par les Courtines et par la porte des Excubiteurs.⁶⁸

Les patrices, stratèges, préfets et autres dignitaires nouvellement promus, se rendaient du Consistoire, par le Makron des Candidats à la porte de bronze des Courtines, nécessairement par le tribunal des Candidats et par celui des Excubiteurs; ils franchissaient le seuil de ladite porte et passaient dans les Scholes (région des Courtines); ensuite, ils devaient passer par les stations des factions, où ils étaient acclamés. Lorsque le nouveau dignitaire était promu un jour de procession solennelle à Sainte-Sophie, il devait passer devant les trois stations des factions à l'intérieur du Grand Palais: les Lampes, au Tribunal, station des Bleus de Péra avec leur chef militaire, le Domestique des Scholes ou démocrate des Bleus; les Saints-Apôtres, dans les Scholes, station des Verts de Péra, avec leur chef militaire, le Domestique des Excubiteurs ou démocrate des Verts; la Chalcè, à l'intérieur, près de la porte menant des Scholes au dit vestibule, station des Bleus de Péra, avec le Domestique des Scholes ou démocrate des Bleus.⁶⁹ Le nouveau dignitaire devait donc suivre le même itinéraire compliqué que suivait l'empereur en pareille circonstance.⁷⁰

Si la promotion avait lieu un jour ordinaire, le nouveau dignitaire, sortant du Grand Palais, était également acclamé seulement en deux stations des factions, mais la première station où il était reçu, était celle des Saints-Apôtres, dans les Scholes. La réception était faite par les Verts commandés non par leur chef militaire, le Domestique des Excubiteurs ou démocrate des Verts, mais par leur chef civil, le démarque des Verts. La deuxième réception avait lieu à la Chalcè par les Bleus, commandés non pas par leur chef militaire, le Domestique des Scholes ou démocrate des Bleus, mais par leur chef civil, le démarque des Bleus. La présence des démarques, remplaçant les démocrates, lors des réceptions des nouveaux dignitaires, est attestée par de nombreux textes.⁷¹

Ainsi, pour les patrices, deux réceptions seulement avaient lieu: en temps normal, la première aux Saints Apôtres dans les Scholes par les Verts et leur démarque, la seconde à la Chalcè par les Bleus et leur démarque; les jours de procession, la première aux Lampes, par les Bleus et leur démarque, la seconde aux Saints Apôtres dans les Scholes par les Verts et leur démarque. Le fait que ce soient les Verts, qui fassent la pre-

⁶⁸ Cer. I, 28, 159.

⁶⁹ Cer. I, 48, 252, scholie 10. Ce sont les démarques et non les démocrates qui reçoivent les nouveaux dignitaires.

⁷⁰ Cer. I, 1, 11, 12; I, 23, 130—132.

⁷¹ Cer. I, 47, 240; I, 48, 250, 252, scholie 10, 253; I, 50, 260; I, 52, 267, scholie 3.

mière réception, s'explique par le fait que les stations étaient la propriété des factions et ne pouvaient être occupées que par leurs titulaires.⁷²

Les nouveaux dignitaires, au moins ceux de rang élevé, étaient tenus par la tradition d'aller allumer des cierges dans diverses églises du Grand Palais (Saint Etienne de l'Hippodrome et l'église du Seigneur) et en certains lieux, comme le Consistoire, où se trouvait une croix.⁷³ La *zôstê* n'avait pas à se rendre à Saint Etienne de l'Hippodrome, mais, comme elle passait très certainement par l'église du Seigneur et le Consistoire pour gagner le Makron des Candidats, il est à supposer qu'en sa qualité de patricienne, elle allait allumer des cierges à l'église du Seigneur et au Consistoire. Le chapitre 50⁷⁴ ne fait pas allusion à cette formalité; c'est, très vraisemblablement, une simple omission.

Le Préfet, étant donné le cérémonial de sa promotion, ne semble pas avoir été tenu de se rendre à Saint Etienne de l'Hippodrome, mais il est très probable qu'il devait allumer des cierges au Consistoire et à l'église du Seigneur, bien que le Cérémonial n'en parle pas.⁷⁵ Le Préfet était, du reste, un fonctionnaire et non un dignitaire. Si, lors de sa nomination comme Préfet, il recevait le titre de patrice, il était alors tenu d'accomplir toutes les formalités imposées aux autres patrices.⁷⁶ Lorsque le Préfet se rendait du Consistoire à la Chalcè, il allait directement d'abord aux portes de bronze des Courtines, puis aux Lampes, où il était reçu par les Bleus et de là aux Scholes (Saints Apôtres), où il était reçu par les Verts.⁷⁷

Ainsi il semble que pour lui la première réception fût aux Lampes, alors que pour les patrices la première réception avait lieu ordinairement aux Saints Apôtres par les Verts et la seconde à la Chalcè par les Bleus.⁷⁸ C'est par erreur que le Cérémonial attribue la première réception aux Bleus et la seconde aux Verts. Le chapitre parallèle corrige, du reste, cette erreur. On voit, en effet, la première réception faite par les Verts aux

⁷² Cf. R. Guiland, *Les factions à Byzance*. *Επετηρίς Ἐκ. Βουλ. Σπ.* XXI (1953) 15—26.

⁷³ Cer. I, 47, 239 (St. Etienne de l'Hippodrome, Consistoire, église du Seigneur); I, 48, 249—250 (St. Etienne de l'Hippodrome, Consistoire [l'église du Seigneur omise]); I, 48, 251 (St. Etienne de l'Hippodrome, Consistoire, église du Seigneur); I, 55, 270 (démarche) (Consistoire, église du Seigneur).

⁷⁴ Cer. I, 50, 260.

⁷⁵ Cer. I, 52, 53.

⁷⁶ Cer. I, 51, 263.

⁷⁷ Cer. I, 53, 265—267.

⁷⁸ Cer. I, 47, 240, où les Bleus ne sont mentionnés qu'en second lieu; I, 47, 242, où il est dit que les factions se rendent dans les Scholes pour y recevoir les patrices. (Réception des S^{ts} Apôtres et de la Chalcè, car il n'est pas question du Tribunal où se trouvaient les Lampes); I, 48, 250, où la première réception est faite à la station où l'empereur allume des cierges pour la troisième fois (il s'agit évidemment de la réception des Saints Apôtres par les Verts. L'empereur allumait, en effet, des cierges une première fois au Dôme aux huit colonnes, une seconde fois aux Lampes, une troisième fois aux Saints Apôtres.)

Saints Apôtres dans les Scholes et la seconde à la Chalcè par les Bleus.⁷⁹ Une scholie⁸⁰ déclare, au surplus, qu'exceptionnellement, les jours de procession, la première réception a lieu aux Lampes par les Bleus et la seconde aux Scholes (Saints Apôtres) par les Verts. En temps normal, il en était donc autrement.

Tous ces itinéraires, qui semblent compliqués, se rapportent aux itinéraires types des chapitres 1 et 23. Du Consistoire les patrices et autres dignitaires se rendaient à la porte des Courtines (porte des Excubiteurs), passaient dans les Courtines par le seuil de ladite porte, rentraient dans le tricline des Excubiteurs par la même porte, traversaient le tricline en direction du sud, passaient dans le Tribunal (où ils étaient reçus les jours de procession par les Bleus à la station des Lampes), du Tribunal se rendaient aux Scholes où ils étaient reçus par les Verts aux Saints Apôtres. De là, ils entraient dans la Chalcè, où ils étaient reçus par les Bleus et sortaient enfin par la Chalcè.

Ils suivaient, en somme, l'itinéraire emprunté par les empereurs les jours de fête. Très probablement, bien que les textes ne le disent pas, les nouveaux dignitaires devaient visiter le Dôme aux huit colonnes et c'est pour cette raison qu'ils vont d'abord dans les Courtines. Il est également probable qu'ils devaient visiter les Lampes, même s'il n'y avait pas à cette station une réception faite par les Bleus. Comme ils devaient nécessairement passer par les Saints Apôtres, où avait lieu la réception des Verts, pour se rendre des Courtines à cette station, située dans les Scholes, du côté du Tribunal, ils avaient aussi bon compte à traverser de nouveau les Excubiteurs, pour gagner les Saints Apôtres par le Tribunal qu'à parcourir les Courtines pour remonter ensuite par les Scholes dans la direction du sud jusqu'aux Saints Apôtres et de là revenir sur leurs pas afin d'atteindre la Chalcè.

Le Livre des Cérémonies⁸¹ déclare que les nouveaux patrices se rendent du Grand Palais à la Grande Eglise par les Scholes et les stations des factions *διὰ τῶν Σχολῶν καὶ τὰς δοχὰς τῶν μερῶν*, ce qui précise le trajet. Dans tous les itinéraires, où l'on doit passer par les stations des factions, on devait passer par les Lampes avant de passer par les Saints Apôtres et par la Chalcè. Dans ce texte, les Excubiteurs ne sont pas mentionnés, mais on sait par le chapitre 48⁸² que les nouveaux patrices passaient par les Excubiteurs et par les Scholes.

Ces omissions sont fréquentes dans le Livre des Cérémonies, qui se contente le plus souvent de jalonner avec plus ou moins de détails les itinéraires pour éviter de constantes répétitions. C'est ainsi que l'on voit le nouveau Préfet sortir du Grand Palais par les Excubiteurs et les Scholes

⁷⁹ Cer. I, 48, 252.

⁸⁰ Cer. I, 48, 252.

⁸¹ Cer. I, 47, 242.

⁸² Cer. I, 48, 250.

et être acclamé sur son parcours par la foule.⁸³ Dans le chapitre parallèle, les Excubiteurs ne sont pas mentionnés, mais il est question de la porte des Courtines des Scholes, de la réception des Bleus aux Lampes et de celle des Verts dans les Scholes (Saints Apôtres).⁸⁴ L'itinéraire est exactement le même, mais il est différemment jalonné. En résumé, on peut dire que, de quelque façon dont les itinéraires sont jalonnés, les nouveaux dignitaires suivaient pour sortir du Grand Palais l'itinéraire-type, décrit aux chapitres 1 et 23 du Livre I. La seule différence est que la réception devant les Lampes était souvent supprimée.

Quant aux démarques, simples fonctionnaires occupant les 57^e et 58^e rangs dans la hiérarchie des offices,⁸⁵ il semble qu'ils n'aient pas été reçus par les factions aux stations du Grand Palais, mais seulement aux stations échelonnées en dehors du Grand Palais, de la Chalcè au Mîlion.⁸⁶ Du Consistoire les démarques promus sortaient du Grand Palais par les Courtines, διὰ τῶν Κορτινῶν, acclamés ἀπὸ τῆς χαλκῆς μέχρι τοῦ Μιλίου. Il n'est question ni de la réception des Lampes ni de celles des Saints Apôtres, et de la Chalcè. Il est donc probable que les démarques, après avoir franchi la porte des Courtines et débouché dans les Courtines, les suivaient jusqu'à la Chalcè, sans remonter au Tribunal. Ils ont suivi très vraisemblablement l'itinéraire direct que les empereurs empruntaient lorsqu'ils sortaient à cheval du Grand Palais.⁸⁷

Les Courtines. Αἱ Κορτίναι.

Ebersolt⁸⁸ a identifié la porte des Excubiteurs avec la porte des Courtines.⁸⁹ Labarte⁹⁰ avait déjà signalé cette identité, qui ne semble pas douteuse. Les Courtines faisaient partie des Scholes, dont elles n'étaient qu'une région ou qu'une prolongation; très souvent, du reste, le Livre des Cérémonies ne distingue pas celles-ci des Scholes. Ainsi, l'empereur, arrivé à la grande porte des Excubiteurs, en franchit le seuil et pénètre dans 'es Scholes.⁹¹ Il s'agit évidemment de la région des Courtines, car la porte des Excubiteurs s'ouvrait sur les Courtines.⁹² Le nom de porte des Courtines donné à la porte des Excubiteurs est au surplus significatif.

Les Courtines étaient limitées au sud par les Excubiteurs, à l'est par les Candidats, au nord par le mur d'enceinte du Grand Palais et à l'ouest

⁸³ Cer. I, 52, 264.

⁸⁴ Cer. I, 53, 265, 266, 267.

⁸⁵ Cer. II, 52, 714.

⁸⁶ Cer. I, 55, 270.

⁸⁷ Cer. I, 10, 84; I, 17, 99; I, 30, 168.

⁸⁸ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 36.

⁸⁹ Cer. I, 47, 239; I, 48, 252; I, 53, 265.

⁹⁰ J. Labarte, *Le palais impérial*..., 120.

⁹¹ Cer. I, 23, 130—131.

⁹² Cer. I, 10, 84; I, 17, 99 et 107.

par le quartier des Scholes, avec lequel elles communiquaient librement; aucune clôture n'est signalée de ce côté. La situation des Courtines entre les trois quartiers militaires est évidente. Les Courtines, en effet, étaient reliées directement aux Excubiteurs par une porte dite des Excubiteurs ou des Courtines, comme on l'a vu; elles l'étaient aussi aux Candidats par la porte dite des Candidats, comme il a été dit plus haut; enfin, elles étaient reliées aux Scholes proprement dites, puisque les Courtines étaient traversées pour gagner la Chalcè, qui touchait aux Scholes par ses flancs est et sud. Les Candidats et les Scholes s'appuyaient aux remparts du Grand Palais, sur une partie de leur côté nord; les Courtines, qui bordaient le flanc nord des Excubiteurs et reliaient la région nord-est des Scholes à la région nord-ouest des Candidats, s'appuyaient donc également sur le mur d'enceinte.

En résumé, on donnait le nom de Courtines à la région des Scholes qui longeait au nord les Excubiteurs pour rejoindre les Candidats. Comme le corps des Candidats dépendait du tagma des Scholes, il était naturel que les quartiers affectés à ces deux corps de troupes fussent en communication directe.

La raison de l'appellation *Courtines* n'apparaît pas clairement. L'explication proposée par Labarte (*murorum lorica inter duas turres*, front de murailles entre deux tours)⁹³ n'est nullement satisfaisante et a été écartée avec raison par Bjeljaev.⁹⁴ L'explication avancée par Ebersolt⁹⁵ ne semble exacte qu'en partie. Rien ne permet de supposer que la région des Courtines ait été bordée d'une double colonnade à rideaux,⁹⁶ mais il se peut fort bien que la région en question ait tiré son nom des portières suspendues à la porte des Excubiteurs et à celle des Candidats, qui était toute voisine.⁹⁷ Par suite de sa fausse interprétation du mot *κορτίνας* Labarte, comme le montre son Plan, fait des Courtines une immense cour, divisée en deux parties, allant de la Chalcè jusqu'à la Magnaure et à l'église du Seigneur, en longeant le mur d'enceinte du Grand Palais, conception qu'aucun texte ne justifie. La position attribuée par Ebersolt sur son Plan aux Courtines semble elle aussi très discutable.

Deux édifices se trouvaient dans les Courtines: le Dôme aux huit colonnes, sur lequel nous reviendrons plus loin, et l'écurie aux mules. Cette dernière, citée au Livre II du Cérémonial,⁹⁸ était très proche du Dôme aux huit colonnes. Les deux édifices sont, en effet, mentionnés en même

⁹³ J. Labarte, *Le palais impérial*..., 118.

⁹⁴ D. F. Beljaev, *Byzantina*, I. St-Petersbourg (1892) 128. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 36, n. 4.

⁹⁵ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 35—36.

⁹⁶ L. de Beylié, *L'habitation byzantine*. Grenoble-Paris, 1902, 151; cf. Preger, *Script*, orig. CP II, 185: ἐπὶ τοὺς κίονας μετὰ κρυφίων καὶ κορτίνας.

⁹⁷ Comme le fait remarquer fort justement J. Ebersolt (*Le Grand Palais*, p. 36, n. 1), les mots βῆλον et κορτίνας sont synonymes (Cer. I, 1, 18; I, 9, 68; I, 10, 70; I, 41, 210, 214; I, 46, 232. Cf. aussi I, 27, 152: βῆλα καὶ κορτίνας.

⁹⁸ Cer. II, 15, 572.

temps et placés dans le voisinage immédiat du tricline des Candidats et de celui des Excubiteurs. Ils ne faisaient pas partie du tricline des Candidats, car le soin de les décorer était confié à un autre fonctionnaire, le sacellaire ou trésorier au lieu du Préfet; ils ne faisaient pas partie non plus du tricline des Excubiteurs, puisque nous savons qu'il fallait sortir de ce tricline par une porte pour y accéder.

Dans la haie formée sur le passage des ambassadeurs arabes,⁹⁹ les troupes sont échelonnées en dehors de la porte de bronze du tricline des Candidats, dans la I^{ère} Schole (Dôme aux huit colonnes) et dans le tricline des Excubiteurs jusqu'au Tribunal. La porte des Candidats, on l'a vu, s'ouvrait sur les Scholes (région des Courtines). La I^{ère} Schole et l'écurie aux mules, toute voisine, devaient donc se trouver dans ces parages et tout près de la porte des Excubiteurs.

Les Courtines apparaissent, dans le Cérémonial, comme un lieu de passage. A l'aller, l'empereur les traversait à cheval, en direction est-ouest, pour se rendre de la porte des Excubiteurs à la Chalcè.¹⁰⁰ Au retour, il les traversait également à cheval en direction ouest-est, pour se rendre de la Chalcè à la porte des Excubiteurs.¹⁰¹ Le plus souvent, l'empereur ne faisait que les traverser dans leur longueur du sud au nord, pour se rendre de la porte des Excubiteurs au Dôme aux huit colonnes. Ensuite, il revenait sur ses pas, pour rentrer dans les Excubiteurs par la porte des Excubiteurs.¹⁰² Les dignitaires nouvellement promus ne faisaient également qu'une courte station dans les Courtines, pour rentrer aussitôt dans les Excubiteurs, d'où ils gagnaient le Tribunal.

La région des Courtines correspondait seulement au saillant formé par les Scholes le long du flanc nord des Excubiteurs. De la Chalcè, on traversait donc les Scholes avant d'arriver dans la région des Courtines; de même, de la porte des Excubiteurs, après avoir parcouru les Courtines, on passait dans les Scholes pour atteindre la Chalcè. La région des Courtines se trouvait exactement en face de la porte des Scholes sur la Chalcè. L'empereur, de la porte des Excubiteurs, marchait donc en ligne droite de l'est à l'ouest pour gagner la porte des Scholes sur la Chalcè, et inversement, il marchait en ligne droite de l'ouest à l'est de la porte de la Chalcè sur les Scholes, pour gagner la porte des Excubiteurs. Les Courtines s'appuyaient en effet, aux murs d'enceinte nord du Grand Palais, dont la Chalcè occupait l'angle nord-ouest.

Les trois oratoires constantiniens

Dans les quartiers militaires avoisinant la Chalcè, et au Tribunal, les textes signalent l'existence de trois antiques oratoires: le Dôme ou coupole

⁹⁹ Cer. II, 15, 578—579.

¹⁰⁰ Cer. I, 17, 99.

¹⁰¹ Cer. I, 10, 84; I, 17, 107.

¹⁰² Cer. I, 1, 11; I, 23, 31.

aux huit colonnes, les Lampes et les Saints Apôtres. Ces trois édifices, dont deux au moins furent construits par Constantin le Grand, d'après la tradition,¹⁰³ servaient sans doute, primitivement de chapelles aux soldats de la Garde.

La tradition attribue également à Constantin le Grand la construction des Scholes, des Excubiteurs et du Tribunal,¹⁰⁴ mais on ignore la disposition et les limites exactes de ces diverses régions, à cette époque. L'incendie, lors de la révolte Nika en 532, détruisit les quartiers militaires.¹⁰⁵ Justinien I les fit reconstruire sur un plan nouveau.¹⁰⁶ Par suite de la division nouvelle des quartiers et de l'extension probable du Tribunal, les trois oratoires, primitivement situés dans les Scholes, se trouvèrent séparés les uns des autres et répartis un peu au hasard. C'est ainsi que le Dôme aux huit colonnes se trouva dans les Courtines, les Lampes dans le Tribunal, et les Saints Apôtres dans les Scholes, contre le Tribunal. Le corps des Scholaires formait primitivement sept sections, au témoignage de divers chroniqueurs et du Livre des Cérémonies.¹⁰⁷ Chaque section devait avoir son oratoire.

Le Livre des Cérémonies nous apprend que le Dôme aux huit colonnes était l'oratoire de la 1^{re} Schole¹⁰⁸ et que les Lampes étaient l'oratoire de la 5^e Schole.¹⁰⁹ Un texte d'Agathon fait allusion à une ikône placée entre la 4^e et la 6^e Scholes, probablement dans quelque oratoire voisin.¹¹⁰ Cette ikône fut enlevée sur l'ordre de Philippikos, en 711.

L'église des Saints Apôtres était très certainement l'oratoire primitif de l'un des corps de la Garde, peut-être celui des Protecteurs, remplacés à une époque indéterminée par les Excubiteurs. C'est, en effet, aux Saints Apôtres, dans les Scholes, que le Domestique des Excubiteurs, en sa qualité de démocrate des Verts, recevait l'empereur.

D'après l'étiquette, l'empereur, lorsqu'il sortait en procession du Grand Palais, devait visiter les trois antiques oratoires constantiniens, que l'incendie de 532 avait, sans doute, épargnés ou qui furent reconstruits par Justinien I. La position, qu'occupaient ces trois édifices vénérables obligeait l'empereur à faire de longs détours pour sortir du Grand Palais. L'itinéraire compliqué qu'il devait suivre a dérouté les commentateurs et les a amenés à commettre de graves erreurs topographiques, comme nous allons le voir.

¹⁰³ Preger, *Script. orig. CP*, II, 144.

¹⁰⁴ Preger, *op. cit.*, II, 144.

¹⁰⁵ Proc. de Bel. Pers. 121; Malalas 474; Chron. Pasc. 621; Theoph. 283 de Boor, 184.

¹⁰⁶ Proc. de aedif. 202.

¹⁰⁷ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 28, n. 2.

¹⁰⁸ Cer. I, 1, 11; I, 1, 8 (scholie).

¹⁰⁹ Cer. I, 23, 131.

¹¹⁰ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 29.

Le Dôme aux huit colonnes. Ὁ ὀκτακίονος θόλος.

Le Dôme ou coupole aux huit colonnes, est appelé aussi I^{ère} Schole ή πρώτη Σχολή et ancienne Monnaie ή παλαιά Χαραγή.¹¹¹ La raison de cette dernière appellation nous est inconnue. L'édifice est également qualifié de Rotonde, τὸ Στρογγύλον.¹¹² L'identité de la Rotonde avec le Dôme aux huit colonnes ne peut faire de doute; la situation est la même.¹¹³ Le Dôme aux huit colonnes était décoré d'une magnifique croix en argent.¹¹⁴

C'est très certainement cet oratoire que les Patria¹¹⁵ désignent sous l'expression ὁ θόλος τῆς ἐπταλύχνου, à cause du chandelier à sept branches qu'on y conservait. C'est également cet oratoire qu'une scholie du Livre des Cérémonies appelle ή καλουμένη ἐπτακάνδηλος (θόλος).¹¹⁶ Le scholiaste fait allusion aux trois croix du baptistère de l'oratoire de la Sainte Trinité et dit que, les jours de fêtes, deux de ces croix étaient transportées, l'une au Dôme aux huit colonnes, I^{ère} Schole ou Vieille Monnaie, l'autre aux Lampes; il ajoute: « là, en effet, en face des Lampes (il s'agit sans aucun doute de l'édifice) s'élève (le Dôme) du chandelier à sept branches ».

Sur la foi de cette scholie, Labarte¹¹⁷ et Ebersolt¹¹⁸ supposent que l'oratoire des Lampes était décoré d'un chandelier à sept branches. Or le texte fait allusion non au chandelier lui-même, mais à un édifice décoré dudit chandelier, comme le prouve le passage des Patria. Cet édifice situé à l'intérieur des Scholes, ἔσωθεν τῶν Σχολῶν, ne peut donc être identifié avec les Lampes, situées dans le Tribunal. Cette constatation a son importance, car elle permet de préciser la situation du Dôme aux huit colonnes par rapport aux Lampes.

Les deux édifices se faisaient exactement vis à vis, ἀντικα. Le premier était au nord (dans les Courtines) et le second au Tribunal, à proximité de la porte qui s'ouvrait des Excubiteurs sur le Tribunal. Comme beaucoup

¹¹¹ Cer. I, 1, 11; I, 1, 8 (scholie). Cf. II, 15, 572, 579.

¹¹² Cer. I, 23, 131.

¹¹³ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 29 et n. 5.

¹¹⁴ I, 1, 11.

¹¹⁵ Preger, *Script. orig. CP*, II, 144 déclare que l'édifice, qui existait encore au XI^e siècle, se trouvait dans les Scholes; il ne peut donc être question des Lampes, situées au Tribunal.

¹¹⁶ Cer. I, 1, 8, scholie 2.

¹¹⁷ J. Labarte, *Le Palais impérial*, p. 62.

¹¹⁸ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 33. Il a parfaitement reconnu (p. 29, n. 5) l'identité de la θόλος τῆς ἐπταλύχνου des Patria avec le dôme aux huit colonnes du Livre des Cérémonies ainsi que la présence dans l'oratoire d'un chandelier à sept branches. Il est singulier qu'il n'ait pas songé à identifier l'ή καλουμένη ἐπτακάνδηλος de la scholie des Cérémonies avec l'oratoire cité par les Patria. La présence d'un chandelier à sept branches dans le dôme aux huit colonnes et dans les Lampes apparaît comme un fait assez étrange et aurait prêté à confusion. On ne voit pas pourquoi l'un des oratoires aurait tiré son nom du chandelier qui le décorait et non l'autre. Le mot ἐκεῖσε signifie: dans cette région et ne marque pas une proximité immédiate.

d'autres édifices du Grand Palais, le Dôme aux huit colonnes, suivant les époques et les écrivains, était désigné sous de nombreux noms.

Le Dôme aux huit colonnes apparaît comme un édifice circulaire, *στρογγύλον*¹¹⁹ recouvert d'une coupole,¹²⁰ *θόλος* ou *τροῦλλος*,¹²¹ supportée par des arcs, *καμάραι*¹²² appuyés sur une colonnade de huit colonnes. Lorsque l'empereur sortait du Grand Palais, il allumait des cierges et faisait ses dévotions dans l'oratoire précité.¹²³ C'est là également qu'il procédait à la promotion des Comtes des Scholes et autres officiers.¹²⁴ Le Dôme aux huit colonnes s'élevait dans les Scholes. Le témoignage des Patria est formel;¹²⁵ il est d'ailleurs confirmé par divers passages du Livre des Cérémonies.

A Noël, l'empereur franchissait le seuil de la porte des Excubiteurs et pénétrait dans les Scholes pour se rendre à la Rotonde et procéder à la promotion des comtes des Scholes.¹²⁶ La promotion des scribonés, officiers du corps des Excubiteurs ayant lieu dans le quartier des Excubiteurs, il était naturel que la promotion des officiers du corps des Scholes ait lieu dans le quartier des Scholaires.

Par la porte des Excubiteurs on débouchait dans les Scholes, comme on l'a vu; mais la région des Scholes, située devant le porte des Excubiteurs était généralement désignée sous le nom de Courtines, comme on l'a dit. L'empereur, à l'aller, rappelons-le, montait à cheval à la porte des Excubiteurs et traversait les Courtines pour gagner la Chalcè,¹²⁷ et, au retour, il traversait les Courtines pour arriver à la porte des Excubiteurs, où il descendait de cheval.¹²⁸ La porte des Excubiteurs était appelée aussi, rappelons-le également, porte des Courtines, parce qu'elle s'ouvrait des Excubiteurs sur la région des Scholes, appelée Courtines.

De la porte des Excubiteurs, l'empereur n'avait que quelques pas à faire pour atteindre le Dôme aux huit colonnes, qui par conséquent ne pouvait être situé que dans les Courtines, très probablement à peu près en face de la porte des Excubiteurs. Le Dôme aux huit colonnes était très près du triclina des Candidats.

Le chapitre 15 du Livre II du Cérémonial,¹²⁹ après avoir décrit la décoration du tricline des Candidats, parle aussitôt de la décoration de l'écurie aux mules et de la 1^{ère} Schole (Dôme aux huit colonnes) et passe

¹¹⁹ Cer. I, 23, 131.

¹²⁰ Cer. I, 1, 8, scholie 2.

¹²¹ Cer. II, 15, 572.

¹²² Cer. I, 23, 131. Le mot *καμάρα* est, d'ailleurs, assez vague et désigne aussi bien l'arc d'une voûte que la voûte elle-même. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 24, n. 5.

¹²³ Cer. I, 1, 11; I, 23, 131.

¹²⁴ Cer. I, 23, 131.

¹²⁵ Preger, *Script. orig. CP*, II, 144.

¹²⁶ Cer. I, 23, 131.

¹²⁷ Cer. I, 17, 99.

¹²⁸ Cer. I, 10, 84; I, 17, 107; I, 30, 168...

¹²⁹ Cer. II, 15, 572.

ensuite à celle des Excubiteurs et du Tribunal. L'auteur décrit la décoration des salles dans l'ordre dans lequel les salles étaient parcourues par le cortège. Du chapitre 15 il résulte que la I^{ère} Schole ou Dôme des huit colonnes devait être située en face et probablement un peu à l'est de la porte des Excubiteurs. Les Lampes, on le verra, situées dans le Tribunal, se trouvaient également à proximité de la porte qui menait des Excubiteurs au Tribunal et un peu à l'est de cette porte. En conséquence, l'oratoire des Lampes et celui du Dôme aux huit colonnes se faisaient vis à vis et n'étaient séparés l'un de l'autre que par le quartier des Excubiteurs. Ainsi se justifie le mot ἀντικρυ de la scholie du Livre des Cérémonies.

La proximité du Dôme aux huit colonnes avec le tricline des Candidats et celui des Excubiteurs ressort nettement des textes précités; mais, comme d'autre part, l'oratoire était incontestablement situé dans les Scholes, il ne pouvait s'élever que dans la région des Scholes, qui rejoignait le tricline des Candidats, en longeant celui des Excubiteurs, c'est-à-dire dans les Courtines. Labarte¹³⁰ situe le Dôme dans les Candidats, ce qui est une erreur; Reber et Bjeljaev rapprochent avec raison le Dôme du quartier des Candidats;¹³¹ Paspatis le place au milieu des Scholes¹³² et J. Ebersolt¹³³ attribue à l'édifice une position dans les Scholes, qui n'est guère justifiée et qui, en tout cas, ne s'accorde pas avec les textes du Cérémonial. Bref, le chapitre 15 qui, encore une fois est une source précieuse d'informations pour la topographie des quartiers militaires au milieu du X^e siècle, ne laisse aucun doute sur la position de la I^{ère} Schole dans les Courtines, à proximité de la porte des Excubiteurs et de la porte des Candidats.

Le tricline des Scholes. Ὁ τρίκλινος τῶν Σχολῶν - Αἱ Σχολαί.

Le corps des Scholaires était le premier et le plus important des quatre tagmata composant la garde impériale. Il était divisé en sept sections ou scholes, au témoignage du Livre des Cérémonies¹³⁴ et des historiens.¹³⁵ Les scholaires tenaient garnison à Constantinople et dans diverses villes d'Asie Mineure,¹³⁶ mais chaque section fournissait un contingent, préposé à la défense du Grand Palais. Ces contingents avaient un quartier spécial, le tricline des Scholes.

Ce quartier assez vaste était limité au sud par le Tribunal, à l'est par le quartier des Excubiteurs et sur une petite étendue (région des

¹³⁰ J. Labarte, *Le Palais impérial*, 62 et 117; cf. aussi le plan.

¹³¹ Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 29, n. 5.

¹³² Paspatis, *Τὰ βυζαντινὰ Ἀνάκτορα* Athènes, 1885, 234.

¹³³ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, plan.

¹³⁴ Cer. I, 86, 391; I, 93, 426, 427, 428; I, 95, 433; App. 497.

¹³⁵ Proc. Anecd. 24, 149; de Bel. Goth. IV, 27 (Tome II, 635); Agathias V; 15, 310; C. Just. I, 31, 5, p. 83; XII, 29, p. 466, 467; G. Schlumberger a publié le sceau d'un Comte de la V^e Schole (Sigillographie 359).

¹³⁶ Theoph. I, 365, de Boor 236, qui indique les garnisons asiatiques des sept Scholes.

Courtines) par le quartier des Candidats; au nord par le mur d'enceinte du Grand Palais et par la Chalcè, à l'ouest par la Chalcè et par le mur d'enceinte ouest du Grand Palais.

Le Tribunal, qui s'étendait devant la façade nord du Tricline des XIX Lits et qui, par son flanc est, touchait à l'Onopodion et au Consistoire, se trouvait incontestablement *au sud* des Scholes avoisinant la Chalcè. Du Tribunal on passait directement dans les Scholes par une grande porte souvent mentionnée par le Livre des Cérémonies.

Des Lampes, situées dans le Tribunal, l'empereur, après avoir parcouru pendant quelques instants le Tribunal en direction est-ouest, passait directement dans les Scholes.¹³⁷ Des Lampes au Tribunal, l'empereur se rend directement aux Saints Apôtres dans les Scholes.¹³⁸ Des Lampes, le notaire des Bleus escorte l'empereur jusqu'à la porte qui conduit aux Scholes; à partir de cette porte, le notaire des Verts escorte l'empereur jusqu'à la grande porte des Scholes s'ouvrant sur la Chalcè.¹³⁹

La première porte conduisant du Tribunal aux Scholes était percée dans le flanc sud du quartier des Scholaires; la seconde conduisant des Scholes à la Chalcè, était la porte de la façade orientale de la Chalcè. Des Lampes, l'empereur longeait le flanc nord du Tribunal, marchant de l'est à l'ouest; arrivé à la hauteur de la porte conduisant aux Scholes, il tournait à droite et, après avoir franchi ladite porte, il marchait en direction du nord pour atteindre la porte menant des Scholes à la Chalcè.

Au chapitre 15 du Livre II du Cérémonial, l'auteur décrit la décoration des Scholes immédiatement après la décoration du Tribunal; on a vu que la décoration des salles est décrite dans l'ordre où le cortège les parcourt.¹⁴⁰ D'après le même chapitre,¹⁴¹ la haie formée par les officiers palatins sur le passage des ambassadeurs arabes se continue du Tribunal à travers les Scholes jusqu'à la Chalcè.

Les ambassadeurs arabes descendent de cheval devant les cancels de la Chalcè, traversent l'édifice et parcourent les Scholes pour déboucher au Tribunal.¹⁴² Dans les grandes cérémonies, les portes des quartiers des gardes étaient ouvertes, afin de permettre aux soldats de pénétrer dans le Tribunal.¹⁴³ Le Tricline des XIX Lits touchait à l'Hippodrome.¹⁴⁴ Dans la partie nord de son flanc ouest, le Tribunal touchait très vraisemblablement aux Nouméra et à la Mésè qui, de la Chalcè, conduisait à l'Hippo-

¹³⁷ Cer. I, 1, 12, 13.

¹³⁸ Cer. I, 2, 35, 36; cf. I, 53, 265—267.

¹³⁹ Cer. I, 1, 27.

¹⁴⁰ Cer. II, 15, 572.

¹⁴¹ Cer. II, 15, 579.

¹⁴² Cer. II, 15, 583.

¹⁴³ Cer. II, 27, 628.

¹⁴⁴ *Est domus juxta Hippodromum, aquilonem versus.* Liutprand, ed. Becker 156, 11—12, Migne P. G. 136, c. 896.

drome, en passant devant Zeuxippe. Sur tout leur côté sud, les Scholes étaient donc limitées par le Tribunal.

Sur la plus grande partie de son côté est, le quartier des Scholes était borné par celui des Excubiteurs. Aucune issue n'est signalée de ce côté entre les deux quartiers disposés parallèlement l'un à l'autre. Les Scholes se reliaient indirectement aux Excubiteurs par le Tribunal et directement par la porte des Excubiteurs s'ouvrant sur les Courtines, région des Scholes. On a vu plus haut que les Scholes touchaient au tricline des Candidats par la région des Courtines.

Au nord, les Scholes s'appuyaient au mur d'enceinte du Grand Palais; aucune issue n'est signalée de ce côté.

A l'ouest, les Scholes étaient limitées par le mur d'enceinte du Grand Palais, qui les séparait de la Mésè conduisant de la Chalcè à l'Hippodrome, en direction des Nouméra. Les Scholes étaient encore limitées à l'ouest par la façade orientale de la Chalcè et, au nord, par la façade méridionale de ce même édifice. Le célèbre vestibule de la Chalcè occupait, en effet, l'angle nord-ouest du Grand Palais.

Le quartier des Scholes ne semble pas avoir eu d'issues directes au nord et à l'ouest sur la ville; la sortie se faisait par la Chalcè, ainsi que tous les itinéraires du Livre des Cérémonies en font foi.

En plus de la porte des Candidats, reliant le tricline des Candidats avec celui des Scholaires par les Courtines et de la porte des Excubiteurs ou des Courtines reliant le tricline des Excubiteurs avec celui des Scholaires par les Courtines, deux autres portes sont encore mentionnées dans les Scholes: la première reliait le Tribunal avec les Scholes, la seconde reliait la Chalcè avec les Scholes.

La première porte est signalée par le Cérémonial sous le nom de *porte conduisant aux Scholes*.¹⁴⁵ L'empereur, venant des Lampes, situées au Tribunal, pénétrait dans les Scholes par cette porte. Dans les itinéraires, cette porte est généralement sous-entendue, et du Tribunal il est dit seulement que l'empereur passe dans les Scholes.¹⁴⁶ La porte en question devait être très rapprochée de l'église des Saints Apôtres, située dans les Scholes, car, aussitôt après avoir franchi ladite porte, l'empereur se trouvait devant le narthex des Saints Apôtres¹⁴⁷ et la réception des Verts avait lieu à la porte même de l'église: *πρὸ τῶν πυλῶν τῶν ἁγίων Ἀποστόλων*.¹⁴⁸

La seconde porte reliant les Scholes à la Chalcè est mentionnée dans le Cérémonial. C'était la porte de la façade est de la Chalcè. L'empereur, après avoir franchi la grande porte du Tribunal menant aux Scholes et après avoir été reçu devant les Saints Apôtres par les Verts, se remettait en marche et arrivait à la grande porte des Scholes menant au dôme de la

¹⁴⁵ Cer. I, 1, 27: *πύλαι (μεγαλαὶ πύλαι) αἱ ἄγοντες (εἰσφέροντες) εἰς τὰς Σχολάς.*

¹⁴⁶ Cer. I, 1, 13.

¹⁴⁷ Cer. I, 1, 13.

¹⁴⁸ Cer. I, 2, 36.

Chalcè: ἡ μεγάλη πύλη τῶν Σχολῶν, ἡ ἐξαγουσα ἐπὶ τὸν τῆς Χαλκῆς θόλον il franchissait cette porte et était reçu alors par les Bleus, à l'intérieur de la Chalcè.¹⁴⁹ Au retour, l'empereur était également reçu par les Bleus à l'intérieur de la Chalcè, ἐνδοθεν τῆς χαλκῆς, devant cette même porte, appelée ἡ πύλη ἡ εἰσφέρουσα εἰς τὰς Σχολάς.¹⁵⁰

La porte des Scholes sur la Chalcè se trouvait à une certaine distance au nord de la porte du Tribunal sur les Scholes, comme le prouve le fait que l'empereur est escorté de l'une à l'autre par un officier des factions, récitant une poésie en l'honneur du souverain.¹⁵¹ La Chalcè était incontestablement au nord du Tribunal. D'après sa situation, la porte des Scholes sur la Chalcè devait se trouver exactement en face des Courtines. L'empereur, du reste, à l'aller montait à cheval dans les Courtines et se rendait directement à la Chalcè et au retour, il traversait la Chalcè pour gagner directement les Courtines, où il descendait de cheval. La position assignée aux Courtines justifie cette conclusion.

Que l'empereur sortit à pied ou à cheval, processionnellement ou non, du Grand Palais par la Chalcè, il passait nécessairement par les Scholes. L'itinéraire était d'ailleurs plus ou moins direct, selon les circonstances.

Un *premier itinéraire* était celui des jours de fête et, par suite, le moins direct. Du Makron des Candidats, l'empereur, marchant de l'est à l'ouest traversait le tricline des Candidats, en longeant le flanc sud qui touchait au Tribunal et pénétrait dans le tricline des Excubiteurs par la porte, qui a été signalée. Il parcourait alors le tricline dans toute sa longueur, marchant du sud au nord, pour atteindre la porte des Excubiteurs ou des Courtines; il franchissait cette porte au seuil élevé et descendait dans les Courtines pour aller faire ses dévotions au dôme aux huit colonnes. Ses dévotions terminées, il refaisait en sens inverse le chemin déjà parcouru, autrement dit, il franchissait de nouveau la porte des Excubiteurs et parcourait le tricline des Excubiteurs, marchant du nord au sud, pour atteindre la porte s'ouvrant des Excubiteurs sur le Tribunal. Après la réception des Lampes au Tribunal, l'empereur s'avancait à travers le Tribunal, marchant de l'est à l'ouest, jusqu'à la porte conduisant du Tribunal aux Scholes. Il franchissait cette porte et pénétrait dans les Scholes. Après une réception aux Saints Apôtres, il traversait dans leur longueur les Scholes, marchant du sud au nord, jusqu'à la porte des Scholes sur la Chalcè (porte de la façade est de la Chalcè). Après avoir franchi cette porte, il était reçu dans la Chalcè par les Bleus; après la réception, il traversait la Chalcè, marchant de l'est à l'ouest, pour en sortir par la porte de bronze et les cancels sur la Mésè.

Cet itinéraire, qui, à première lecture, semble très compliqué, était

¹⁴⁹ Cer. I, I, 27; cf. I, 1, 13.

¹⁵⁰ Cer. I, 1, 19.

¹⁵¹ Cer. I, 1, 27.

imposé par l'étiquette et par la tradition. L'empereur était, en effet, tenu de visiter tous les oratoires : le dôme aux huit colonnes, situé dans les Courtines, les Lampes, situées au Tribunal, les Saints Apôtres, situés dans les Scholes. Il était également obligé de procéder en des points immuablement déterminés à certaines promotions, enfin, il devait se montrer dans les trois quartiers des gardes ainsi qu'au Tribunal, où se tenaient les autorités municipales et les ambassadeurs. La religion, la politique et les devoirs de sa haute magistrature imposaient à l'empereur ce parcours.

Au retour, l'empereur suivait le même itinéraire en sens inverse ; toutefois, comme au retour l'empereur était dispensé de se rendre au dôme aux huit colonnes, l'itinéraire était simplifié. Du Tribunal l'empereur passait dans les Excubiteurs, mais il ne faisait que traverser ceux-ci, de la porte du Tribunal sur les Excubiteurs à la porte des Excubiteurs sur les Candidats. Il n'avait donc pas à parcourir deux fois dans toute sa longueur le tricline des Excubiteurs.

Le *second itinéraire* était emprunté, lorsque l'empereur sortait à cheval du Grand Palais. Il gagnait d'abord à pied du Makron des Candidats la porte des Excubiteurs ou des Courtines, comme dans l'itinéraire précédent. A la porte des Excubiteurs, l'empereur montait à cheval et, par les Courtines, il gagnait la porte des Scholes sur la Chalcè, qu'il traversait pour sortir sur la Mésè, comme dans l'itinéraire précédent. Lorsque l'empereur sortait à cheval, il était dispensé de visiter les oratoires et n'était pas reçu par les factions à l'intérieur du Grand Palais. Au retour, l'itinéraire était le même. Si l'empereur sortait à pied et sans pompe du Grand Palais par la Chalcè, il suivait très vraisemblablement cet itinéraire direct. En tout cas, lorsqu'il rentrait à pied et sans cérémonie au Grand Palais par la Chalcè, il empruntait cet itinéraire direct.¹⁵²

Les nouveaux dignitaires, sortant en grand appareil du Grand Palais par la Chalcè, suivaient généralement le premier itinéraire, celui des jours de fêtes. Mais il paraît certain qu'en temps ordinaire, les dignitaires et fonctionnaires se rendant au Grand Palais par la Chalcè suivaient le second.

La proximité du Tribunal et des Scholes est encore prouvée par la description de leur décoration, lors de la réception des ambassadeurs arabes¹⁵³ et par l'indication que la haie formée sur leur passage se continuait du Tribunal aux Scholes.¹⁵⁴

*Les Saints Apôtres. Οἱ ἄγιοι Ἀπόστολοι.*¹⁵⁵

La tradition attribue à Constantin le Grand la construction de l'église

¹⁵² Cer. I, 28, 159.

¹⁵³ Cer. II, 15, 572.

¹⁵⁴ Cer. II, 15, 579.

¹⁵⁵ Cf. R. Janin. La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Ie partie, tome III. Paris, 1953, p. 155 et les brèves mentions de J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 30, 32, 34, 36, 48, 162.

des Saints Apôtres.¹⁵⁶ On ignore l'orientation exacte et l'architecture de cet oratoire.¹⁵⁷ On sait seulement qu'il était précédé d'un narthex προπύλαιον¹⁵⁸ dans lequel on entrait par une porte voûtée en arc.¹⁵⁹

Lorsqu'il sortait du Grand Palais, l'empereur pénétrait dans le narthex pour y faire ses dévotions et allumer des cierges,¹⁶⁰ et il en ressortait aussitôt pour recevoir, debout sur le seuil de la porte, les hommages des Verts,¹⁶¹ groupés devant l'église, dans les Scholes.¹⁶² L'oratoire était incontestablement situé dans les Scholes, au témoignage des Patria et du Livre des Cérémonies¹⁶³ et tout près de la porte conduisant du Tribunal aux Scholes. C'est, en effet, à partir de cette porte ou plus exactement à partir du narthex des Saints Apôtres, ἀπὸ γὰρ τῶν ἐκεῖσε εἰσφερομένων πυλῶν ἔχουν ἀπὸ τοῦ προπυλαίου τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, que le représentant des Verts accompagne l'empereur jusqu'à la porte menant à la Chalcè.¹⁶⁴ ἔχουν a ici le sens explicatif ou correctif. Ce n'est pas, en effet à partir de la porte même du Tribunal sur les Scholes que le représentant des Verts commençait ses litanies gratulatoires, mais à quelques pas de là, devant la porte du narthex de l'église, où avait lieu en temps ordinaire la réception. La distance qui séparait les deux portes était évidemment très faible.

La plupart des oratoires palatins étant, conformément à la tradition ecclésiastique, orientés à l'est, il est probable qu'il en était de même pour les Saints Apôtres. Venant de la porte du Tribunal sur les Scholes, l'empereur, marchant du sud au nord, passait devant la porte du narthex des Saints Apôtres, s'y arrêtaient un instant pour la réception et continuait sa route dans la direction du nord. L'église devait donc occuper l'angle sud-est du tricline des Scholaires et son chevet devait s'appuyer au mur qui séparait le tricline des Scholaires de celui des Excubiteurs.

L'église des Saints Apôtres était une station des Verts.¹⁶⁵ La station des Saints Apôtres est désignée exceptionnellement par la périphrase « l'endroit où l'empereur allume des cierges pour la troisième fois ». ¹⁶⁶ Comme l'empereur allumait des cierges à la Rotonde et aux Lampes, avant d'arriver aux Saints Apôtres, il ne saurait y avoir de doute sur l'identité de la station ainsi désignée.

¹⁵⁶ Preger, *Script. orig.* CP II, 144.

¹⁵⁷ L'hypothèse de J. Labarte (*Le Palais impérial*, p. 116) est gratuite. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 30, n. 3.

¹⁵⁸ Cer. I, 1, 13; I, 1, 19; I, 1, 27.

¹⁵⁹ Cer. I, 2, 36.

¹⁶⁰ Cer. I, 1, 13.

¹⁶¹ Cer. I, 2, 36.

¹⁶² Cer. I, 1, 19.

¹⁶³ Preger, *Script. orig.* CP, II, 144; Cer. I, 1, 19; I, 2, 36; I, 48, 252.

¹⁶⁴ Cer. I, 1, 27.

¹⁶⁵ Cer. I, 1, 13; I, 1, 19; I, 1, 27; I, 2, 36; I, 48, 252 etc.

¹⁶⁶ Cer. I, 48, 250.

C'est d'ailleurs par erreur que le texte attribue la réception aux Bleus; mais l'erreur est corrigée plus loin, où il est dit que la première réception sur le passage des nouveaux patrices a lieu dans les Scholes, aux Saints Apôtres et est faite par les Verts.¹⁶⁷

Parfois, enfin, le Livre des Cérémonies ne fait pas mention des Saints Apôtres et, par abréviation, il dit simplement que la réception a lieu dans les Scholes, εἰς τὰς Σχολάς.¹⁶⁸ Comme les réceptions des factions avaient toujours lieu aux mêmes stations, la station dite des Scholes est évidemment celle des Saints Apôtres. Du reste, le Livre des Cérémonies juge souvent inutile de répéter le nom de chaque station et se contente de dire que les factions font leur réception aux stations coutumières, εἰς τοὺς ἰδίους τόπους.¹⁶⁹

¹⁶⁷ Cer. I, 48, 252.

¹⁶⁸ Cer. I, 1, 48, 252, scholie 10; I, 53, 267.

¹⁶⁹ Cer. I, 47, 240.



Comme les mots dont le sens change avec le temps, les formules épigraphiques ont une fortune et une vie particulières. Plus d'une acclamation chrétienne a servi d'abord à célébrer les divinités du paganisme et leurs représentants d'ici-bas. L'examen du groupe de lettres $\frac{IC|XC}{NI|KA}$ offre un exemple précis dans ce sens; l'on y observe successivement plusieurs variantes dans l'emploi d'une formule en usage depuis l'Antiquité, la dernière étape consistant en une transformation à proprement parler radicale, qui met le lecteur en présence d'une sorte d'idéogramme ou d'image sacrée. Nous nous proposons ici de décrire cette évolution et d'en déterminer, dans la mesure du possible, les causes.

Diverses recherches ont déjà fait connaître l'origine antique de l'acclamation $\nu\iota\kappa\tilde{\eta}$ dont le cérémonial de l'hippodrome aurait peut-être transmis les modèles immédiats aux partisans de la nouvelle religion.¹ Souvent, seule la figure de la croix révèle la provenance chrétienne de telle inscription qui affirme ou postule la « victoire de la fortune » d'une personne ou d'une faction.²

¹ E. Peterson, *Εἰς Θεός, Epigraphische, formgeschichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchungen*, Göttingen, 1926, 152 sq. Cf. E. Littmann, D. Magie et D. Stuart, *Greek and Lat. Inscript. in Syria (PAES, III)*, A. 3, p. 148 sq. et A. 5, p. 328; F. J. Dölger, *Antike u. Christentum* I, 1 (1929) 23 sq.; J. Gagé, *Σταυρὸς νικητοῦς. La victoire imp. dans l'Empire chrét.* Rev. d'hist. et de philosophie religieuses (1933) 374 sq. On trouvera dans ces ouvrages, surtout dans celui de Peterson, une abondante documentation relative à l'acclamation $\nu\iota\kappa\tilde{\eta}$. Pour la formule $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma \nu\iota\kappa\tilde{\eta}$ et son correspondant latin *Christus vincit*, voir, en dernier lieu, E. Kantorowicz, *Laudes Regiae, A Study in Liturg. Acclam. and Mediev. Worship*, Berkeley—Los Angeles, 1946, 21 sq.

² Par ex. H. Grégoire, *Rec. des inscr. grecques chrét. d'Asie Mineure*, Paris, 1922, I, n° 226 *quater* (les lecteurs); G. Lefebvre, *Rec. des inscr. grecques chrét. d'Égypte*, Le Caire, 1907, nos 37 (Eutokios, la faction des Bleus et le lapicide) et 781 (Eusèbe); R. Garrucci, *Storia dell' arte crist.*, Prato, 1881 sq., pl. 188, 3 (Liber; peut-être le pape? Cf. un autre Liber, *jubilator* des jeux du cirque, acclamé de la même façon: Daremberg et Saglio, *Diet. des Antiq.*, I, fig. 1530); J. Sauvaget, dans *Byzantion* XIV (1939) 177 (al-Mundhir, prince Ghassânide monophysite du VI^e siècle. L'auteur signale l'existence d'un équivalent arabe de cette formule); Littmann..., *PAES*, III, A. 3, n° 256 (faction des Bleus) et citation d'une acclamation semblable en l'honneur de la faction des Rouges). Cf. les inscriptions analogues impériales, dont le caractère chrétien est mis aussi en évidence par les formes de la titulature: H. Grégoire, dans *Byzantion* XIII (1938) 166 sq. (Constantin III et la faction des Bleus, année 641), H. Lietzmann, *Die Land-mauer v. Konstantinopel*, Abhandl. d. preus. Akad. d. Wissensch., 2 (1929) 23, n° 25 (Léon III et Constantin IV, après 732). La forme de la titulature peut compenser dans ces textes l'absence de la croix initiale (par ex. Grégoire, *ibid.*, 172). Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une acclamation en l'honneur des factions, dépourvue du signe de la croix et qui prend de ce fait une allure purement profane (par ex. Grégoire, *Rec.*, nos 112 et 226; pour la date du premier de ces textes, — entre 603 et 610, — voir

Ailleurs, les termes sont plus précis. C'est la « fortune des Chrétiens » qui est invoquée dans un graffiti de Melāḥ is-Šarrār, en Syrie méridionale.³ Si la mention de la Fortune, — une ancienne divinité poliade, — pouvait paraître entachée de paganisme,⁴ il était facile de lui substituer celle de la Foi, plus abstraite et plus au goût des contemporains. Quand le jour anniversaire de la fondation de Constantinople, le peuple proclamait νίκα ἢ πίστις τῶν βασιλέων... τῶν αὐγουστών... τῆς πόλεως, c'était adapter, ainsi que l'a observé Gabriel Millet, l'ancienne euphémie νικᾷ ἢ Τύχη τῶν Ῥωμαίων.⁵ Le rapprochement est d'autant plus certain que l'on reconnaît dans l'objet de ces invocations une transposition à peine voilée des désignations d'un usage tout à fait courant « Tyché des empereurs » et « Tyché de la cité ».⁶

Deux formules, apparues au IV^e ou au V^e siècles, devaient s'imposer de préférence à toutes autres. La première était destinée à honorer le Christ dont le nom se substituait ainsi, en fait, à celui d'une divinité païenne.⁷ Au début, on disait indifféremment « Dieu »,⁸ « Trois fois Saint »,⁹ « Fils de Dieu »,¹⁰ « Jésus »¹¹ ou « Christ ». C'est cette dernière formule « le Christ vainc », tantôt abrégée,¹² tantôt complète, qui se rencontre le plus souvent jusqu'au IX^e siècle, du moins en Orient où l'acclamation plus développée

Y. Janssens, dans *Byzantion* XI [1936] 526). La question se pose de la même façon à propos de plusieurs inscriptions de l'île de Cos, νίκη τοῦ δαίμονος οὐ τῶν δαίμων, dont on ne saurait décider si elles s'adressent à des chrétiens ou à des athlètes du cirque: F. Cabrol, art. *Acclamations*, dans *DACL*, I, 1, col. 274.

³ Littmann... *PAES*, III, A. 5, n° 710.

⁴ Cf. l'incipit épigraphique banal constitué par une évocation à ἡ ἀγαθὴ Τύχη (v. pour cette formule J. Hild, art. *Fortuna*, dans le *Diet. des Antiq.* de Daremberg et Saglio, II, 2, p. 1267).

⁵ G. Millet, *Les noms des auriges dans les acclamations de l'Hippodrome*. Recueil... Kondakov, Prague, 1926, 292. Cf. *De Cerimoniis*, I, 92, Bonn, p. 425 et I, 79 (70), Vogt, II, p. 149. La même formule figure parmi les acclamations de l'armée: *De Cerim.*, I, 78 (69), Vogt, II, p. 128 (parallèlement à la mention de la victoire du Christ-roi). Voir aussi, parmi les acclamations du Concile de Constantinople de 536, νικᾷ ἢ πίστις τοῦ Αὐγουστοῦ: Mansi, *Concilia*, VIII, 1083, cf. 969 sq. et 1063 sq.

⁶ V. pour ces termes L. Ruhl, art. *Tyche*, dans le *Lexicon* de Roscher, V, 1332 sq. et Hild, op. cit., 1275.

⁷ Peterson, op. cit., 154 sq. Pour les rapprochements avec les acclamations adressées aux divinités païennes: ibid., 157 et Dölger, op. cit., 26.

⁸ *De Cerim.*, I, 78 (69), Vogt, II, p. 119; Lefebvre, *Rec.*, n° 43; *CIL* X, 8059, 504. Pour la date de ces acclamations dans le Livre des Cérémonies, voir Millet, 292.

⁹ *De Cerim.*, Vogt, II, p. 118; cf. l'acclamation ἡ Τριάς ἐνίκησεν, dans les actes du concile de 536 (Mansi, *Concilia*, VIII, 1083).

¹⁰ *De Cerim.*, ibid., Vogt, II, p. 125.

¹¹ *De Cerim.*, II, 80 (71), Vogt, II, p. 158. Cf. Lefebvre, *Rec.*, n° 771: Ἰ(ησοῦ)ς Θεός ou [E]ἰς Θεός et Cabrol, *Acclamations*, col. 252: Ἰχθύς.

¹² Par ex. XC NI (Dēr Sim'an: W. Prentice, *Greek and Lat. Inscr. in Syria* (*PAES*, III, B. 6, n° 1160 et *Greek and Lat. Inscr.* (*AAES*, III), n° 124 ou IC XC NIK (R. Förster et A. Müller, *Kreuz u. Kreuzigung Christi*. Strasbourg, 1894, 23, pl. IV, 1: *Collection B. Khanenko, II, Antiquités russes, Croix et images*. Kiev, 1900, n° 234, pl. XIX). Cf. ci-dessous diverses autres formes monogrammatiques.

« Jésus Christ vainc » devait lui succéder à partir de cette époque.¹³ A Byzance, en particulier, un des derniers exemples du « Christ vainc » est constitué par les sigles X[ριστος] N[ικῶ], qui distinguent les émissions monétaires à partir du règne de Constantin V à celui de Théophile, soit de 741 à 842.¹⁴ A une époque plus récente, jusqu'au règne de Jean Tzimiscès inclusivement, on emploiera de préférence la légende I h s u s X r i s t u s n i c a, dont la première apparition remonte aux monnaies frappées vers 751, sous le règne conjoint de Constantin V et de Léon IV.¹⁵

Cependant la victoire de la nouvelle Foi n'était pas seulement celle du Christ : elle était due aussi à l'instrument, — nicéphore par excellence, — de son supplice.¹⁶ Cette pensée fut à l'origine du second groupe de l'acclamation νικῶ affirmant le triomphe de la croix. On reconnaît cette formule, peut-être dès la fin du IV^e siècle, dans le τούτω νίκα de la vision de Constantin ; elle devait prendre, en tous cas, un essor particulier à partir du siècle suivant, ainsi qu'en témoignent les cris de la foule de Constantinople qu'un n o t a r i u s sténographia en 431, lors de la condamnation de Nestorius par le troisième concile œcuménique,¹⁷ ou bien les acclamations des factions du cirque en l'honneur des auriges, qui nous ont été conservées dans le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète, mais qui doivent remonter, très certainement, à une époque plus ancienne.¹⁸ Le cri de guerre généralement adopté dans l'armée byzantine, ἡ συνήθης νικητηρία τοῦ σταυροῦ φωνή,¹⁹ le σταυρὸς νενίκηκε qui annonçait la défaite future de l'ennemi en raison d'un triomphe déjà accompli,²⁰ présente un exemple suggestif de

¹³ En Occident, c'est l'acclamation des laudes « carolingiennes » *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, qui devait l'emporter à partir du VIII^e siècle. Voir Du Cange, *De imp., numismatibus* (1755) 46 ; W. Deonna, *Christos propylaios* ou « *Christus hic est* ». Rev. archéol. XXII (1925) 73 et surtout Kantorowicz, *Laudes*, 1 sq., 21 sq. et 222 sq.

¹⁴ W. Wroth, *Catalogue of the Imp. Byz. Coins in the Brit. Museum*, Londres, 1908, II, pl. XLIV, 11—15 à XLIX 9 et pp. CXI et 400.

¹⁵ *Ibid.*, pl. XLIV, 4 à LIV 13.

¹⁶ Gagé, op. cit., passim, et la bibliographie dans Rev. des Etudes Slaves, XXI (1944) 104.

¹⁷ *Christ, notre maître, c'est toi qui as vaincu ! O croix, c'est toi qui a vaincu* : P. Batiffol, *Un épisode du concile d'Ephèse d'après les actes coptes de Bouriant*, Mélanges Schlumberger, Paris, 1925, I, 32.

¹⁸ *De Cerim.*, I, 78 (69), Vogt, II, p. 118.

¹⁹ Léon le Sage, *Tactica*, XII, 69 et 106 (Migne, P. G., CVII 825 et 836).

²⁰ Kedrenos, Bonn, II, 211 (défaite des Pauliciens en 873). A l'origine, l'acclamation contenait peut-être seulement un souhait de victoire, exprimé par l'emploi de l'impératif et, parfois, du subjonctif ou de l'optatif (Littmann..., *PAES*, III, A. 3, p. 149, cf. Peterson, op. cit., 161 et Gagé, op. cit., 374). L'emploi du mode indicatif devait y introduire l'idée essentiellement religieuse du triomphe *perpétuel* (Peterson, op. cit., 154, Gagé, op. cit., 378). La forme chrétienne la plus répandue a été donc l'indicatif présent νικῶ, parfois ἀεὶ νικῶ (bien entendu, on rencontre aussi d'autres temps du même mode ainsi que, mais beaucoup plus rarement, des formes de postulation plus anciennes). Un exemple caractéristique de cette transformation est constitué par l'infonction impérative νίκα de la vision de Constantin, qui a été rendue dans les versions latines et slaves par un futur : *vinces, victor eris*, побѣдиши.

l'expansion de la même formule. D'autre part, différentes formes du $\tau\acute{o}\upsilon\tau\omega$ $\nu\acute{\iota}\kappa\alpha$ se rencontrent fréquemment dans les inscriptions grecques et latines antérieures à la Querelle des images,²¹ ainsi que dans la numismatique de la même époque où la légende *Hoc signo victor eris* encadre le portrait du souverain tenant le labarum sur les monnaies de Constance II, de Vetranion et, enfin, d'Héraclius, — le nouveau Constantin, — avec son fils Constant II.²²

Un trait particulier distingue les monuments épigraphiques de cette catégorie. On pouvait parfois écrire en toutes lettres δ $\sigma\tau\alpha\upsilon\gamma\acute{o}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu\acute{\iota}\kappa\eta\sigma\epsilon\nu$ $\acute{\alpha}\epsilon$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ ²³ ou $\sigma\tau\alpha\upsilon\gamma\acute{o}\varsigma$ $\acute{\alpha}\epsilon\lambda$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$.²⁴ En règle générale, l'objet de l'acclamation — la croix — est seulement représenté sans être nommé. Il est naturel qu'il en soit ainsi lorsqu'il s'agit de la formule constantinienne *in hoc signo o...*, mais ailleurs aussi on a jugé plus expéditif, voire plus explicite, de substituer le signe sacré au mot qui le désigne. Quand on lit sur une croix en bronze de l'ancienne collection Trivulzio $\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ $\tau\omicron\upsilon\varsigma$ $\acute{\epsilon}\tilde{\omega}\nu\alpha\varsigma$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ la forme même de l'objet indique qu'il s'agit de l'instrument du Salut.²⁵ Il en est de même

²¹ Prentice, *AAES*, III, nos 203 (il-Bārah, δ $\kappa\acute{o}\mu\varsigma$ $\Pi\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\omicron\upsilon\tau\omega$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$), 235 (Der Lambil, + $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\omicron\upsilon\tau\omega$ $\pi\acute{\alpha}\varsigma$?] $\delta\acute{o}\sigma\iota\varsigma$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$) et 255 (Shnān, $\tau\omicron$ $\sigma\eta\mu\acute{\iota}\omega\nu$ $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ $\Lambda\rho\Omega$); Idem, *PAES*, III, B. 1, nos 886 (il-Mishrifeh, $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ + $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$), 892 (It-Tūbā $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\omicron\upsilon\tau\omega$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ $\tau\omicron$ $\acute{\epsilon}\chi\theta\rho\acute{o}\varsigma$ $\mu\omicron\nu$ +) et III, B. 6, n° 1181 (Brād); Littmann..., *PAES*, III, A. 3, n° 251 (Umm idj-Djīmāl, + $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ + $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ $\kappa\alpha\acute{\iota}$ $\beta\omicron\eta\theta\acute{\iota}$); C. M. Kaufmann, *Ikonographie d. Menas-Ampulen*, Le Caire (1910) 170 ($\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ $\nu\acute{\iota}\kappa\tilde{\alpha}$ autour du labarum; cf. Peterson, op. cit., 153). Dans l'épigraphie latine, la formule, — toujours encadrant soit la croix, soit le chrisme, — présente les variantes suivantes; *in hoc vince* (J. C. de Rossi, *De titulis christ. Carthag.*, dans J. B. Pitra, *Analecta sacra, Spicilegio Solesm. parata*, IV. Paris, 1883, 518); *in hoc signum semper vinces* (ibid., 503, nos XV et XVI; *CIL*, VIII, nos 1106, 1767 et 14.117); *in hoc signum vincimus inimic[os]* (*CIL*, VIII, n° 17.579 = 5346). Voir aussi *DACL*, I, 1, col. 936. Exceptionnellement sur le labarum que tient Honorius sur le diptyque de Probus, nommé consul en 406, c'est le nom du Christ, et non la croix, qui est invoqué comme instrument de la victoire: *in nomine Xpi vinces semper* (R. Delbrück, *Die Consulardipt. u. verwandte Denkmäler*. Berlin-Leipzig, 1929, 84, pl. I).

²² H. Cohen, *Descr. hist. des monnaies frappées sous l'Emp. Romain*. Paris, 1888, VII, p. 461, VIII, p. 5; Wroth, *Cat.*, XXVII, 20, XXXI, 15—18 ($\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\omicron\upsilon\tau\omega$ $\nu\acute{\iota}\kappa\alpha$).

²³ Par ex., Lefebvre, *Rec.*, n° 590.

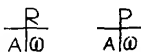
²⁴ Par ex., O. Wulff, *Altchristl. u. mittellalt. byz. u. ital. Bildwerke* (K. Museen zu Berlin, *Beschr. d. Bildw. d. christl. Epochen*, III, 1). Berlin, 1909, n° 1303, pl. LXIV. Cf. E. Takajšvili, *Археол. экскурсии, разыскания и заметки*, I. Tiflis 1905, 17 (inscription géorgienne la victoire de la croix accompagnant une croix sculptée au-dessus de l'entrée de l'église de Zarzma, dans le Caucase).

²⁵ *CIG*, IV (Kirschhoff) p. 428, n° 9075. Sur un grand nombre d'encolpia en bronze, dont les plus anciens datent peut-être du VII^e siècle, les sigles IC XC NIKA sont gravés à côté de l'image du Christ en croix ou, — à une époque plus récente, — assis sur un trône. Dans ces exemples, la légende se rapporte évidemment non pas à la figure de la croix mais à celle du Christ. Voir notamment P. Piccolomini, dans *Nuovo Bull. di Arch. Crist.*, VI (1900), pl. X, 2—3; Wulff, op. cit., n° 918, pl. XLV; Förster et Müller, op. cit., ibid., *Collection Khanenko*, II, n° 220 b, pl. XVIII; N. Pokrovskij, *Церковно-археологич. Музей С. Петербургской Дух. Акад.* S. Pétersbourg (1897) pl. IV,

des inscriptions syriennes de Midjleyyā + νικασ²⁶ et de il-Umtā'iyeh νικῶ + νικῶ²⁷ dont le sens est exprimé à la fois par des caractères d'écriture et par un idéogramme. Le revers d'une monnaie frappée à Salerne au XI^e ou au XII^e siècle fournit, semble-t-il, de son côté, un exemple latin tardif mais particulièrement caractéristique du même genre $\frac{\text{ICTO}}{\text{RIA}}$ soit [V]ictoria [c r u c i s]^{27bis}.

L'observation pourrait suggérer que le passage de la formule christologique à la formule staurologique s'est opéré par un simple changement de graphie. Des inscriptions de l'Afrique du Nord présentent une forme monogrammatique de l'acclamation où le nom du Christ est figuré par un christogramme qui additionne le signe de la croix aux caractères de l'écriture $\text{P N}[\chi\kappa\tilde{\iota}]$ ou $\text{P}[\chi\kappa\tilde{\iota}]$.²⁸ Il en est de même d'une peinture de Deir Sanbil en Syrie Centrale,²⁹ datée de Juillet 420, qui représente deux chrismes accompagnés des lettres que Constantin vit se former dans le ciel :

TOYTONIKA



Il suffisait de supprimer la boucle du r h o pour changer, d'une façon presque mécanique, le sens de la formule. La substitution progressive de la croix simple à ses diverses formes monogrammatiques³⁰ témoigne qu'il pouvait en être facilement ainsi. Dans la mesure où il s'agit, comme à Deir Sanbil, d'un rappel de la vision du Ront Milvius, le changement coïnciderait, du reste, avec l'évolution de la légende constantinienne, où le mot « croix » remplace, à partir du VI^e siècle, soit la description du labarum, soit les désignations plus ou moins ambiguës de « trophée » ou de « trophée cruciforme ».³¹

Toutefois, dans le cas présent, il ne s'agit pas d'une substitution à proprement parler, mais de l'emploi simultané d'une acclamation du Christ et d'une acclamation de la croix. La rencontre paraît mieux s'expliquer, sous ce rapport, par un point particulier de la doctrine. Le texte de l'évangile de Matthieu XXIV, 30 faisait du Signe du Fils de l'homme comme un avant-

9 et 13; J. Pič, *Čechy za doby knížecí*. Prague, 1909, I, fig. 87. Cf. l'inscription Χριστός νικῶ accompagnant une représentation de l'Adoration des Mages: G. Schlumberger, *Amulettes byzantines inédites*. Rev. Etudes Grecques V (1892) 77.

²⁶ Prentice, *AAES*, III, n° 210.

²⁷ Littmann..., *PAES*, III, A. 2, n° 41.

^{27bis} A. Engel, *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie*. Paris, 1882, n° 162, pl. VII, 29.

²⁸ De Rossi, *De titulis*, 518. Autre ex.: $\text{P N}[\chi\kappa\tilde{\iota}]$, Cabrol, *Acclamation*, col. 252.

²⁹ M. de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et relig. du I^{er} au VII^e siècle*. Paris, 1865—1877, II, pl. 151, 2.

³⁰ Cf. M. Sulzberger, *Le symbole de la croix*. Byzantion II (1925) 393 sq. Voir ibid., p. 382, divers exemples de la figure de la croix s'associant à la forme des lettres, dans le nom du Christ: par ex. HHH (= $\text{I}\eta[\text{σο}\tilde{\upsilon}\text{s}]$) ou $\text{+X}\Theta\text{Y}\text{C}$.

³¹ Cf. *Mémorial Louis Petit*. Paris, 1948, 93—94.

coureur de la seconde Parousie. La vision de la croix, — que ce fût dans des expériences mystiques, réservées à quelques élus, ou dans des phénomènes de météorologie, accessibles à tous, — devait suggérer dès lors une présence immédiate de la divinité. Dans la pratique, — sauf peut-être pour les théologiens les plus avertis, — une staurophanie égalait à une théophanie.³² Les deux termes étaient donc interchangeables.

Divers monuments épigraphiques témoignent qu'il en était bien ainsi. Des croix sculptées à la cathédrale de Milet et au catholicon de Stilo sont encadrées de cette citation suggestive de l'office grec des matines, tirée du Psaume CXVIII, 27: Θεὸς Κύριος ἐπέφανεν ἡμῖν.³³ Au sommet de l'arc de triomphe de Qalb Louzeh, en Syrie centrale, un relief du même genre est accompagné du nom du Christ, comme si l'un et l'autre se complétaient mutuellement.³⁴ Même parallélisme dans une dédicace de Georges Pisidès, destinée à la fois à célébrer l'universalité de la vertu prophylactique de la croix et à affirmer l'égalité du culte qui lui était rendu et du culte du corps immortel qu'elle avait porté:

Σταυρὸς ἐγὼ κόσμοιο φύλαξ πέλω ἡματα πάντα

Σώματος ἀθανάτοιο φέρων ἰσότημον ὁπωπὴν.³⁵

Même parallélisme, enfin, sur une croix de cuivre que le pape Etienne II avait offert à la basilique d'Ostie, et dont chacune des deux faces portait une acclamation symétrique adressée respectivement au symbole divin et à Dieu lui-même:

Cruz { *Romanorum fortitudo*
Romanorum salus
Romanorum arma
Romanorum victoria

Christus { *iubar regni Romanorum*
Dei filius vincit
regnat in æterna
imperat in sæcula.

³² Cf. Rev. des Etudes Slaves XXVII (1951) 104—112. Théodore Studite témoigne d'une certaine réserve: σημαίνει γὰρ Χριστὸν ὁ σταυρὸς, οὐ τυποῖ (*Refutatio poem. iconomach.*, Migne, P. G., XCI, 457). Mais voir les affirmations plus péremptoires de Jean Damascène (*De Fide orth.*, IV, 11, Migne, P. G., XCIV, 1132) et de Nicétas David le Paphlagonien (*Oratio in Exaltat. S. Crucis*, Migne, P. G., CV, 28).

³³ P. Orsi, *Le chiese basiliane della Calabria*, Florence, 1929, 25 (bibliographie; add. G. de Jerphanion, dans Studi bizantini e neoellenici VI [1940] 575).

³⁴ Vogué, *Syrie centrale*, II, pl. 129, 2; Prentice, *AAES*, III, n° 4.

³⁵ L. Sternbach, *Georgii Pisidae carmina inedita*, Wiener Studien XIV (1892) 65, n° XCIX.

³⁶ Kantorowicz, *Laudes*, 22. Il serait tentant d'ajouter à ces témoignages celui d'une épitaphe (?) du Ve siècle, trouvée à Vix, près de Châtillon-sur-Seine, où l'on distingue une grande croix monogrammatique accostée de la légende *Christus hic est* (le monument a été publié plusieurs fois par Ed. le Blant, notamment dans Rev. archéol. (1875) 25 et dans *Nouveau rec. des inscr. chrét. de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*, Paris, 1892, n° 1). Inscriptions analogues, avec quelques variantes dans le texte et une croix plus petite, à Fuente del Alamo (E. Hubner, *Inscriptionem Hispaniae christianorum supplementum*, Berlin, 1871, n° 419) et à Henchir Gabel Hamminat Beida (*CIL*, VIII, n° 2220). Toutefois, ailleurs, la même légende apparaît sans être accompagnée de la figure de la croix: voir les exemples réunis par P. Lammens, dans Rev. de l'Orient

Il semble que l'observation puisse s'appliquer aussi aux sigles $\frac{\text{ICXC}}{\text{NIKA}}$ qui exprimeraient ainsi la victoire de la croix en même temps que celle du Christ, grâce à un artifice de graphie dont l'inscription d'il-Umtā'yeh laisse prévoir l'arrangement symétrique.³⁷ Les euphémies du V^e siècle proclamaient déjà ce double triomphe.³⁸ La légende I h s u s X r i s t u s n i c a des monnaies de Constantin V et Léon IV le Khazare est gravée autour d'une croix élancée qui se dresse fièrement sur les marches du Golgotha; l'empreinte est donc destinée à glorifier autant le Crucifié que l'instrument de son supplice. A une époque plus récente, Nicéphore Calliste désigne des noms de Ἰησοῦς, Χριστός et Νικᾷ chacune des trois croix que, pour commémorer la vision du Pont Milvius et deux autres apparitions analogues, Constantin le Grand aurait fait ériger dans sa ville éponyme sur l'arc du Forum, sur la place du Philadelphieion et sur la place de l'Artopoleion.³⁹ Les P a t r i a constantinopolitaines plus anciennes signalent les mêmes monuments, sans leur attribuer toutefois de noms particuliers.⁴⁰ Le renseignement fourni par

Chrét. VII (1902) 668 sq. et par S. G. Mercati, dans *Redinconti della Pontif. Accad. Rom. di Archeologia I* (1923) 175 sq. Mercati a démontré qu'il s'agissait d'une formule prophylactique postulée au nom du Christ, que la tradition chrétienne avait, du reste, substitué à celui d'Héraclès. Les dimensions considérables de la croix gravée de Vix n'en retiennent pas moins l'attention, et il n'est pas douteux qu'un lecteur non prévenu devait être tenté de déchiffrer le texte en fonction de cette figure.

³⁷ Une disposition du même genre distingue les inscriptions déjà citées d'il-Mishrifeh τούτο + νικᾷ et d'il-Umtā'yeh $\frac{\text{ICXC}}{\text{NIKA}} \frac{\text{ICXC}}{\text{BACIA}}[\text{εὐε}].$ Il en est de même de la plupart des inscriptions avec le *in hoc signo* constantinien. Voir, par ex., Littmann..., *PAES*, III, A, 3, nos 245—248; III, A, 5, nos 609 et 739; III, A, 7, n° 784^s; Prentice, *PAES*, III, B, 1, n° 874 et *AAES*, III, n° 4; J. Keil et A. Wilhelm, *Denkm. aus dem Rauhen Kilikien, Monumenta Asiae Min. Antiqua*, III, Manchester, 1931, 117, n° 189.

³⁸ Voir, par ex., ci-dessus note 17, les acclamations de 431.

³⁹ *Historia Ecclesiastica*, VIII, 32, Migne, P. G., CXLVI, 121. Sous le règne d'Héraclius, la dernière de ces croix aurait été restaurée et reçut le surnom ἀνικητρον. Dölger, op. cit., 24, prend cette légende à la lettre et suppose que chaque croix portait son nom gravé sur elle.

⁴⁰ Th. Preger, *Script. orig. constantinopolitanarum*. Leipzig, 1907, II, 160 et 205 (Forum), 178 (Philadelphieion), 185 (Artopoleion). Une inscription latine d'un caractère eschatologique était gravée sur la croix du Philadelphieion, mais aucune inscription n'est mentionnée à propos des deux autres monuments. Il n'y a pas lieu de tenir compte ici d'une seconde croix du Forum, érigée par un préfet, sur laquelle on lisait un texte liturgique: le début du *Sanctus* ou le verset chanté au début de l'élévation: *Il n'est qu'un saint* (Preger, 158 et 205). Rien ne confirme donc l'hypothèse de Dölger, relative aux noms gravés sur ces croix. On pourrait rapprocher, il est vrai, la seconde croix du Forum d'un encolpion trouvé dans les fouilles du l'Hippodrome et qui porte, sur l'une de ces faces, les paroles ἀγῆος Κύριος tirées du verset de l'élévation, et, sur l'autre face, les lettres ICΘ[υς] ΧC[v]HKA (S. Casson et D. Talbot Rice, *Second Report upon the Excavations carried out in and near the Hippodrome of Constantinople*, Londres, 1929, fig. 54). Cependant, là aussi, il ne s'agirait que d'une hypothèse et, du reste, dans le texte de Nicéphore Calliste il est question seulement de la première croix du Forum, — œuvre de Constantin, — et non pas de la seconde qui a été érigée par un préfet.

Nicéphore Calliste tirerait peut-être son origine de l'euphémie en l'honneur des factions τοῦ σταυροῦ ἡ δύναμις βοήθει αὐτοῖς que les auriges prononçaient jadis, — ainsi que nous l'apprennent les mêmes Patria, — devant la croix de l'Artropoleion.⁴¹ Ce qui est certain, c'est que la tradition la plus récente représentée par le texte de Nicéphore Calliste, associait ainsi aux souvenirs de la croix victorieuse la formule christologique *Jésus Christ vainc*. Le groupe

$\frac{\overline{\text{IC}}\overline{\text{XC}}}{\text{NI}\overline{\text{KA}}}$ ne réunissait-il pas, aux yeux des Byzantins, les mêmes éléments, grâce à l'emploi simultané des caractères de l'écriture et du signe sacré? Seule une interprétation pareille permet d'expliquer pourquoi les acclamations anciennes de la victoire de la croix disparaissent, d'une façon à peu près complète, de l'épigraphie byzantine après l'apparition de ces sigles, dont on examinera maintenant les différents aspects.

La disposition des lettres ne varie guère. Lorsqu'il s'agit d'un objet découpé en forme de croix, elles sont placées, par la force des choses, aux

extrémités des branches $\frac{\overline{\text{IC}}}{\text{NI}} \frac{\overline{\text{XC}}}{\overline{\text{KA}}}$.⁴² Le même arrangement peut distinguer

des images de la croix représentées sur une surface pleine,⁴³ cependant d'ordinaire, dans ce cas, les lettres sont cantonnées dans les quatre angles, à une distance plus ou moins rapprochée du point d'intersection du montant

et de la traverse $\frac{\overline{\text{IC}}\overline{\text{XC}}}{\text{NI}\overline{\text{KA}}}$. A partir d'une époque relativement récente, différents autres sigles viendront se grouper, toujours en plus grand nombre, autour de ce noyau central.⁴⁴ Dans leur enchevêtrement, l'antique acclama-

⁴¹ Preger, op. cit., II, 185.

⁴² Parfois la croix est lisse (par ex., N. Kondakov, *Русские Клады*, I. S. Pétersbourg, 1896, fig. 62; V. Georgievskij *Памятники старин. рус. иск. Суздальского Музея*. Moscou, 1927, pl. XXII à XXIV; G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Rec. des inscr. chrét. du Mont-Athos*, I. Paris, 1904, n° 437). Le plus souvent, la figure de la croix est gravée en son milieu (par ex. Casson et Rice, op. cit., *ibid.*; *Collection Khanenko*, I, pl. V, n° 64; II, pl. XX et XXIV, n°s 239 et 280; N. Leopoldov et N. Černev, *Сборник снимков с предметов древности находящихся в г. Киеве в частных руках*. Kiev, 1890 sq., I, pl. IV—V, n°s 24—25; II, pl. IV, n° 8; III, pl. II, n°s 18—21 et pl. IV, n° 18, etc.; P. Khirlanghidj, dans *Echos d'Orient* IX, 1906, 80). A une époque relativement récente, on voit aussi apparaître l'image du Crucifié, qui, dans les exemples plus anciens, figure seulement sur l'autre face de l'objet. Ainsi qu'il a été observé ci-dessus, l'acclamation semble s'adresser, dans ce cas, au Christ (voir par ex. Pokrovskij, op. cit., pl. IV, n° 38).

⁴³ Par ex., A. Papadopoulos-Kerameus, *Le Hiéron de Zeus-Urius et le monastère de St. Jean-Baptiste Phoberos*. Труды VI-го Археол. Съезда в Одессе 1884, II (1888) pl. II, 1 (Yoros calessi, près d'Anadol-Cavac sur le Bosphore).

⁴⁴ Voir notamment N. Pokrovskij, *Евангелие в памятниках иконографии...* S. Pétersbourg, 1892, 356 sq. Un des plus anciens ex. de croix accompagnées de ces multiples abréviations est, à ma connaissance, sur la staurothèque de Bessarion à Venise, exécutée avant 1320: *CIG*, IV (Kirschhoff) 351 sq., n° 8766. Cf. pour une époque plus ancienne, lorsque les mots, représentés plus tard par des sigles, n'étaient pas encore abrégés: K. et S. Lake, *Dated Greek Minuscule MSS to the Year 1200*. Boston, 1934 sq., X, pl. 639. Exemple analogue, avec des abréviations mais sans la croix: *ibidem*, III, pl. 163.

tion conservera la place d'honneur,⁴⁵ le verbe $\nu\iota\chi\tilde{\alpha}$, — souvent représenté alors, lui aussi, par une contraction $\tilde{N}\tilde{K}$,⁴⁶ demeurant au milieu, immédiatement sous la traverse horizontale, ou bien couronnant l'ensemble avec les initiales du nom du Christ, dans la partie supérieure de la croix $\begin{array}{c} \overline{\tilde{I}\tilde{C}}\overline{\tilde{X}\tilde{C}} \\ \tilde{N}\tilde{K} \end{array}$.⁴⁶

A ma connaissance, le plus ancien exemple sûrement daté des sigles qui nous occupent, fait partie d'une inscription destinée à commémorer la restauration des remparts de Constantinople entre 740 et 741, sous le règne con-

⁴⁵ Les lettres $\nu\iota\chi\tilde{\alpha}$ ne manquent qu'exceptionnellement. Il en est ainsi, par ex., dans des inscriptions publiées par N. Beès, dans *Βυζαντίς* I (1909) 577 et 580 et par P. Uspenskij, *Первое путешествие в Афонские Монастыри и Скиты в 1845 г.* Kiev, 1877, II, 2, p. 25. Dans certains monuments slaves ces lettres sont remplacées par les sigles Ц(а)Р(а) СѢ(акы) Roi de Gloire (K. Nikolskij, *Об антиминсах правосл. церкви.* S. Pétersbourg, 1872, fig. V). Mais ce sont des exceptions.

⁴⁶ Par ex., Beès, op. cit., 578; R. M. Dawkins, *The Monks of Athos.* Londres, 1936, 232, V; P. Miljukov, dans *Известия Русск. Археол. Инст. в Константинополе* IV (1899) 42 et 61; R. M. Riefstahl, dans *Art Bulletin* XIV, 4 (1932) 359 sq., fig. 1. L'abréviation NK apparaît déjà à une époque plus ancienne, par ex. dans l'inscription déjà citée d'il-Umtā'iyeh. Voir ensuite Piccolomini, op. cit., ibid.; Pič, op. cit., ibid.; Pokrovskij, *Церк.-археол. Музей*, pl. IV, 13; Leopardov et Černev, op. cit., I, pl. I, 6. Cependant c'est sur les monuments les plus récents qu'on la rencontre le plus souvent: add. aux exemples cités ci-dessus O. Tafrali, *Le trésor byz. et roumain du monast. de Poutna.* Paris, 1925, pl. XII (évangélaire de 1488) et Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, n° 188 (dédicace d'une fontaine, datée de 1537).

⁴⁷ Par ex. Beès, op. cit., 578; Uspenskij, op. cit., II, 2, p. 24; H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Kloster.* Leipzig, 1894, 276.

⁴⁸ Lietzmann, *Landmauer*, 21, n° 13. Voyez ci-dessous, note 66, la mention de plusieurs monuments pour lesquels une date plus ancienne a été proposée, mais à tort, semble-t-il. Il tombe sous le sens que l'inscription de 740—741 ne peut pas être considérée comme le tout premier exemple de l'emploi des sigles en question. Ce qui est certain, par contre, c'est que ces sigles ont reçu une véritable expansion seulement à partir du VIII^e ou même du IX^e siècles. La question se poserait différemment à propos de plusieurs autres combinaisons du même genre que nous n'avons pas à connaître ici. Il suffit de rappeler le groupe $\overline{A}\overline{\Omega}$ en usage dès le IV^e siècle, ou la croix accompagnée de lettres qui forment le nom d'un souverain, par ex. sur les émissions monétaires de Phocas $\begin{array}{c} \overline{F}\overline{O} \\ \overline{C}\overline{A} \end{array}$ C. Wroth, *Cat.*, pl. XXII, 12 et n° 142. Cf. ibid., pl. LXIII, 9—10, LXV, 18—22, etc.; G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient Latin.* Paris, 1878, pl. I, 5, 10—11, pl. II, 4—5, 10, 14—16, etc.; Engel, *Recherches*, nos 13, 20, 26—27, etc. Exemple plus ancien, peut-être antérieur au VI^e siècle: Keil et Wilhelm, *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, III, 177, n° 542. Parfois les lettres dont est composé le nom dessinent une croix elles-mêmes: voir, par ex., une intaille avec le nom de la femme d'Honorius, Marie, et l'acclamation *vivatis*: Garrucci, *Storia*, I, p. 488; cf. un curieux antécédent sur une monnaie de Jules César: Cohen, *Médailles impériales*, I, p. 9, n° 8). Il faudrait tenir compte aussi des acrostiches particulièrement en faveur dans la poésie du haut moyen âge, où, au milieu du texte, se détachent une croix ou en chrisme, qui forment un nouveau vers (exemples réunis par V. Ernštet, dans *Журнал Министерства Нар. Просвещения*, ССХХХVI (1884) 32 et par R. Mowat, dans *Mémoires de la Société Nat. des Antiqu. de France*, LXV [1906] 181 sq.). L'étude d'ensemble du sujet reste à faire; la recherche présente, limitée à un point de détail, y contribuera peut-être.

joint de Léon III l'Isaurien et de Constantin IV.⁴⁸ La croix et les lettres, dessinées avec des briques, à même la muraille, n'ont qu'une médiocre valeur décorative. Deux miniatures des Homélies de Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque Nationale, le *Parisinus 510* enluminé entre 860 et 880, présentent davantage d'intérêt à cet égard.⁴⁹ Une somptueuse croix gemmée avec des feuilles d'acanthé partant du pied, occupe chacun des folio B v^o et C de ce manuscrit; dans les angles, autour de l'intersection des branches, sont cantonnées les lettres $\overline{\text{IC}} \overline{\text{XC}} \text{NHKA}$, avec une faute très commune d'iotacisme.⁵⁰ Une image presque identique est reproduite, sur deux folio également, dans la Bible du Vatican *Cod. Reg. 1*, qui est du X^e siècle.⁵¹ Sous une forme à peine différente, — la croix étant dépourvue de feuilles d'acanthé et les sigles se trouvant inscrits dans des médaillons, — elle figure aussi sur le frontispice du codex 1 du couvent de la Panagia à Jérusalem, daté de 1061.⁵² Le mot $\nu\eta\tilde{\alpha}$ est transcrit dans ces deux manuscrits avec un êta, comme dans le *Parisinus 510*, et est surmonté, en outre, d'une double marque d'abréviation. Peut-être cette dernière particularité de graphie, — que l'on rencontre, du reste, dans plusieurs autres monuments,⁵³ — était-elle seulement déterminée par un souci de symétrie avec les sigles $\overline{\text{IC}} \overline{\text{XC}}$, mais il est aussi possible que les marques d'abréviation, —

⁴⁹ H. Omont, *Miniatures des plus anciens mss grecs de la Bibl. Nat. du VI^e au XIV^e siècles*. Paris, 1929, pl. XVII et XVIII.

⁵⁰ Des exemples de cette graphie particulière ont été réunis par W. de Gruneisen, *Les caractéristiques de l'art conte*, Florence, 1922, 114 sq.

⁵¹ C. Stornajolo, *Miniature della Bibbia cod. Vat. Regin. Gr. 1...* (Cod. Paleogr. Vat. 1). Milan, 1905, pl. 3 et 6 (fol. 2 et 3 vo).

⁵² Lake, *op. cit.*, V, pl. 371. Des représentations analogues se rencontrent fréquemment dans d'autres manuscrits, soit en guise de frontispice (par ex., Lake, *op. cit.*, X, pl. 693; E. Rêdin, *Христианская Топография Козьмы Индикоплова по греч. и рус. спискам*, I. Moscou, 1916, 15; E. Wallis Budge, *Miscell. Coptic Texts in the Dialect of Upper Egypt*, Londres, 1915, pl. IX), soit sous la forme d'en-tête de chapitres (par ex., Lake, *op. cit.*, IV, pl. 256; Tafrali, *op. cit.*, *ibid.*; Sabas, *Specimina paleogr. codicum graec. et slavonic. bibl. Mosc. Synodalis saec. VI—XVII*, Moscow, 1863, pl. 11). Dans les manuscrits coptes, les sigles $\overline{\text{IG}} \overline{\text{HXG}} \overline{\text{HNKA}}$ sont parfois alignés au début d'un texte, sans être accompagnés de l'image de la croix. Il semble que ce ne soit qu'une omission du copiste. On distingue, en effet, dans ce cas, à côté des sigles qui nous occupent, les lettres *alpha* et *omega*, qui, elles aussi, sont d'ordinaire destinées à accompagner la figure de la croix (par ex. W. Worrell, *The Coptic MSS in the Freer Collection (University of Michigan Studies, Hum. Series, X)*, New York, 1923, pl. VII; cf. Wallis Budge, *op. cit.*, pl. XV et XXIV). Les sigles IC XC NIKA figurent également sans l'image de la croix à la fin de certains manuscrits grecs, mais alors c'est le texte même qu'ils encadrent qui affecte une disposition cruciforme (par ex., Lake, *op. cit.*, II, pl. 133 et III, pl. 163).

⁵³ Par ex., Lake, *op. cit.*, II, pl. 133; Sabas, *op. cit.*, *ibid.*; Tafrali, *op. cit.*, *ibid.*; N. Beès, dans *Römische Quartalschrift* XXVI (1912) 69, n° VII (noter, dans ce dernier exemple, qui est du XI^e—XIII^e siècle, les sigles $\frac{\Phi}{\Pi} \times \Phi \omega \varsigma$ Χριστοῦ Φαίνει Παῖς, représentés sans le *tractus supra* à côté des sigles qui nous occupent ici plus particulièrement, et qui, eux, en sont surmontés).

dont la présence pouvait suffire, à défaut de contraction, à distinguer les *n o m i n a s a c r a*,⁵⁴ — étaient destinées, ici, à mettre en évidence la valeur religieuse de la formule entière.

A partir du milieu du XI^e siècle, des représentations du même genre apparaissent dans la numismatique byzantine, sur les émissions de Théodora⁵⁵ et, plus tard, d'Alexis I^{er} Comnène.⁵⁶ Dès le début du siècle suivant, la numismatique et la sigillographie des princes normands témoignent de leur expansion en Sicile.⁵⁷ Il en est de même, pour l'Orient latin, des monnaies frappées par Tanocrède d'Antioche⁵⁸ et des sceaux de Foucher, patriarche de Jérusalem, et d'Amaury, prieur du Saint-Sépulcre.⁵⁹ Sur les deux derniers exemples, les lettres sont disposées autour d'une croix à double traverse: le même trait peut être observé encore au XIII^e siècle sur des sculptures d'Episcopi, dans la région de Démétrias, en Thessalie.⁶⁰ La croix à huit branches apparaît, de son côté, dès 1149, sur un antimension russe de l'église de Saint-Georges à Novgorod.⁶¹ Bien entendu, c'est la *c r u x i m m i s s a* simple qui se rencontre le plus souvent. Elle figure déjà dans l'inscription commémorative de 740—741 sur les remparts de Constantinople, et il serait facile d'en citer de nombreux autres exemples provenant de tous les domaines du monde byzantin, et dont les plus récents datent de nos jours.⁶²

Un fait se dégage avec évidence de l'ensemble de ces observations. L'antique acclamation du cirque s'est greffée au symbole essentiel du christianisme et c'est bien cela qui en a assuré l'expansion et la durée.⁶³ Dans les divers monuments que l'on vient de passer en revue, il s'agit autant, sinon davantage, de la représentation de la croix que d'une formule épigraphique particulière. L'examen de l'importance accordée respectivement à l'un et à l'autre de ces éléments ne permet pas d'en douter.

Dans l'usage moderne des églises grecque et russe, les sigles $\frac{\overline{\text{IC}}\overline{\text{XC}}}{\text{NI}}\frac{\overline{\text{KA}}}{\text{KA}}$ sont imprimés sur le pain de l'oblation, la *prosp'hora*, et ce sceau est

⁵⁴ L. Traube, *Nomina Sacra, Versuch einer Gesch. d. christl. Kürzung*. München, 1907, 7 et 45 sq. (par ex., $\overline{\text{ΘEOC}}$).

⁵⁵ Wroth, *Cat.*, pl. LX, 6—7.

⁵⁶ Ibid., pl. LXVI, 4—5. Cf., pour une époque beaucoup plus récente, un méreau frappé en 1775, peut-être, pour les œuvres de Saint-Georges du Phanar: G. Schlumberger, *Monuments numismatiques*. Rev. archéol., XL (1880) 202.

⁵⁷ Kantorowicz, *Laudes*, 9.

⁵⁸ Schlumberger, *Numism. de l'Or. Lat.*, pl. II, 7 et 9 et XX, 1.

⁵⁹ Du Cange, op. cit., 45.

⁶⁰ N. Giannopoulos, *Les constructions byz. de la région de Démétrias (Thessalie)*, BCH, XLIV (1920) fig. 8 et 11, b.

⁶¹ Nikolskij, op. cit., pl. A¹.

⁶² Voir notamment deux exemples datés respectivement de 1882 et 1892: Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, nos 199 et 516.

⁶³ La remarque en a été déjà faite par Peterson, op. cit., 155: *die Formel im Zusammenhang mit dem Kreuzkultus ihre Verbreitung gefunden hat*.

partagé au cours de l'office divin en quatre parties, dont chacune comprend un groupe de deux lettres.⁶⁴ Celles-ci présentent donc, dans ce cas, une indéniable valeur liturgique. On observera toutefois que la même valeur était attribuée aussi à la croix, et c'est justement la croix que les commentateurs les plus anciens décrivent, — avec l'image du Christ, — sur la sphragis de l'oblation,⁶⁵ tandis que les premières mentions de l'usage actuellement en vigueur ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle.⁶⁶

La même figure se rencontre en tête de talismans⁶⁷ ou bien à l'entrée des maisons et des églises, dans l'intention évidente d'en assurer la pro-

⁶⁴ F. E. Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, I. Oxford, 1894, 393. Cf. Dölger, op. cit., pl. II, III, 2 et VII.

⁶⁵ Les textes les plus anciens (à partir du XII^e siècle) mentionnent seulement l'image du Christ: Honorius d'Autun, *Gemma animae*, I, 35; Migne, P. L., CLXXI, 555; Guillaume Durand de Mende, *Rational*, IV, 8, trad. Ch. Barthelemy. Paris, 1854, II, 260. Siméon de Salonique y ajoute, au XIV^e siècle, la mention de la croix, sans nommer toutefois les sigles (*De Sacra Liturgia*, 88, Migne, P. G., CLV, 268). Symboliquement, cette empreinte représente une pièce de monnaie — prix de la rédemption (Ernulphe de Chester, éd. d'Achery, *Spicilegium*, III, 471; Durand de Mende, op. cit., *ibid.*; cf. J. Goar, *Εὐχολόγιον*, sive *Rituale Graecorum*. Paris, 1647, 117 et Veniamin (Krasno-pëvkov), *Новая Скрижаль*. S. Pétersbourg, 1857, 92). Peut-être s'agit-il, en effet, de la copie des monnaies dans le genre de celles de Théodora citées ci-dessus. Il n'existe pas, en tous cas, d'indications analogues antérieures au règne de cette impératrice. L'expression σφραγίζεσθαι τὴν προσφοράν, qui se rencontre dans les textes les plus anciens, doit signifier tracer le signe de la croix et non imprimer un sceau: voyez P. de Meester, *Les origines et le développement du texte grec de la liturgie de saint Jean Chrysostome*, Χρυσόστομικά. Studi e ricerche intorno a S. Giov. Cris... Rome, 1908, 305.

⁶⁶ Le détail manque encore dans la liturgie du XIV^e siècle, publié par C. A. Swainson, *The Greek Liturgies chiefly from Orig. Authorities*. Londres, 1884, 137. Les plus anciennes mentions que j'en connaisse, se trouvent dans les ouvrages des liturgistes du XVII^e siècle: Goar, op. cit., *ibidem* et Nicolas Boulgaris, *Ἑρὰ κατήχησις, ἡτοι ἐξήγησις τῆς Θείας καὶ Ἱερᾶς Λειτουργίας*. Venise, 1818, 39 (la première édition est de 1681). Il est caractéristique que ces auteurs rappellent la légende relative aux trois croix constantiniennes de l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore Calliste, tandis que la réciprocité, c'est-à-dire un rapprochement avec la « sphragis » de la messe, ne figure pas dans le texte même de Nicéphore. Un sceau présumé eucharistique et portant les sigles

 est conservé au British Museum; on le date du VI^e siècle environ (O. Dalton, *Catalogue of Early Christ. Art.*... Londres, 1901, n° 973). Pour les raisons qui viennent d'être exposées, il y aurait lieu de réviser cette date. Signalons, parmi les autres « antiquités » de ce genre, l'inscription dédicatoire d'une citerne à Madaba d'où il ressort que celle-ci aurait été restaurée sous le règne de Justinien: aux quatre coins de ce texte sont représentés les sigles  (DACL, X, 1, col. 860). Même si l'inscription est authentique, les sigles constituent certainement une addition postérieure.

⁶⁷ Par ex., A. Vasiliev, *Anecdota graeco-byzantina*, I. Moscou, 1893, 344 (parallèlement à d'autres combinaisons analogues); Dawkins, op. cit., *Additions and Corrections*, 9; W. Deonna, *Talismans magiques trouvés dans l'île de Thassos*. (Rev. Etudes Grecques XX (1907) 365. Cf. CIG, IV (Kirschhoff) n° 9064 (à la fin d'une amulette).

tection.⁶⁸ Sans doute, il y aurait là des rapprochements à faire avec les propriétés prophylactiques de l'acclamation $\nu\iota\kappa\tilde{\alpha}$.⁶⁹ Mais la croix elle-même, — gardienne des cités⁷⁰ et des demeures⁷¹ aussi bien que du corps et de l'âme des hommes, — n'était-elle pas pareillement le plus puissant des phylactères?⁷² On a déjà rappelé, du reste, diverses inscriptions analogues, composées d'autres lettres singulières, auxquelles il était d'autant plus aisé d'attribuer une vertu magique qu'elles paraissaient difficiles à interpréter.⁷³ Là aussi, les deux éléments ne font que se compléter.

Disons-le encore une fois. Usage liturgique ou usage prophylactique, la présence de la croix est à rapprocher ici du culte rendu au Christ lui-même. Les empreintes cruciformes sur le pain de l'oblation ont été employées concurremment, — on vient de la rappeler, — aux empreintes avec l'image

⁶⁸ Par ex., Grégoire, *Rec.*, n° 62 (daté de 1363); Dawkins, op. cit., 230. Souvent la croix est accompagnée d'autres sigles encore: par ex., Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, n°s 212 et 543; Uspenskij, op. cit., II, 2, p. 25; A. Orlandos, dans 'Αρχαίον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος IV (1938) 69 sq., fig. 48.

⁶⁹ Peterson, op. cit., 157 sq.; Dölger, op. cit., 26.

⁷⁰ Par ex., $\sigma\tau\alpha\upsilon\rho\acute{o}\varsigma\ \pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\varsigma\ \varphi\upsilon\lambda\alpha\kappa\tau\acute{\eta}\rho\iota\omicron\nu\ \omicron\upsilon\ \pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\upsilon\ \varphi\acute{\omicron}\lambda\alpha\zeta$: Alexandre le Moine, *De Invent. S. Crucis* (Migne, P. G., LXXXVII, 4073 et 4084), André de Crète, *In Exaltat. S. Crucis*, I (Migne, P. G., XCVII, 1021). Cf. A. Dmitrievskij, *Описание Литургических рукописей*..., I, 1. Kiev, 1895, 23: $\sigma\tau\alpha\upsilon\rho\tilde{\omega}\ \tau\acute{\eta}\nu\ \pi\acute{o}\lambda\iota\nu\ \tau\omicron\iota\chi\eta\sigma\alpha\varsigma$ (tropaïre de la fête de saint Philippe) et de nombreux autres exemples, en particulier dans la *Description des œuvres d'art de Constantinople*, par Constantin le Rhodien (éd. Legrand—Reinach, pp. 10 et 19, vv. 163—177 et 426—471).

⁷¹ Par ex. W. M. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, I, 2. Oxford, 1897, 564, n° 459 ($\varphi\upsilon\lambda\alpha\kappa\tau\acute{\eta}\rho\iota\omicron\nu\ \tilde{\upsilon}\kappa\omicron\nu$, — une église). Cf. Dmitrievskij, op. cit., II, 123 et 181.

⁷² Cf. les croix sculptées sur les portes, les fenêtres et, en général, sur les façades des églises et des maisons. Dans les exemples les plus anciens, elles sont souvent représentées sous la forme d'un chrisme; plus tard, c'est la croix seule, d'ordinaire sans inscriptions (par ex., Vogué, *Syrie Centrale*, I, p. 88, pl. 10, 33, 39, etc.; J. Mattern, *A travers les villes mortes de la Haute Syrie*, Mélanges de l'Univers. S.-Joseph, XVII, 1 (1933) 43; N. Mavrodinov, dans Bulletin de l'Inst. Arch. Bulgare, VIII (1934) 315; S. Šljapkin, *Древние русские кресты*, S. Pétersbourg, 1906, I, 23 sq.). On tiendra compte aussi de la place importante que la croix occupe dans le décor des églises byzantines, par ex. à Sainte-Sophie de Constantinople. Pour les rapprochements littéraires possibles, voir les textes réunis dans Rev. des Etudes Slaves XXVII (1951) 110, n. 5.

⁷³ Pour la valeur magique des abréviations, voir M. Avi-Yonah, *Abbreviations in Greek Inscriptions*, Quarterly of the D^o of Antiq. in Palestine, XI, Suppl. (1940) 16. Cf. l'emploi de l'alphabet dans différents textes lapidaires mystiques: par ex., *Beiträge zur Alten Geschichte*, II (1902) 235; *CIL*, III, n° 11.186; Grégoire, *Rec.*, n° 221. Pour la formule qui nous occupe plus particulièrement ici, on notera que le *in hoc vinces* tirerait peut-être son origine de la contraction grecque du nom de Jésus que les Latins pouvaient interpréter I(n) H(oc) S(igno) vinces) ou, s'il s'agissait du génitif $\iota\eta\upsilon$, I(n) H(oc signo) V(inces): F. J. Dölger, 'Ιχθύς, *Das Fisch-Symbol in frühchristl. Zeit*, Münster i./W., I, 1928; G. Wessely, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus*, *Patr. Orient.*, IV, 101. A une époque plus récente, les Russes interprétaient les signes $\nu\iota\kappa\tilde{\alpha}$ comme Н(а крестѣ) И(скоупи) К(рояню) Я(длама), sur la croix il a racheté Adam par son sang, ou ННКЯ(кожи царствено его нсть конца), Son royaume n'a pas de fin (Pokrovskij, *Евангелие*, 365, n. 2).

du Christ. La croyance en la vertu prophylactique de la croix semble, d'une façon plus précise, tirer son origine de la notion d'un Dieu lui aussi « défenseur, protecteur, gardien » et « rempart ». ⁷⁴ Les sigles $\frac{\overline{\text{IC}}|\overline{\text{XC}}}{\text{NI}|\text{KA}}$ correspondent bien, à cet égard, aux deux formes parallèles du culte rendu, d'une part, au Christ, et, d'autre part, à sa croix.

Mais ailleurs l'équilibre est rompu. Plusieurs tissus de Brousse du XVI^e et du XVII^e siècles sont couverts d'un semis de sigles $\frac{\overline{\text{IC}}|\overline{\text{XC}}}{\text{NI}|\text{KA}}$ reproduits à une très petite échelle. ⁷⁵ C'est un simple motif d'ornement où le sens de l'acclamation importe certainement moins que la figure, à la fois sacrée et décorative, qu'elle accompagne, et l'on connaît des étoffes plus anciennes, pareillement couvertes d'une multitude de petites croix, mais cette fois sans aucune inscription. ⁷⁶ Ou bien, plus souvent encore, il s'agit de véritables images de dévotion. Les miniatures du genre de celles du *Parisinus 510* doivent être considérées comme d'authentiques « icônes de la croix » que les caractères de l'alphabet élégamment tracés concourent seulement à embellir, au même titre que les pierres précieuses et les feuilles d'acanthe dessinées par l'enlumineur. On connaît, du reste, des représentations analogues dépourvues de toute inscription ⁷⁷ ou bien, — encore que le cas soit plus rare, — accompagnées de différents autres sigles. ^{77bis} Ainsi s'explique-

⁷⁴ E. Peterson, *Der Monotheismus als politisches Problem*. Leipzig, 1935, 116 sq. (citation des *Constitutions Apostoliques*, VIII, II, 5; les modèles immédiats des acclamations chrétiennes ont été fournis ici par les cultes municipaux de l'Antiquité). Noter, d'autre part, dans le domaine de l'art, la similitude de l'emplacement, à l'entrée des églises, de la figure de la croix et de l'image du Christ des *Belles Portes* (voir, pour ce type iconographique: *Studi bizantini e neoellenici*, VI, 1940, 214 sq.).

⁷⁵ Riefstahl, op. cit., fig. 1, 2, 7 et 8.

⁷⁶ Par ex., O. Wulff et W. F. Volbach, *Spätant. u. koptische Stoffe...* Berlin, 1926, pl. 32. Cf. les tissus ornés de la figure de la croix que Grégoire de Tours avait fait suspendre dans un des oratoires de sa cathédrale: Venance Fortunat, *Carmina*, II, 3 et 5, MGH, *Auct. Antiq.*, IV, 1, pp. 29 et 32—33 (...*Ditans templa Dei cruz, et velamen adornans*). Voir aussi Byzantion, XIII (1938) 492 sq.

⁷⁷ Par ex., pour les manuscrits byzantins, H. Glück, *Die christl. Kunst des Ostens*. Berlin, 1923, pl. I; H. Gerstinger, *Die griech. Buchmalerei*. Vienne, 1926, pl. XVI. Voir aussi les magnifiques frontispices des manuscrits mérovingiens du groupe de Lindisfarne (E. G. Millar, *The Lindisfarne Gospels*. Londres, 1923, pl. I, XXI, XXV, XXX, XXXIV, XXXVIII). En ce qui concerne le *Paris. 510*, M^{lle} S. Der Nersessian me fait observer que les deux miniatures qui y représentent la croix remplissent le recto de la page dont l'autre côté est réservé à des portraits impériaux, ainsi que cela s'observe respectivement sur l'avvers et sur le revers de nombreuses monnaies byzantines. N'y aurait-il pas une relation entre les deux groupes d'images, et, dans ce cas, l'acclamation *vizā* ne s'adresserait-elle pas autant à l'empereur qu'à la divinité qu'il représentait ici-bas? Cf. Gagé, op. cit., 371, qui remarque, à propos de monnaies byzantines avec la légende *Victoria Aug(usti)* gravée autour de la croix, que celle-ci prend ainsi la valeur d'un symbole de victoire attaché à la personne du monarque.

^{77bis} Par exemple [Φ] [X] Φ Π: G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1925, I, 1, p. 398, pl. 111, 3 (Quaranlec Kilissé).

rait l'expansion remarquable des représentations isolées de cette espèce, qui se rencontrent aussi bien sur les parois des édifices⁷⁸ que sur des objets d'arts mineurs et de mobilier ecclésiastique.⁷⁹ Il semble aussi que l'interprétation soit valable pour le groupe de lettres $\frac{\text{IC} \overline{\text{XC}}}{\text{NI} \overline{\text{KA}}}$ qui accompagnent des inscriptions lapidaires plus ou moins longues. La place d'honneur qui leur est alors réservée, leurs dimensions mêmes, les distinguent du reste du texte,⁸⁰ et là encore, l'attention est davantage attirée par le symbole sacré que par l'acclamation qui l'encadre.

⁷⁸ Voir par ex., Lietzmann, *Landmauer*, p. 19, n° 2; L. Lefort, *Chronologie des peintures des catacombes de Naples*. Mélanges d'Arch. et d'Hist., III (1883) 197 (S. Gennaro dei Poveri, IX^e siècle?); *DACL*, I, col. 1135, fig. 284 (Alexandrie, catacombe de Karmouz, parmi des peintures du VI^e au VIII^e siècles); Grégoire, *Rec.*, n° 148 (Samos); Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, n° 414 (Lavra, 1608); Lefebvre, *Rec.*, n° 42 (bloc isolé au musée d'Alexandrie); N. Beès, dans *Römische Quartalschrift*, XXVI (1912) p. 68, n° V (bloc isolé au musée d'Athènes); K. Zèsios, dans *Βυζαντις*, I (1909) p. 132, n° 61 (Géraki, couvent du Prodrome).

⁷⁹ Une liste pratiquement illimitée pourrait être ajoutée ici aux divers exemples que nous avons déjà cités. Voir notamment A. Goldschmidt et K. Weitzmann, *Die byz. Elfenbeinskulpturen*, II, Berlin, 1934, nos 53,b et 193. N. Kondakov et D. Bachradze, *Опись памяти древности Грузии*. S. Pétersbourg, 1890, fig. 69; Dalton, *Cat.*, n° 551; Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, n° 74. A l'époque post-byzantine, la croix est souvent placée sur le Golgotha entre la lance et l'éponge; d'autres sigles viennent s'ajouter, en même temps, à l'acclamation $\nu\iota\kappa\acute{\iota}$: voyez par exemple: A. Muñoz, *I quadri biz. della Pinacoteca Vaticana*. Rome, 1928, pl. IX; J. Strzygowski, *Koptische Kunst, Catalogue G¹ des Antiquités Egypt. du Musée du Caire*. Vienne, 1904, n° 8774, pl. VI; V. Georgievskij, dans *Svëtiŋnik* 11—12 (1914) pl. V,a—VI; G. Schlumberger, *Monuments byz. inédits*, Florilegium M. de Vogué, Paris (1909) 262. Cf. aussi l'*analavos* et le *paramandyas* de l'habit des moines: Ph. Meyer, *Beiträge zur Kenntnis der neueren Gesch. u. gegenwärtigen Zustände des Athosklosters*. Zeit. für Kirchengeschichte, XI (1890) 551 (les sigles $\frac{\text{IC} \overline{\text{XC}}}{\text{NI} \overline{\text{KA}}}$ seuls); P. de Meester, *Liturgia bizantina, Studi di rito biz.*, II, 6, *Rituale-Benedizionale Bizantino*. Rome, 1930, 16 sq., fig. 3 et 6.

⁸⁰ Le plus souvent, les sigles sont placés au début de l'inscription (par ex., Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, nos 173, 188, 199, 262, 516); parfois, au contraire, c'est l'inscription qui les précède (par ex., Lefebvre, *Rec.*, n° 513) ou bien encore ils sont encadrés par le texte (par ex., Grégoire, *Rec.*, nos 51 et 218; Millet, Pargoire, Petit, *Rec.*, nos 74 et 281; E. Beès Chatzèdakès, *Ἐκκλησιαστικὰ Κεντήματα Μουσείου Μπενάκη*, Athènes, 1953, nos 48 et 51). Il semble qu'il faille les distinguer des croix initiales ordinaires, qui constituent une invocation à Dieu, et non pas une sorte d'image sacrée, comme c'est le cas ici. Par contre, il y aurait des rapprochements à faire avec les grandes croix, sans autres sigles que l'*alpha* et l'*omega*, que l'on rencontre parfois au milieu d'épithames ou de diverses autres inscriptions, et que le texte qui les encadre ne fait que mieux ressortir (voy. par ex., Ed. le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule antérieure au VIII^e siècle*. Paris, 1856, II, n° 551, A; J. Kulakovskij, *Керченская христ. катакомба 491 г.* S. Pétersbourg, 1891, passim; V. Latyšev, *Сборник греч. надписей христ. времен из Южной России*. S. Pétersbourg, 1896, nos 15, 16, 98, etc.; N. Giannopoulos, dans *Byz. Zeit.* XXI, 1912, 167).

Telle est donc la dernière étape de l'évolution d'une antique euphémie. Les partisans de la nouvelle Foi avaient accepté celle-ci pour proclamer la victoire du Christ: un point particulier de la doctrine en fit, par voie de conséquence, une acclamation de la croix. Les sigles $\frac{\overline{IC} \overline{XC}}{NI \overline{KA}}$ ont permis d'exprimer les deux aspects simultanés de la pensée. C'était cependant juxtaposer, en une formule épigraphique hybride, à la fois des paroles et un idéogramme. Plus intelligible et plus accessible aux sens, c'est l'image de la croix qui devait l'emporter en définitive.

LES MONNAIES DE JEAN VII PALEOLOGUE (1400–1408)

W. Wroth a publié, dans son *Catalogue des monnaies byzantines* à Londres, une pièce rare en cuivre du XIV^e siècle, appartenant au Cabinet des Médailles à Paris. Sur le droit de cette pièce se voit le buste de l'empereur avec couronne hémisphérique, nimbé et portant le sceptre de la main gauche, et, sur le revers, deux figures debout avec couronnes, nimbées et tenant ensemble une grande croix.

L'auteur range cette monnaie parmi celles de l'empereur byzantin Manuel II Paléologue.¹ D'après lui, le buste sur l'avvers est celui de Manuel II, et les effigies de l'autre côté représentent Jean VII Paléologue, son neveu, et l'impératrice Hélène.

Cependant, dans la reproduction de cette monnaie chez Wroth,² ainsi que dans le moulage en plâtre que nous en possédons, immédiatement derrière la croix se voient clairement les trois premières lettres du nom de Jean — IOA[NNHΣ (voir ici pl. I, 1).

Par conséquent cette monnaie n'appartient pas à Manuel II Paléologue, mais doit se rapporter à l'un des quatre empereurs byzantins de la seconde moitié du XIV^e et de la première moitié du XV^e siècle, portant le nom de Jean: Jean V (1341–1391), Jean VI Cantacuzène (1341–1354), Jean VII (1399–1408) et Jean VIII (1425–1448).

Quelles sont les possibilités de déterminer l'appartenance de la monnaie en question à l'un de ces souverains.

Admettant que le droit de la monnaie porte l'effigie de Jean V Paléologue, il faudrait voir sur le revers la figure de son fils Andronique IV et celle de la mère de celui-ci, Hélène. Mais un détail de la représentation contredit pareille attribution. Le graveur a représenté l'impératrice tenant la croix, la main posée plus haut que celle du jeune prince. C'est un geste conventionnel qui, dans la numismatique du Moyen Âge, exprime toujours cette différence de hiérarchie.³

C'est ainsi que sont représentés, sur monnaies bulgares, la mère-régente Irène et son jeune fils Michail Assen.⁴

¹ W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum II*. London, 1908, 639 et pl. LXXVII, 6.

² Wroth, op. cit., pl. LXXVII, 6.

³ T. Gerasimov, *Медни монети на Георги Тертерий I и сина му Тодоръ Светослав*, Изв. на Българ. Ист. Дружество XIV–XV (1937) 112. — T. Bertelé, *Monete e sigilli di Anna di Savoia imperatrice di Bisanzio*. Roma, 1937, 64.

⁴ N. M. Mouchmov, *Едва нова сребърна монета от царица Ирина с сина и Михаил*. Сборник в чест на В. Н. Златарски. София, 1925, 185.

Par conséquent, dans la monnaie qui nous occupe, la mère est représentée comme régente de son fils mineur. Or, nous ne possédons aucune preuve écrite selon laquelle Jean V Paléologue aurait nommé régente sa femme Hélène, pendant l'un de ses deux voyages hors du territoire de l'Empire.

Lors de son premier voyage en 1366 (en Hongrie) son fils aîné Andronic était déjà majeur, et c'est sans doute lui qui reçut la régence de l'Empire. Il fut chargé de cette fonction également en 1369, lors du second voyage de Jean V en Europe occidentale (Italie).⁵

On ne saurait donc attribuer la monnaie à Jean V Paléologue. On ne pourrait non plus l'attribuer à Jean VI Cantacuzène. Les deux figures du revers présentent les mêmes difficultés.

À la mort d'Andronic III Paléologue, Jean Cantacuzène mena une guerre de plusieurs années contre le parti de la régente Anne et de l'héritier légitime du trône, Jean V Paléologue, alors mineur. Pendant toute la durée de cette guerre civile, Cantacuzène essaya de prouver ses sentiments légitimes envers le fils d'Andronic. C'est ainsi que, pendant la cérémonie du couronnement à Didimoteicos en 1341, Jean Cantacuzène fait nommer, en premier lieu, les noms de la reine-mère Anne de Savoie et de l'empereur légitime de Byzance, Jean V Paléologue, et ensuite le sien propre et celui de sa femme Irène.⁶

Dans ces circonstances, il semble assez difficile d'admettre que Cantacuzène eût fait frapper ce type de monnaie (durant la guerre civile de 1341—1349), le représentant comme empereur, et dont la figuration du revers eût porté atteinte au prestige de l'héritier légitime. En outre, ce geste aurait irrité ses adversaires à Constantinople et ranimé leur animosité.

Si l'on admettait que cette monnaie eût été frappée après le couronnement de Cantacuzène à Constantinople, les mêmes difficultés surgiraient quant aux figures du revers. Le droit représentant Jean VI Cantacuzène, le revers devrait représenter l'impératrice Anne de Savoie, et son fils Jean V. Or, à cette époque Jean V était majeur, et déjà marié (depuis 1347) à la fille de Cantacuzène. Anne ne saurait être régente.

Il ne pourrait s'agir non plus de la femme de Cantacuzène et de leur fils Mathieu, ce fils ayant été également majeur. Du reste, Cantacuzène ne s'était guère absenté de Byzance pendant toute la durée de la lutte contre le parti de Jean V Paléologue.

Rien ne nous autorise donc à croire que la monnaie en question du Cabinet des Médailles à Paris eût été frappée par Jean VIII Paléologue.

Contre pareille attribution, on pourrait alléguer la circonstance que

⁵ G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1940, 388.

⁶ Ostrogorsky, op. cit., 367; F. Dölger, *Johannes VI Kantakuzenos als Legitimist*. Annales de l'Inst. Kondakov 10 (1938) 49 sq.

Jean VIII n'avait pas eu d'enfants, donc d'héritiers directs.⁷ On ne saurait admettre que sur le revers se trouvent représentés sa propre femme l'impératrice, comme régente, et son frère Constantin XI, le despote de Morée. Constantin XI fut désigné par l'empereur même comme son remplaçant, lors du voyage de Jean VIII Paléologue en Italie, en 1437.⁸

Il nous semble que toutes les probabilités pour l'émission de cette monnaie soient du côté de Jean VII. C'est le fils d'Andronic IV, privé par son père Jean V Paléologue de son droit de succession, au profit du frère puîné Manuel II.

Tant Andronic IV que son fils Jean VII gardèrent toute leur vie une attitude d'animosité et de rancune envers Manuel II, devenu empereur par la volonté de Jean V et au détriment des deux premiers.

L'extrême gravité de la situation de Byzance, menacée par le danger de l'invasion turque sans cesse croissant, obligea Manuel à faire une tentative désespérée de pacification à l'intérieur du pays, en reconnaissant les droits des deux prétendants au trône, c'est-à-dire de son frère aîné Andronic IV, et du fils de celui-ci, Jean VII.

Il se fait même remplacer par ce dernier dans le gouvernement de Byzance, pendant son voyage en Occident.⁹ Il nous semble que c'est précisément alors que Jean VII se fit frapper la monnaie en question.

Il voulut sans doute accorder ainsi une satisfaction à son amour-propre blessé, se faisant représenter comme souverain aux yeux de la population.

Dans les deux figures du revers, on devrait voir l'épouse de son oncle Manuel et le fils mineur de celui-ci, le futur Jean VIII Paléologue. Cette image de la reine-mère avec l'héritier encore mineur du trône, pourrait être interprétée comme une démarche diplomatique de la part de Jean VII envers Manuel et sa famille, Jean VII voulant exprimer par cet acte de courtoisie sa loyauté apparente.

Cependant, Manuel ne montre aucune confiance en cette loyauté, puisque, nommant son neveu remplaçant temporaire au pouvoir, il se hâta d'envoyer sa propre famille à l'abri, auprès de son frère Théodore, en Morée.¹⁰

A cette monnaie de Jean VII Paléologue, il faudrait en joindre encore deux autres du même type, qui avaient été également mal interprétées.

1. *Avers*: Buste de Jean VII avec couronne semisphérique et nimbe. Il tient un sceptre de la main gauche.

Revers: Deux figures nimbées, debout, tenant une grande croix. La reine, à droite, tient de sa main gauche un rouleau (volumen).

⁷ Ostrogorsky, op. cit., 407.

⁸ Ф. И. Успенский, *История Византийской империи III*. Москва, 1948, 769; A. Adamantios, Κωνσταντίνος ΙΑ Παλαιολόγος. Μεγάλη ἑλλην. ἐγκυκλ., 15 (1931) 574.

⁹ F. Dölger, *Johannes VII, Kaiser der Rhomaer 1390—1408*. Byz. Zeitschr. 31 (1931), 21 sq.

¹⁰ Dölger, op. cit., 32.

R. Ratto, *Monnaies byzantines*. Lugano, 1930, 118, 2245 et pl. LV. Voir ici pl. 1,2.

2. *Avers*: † 1... ΧΘΘΠΙΣ. Buste avec couronne semisphérique et nimbe, tenant un sceptre de la main droite.

Revers: Deux figures nimbées, debout, tenant ensemble une grande croix.

Sofia, Coll. Avramov, diam. 19 mm. — Pl. I, 3.

Dans cette monnaie, la première moitié de la légende avec le nom du souverain est mutilée. A peine voit-on sur l'original les traces de la lettre I du nom Jean. La lettre ω a une forme caractéristique. Elle a l'aspect de deux cercles accolés. On retrouve ce même caractère sur une monnaie inédite de Manuel II Paléologue.

Dans les trois monnaies en question, les images présentent les mêmes particularités. Ainsi, la plaquette frontale de la couronne est gravée comme un trait continuant la ligne du nez. Les moustaches ne sont pas marquées, la barbe en pointe tourne légèrement vers la gauche à son extrémité inférieure. La couronne ne porte pas ses pendeloques habituelles de perles. La coupe du buste est différente de celle que l'on voit sur les monnaies de Manuel II et Jean VIII Paléologue. La partie du milieu forme deux lignes parallèles.

On retrouvera ces même particularités sur les monnaies en argent et en cuivre, frappées par Jean VII à Thessalonique. En voici la description:

Monnaies en argent

1. *Avers*: † IO[A]N[ΕΗΣ] ΔΗΣΠ... ΛΟΓΟΣ Buste avec couronne semisphérique, nimbe, en face, tenant un sceptre de la main gauche.

Revers: [ο]ΑΓ... Δ[Η]Μ[Η]ΤΡ[Ι]ΟC. St. Démètre à cheval vers la droite. De la main droite il tient un sabre, de la main gauche les rênes.

R. Ratto, *Monnaies byzantines*, 119, 2246; H. Goodacre, *Numism. Chronicle* 1931, 156, 5. Pl. I, 4.

Nous rééditons cette monnaie dans le but de compléter la description de Goodacre.¹¹ Après l'Θ du nom de Jean, suit Ν accolé à la lettre précédente. Sur la légende du revers, sous Μ, on voit les lettres Τ et Ρ en ligature.

Un second exemplaire de cette espèce de monnaies de Jean VII a été publié par Sabatier.¹² L'effigie du souverain est donnée correctement par le graveur, avec toutes les particularités stylistiques qui caractérisent les

¹¹ H. Goodacre, *Notes on some Rare Byzantine Coins*, *Numism. Chron.* III (1931) 156, 5 et pl. XI, 9.

¹² J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, etc., II. Paris, 1869, 277, 8 et pl. LXIII, 13.

autres monnaies de Jean VII Paléologue, alors que les légendes autour du buste et sur le revers sont tracées arbitrairement.

La légende de l'avvers est la suivante: O MANOVHΛ O ΠΑΛΕΟΛΟΓΟ ΔΕCΠOT. La première lettre O, devant le nom de Manuel nous fait douter de l'authenticité de cette légende. L'article O ne se pose jamais devant les noms propres dans les monnaies. On ne le met de règle que devant le nom de famille ou le surnom de l'empereur.¹³

Après le nom de famille, Paléologue, on a fait suivre le titre ΔΕCΠOTHC. Cela aussi est une incorrection qu'un graveur du Moyen Age aurait difficilement commise, surtout sur une monnaie en argent. Nous savons que, sur les monnaies en argent, l'empereur porte toujours le titre de BACIAEVC,¹⁴ et, en outre, le titre se place toujours entre le nom propre et le nom de famille. D'après nous, le dessinateur a tracé la légende d'une façon erronée (peut-être à cause du mauvais état de conservation de l'exemplaire décrit par Sabatier) changeant les lettres du commencement I et Q en O et M, etc.

De même, la légende devant le saint, au revers, est mal interprétée. Ainsi, les dernières lettres T et P réunies en ligature, le dessinateur les a tracées comme M et A, et sous elles, il a ajouté un N. De cette façon est formé le commencement d'un nom MAN(OVHΛ), ce qui ne se trouvait pas dans l'original.

Du reste, l'image du cavalier est correctement donnée.

Monnaie en cuivre

1. *Avers*: † IO . . ΠΙCΒ . . Buste avec couronne semisphérique et nimbe, de face, tenant un sceptre de la main gauche.

Revers: [OΛ]Γ . . ; Saint Démètre à cheval au galop vers la droite. De la main droite il tient probablement un sabre, et de la gauche, les brides.

Berlin, Münzkabinett, diam. 22 mm. Pl. I, 5.

Dans cette monnaie également, le buste de Jean VII a les mêmes traits stylistiques que les bustes des monnaies en cuivre, avec deux effigies sur le revers de la monnaie.

La figure de St. Démètre dans cette pièce est toute pareille à celle du revers des monnaies en argent de Jean VII.

Comme on peut voir d'après les reproductions et les descriptions que nous en donnons, les monnaies en argent et en cuivre de Jean VII avec l'image de St. Démètre, imitent les types de pièces en cuivre de son oncle Manuel II Paléologue.¹⁵

¹³ Wroth, op. cit., 637, 8; 640, 1.

¹⁴ Wroth, op. cit., 636, 3, 4; 637, 8, 9, 10. La monnaie en or de Manuel II Paléologue, décrite chez Wroth, pl. LXXVI, 8, sur l'avvers de laquelle on lit le titre ΔHCΠ OTHC, est d'après nous un faux.

¹⁵ Wroth, op. cit., pl. LXXVII, 4.

Les monnaies en argent et en cuivre avec l'effigie de St. Démètre à cheval, au nom de Jean VII, doivent avoir été frappées entre 1402 et 1408, durant le règne de celui-ci en tant que souverain indépendant de Thessalonique et de son territoire, qui lui avaient été donnés en apanage par son oncle Manuel.¹⁶

¹⁶ Dölger, *op. cit.*, 31.

ВИЗАНТИЙСКИЕ ЭЛЕМЕНТЫ В МОРАВСКОМ ВИНОГРАДАРСКОМ ПРАВЕ

В своей статье *Moravské právo hor viničných*¹ я отметил, что основой зафиксированного в письменном виде виноградарского права в Моравии, которое можно отнести к середине XIII в., являлись какие-то старинные обычаи, возникшие или принесенные еще при основании первых виноградников. Я показал в дальнейшем, что некоторые сходные постановления встречаются и в других древних сводах правовых норм. Так напр. уже в римском праве говорится о смертной казни для того, кто вырвал виноградскую лозу, а затем об отсечении руки за преступления, свершенные в виноградниках. *Lex salica* V в. содержит постановление о вреде, причиненном виноградникам скотом. *Lex Visigotorum* наказывал виновных в повреждении виноградных кольев десятью ударами плетью. *Lex Burgundiorum* преследовал вход в виноградник — даже если не совершилась кража — штрафом в размере трех солидов. *Лангобардский закон* VII в. позволял брать три виноградных грозди с чужого виноградника, ночной вредитель, однако, подвергал себя риску смертного наказания.²

Но здесь можно предполагать еще и другую связь. Можно думать, что миссия Константина и Мефодия в Великоморавском государстве и ее значение не ограничивались вероучением; она, повидимому, повлекла за собой мощный приток византийской культуры в широком смысле слова,³ т. е. не только по отношению к письму, языку, литературе⁴ и искусству (архитектура,⁵ драгоценные изделия и т. п.⁶), но также и в области права а, может быть, и земледелия, в частности виноградарства. Этот вопрос пока еще не вполне выяснен. Кое-что уже подсказывается археологическими исследованиями, а многое, должно быть, остается еще неуявленным от нас и ждет открытия.

О том, что славянско-византийская традиция здесь достигла значительных размеров, свидетельствует не только тот факт, что моравской церкви была предоставлена около 869 г. папой Гадрианом II привилегия

¹ J. Pošvář, *Moravské právo hor viničných*. Čas. Matice moravské 70 (Brno, 1951) 120 сл.

² Там же, 163.

³ Напр. M. Paulová, *L'idée Cyrillo-Méthodienne dans la politique de Charles IV et la fondation du Monastère Slave de Prague*. Byzantinoslavica XI (1950) 170 и сл.

⁴ См. *Slovanství v českém národním životě* (под ред. И. Мацурка). Брно, 1947, в частности статьи Курца, Мацурка, Грабака, Травичка, Чады и Вольмана, также и приведенную там литературу.

⁵ J. Böhm, *Deux églises datant de l'Empire de Grande-Moravie découvertes en Tchécoslovaquie*. Byzantinoslavica XI (1950) 207 и сл.

⁶ J. Poulik, *Jihní Morava, země dávných Slovanů*. Брно, 1948—1950, 120.

славянской литургии,⁷ и что некоторые костелы и часовни были наименованы именем св. Климента,⁸ позднее св. Прокофия, но и основание и деятельность сазавского монастыря.⁹ Об этом же свидетельствует и так называемый византийский тип чешских монет¹⁰ — денариев еще в конце X в. и в XI в.¹¹ Поэтому, пожалуй, не слишком смело и предположение о связи моравского виноградарства с византийским, ибо выращивание культурного винограда было к нам, повидимому, перенесено вместе с христианством по культовым причинам. Несмотря на усиленное влияние после падения Великоморавской империи римской церкви из Регензбурга, нельзя исключить возможность дальнейшего существования разных культурных византийских обычаев. Можно что еще позже существовали какие-нибудь следы славянской литургии, ср. обновление славянской литургии в XIV в. при Карле IV в пражском монастыре Na Slovanech.¹²

Под византийским культурным влиянием находились, несомненно, и разные правовые обычаи, тем более что солунские братья со своими помощниками перевели кроме библии и литургических книг и свод церковно-правовых постановлений, так называемый номоканон,¹³ при чем Мефодий, может быть, перевел также и часть *Эклоги*, свода правовых постановлений, на старославянский язык.¹⁴ Стало быть, византийское право было ему известно.¹⁵ Возникновение *Эклоги* можно отнести к первой половине VIII в., почти одновременно с другим сводом норм, касающихся земледелия, известным под названием *Земледельческого закона*.¹⁶ Этот закон имел силу в Византии, населенной

⁷ G. Friedrich, *Corpus diplomaticus Bohemiae I*, № 12. К этому F. Grivec, *Sláva na výsostech Bohu*, *Slovanské studie* (Сборник статей). Прага, 1948, 45, где дан анализ папского послания.

⁸ A. Birnbaumová, *Kostely sv. Klimenta v Čechách a na Moravě*. Прага, 1948.

⁹ J. Pošvát, *Kaple sv. Prokopa na St. Brně a její význam ve 13. a 14. století*. *Vlastivědný Věstník Mor. VII* (Brno, 1952) 17 и сл.

¹⁰ V. Chaloupecký, *Na úsvitu křesťanství*. Прага, 1942, 285.

¹¹ G. Skalský, *Česká mince a pečeti 11. a 12. století*. *Sborník Nár. Musea* (1938); отдель. изд. 4—5.

¹² M. Paulová, *op. cit.*, 176 и сл. В последнее время открытие Ф. В. Мареша по отношению к так называемой Левинской надписи: *Levínský nápis (epigrafický doklad cyrilice v Čechách)*. *Slavia XXII* (1953) 473—483.

¹³ См. J. Kurz, *Slovanské základy naší vzdělanosti*. См. сборник *Slovanství* и т. д., 12, заметка 4. В особенности J. Vašica, *Origine Cyrillo-Méthodienne du plus ancien code slave dit «Zakon sudnyj ljudem»*. *Byzantinoslavica XII* (1951) 154 и сл.

¹⁴ Напр. Th. Saturník, *Příspěvky k šíření byzantského práva u Slovanů*. Прага, 1922, 57, который приводит других авторов (Павлова и Бобчева), лично, однако, не склонен подтвердить его участие.

¹⁵ Подробнее J. Vašica, *op. cit.*, 165.

¹⁶ Оригинальный греческий текст, приводимый напр. в K. Zachariae v. Lingenthal, *Ius Graeco-Romanum IV*, Leipzig, 1856—1886, оказался для меня недоступным. Однако я пользовался его русским переводом (*Сборник документов по социально-экономической истории Византии*. Акад. Наук СССР. Москва, 1951, 103 и сл.).

уже в то время в значительной мере славянскими племенами, и переводился поэтому с греческого языка на славянский язык.¹⁷

Название закона по свидетельству разных рукописей XI—XIII в. было: *Κεφάλαια νόμων γεωργικῶν κατ' ἐκλογὴν ἐκ τῶν Ἰουστινιανοῦ βιβλίων*, т. е. *Главы земледельческого закона по выбору из книг Юстиниана* или более краткое название на венской рукописи: *Νόμος γεωργικὸς κατ' ἐκλογὴν ἐκ τοῦ Ἰουστινιανοῦ*, т. е. *Земледельческий закон по выбору из Юстиниана*.¹⁸

Земледельческий закон уделял большое внимание виноградарству. В нем трактуется об уходе за виноградником, о своевременной резке винограда при помощи садоводческого ножа (*κλαδευτήριον*),¹⁹ о рыхлении почвы в винограднике и об обнесении виноградника забором. В ст. 69 упоминается также и о сосудах, применяемых в виноградарстве. После сбора винограда виноградники использовались как пастбище для скота (ст. 79). Кроме того относятся к виноградарству еще статьи 13 и 16 (об обязанностях того, кто перенял чужой виноградник), ст. 21 (разбивка винограда на чужой земле), ст. 38 и 85 (о быке, пасущемся в винограднике), ст. 50 (о быке, попавшем в ров виноградника), ст. 51 (о быке или осле, наткнувшемся на кол забора вокруг виноградника), ст. 58 (сожжение забора вокруг виноградника), ст. 59 (урезка или вырывание чужой плодоносящей лозы), ст. 61 (вход в чужой виноградник), ст. 69 (ночная кража винограда), ст. 70 (фальшивая мера для вина), ст. 79 (преждевременный сбор винограда), ст. 80 (своевольная рубка дерева в винограднике), ст. 83 (повреждение виноградника водой из мельничного лотка).²⁰

Наказания, встречающиеся в земледельческом законе, отчасти сходны с постановлениями моравского виноградарского права. Так например отрез чужой виноградной лозы земледельческий закон (З. з.) наказывает отсечением руки и возмещением ущерба. По чейковицкому и модрицкому виноградарскому праву и другим правовым нормам отрез виноградных лоз наказывался обезглавливанием или сожжением («место ему на костре»).²¹ З. з. наказывал отсечением руки своевольную рубку дерева в винограднике, если между виновным и владельцем виноградника были разногласия. Ночная кража винограда преследовалась по З. з. в случае первого правонарушения сечением, при втором совершении преступления опять сечением и двойным размером взимае-

¹⁷ Е. А. Липшиц, *Византийское крестьянство и славянская колонизация*. Виз. Сборник. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, 1945, 137.

¹⁸ Липшиц, там же, 100.

¹⁹ Такие виноградарские ножи известны по археологическим находкам в Моравии, см. L. Niederle, *Slovanské starožitnosti III/1*. Praha, 1921, 130.

²⁰ Сборник документов, 104 и сл.

²¹ J. Pošvář, *Moravské právo hor vinických*. Čas. Matice mor. 70 (Brno, 1951) 133, 140 и 159.

мого возмещения ущерба, а в третьем случае ослеплением. Ночная кража винограда наказывалась по чейковицкому, верхне-немчицкому, жидлоховицкому, небовидскому праву и другим нормам опять-таки смертной казнью.²² Подсудимый «считается вором» или «будет почтен вором», при чем выражение «воръ» повторяется дословно и в ст. 9. З. з. в постановлении о краже снопов. Преждевременный сбор винограда и выгон скота на подножный корм до закончения сбора урожая на соседних участках преследуется по З. з. тридцатью ударами кнутом и возмещением ущерба. Это постановление напоминает запрет в моравском виноградарском праве²³ преждевременного сбора винограда без согласия так называемого «перкмистра» (из немецкого *Bergmeister*, *Berg* = *Weinberg*, виноградник; перкмистр заведующий виноградниками) или городских старшин. Сожжение забора виноградника наказывалось по З. з. сечением плетью и клеймлением руки. Сходное наказание находим в моравском виноградарском праве за сожжение кольев — подпорок лозы. Вполне аналогичным является постановление о входе в чужой виноградник лица, нуждавшегося в плодах (ст. 61 З. з.), которое в таком случае разрешало безнаказанный вход. Моравское право имеет такое постановление в случае усталого путника, которому разрешается при соблюдении известных формальных условий сорвать гроздей.²⁴ Кражу винограда З. з. наказывал сечением и отнятием одежды. Моравское право в таком случае обходилось с виновником «как с вором».

З. з. знает еще и другие наказания за преступления, относящиеся, однако, не к виноградарству. Для сравнения отмечу наказание отсечением руки (ст. 44, 65, 66), известное и Эклоге,²⁵ дальше ослепление согласно ст. 42 за кражу быка, что влечет за собой гибель всего стада от дикого зверя, наказание распятием на кресте для рабов согласно ст. 46 и 47, сожжение согласно ст. 64 того, кто мечет из мести огонь на гумно (ток) или в стог, вырезывание языка согласно ст. 28 и т. д. Частным видом наказания является в З. з. и сечение (ст. 30, 33, 34, 60, 70, 75, 77, 78).

Несмотря на то, что в заголовке указывается на его связь с юстинианским правом, тем не менее земледельческий закон имеет много сходных черт с другими старинными законами, как напр. *Lex Salica*, *Lex Burgundiorum*, *Lex Visigotorum*, *Lex Baiuvariorum* и др. Липшиц приводит около двадцати одного вполне сходного места с той только разницей, что в этих законах речь идет исключительно о денежных штрафах, а не о телесных наказаниях.

²² Там же, 159.

²³ Там же, 158.

²⁴ Там же, 159.

²⁵ Сборник документов, 109—110.

²⁶ Липшиц, *op. cit.*, 134.

Если сравнить нормы наказаний моравского виноградарского права, то видно, что и в нем встречается часто наказание отсечением руки, сожжением или повешением или просто «смертная казнь», а именно гораздо чаще, чем напр. в австрийском или чешском виноградарском праве. Более умеренный характер и стремление достигнуть лучшей урожайности виноградников²⁷ проявляется, главным образом, в правовых нормах жидлоховицкой группы. Нужно, конечно, иметь в виду, что жестокие и бесчеловечные наказания моравских сводов виноградарского права списывались с более древних прототипов, а что на деле они не практиковались. Они сохранялись как памятник исконного происхождения моравских виноградарских правовых норм.

Во всяком случае, сходство моравского виноградарского права с византийским Земледельческим законом представляет большой интерес и позволяет предполагать наличие византийских элементов в моравском виноградарском праве, представляющем собой замечательный тип народного деревенского права.²⁸

²⁷ J. Pošvář, *op. cit.*, 162.

²⁸ Там же, 120. К этому ср. заключение И. Вашицы, *op. cit.*, 173, что с того момента, когда «Закон судный людям» включен в рамки кирилло-мефодиевской литературы, открывается новая глава чешского и словацкого права, которое в своих началах оказалось под сильным влиянием также и византийского права.

A PROPOS DU SIEGE DE CONSTANTINOPE D'APRES LE SEYĀHATNĀME D'EVLIYĀ ČELEBĪ*

*Rectification du texte de l'édition İkdām¹ d'après le manuscrit de Vienne
(Österr. Nat. Bibl.-Mitt. 1382)*

Ayant reçu la photocopie du manuscrit de Vienne je dois constater qu'il n'y a pas autant de différences sérieuses entre l'édition et le manuscrit que je l'avais supposé.

Dans cet article-ci, je ne donne que la traduction de ces parties du texte où il y a des différences concernant le sens du texte — prenant pour base ma traduction de l'article, *Le siège de Constantinople d'après le Seyāhatnāme d'Evliyā Čelebī* dans *Byzantinoslavica* XIV (1953) 1—13 — en omettant des différences minutieuses et en me dispensant des annotations critiques au texte, ce qui paraîtra dans un article spécial, dans *Archiv orientální*.

Traduction dans *Byzantinoslavica*
XIV — Prague:

page 3, ligne 4: comme s'ils avaient
assiégé la forteresse
„ 4, „ 1—2: ils entrèrent (dans le
combat)
„ 4, „ 7: dans la forteresse cernée
ils restaient comme le
phénix dans le feu de
leur orgueil
„ 4, „ 10: comme sur le Point de
Seray cinq cents canons
fracassants

Traduction d'après
le manuscrit de Vienne:

: à l'heure où ils avaient
assiégé la forteresse
: ils entrèrent dans la
tranchée
: dans la forteresse cernée
ils mettaient comme le
phénix le feu de Nimrūd²
: comme sur le Point de
Seray cinq cents canons
et du côté de Kurşunlu
mahzen³ cinq cents ca-
nons et dans l'intérieur

* V. *Byzantinoslavica* XIV (1953) 1.

¹ İKDAM, Constantinople, 1895/96, t. I, chap. 10.

² Feu de Nimrūd (ou Namrūd). Les musulmans désignent par cette expression un feu très grand et vif. D'après les légendes musulmanes, Nimrūd (le roi Nimrod de la Bible) fit jeter au feu İbrāhīm (Abraham). Cf. E. I. III, 910—911. E. W. J. Gibb, *A History of Ottoman Poetry II*, p. 253, n. 7, V., p. 94, n. 6. Gustav Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*. Frankfurt a. M., 1845, 71—76. D. Sidersky, *Les Origines des Légendes musulmanes*. Paris, 1953. (Ce livre ne se trouvait pas à ma disposition.)

³ Kurşunlu mahzen = un quartier de Galata, voisin de la douane.

				et l'extérieur de kız kulesi, ⁴ deux cents canons fracassants, comme des hérissons
„ 4, „ 35:	ne venait	:	ne pouvait venir	
„ 4, „ 36,				
„ 5, „ 1:	dans les régions de la Méditerranée et de la Mer Noire	:	dans les régions des détroits de la Méditerranée	
„ 5, „ 4:	La victoire n'aura pas lieu	:	Ce n'est pas dans quelques jours que la victoire aura lieu	
„ 5, „ 21:	avec tous les soldats arabes	:	avec deux mille soldats	
„ 6, „ 2:	avec des rouleaux attachés sur ces poutres	:	avec des rouleaux huilés sur ces poutres	
„ 6, „ 15:	le millet répandu auparavant dans cet endroit	:	le millet répandu auparavant dans ce siècle	
„ 7, „ 16:	C'était un savant de Şaurān	:	C'était un savant de Ṭurān	
„ 8, „ 2—3:	il fut enterré à l'intérieur de la porte de la forteresse où était notre ancienne cour de justice au débarcadère de Sirkeği	:	il fut enterré à l'intérieur de la porte de la forteresse où était notre ancienne cour de justice, au couvent de Sirkeği	
„ 8, „ 25:	tous ses derviches se retirèrent dans ce lieu de repos	:	tous ses derviches furent enterrés dans ce lieu de repos, tous ses derviches se retirèrent aussi dans ce lieu de repos	
„ 9, „ 6:	le défunt Yavūḵ Er	:	notre aïeul de défunt Javūz Er	
„ 9, „ 8:	Yavūḵ Er ġāmi ^c	:	Yavūz Er ġāmi ^c ⁵	
„ 9, „ 9:	quartier de Yavūḵ Er	:	quartier de Yavūz Er	
„ 9, „ 21—22:	il attaqua avec mille derviches	:	il attaqua avec deux mille derviches	
„ 10, „ 25:	à Türbeliköy	:	à Göinikte ⁶	

⁴ Kız kulesi = Tour de Léandre, qui est sur une petite île du Bosphore, devant Üsküdar.

⁵ D'après Hadikat-ül-gewāmi^c par Huseyn b. Isma'îl. Stamboul, 1864/65, il n'y a pas à Stamboul de ġāmi^c de ce nom.

⁶ V. Byzantinoslavica XIV, p. 10, n. 89.

„ 12,	„ 23—24 :	fut assiégée	:	ils assiégèrent
„ 13,	„ 17 :	et fit le tour des murs	:	il fit le tour des murs
				dans l'habit de savant
„ 13,	„ 18 :	de quelques hardis sol-	:	de quelques mille hardis
		dats arabes		soldats arabes

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Jean Richard, *Le royaume latin de Jérusalem*. Presses Universitaires de France. Paris, 1953, pp. 367.

Mr J. Richard, ancien membre de l'Ecole française de Rome, est l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire des Croisades. La très élogieuse préface, œuvre de l'éminent historien qu'était René Grousset, a raison de dire que cet ouvrage sera, du jour de son apparition, classique. Après un Avant-Propos, consacré à l'historiographie de l'Orient latin et au cadre géographique et une Introduction, relative à Jérusalem, royaume de pèlerinage, l'auteur présente une étude particulièrement vivante du royaume latin de Jérusalem. Celle-ci est divisée en trois parties. La première, *Le royaume de Jérusalem sous la dynastie d'Ardenne-Anjou* (p. 22—134) étudie successivement la première Croisade et la naissance du royaume latin, les rois de Babylone, d'Asie ou rois de Jérusalem (1099—1154), la question d'Egypte et l'alliance byzantine (1153—1185), les rois de Jérusalem, le pouvoir royal, les barons, l'Eglise latine de Jérusalem, les Ordres de chevalerie, les bourgeois et colons et le statut des indigènes. Dans une deuxième partie consacrée au second royaume de Jérusalem, l'auteur présente successivement (p. 134—236) les convulsions intérieures et l'effondrement du royaume. le siège d'Acre: Conrad I^{er} contre Guy de Lusignan, la Quatrième Croisade (1192—1204), le maintien de la Terre Sainte (1204—1217) et l'expédition d'Egypte (1218—1221), Frédéric II, roi de Jérusalem (1222—1231), le maintien de la royauté, les barons, bourgeois et clercs, les progrès des Italiens et la dénationalisation du royaume. Enfin, dans une troisième partie (p. 237—345), le Royaume d'Acre, l'auteur étudie la révolution guelfe, la chute de Jérusalem, la croisade de saint Louis (1245—1254), le royaume des marchands, la toute puissance des communes, le royaume en tutelle, entre Mongols et Mamelûks, le royaume des Assises, la chute d'Acre. Dans la Conclusion (p. 346—354), l'auteur fait le bilan de la domination latine en Terre Sainte, et étudie le sort de la population franque, la vie intellectuelle, les constructions et la vie artistique. L'ouvrage est accompagné de quatre cartes: la reconstitution du royaume en 1241, le royaume de Jérusalem dans sa plus grande extension, le royaume latin de 1272 à 1291 et les confins franco-égyptiens. Une bonne Bibliographie (p. 359—363) termine cet excellent ouvrage.

On ne saurait trop insister sur la sûreté de la méthode, sur la probité scientifique et sur le sens historique particulièrement affiné de l'auteur. Les sources occidentales et les sources arabes sont présentées et jugées avec une étonnante érudition. Ce tableau du royaume latin de Jérusalem est complet : exposé précis des faits, institutions, relations ethniques et sociales, développement culturel. Cet ouvrage, très clair bien que très dense, comble l'une des lacunes importantes de l'histoire de l'expansion française en Orient au Moyen-Age. C'est, en un mot, un ouvrage de haute valeur et il faut souhaiter voir Mr Jean Richard, qui connaît si bien l'Orient latin, donner des études aussi riches sur les autres régions de l'Orient latin, dont il est incontestablement, avec Claude Cahen, l'un des meilleurs connaisseurs.

R. Guillard/Paris

Jean Ebersolt, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades*. 2^e édition. Paris, 1954 (E. de Boccard), pp. 147 + 11 figures + XLII planches hors-texte.

En 1928 paraissait le premier volume d'*Orient et Occident*, suivi, en 1929, du second. L'ouvrage fut rapidement épuisé et l'on en souhaitait vivement la réédition. Grâce à Madame Jean Ebersolt et au *Byzantine Institute*, l'ouvrage reparait aujourd'hui en un seul volume. Cette seconde édition est identique à la première et le nombre des illustrations et des planches est le même, mais ces dernières ont profité des progrès techniques. Seul, l'Index a été considérablement enrichi (p. 131—144).

Orient et Occident est une analyse minutieuse, fortement documentée et très claire, bien que condensée, de l'influence de l'art d'Orient en Europe occidentale au Moyen-Age. La première partie est consacrée aux Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades (p. 11—70) et comprend neuf chapitres : I. De l'Antiquité au début du Moyen-Age ; II. Le prestige de Byzance (VI^e siècle) ; III. L'attrait de la Gaule ; IV. L'attrait de l'Orient (VI^e siècle) ; V. L'apparition du Croissant (VII^e siècle) ; VI. Le croissant et la croix (VIII^e—IX^e siècles) ; VII. L'hellénisme et l'orientalisme sous les Carolingiens ; VIII. La route du Saint Sépulcre (X^e—XI^e siècles) ; IX. La leçon des pèlerinages. Sur les traces de l'Asie et de Byzance. Une courte conclusion, Déductions, résume l'exposé. Appuyé sur une documentation à peu près exhaustive, exploitant les richesses des chroniques, des récits de pèlerinages, des Vies de saints, des textes littéraires légendaires et des inventaires de trésors d'églises, en particulier, Jean Ebersolt présente une étude aussi vivante que solide et nuancée des relations entre la France, Byzance et l'Asie Mineure. Il fait voir comment Byzance, dont rêvaient peuples et souverains d'Occident,

gardait son prestige immense et exerçait par suite une influence large et profonde. Les pèlerins occidentaux rapportaient des reliques et avec elles souvent le culte de saints orientaux, qui allaient être adoptés en France, comme *ste Euphémie*, au IV^e siècle, et *st Siméon le stylite*, au V^e siècle. On organisait de véritables missions, comme celle de *ste Radegonde* chargées de recueillir le plus grand nombre de reliques, et l'on rapportait avec d'infinis égards, de la terre du Saint Sépulcre, dont la vertu miraculeuse guérissait toutes les maladies, ou des fragments de la vraie Croix. L'Orient, il est vrai, accueillait en retour le culte de *ste Geneviève* et celui de *st Martin* de Tours et de *st Julien* de Brioude. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'apparition des Arabes, au VII^e siècle, n'arrêta pas le mouvement des pèlerins vers l'Orient. Par contre, les Syriens continuèrent de venir en grand nombre dans les villes du Midi de la France et avec eux les produits de l'Orient. Au IX^e siècle, des villes méridionales, comme Arles, étaient toujours un marché oriental achalandé. Au reste, le goût pour les choses de Byzance ou de l'Orient restait très vif, grâce en partie à la connaissance répandue alors du grec et du syriaque. En 876, Charles le Chauve surprenait quelque peu ses contemporains, en adoptant un costume « à la grecque », convaincu que ce dernier rehaussait de beaucoup le prestige du roi. C'est l'époque aussi où arrivent en nombre en France les reliques et objets d'art ; ivoires, tissus de soie et de brocart. Vers la fin du X^e siècle, la route de l'Orient redevint relativement moins dangereuse. Ce fut le début de la poussée vers l'Est ; les pèlerins, en nombre souvent élevé, se rendaient en Palestine, afin d'approcher le tombeau du Seigneur, car les plus petits morceaux de pierre étaient regardés comme de précieuses reliques aux vertus bénéfiques. Le mouvement des Orientaux vers l'Occident, d'un autre côté, ne s'était pas ralenti, pendant cette même période. Le témoignage le plus caractéristique de l'influence orientale en Gaule, avant les Croisades, fut la construction de l'église du Saint Sépulcre de Neuvy, au XI^e siècle, reproduisant exactement le plan de l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem, avant sa destruction partielle. Les tissus ornés, brodés, tissés d'or et de soie, rapportés alors en quantité, contribuèrent à former le goût esthétique de l'Occident, et avec eux les émaux émaillés, dont la relique de la Croix, à Poitiers, est un des plus beaux exemples, et les nombreux ivoires des trésors des cathédrales françaises. Il y a lieu aussi d'ajouter les mosaïques byzantines à fond d'or, du V^e et du VI^e siècles, comme celles de l'église de N. D. de la Daurade à Toulouse, qui subsistèrent jusqu'au XVII^e siècle, la fresque de la cathédrale du Puy, montrant *st Michel*, revêtu d'ornements et de vêtements byzantins ou encore le motif de l'éléphant, si fréquent sur les tissus orientaux. Une esquisse des influences de l'Orient en Italie et en Allemagne, avant les Croisades, termine cette première partie.

La seconde partie comporte six chapitres : I. Le royaume chrétien de Jérusalem (XII^e siècle) ; II. L'empire latin de Constantinople (XIII^e siècle) ; III. La perte de la Terre Sainte. L'invasion mongole (XIII^e siècle) ; IV. L'in-

vasion turque (XIV^e siècle) ; V. La chute de Constantinople (XV^e siècle). VI. Influences byzantines et asiatiques sur l'art français (XII^e—XV^e s.) ; Déductions (p. 73—129). Contrairement à ce qu'annonce le titre (ce dont on ne saurait trop se féliciter), Jean Ebersolt ne limite pas son enquête à la période des Croisades (jusqu'en 1270), mais il la mène jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. Il montre comment les Croisades ont encore rendu plus importantes les relations entre l'Occident et l'Orient. Les croisés et les pèlerins occidentaux, mais aussi les colons latins de Syrie et de Grèce, les marchands italiens, catalans et provençaux ont contribué dans une large mesure à l'intensification des échanges. Sans doute, les villes italiennes ont le plus contribué aux importations byzantines et orientales en Occident ; il aurait été toutefois équitable de ne pas oublier que l'Espagne arabe et les Etats chrétiens qui en sortirent, ont joué aussi un rôle important, moins connu, sans doute, mais incontestable, comme le prouvent certains motifs décoratifs des églises de l'Auvergne et du Velay. La période de diffusion la plus riche de l'influence byzantine et orientale en Occident coïncide avec le pillage méthodique de Constantinople, lors de sa prise par les Croisés de la IV^e Croisade, en 1204. D'innombrables reliques avec leurs reliquaires, d'innombrables œuvres d'orfèvrerie et de tissus précieux arrivèrent en France et en Belgique. Les revers chrétiens de la fin du XIII^e siècle, l'invasion mongole, l'avance ottomane, la prise même de Constantinople, en 1453, n'interrompirent nullement les relations entre l'Orient et l'Occident. Dans un dernier chapitre, J. Ebersolt examine la question importante, la seule, en fait, qu'il y ait lieu de poser : l'influence de ces exportations sur l'Occident. Il est incontestable qu'avant les Croisades, l'Orient a profondément agi sur l'Occident, au point de vue artistique, en lui donnant des thèmes décoratifs ou iconographiques et des techniques, en même temps qu'un nouvel idéal artistique. Avec le XII^e siècle, il n'en est plus de même. L'art occidental se développe et, avec l'art gothique, devient, aux XIII^e et XIV^e siècles, original, et conquiert non seulement l'Occident mais encore l'Orient, où l'on construit des églises sur le plan français. Il n'y a qu'un domaine, où l'influence de l'Orient sur l'Occident est incontestable, c'est dans l'architecture militaire, mais J. Ebersolt a négligé cet aspect. On peut dire qu'à partir du XII^e siècle, les imitations directes de l'Orient par l'Occident sont rares. Par contre, l'influence sur les modes d'Occident est indéniable, comme l'indique la grande faveur des « tapis sarrasinois », des « tapis velus de Romanie », des « aumônières sarrasinoises », entre autres. C'est, du reste, surtout au XV^e siècle, avec les étoffes historiées et les œuvres d'art byzantin, que cette passion pour l'exotisme oriental s'est manifestée. Les inventaires de Jean, duc de Berry, et de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le démontrent clairement, sans parler (ce qu'a négligé d'indiquer J. Ebersolt), les détails que présentent les primitifs français, flamands, wallons et italiens, qui aiment à représenter les riches tissus orientaux.

Tel est l'ouvrage de J. Ebersolt. On voit la richesse insoupçonnée de cette collection de faits, tous intéressants et souvent peu ou mal connus, tous accompagnés d'une abondante et précise bibliographie et illustrés d'admirables planches, qui permettront d'admirer, entre autres, en d'impeccables reproductions, qu'il est assurément regrettable de ne pas avoir en couleurs, des œuvres d'art célèbres, comme le voile de Ste Anne du trésor d'Apt et le buste en sardonx du bâton cantoral de la Sainte-Chapelle, au Cabinet des Médailles de Paris. *Orient et Occident* reste l'un des plus riches et des plus utiles répertoires, pour ceux qui s'intéressent toujours à l'important problème des relations culturelles entre l'Orient et l'Occident.

R. Guillard/Paris

Michael AVI-YONAH, *The Madaba Mosaic Map*. Jérusalem (The Israel Exploration Society), 1954, pp. 80 + 14 fig. + 1 Pl. dans le texte + 10 Planches en couleur et, en regard, 10 Planches en grisaille avec surimpression des légendes traduites en anglais.

Bien que la mosaïque de Madaba ne soit pas actuellement accessible aux savants israéliens, M. Avi-Yonah, *Lecturer in Byzantine Archeology* (The Hebrew University, Jerusalem), n'a pas hésité à nous offrir une nouvelle étude sur cette œuvre, en deux éditions parallèles : l'une en hébreu (*Eretz-Israel*, T. II, *Zalman Lif Memorial Volume*, 1953), et l'autre en anglais. Les dix planches qui accompagnent la présente édition sont celles de Palmer et Guthe (Leipzig, 1906), d'après des dessins coloriés faits en 1902; elles ont été réduites au quart de leur format original, ce qui ramène leur échelle au 1:12, amplement suffisante. Malgré la perfection avec laquelle la *Hadassah School of Printing*, de Jérusalem, a réalisé leur reproduction, les chromolithographies se ressentent des critères qui dominaient il y a un demi-siècle dans la publication des œuvres d'art; elles ne répondent plus entièrement aux exigences actuelles de la documentation, exigences dont le plan de Jérusalem relevé par dom G. Manfredi sur la mosaïque de Madaba (reproduit dans DACL, X, 1, face à col. 836) tient beaucoup plus compte. Souvent l'auteur est même forcé de se référer à des observations récentes pour corriger quelques menus détails des planches; aussi les remarques qui peuvent être faites sur cette mosaïque sont-elles forcément sujettes à caution. Malgré cette faiblesse inévitable dans l'illustration, on ne saurait trop féliciter l'auteur d'avoir enfin réuni en un volume facilement maniable, les résultats des travaux de ses prédécesseurs, épars dans plusieurs revues et publications d'ensemble, d'y avoir ajouté le fruit de ses propres recherches, tant sur le sol que dans la littérature juive et chrétienne, et contribué ainsi à l'identification et à la localisation des sites et monuments byzantins en Palestine.

L'introduction (p. 9—34) est consacrée à l'étude des dimensions originales de la mosaïque, de la place qu'elle occupait dans l'église, de sa date, de sa technique, des problèmes de cartographie qu'elle pose, des principes qui ont guidé le choix des lieux cités, des sources de la carte, des traditions juives s'y rapportant, de son but et de sa valeur historique. On regrettera que l'auteur n'ait pu enrichir ce chapitre de quelques observations personnelles sur le plan originel de l'église, qu'il n'ait pu étudier sur place les divers matériaux employés par les mosaïstes, qu'il n'ait pu apporter sa contribution savante aux diverses hypothèses, souvent contradictoires, sur la façon dont la mosaïque fut exécutée. Les calculs qui aboutissent au résultat que l'exécution de la mosaïque a dû nécessiter 11.500 heures de travail (p. 18) sont naturellement contestables. Pour ce calcul, l'auteur se base sur un format initial de la mosaïque de 190 m², alors que plus haut (p. 15) il fixait ses dimensions originales à 24 m. × 6 m., soit 144 m².

Il est presque certain que la mosaïque de Madaba devait avoir env. 24 m. de long; par contre, il nous semble téméraire d'affirmer qu'elle ne devait pas dépasser la largeur du transept de l'église. La seule constatation qu'on puisse faire sur ce point est que le sommet de la Pl. 3 dépasse nettement cette limite et qu'on n'y voit aucune ébauche de bordure. D'autres considérations encore militent en faveur d'une extension de la mosaïque en direction de l'Est: dans sa partie la plus large, elle a pu atteindre près de 10 mètres, couvrant au moins une partie du chœur. Quoi qu'il en soit, et même si la mosaïque ne mesurait que 190 m², on peut mettre en doute l'hypothèse — reprise par l'auteur — suivant laquelle les fidèles devaient se contenter de la regarder derrière une balustrade (p. 34), qu'il devait être interdit aux profanes de marcher sur cette mosaïque à cause de la sainteté des lieux représentés (p. 15). Une mosaïque de pavage est essentiellement un pavement: elle est faite pour être foulée aux pieds et, si cela était interdit aux profanes, à plus forte raison l'était-ce aux membres du clergé. Or, les noms des lieux saints et leur image n'étaient pas visés par le canon du concile de Chalcédoine interdisant de faire figurer des croix sur les pavements des églises. Le mosaïste de Madaba a parfaitement tenu compte de cette interdiction: aucune croix ne figure sur toute la mosaïque, même pas au sommet de la colonne devant la porte de Damas à Jérusalem où elle est pourtant historiquement attestée (p. 52). Canoniquement, rien ne s'opposait donc à ce qu'on circulât dans le transept de l'église de Madaba.

Pour ce qui est de la date de la mosaïque, M. Avi-Yonah est d'accord pour l'établir d'après la date de construction des monuments les plus récents qui y sont figurés (p. 17). Il faudrait donc supposer que la mosaïque n'aurait jamais été retouchée pendant les siècles où elle fut en usage, et que les restaurations les plus anciennes seraient celles nettement visibles où des figures humaines, entre autres, ont été remplacées par un remplissage de tessères jaunes et roses, que l'auteur date du VIII^e siècle (p. 20). Il est probable qu'une étude sur place l'aurait amené à modifier cette opinion. Rien que la

vue des planches laisse supposer que la mosaïque a été plus d'une fois remaniée, qu'une fois au moins la carte de Madaba a été « mise à jour ». Par ailleurs, on sait qu'une mosaïque est forcément sujette à déprédations, qu'elle doit être continuellement entretenue pour éviter qu'elle ne s'effrite. Tout dépend de l'ampleur des dégâts et de la célérité avec laquelle on y porte remède, de l'art du réparateur. Parfois, une lacune doit être agrandie pour permettre une restauration rationnelle; parfois on se contente d'insérer dans un creux les premières tessères qu'on trouve sous la main. Aussi sera-t-on assez surpris de lire (p. 27) *in one text the scribe has corrected himself*: la mosaïque n'est pas un manuscrit que l'on corrige en surchargeant une lettre, et ce qui apparaît comme une correction ne peut être attribué qu'à un restaurateur peu soigneux. Bien d'autres observations similaires peuvent être faites. On notera surtout (Pl. 6) que les légendes de TOYP ΓΩΒΗΛ et de TOYP ΓΑΡΙΖΕΙΝ sont visiblement plus soignées que celles de leurs doubles ΓΕΒΑΛ et ΓΑΡΙΖΕΙΝ; on relèvera les nombreux cartouches à inscriptions qui se chevauchent en plusieurs endroits (Pl. 7 et 8), les vignettes souvent trop sommaires qui les accompagnent. Tout cela fait penser à des remaniements successifs, à des restaurations parfois confiées à des mosaïstes plus habiles dans le tracé des lettres que dans l'exécution d'un dessin.

Revenant à la place de la mosaïque dans l'église, l'auteur nous dit que la ville de Jérusalem devait figurer au centre du plan. C'est vrai en un certain sens et cela résulte aussi des divers relevés qui ont été faits; il n'en reste pas moins que, logiquement, le point central de la mosaïque devait être Madaba, lieu où elle se trouvait. A en juger par la reconstitution reproduite dans DACL (X. 1, 829, fig. 7413, d'après Revue Biblique, 1903, p. 268), Madaba devait effectivement figurer sur la carte, presque à la latitude de Jérusalem, dans la partie détruite de la Pl. 2.

On en arrive ainsi au problème du but de la mosaïque, problème que Clermont-Ganneau avait été le premier à soulever en 1901 et que l'auteur élude, en supposant (p. 33—34) que la carte devait servir à l'instruction des fidèles. Plus loin, par contre, il nous dit qu'elle était une carte routière et qu'elle devait servir à des voyageurs (p. 32). Une carte routière n'est pas très édifiante et il est difficile de supposer que les chrétiens de Madaba aient pu se passionner pour un plan muni de nombreuses inscriptions plutôt que pour des représentations figurées de sujets bibliques. Une carte n'a d'intérêt que pour qui compte s'en servir: la mosaïque de Madaba n'a pu être faite qu'à l'usage de pèlerins, et non de la seule population locale. Or, de quels pèlerins pouvait-il s'agir? Certainement pas de ceux venus d'Occident: Madaba n'avait pas besoin d'une table d'orientation pour montrer à ceux qui y échouaient par hasard quel était le chemin qu'ils avaient parcouru. Il faut supposer, au contraire, que Madaba était au VI^e siècle un point de ralliement d'où partaient des pèlerins pour aller visiter les lieux saints de la chrétienté. Car la Palestine n'a pas seulement été visitée par

des pèlerins d'Occident : plus d'un voyageur venant des pays parthes, parfois même de plus loin, a dû ressentir, à la foire de Batna, le désir de visiter les lieux dont lui avaient parlé les *Actes de Thomas* et le *Livre de la Caverne des Trésors* (v. Ugo MONNERET de VILLARD, *Le Leggenda Orientali sui Magi Evangelici*, Cité du Vatican, 1952, p. 66—67). Arrivé à Madaba, peu importait au pèlerin de revoir sur une carte la route par laquelle il était venu ; il importait par contre de lui montrer ce qu'il avait devant lui et les endroits où il devait se rendre sur la trace des rois mages. C'est sous cet angle seulement qu'on peut comprendre la mosaïque et le lieu où elle se trouve ; cet aspect du problème semble bien avoir échappé à l'auteur.

La carte de Madaba était une carte routière, certes ; mais ce n'était pas une carte objective. D'une part elle tenait compte des croyances particulières qui avaient cours par — delà l'Euphrate : d'autre part elle était influencée par les liens d'amitié que Madaba entretenait avec certains lieux saints. L'auteur l'a fort bien noté (v. notamment ce qu'il dit sur les rapports présumés avec St.-Zacharias, p. 68). Il est certain que Madaba ne tenait pas à diriger les pèlerins sur des monastères en général et même sur certains sites vénérables (comme Emmaüs) qui sont simplement passés sous silence. La carte dit clairement que, sur le chemin au chêne de Mamré, — dont la sainteté est relevée par l'inscription en rouge, — on déconseillait de s'arrêter pour visiter une piscine, à laquelle s'attachait un souvenir de saint Philippe dont le mosaïste mettait en doute l'historicité.

Si le cartographe de Madaba s'est beaucoup inspiré de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, il n'en a pas moins procédé à une sélection qui nous prive de toute juste appréciation de l'importance effective des divers lieux portés sur la carte. Certainement, la richesse de certaines villes du Sud a été fortement exagérée, pour ne pas décourager d'avance ceux qui voulaient se rendre en Egypte par la route. Bethléem par contre, bien que porté en rouge sur la carte (comme Mamré et Jérusalem et l'endroit du Jourdain où saint Jean baptisait), a été minimisé en un certain sens : faut-il supposer qu'une halte plus importante était signalée un peu plus loin, sur la route de Bethléem à Jéricho, près de la célèbre grotte où se réfugièrent les rois mages et qui était visitée jusqu'au XII^e siècle au couvent de Théodose ? Pour ceux qui venaient de l'autre côté de l'Euphrate, cette grotte devait être un lieu de pèlerinage tout aussi important que la basilique constantinienne de la Nativité. C'est par des considérations analogues qu'on pourra expliquer l'importance donnée au sanctuaire de St.-Lot (Pl. 4, p. 17), à l'est de la mer Morte, sanctuaire auquel devait se rattacher le souvenir de Melchisédek, si marquant dans la littérature apocryphe orientale. Ainsi pourra-t-on comprendre pourquoi le mosaïste (plutôt un correcteur) a mentionné que la lune s'était arrêtée sur Ayalôn (p. 48 et Pl. 7 — la restitution du texte 45 reste cependant assez douteuse) et non que le soleil s'était arrêté sur Gabaon. Il y a là tout un aspect de la carte de Madaba qui mériterait d'être étudié de plus près.

Poursuivant l'œuvre de ses devanciers, M. Avi-Yonah s'est appliqué à la localisation des divers sites portés sur la carte de Madaba, à l'identification des monuments qui y sont figurés. Si rien n'a échappé au parfait connaisseur de Jérusalem qu'est l'auteur, s'il a souvent discuté les localisations proposées jusqu'ici, et en a parfois proposé d'autres en se basant sur des textes grecs et hébreux, on peut cependant se demander s'il ne s'est pas un peu laissé influencer par certains critères auxquels il croit que le mosaïste a obéi. Quelques tessères en échelle évoquent pour lui *the famous descent of Bethoron* (Pl. 7 et p. 60, № 56), alors que le même élément iconographique, à peu de distance de là (id., p. 64, № 73), ne lui suggère absolument rien. Les conventions de la mosaïque de Madaba sont très capricieuses et peuvent facilement induire en erreur: avec un peu de bonne volonté, ne pourrait-on reconnaître un pont-levis à l'une des portes de Jérusalem (P sur le plan de l'auteur, p. 51, fig. 12)? Signalons seulement qu'en dépit du vent de proue qui incurve sa voile, le bateau sur la mer Morte (Pl. 3, p. 40) n'est pas *going south*, mais bien *north*. Ce que l'on a pris pour un cordage reliant le mât à la poupe, nous semble être le gouvernail manié par le capitaine, debout, face au rameur. De telles libertés du mosaïste ne doivent pas être rares: un certain scepticisme s'impose donc à la lecture d'une carte comme celle de Madaba.

On nous permettra de douter que le but des *plans de ville* de la carte en mosaïque a pu être de permettre au visiteur de se retrouver dans une ville étrangère (p. 32): d'abord les villes n'étaient pas si grandes qu'on risquât de s'y perdre, et ensuite, ne l'oublions pas, le voyageur n'emportait pas le plan avec lui. Le but de toutes ces vignettes ne pouvait être que d'inciter le pèlerin à se rendre en certains lieux qu'on lui recommandait de visiter, de l'aider à établir son itinéraire de manière à s'arrêter dans les villes qu'on lui avait signalées. Il est probable que la carte conduisait jusqu'à Ephèse, Smyrne et Constantinople, — pourquoi pas (p. 15)? C'est à Constantinople que, d'après une tradition, se trouvaient les reliques des rois mages: on disait qu'elles avaient été acquises par l'impératrice Hélène, et déposées au pied de la colonne de Constantin où elles furent vénérées jusqu'à leur transfert à Cologne, au XII^e siècle.

Signalons, pour finir, quelques restitutions de légendes proposées par l'auteur et qui peuvent sembler assez risquées tant qu'on n'aura pas fait la part des restaurations de la mosaïque:

Pl. 6: Deux villages, distincts, portent respectivement les mentions AQENOAIN et KIBQTOC; à notre avis, rien ne permet de les réunir en une seule légende où l'on veut lire: [Ση]λω ἔνθα [τὸ πρ]ῶτον / ἡ κιβωτός (p. 45, № 31).

Pl. 7: KA....EPATA. La restitution Ka[φ]εροντα semble douteuse, nulle part on ne rencontre un Φ ayant la largeur d'au moins trois lettres (p. 60, № 57). Il est vrai que ce coin de la mosaïque semble avoir souffert de restaurations.

Pl. 7: PAPEA (lecture confirmée par O'Callaghan) peut difficilement être lu [Σα]φαρεα ou Σαραφεα; cette localité n'est du reste point attestée par ailleurs (p. 62, № 63).

Pl. 8: TOT (dans un cartouche rose bordé de noir) ne se prête certainement pas à une restitution: τὸ τοῦ ἁγίου Μιχαίου] (p. 68, № 89).

Pl. 8: ACΔΘ [est clairement visible. Est-il bien nécessaire de vouloir *complete the inscription* pour lire ἡ καὶ Ἀζωτος (p. 70, № 92)? A l'est de cette ville, près de la mer, le mosaïste a dessiné une riche localité qu'il a appelée AZΘTOC ΠΑΡΑΛΟ[C] (id. № 93); le cartographe distinguait donc un Ασδωδ ou Ασδωθ d'un Ἀζωτος, suivant en cela la version grecque de l'Ancien Testament, plus près de la réalité que le texte massorétique hébreu qui ne connaît qu'un seul *Asdôd*. En fait, l'Ἀζωτος dont il est question dans la LXX (Is. 20,1; Am. 3,9; II Esd. 14,1; 23,23—24) ne se trouvait pas en Palestine; on peut maintenant l'identifier avec la ville d'Aztûdi en Cilicie (Kara-Tépé). Si, à l'époque romaine, un port artificiel avait été créé sur la côte plate et inhospitalière de la Palestine méridionale, dans les dunes qui recouvrent Minet el Qal'a, il n'a certainement pas porté un nom rappelant celui de la ville d'Asdôd assez distante.¹ Comme l'Askalon maritime des croisés, le port à l'ouest d'Asdôd n'était pas viable: il méritait bien le nom d'Ἀζωτος qu'on a pu lui donner à l'époque byzantine, peut-être dans un pieux désir d'identifier les sites mentionnés dans la Bible, peut-être aussi en jouant un peu sur le mot. L'importance qui lui est attribuée sur la carte de Madaba a sans doute été fort exagérée, comme dit plus haut, dans le but de ne pas décourager les voyageurs qui voulaient se rendre en Egypte en traversant la presqu'île de Sinâi.

Ces considérations sortent naturellement du cadre que s'est tracé le savant professeur d'archéologie byzantine à l'université hébraïque de Jérusalem. Il faut lui savoir gré de la belle édition pratique de la mosaïque de Madaba, la première parue en langue anglaise. Son commentaire, fortement documenté, sur tous les sites qui figurent sur la carte, forme un chapitre préliminaire à une topographie de la Palestine byzantine, encore si mal connue. Des fouilles intéressantes ont été entreprises depuis 1948. M. Avi-Yonah en a donné un court aperçu au V^e Congrès International d'Archéologie Chrétienne (Aix-en-Provence, 1954); d'autres découvertes permettront sans doute de mieux connaître quantité d'autres sites et monuments dont le sol palestinien est si riche.

H. E. Del Medico/Paris

Vulgärgriechische Schattenspieltex te I. Herausgegeben und mit Anmerkungen sowie Indices versehen von Dr Hans Jensen. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1954, pp. 92.

Le théâtre d'ombres néo-grec n'est qu'une branche du théâtre d'ombres

¹ V. pour tant ceci ma communication Asdôd et l'asdodien, à paraître dans les Actes du V^e Congrès International de Sciences Onomastiques. Salamanque, 1954.

islamique. La tradition attribue sa fondation, vers la moitié du XIX^e siècle, à Barbayiannis Vrahalis. La date en question marque, on le sait, la naissance du théâtre grec indépendant. Toutes les branches du théâtre d'ombres islamique (en Algérie, Tunisie, Arabie, en Egypte et, à partir de l'occupation turque, même en Grèce et en Bosnie) se sont développées du théâtre d'ombres turc, dit chajal-i-zill, dont le premier témoignage historique nous a été fourni par les voyageurs européens de la moitié du XVII^e siècle. Cependant, à l'en croire la tradition, cet art est de beaucoup plus ancien, car il aurait existé déjà au moment de l'invasion turque dans les Balkans. L'intérêt que les Européens portent au théâtre d'ombres turc ne date que de l'avant-dernière décennie du XIX^e siècle, étant dû à l'initiative de certains turcologues et ethnologues (dont I. Kúnos, v. Luschan) qui publièrent alors les premiers textes (avec traductions) des pièces turques. L'orientaliste allemand G. Jacob consacra toute l'activité scientifique de sa vie à l'étude et à l'histoire du théâtre d'ombres, envisagé dans toute son étendue géographique (à part les pays islamiques, celui-ci apparaît même en Chine, dans l'île de Java, au Siam, et, à en croire certains savants, même aux Indes). Le livre principal de Jacob est intitulé *Geschichte des Schattentheaters im Morgen- u. Abendland*. Hannover, 1925. Un connaisseur renommé du théâtre d'ombres islamique est également Th. Menzel (*Meddah, Schattentheater und Orta oĵunu*. Prague, 1941). Parmi les pièces turques destinées au théâtre d'ombres, une trentaine fut déjà publiée par les soins de H. Ritter, auteur de trois volumes, d'une présentation somptueuse et intitulés *Karagös. Türkische Schattenspiele I—III* (1924—1953) qui comprennent les textes, avec traduction des pièces et des photographies de marionnettes.

Le théâtre d'ombres grec trouva en somme moins d'admirateurs que le théâtre turc. L. Roussel est le premier savant qui s'en occupa (*Karagheuz ou un théâtre d'ombres à Athènes*, 1921). N'osant entrer dans les détails d'un problème aussi délicat qu'est celui des sources, de l'origine et du développement du théâtre d'ombres, l'auteur se borna à publier le texte avec traduction, d'une seule pièce, *Λίγα ἀπ' ὅλα ἢ ὅλα τὰ νήσια ἐπὶ σκῆνης*, que le plus célèbre joueur de marionnettes d'Athènes, Ant. Mollas, lui avait dictée. Roussel donna même une description minutieuse du théâtre, des marionnettes et de la technique du jeu, tels qu'il les avait vus au théâtre de Mollas dont il était l'un des plus fervents habitués. Il publia ultérieurement l'intrigue de 28 autres pièces, et un dictionnaire gréco-français des expressions moins fréquentes. Un autre savant qui s'occupa du théâtre d'ombres néo-grec est J. Kaimis (*Karaghiozi ou la comédie grecque dans l'âme du théâtre d'ombres*. Athènes, 1935). Kaimis s'efforça de prouver que le Karagöz néo-grec était une résurrection de la comédie grecque antique.¹ L'importance de son travail consiste cependant davantage dans ses renseignements fort

¹ Cf. aussi sa préface à la pièce intitulée *Ἐνα λάμπρο μάθημα τοῦ Καραγκιόζη* Athènes, 1953, 7: l'esprit d'Aristophane revit dans le milieu athénien... c'est de ce milieu que Mollas a gardé une empreinte indéniable.

concrets sur les joueurs de marionnettes, leur vie et leur répertoire, ainsi que dans de nombreuses illustrations (sous forme de simple croquis), que dans ses tentatives — souvent erronées — d'analyse scientifique et d'examen esthétique des pièces.

En matière de publication des textes de pièces néo-grecques, Roussel ne trouva point de successeur, sans parler des petits fascicules, à bas prix et à prétentions modestes, que les imprimeurs d'Athènes faisaient paraître mais qui demeuraient en général, inaccessibles aux savants. Mollas lui-même publia, jusqu'en 1925, 32 pièces, dans l'édition Βιβλιοθήκη τοῦ Καραγκιόζη entièrement épuisée depuis. Plus tard, de pareilles éditions furent reprises par la maison d'imprimerie Ἀσθή (Νέες αὐτοτελείς παραστάσεις Καραγκιόζη), 66 pièces, et par les maisons d'Athènes Papadimitri, Vuniseas et Déli. La maison Déli publie les pièces de Mollas (32 pièces).² Les savants grecs semblent eux-mêmes apporter, dès maintenant, plus d'attention au théâtre d'ombres qu'auparavant. En 1935, une pièce de la tradition de Mollas parut à Athènes, par les soins de J. Kaimis, dans une belle édition de A. Molla-Giovanu (Ἐνα λάμπρο μάθημα τοῦ Καραγκιόζη) dans le recueil Καταγραφή τῆς λαϊκῆς κωμωδίας Ἀντωνίου Μόλλα, dont la préface mentionne l'intention de l'auteur de publier les pièces de Mollas à la base de fort rares documents écrits et de souvenirs personnels.

Tous ces textes grecs ont été publiés, cependant, sans introduction ni annotations, étant destinés, en règle, au public indigène, et restant inaccessibles à l'étranger.

D'autant plus appréciable est par conséquent la publication de deux pièces avec notes critiques par le Prof. Jensen, datant de l'année 1954. Mr. Jensen aida J. Jacob à publier ses monographies sur le théâtre d'ombres oriental³ et, selon J. Jacob,⁴ il commença, dès 1929, à s'occuper des textes néo-grecs du théâtre d'ombres.⁵ Son édition comprend les pièces № 1 et 24 du recueil de Mollas, à savoir Καραγκιόζης κάδης et Οἱ τρεῖς προσκυνηταί. Cette pièce représente une variante de la pièce dite *Les pèlerins volés* que Roussel cite sous le № 10. L'ayant publiée comme document destiné à l'étude du grec populaire moderne (δημοτικῇ), l'auteur poursuit des buts exclusivement philologiques. Le commentaire est de nature surtout grammaticale: il contient la traduction de mots peu usités, étrangers (turcs, albanais ou italiens) ou mutilés. Ce commentaire facilite considérablement l'entente du texte, dont certaines expressions ne figurent dans

² Le nombre des pièces se monte d'habitude à 30, du fait que le Karagöz turc original n'était joué que les soirs ou les nuits du mois de jeûne du Ramadan. Avec les variantes, le nombre total des pièces se monte à une centaine.

³ Jacob—Jensen—Losch, *Das indische Schattentheater* (*Das orientalische Schattentheater* 2) 1931. — Jacob—Jensen, *Das chinesische Schattentheater*, 1933 (ibid., tome 3).

⁴ Mitt. d. wiss. Ges. f. Lit. u. Theater 7 (1929) 10.

⁵ Dans le passage en question, Jacob traite des textes manuscrits. Il s'agit vraisemblablement d'une erreur car, dans la préface à l'édition, Jensen ne mentionne que les fascicules des éditeurs athéniens.

aucun dictionnaire néo-grec. C'est également des buts philologiques que poursuivent l'index des mots et des constructions peu usités et le registre d'intéressantes particularités grammaticales.

La préface de l'édition est fort sommaire et ne touche guère aux problèmes scientifiques relatifs au théâtre d'ombres. Aussi nous faut-il, pour obtenir des renseignements plus approfondis sur le théâtre d'ombres et son importance pour l'histoire de la civilisation, recourir à des publications ci-dessus mentionnées moins récentes et, par conséquent, souvent périmées. Dans les ouvrages traitant en général du théâtre d'ombres, les pièces néo-grecques trouvent habituellement une attention très réduite. Le travail de Roussel est, à son tour, de caractère plutôt descriptif. Les problèmes de l'histoire de la civilisation n'ont, en somme, été envisagés que dans le livre de Kaimis qui, cependant, ne part pas toujours de prémisses impeccables.⁶

Il faut souligner que, loin de se borner à la sphère linguistique, l'importance des pièces d'ombres néo-grecques est considérable même pour l'ethnographie, l'histoire en général et l'histoire de la civilisation en particulier, surtout dans la mesure où toutes ces disciplines s'occupent de la théorie et de l'histoire des jeux de marionnettes. L'exégèse du théâtre d'ombres néo-grec ne saurait donc nullement être considérée déjà comme accomplie. Il faut publier un plus grand nombre de textes avec traduction et avec une introduction qui tâcherait de résoudre les problèmes litigieux (distinction entre éléments turcs et grecs, comparaison des textes grecs avec les textes turcs publiés, comparaison des motifs cleftiques de certaines pièces avec les chansons cleftiques, évaluation du théâtre grec par rapport aux autres branches du théâtre islamique, dégagement de la contribution tzigane au rayonnement des pièces, etc.). Une telle édition mériterait également de riches illustrations démontrant, entre autres, l'évolution des marionnettes (des marionnettes turques jusqu'à leurs pendants grecs) et la frappante stabilité de certains types. A côté d'annotations grammaticales, les textes nécessitent un commentaire analysant le contenu (en dépit des fort probables difficultés dans l'interprétation des allusions aux événements politiques ou culturels). Un index de mots turcs (ou étrangers) montrerait non seulement leur nombre et leur fréquence dans chaque pièce, mais aussi les groupes de mots dont ces expressions se recrutent le plus souvent, et contribuerait ainsi à l'étude de l'histoire de la civilisation.

L'édition de Jensen, très scrupuleuse au point de vue philologique, est d'une extrême utilité pour les néo-hellénistes surtout, pouvant servir aux cours pratiques du néo-grec, de chrestomathie de textes populaires, dont le manque se fait toujours encore sentir si particulièrement. A l'exégèse du théâtre d'ombre, il n'en reste pas moins le devoir de préparer une nouvelle édition

⁶ Rapports du théâtre d'ombres néo-grec avec la tragédie antique. Cf. aussi H. Reich, *Der Mimos* V 2 (1903) 616—693.

susceptible de mettre le théâtre d'ombres néo-grec à la portée d'un plus large ensemble à la fois de savants et d'amateurs.

R. Dostálová-Jeništová/Prague

Harvard Slavic Studies. Edited by H. G. Lunt, M. Karpovich, A. B. Lord, J. B. Hoptner, W. Weintraub. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, vol. I, 1953, pp. 397, vol. II, 1954, pp. 390.

The ten articles which compose volume one of the *Harvard Slavic Studies* all deal with Slavic themes and only two of them, one by R. Jakobson and the other by A. V. Solov'ev, may be said to relate to the Middle Ages. Jakobson's article (pp. 1—71) is entitled, *The kernel of comparative Slavic literature*, and is devoted to an analysis of the various elements which, according to the author, bind the Slavic literatures together. Of particular interest to the mediævalist is section III (pp. 37—55), where the generality of Church Slavonic is discussed. Solov'ev's article (pp. 73—83) bears the title, *New traces of the Igor Tale in old Russian literature* and shows that the Slovo o polku Igoreve was well known in Northeastern Russia in the thirteenth and fourteenth centuries. The remaining eight articles deal with subjects of modern or contemporary interest.

The *Harvard Slavic Studies*, the first volume of which appeared in 1953, is a new publication established by the Department of Slavic Languages and Literature at Harvard University to present articles by qualified specialists on the literature and intellectual history of the Slavs. "Its scope will not be limited to a consideration of any single nation, area, or historical period but will encompass the cultural problems of all the Slavic peoples throughout their history, the interrelations of Slavic cultures and the mutual influences between Slavs and the rest of the world." With a scope as wide as this, the new publication should appeal to all those who have any intellectual interests in the Slavic peoples. Volume two is, however, of special interest to the mediævalists. More than half of the entire volume is made up of articles with specific mediæval themes.

Among these articles, those contributed by M. V. Anastos, A. Grabar, N. Trubetzkoy, G. C. Soulis, I. Ševčenko and A. B. Lord will be especially of interest to Byzantinists and to students of Byzantium's influence on the Slavs. Anastos, whose study bears the title, "Political theory in the lives of the Slavic saints Constantine and Methodius" (pp. 11—38) examines certain passages of the *Slavic Lives* of Constantine-Cyril and Methodius, passages which reveal the biographers' attitude toward the Byzantine emperor, traces the sources whence they may possibly derive, and relates them to Byzantine political theory which he also summarizes. Three

passages in particular attract his attention: Chapter XIII of the *Life of Methodius* where the author says that the "heart of the emperor is always in the hand of God"; chapter X of the *Life of Constantine* where Constantine is quoted as accepting the Byzantine empire as the kingdom of Christ; and chapter V of the *Life of Methodius* where it is stated that when Michael III asked Constantine and Methodius to go to Moravia, they accepted, for "they obviously could not refuse God and the Empire, since St. Peter . . . had said, 'Fear God and honor the emperor'."

Grabar's study, entitled "God and the 'family of princes' presided over by the Byzantine emperor" (pp. 117—123) has as its subject the Byzantine doctrine of "a world governed by a family of princes whose hierarchic head was the emperor of Constantinople." This subject has been discussed by others but Grabar introduces a new text which he has drawn from the *Institutio Regia*, chapter 12, of Theophylact of Ochrida. "For the pious emperor," we read in this text, "God is simultaneously Father and Brother, head of the army and comrade in arms . . . Above all, for the Emperor God is a friend; the emperor has the Master of the Universe as a friend, and as a result . . . the emperor who is loved by God becomes a universal sovereign himself." Grabar interprets this text as follows: "God, who is at once father, brother, head of the army, fighting ally, and friend of the emperor, guarantees the latter supreme power over the world, just as, on a terrestrial level, this power rests outside the Empire on the whole group of members of the 'family of princes,' his brothers, sons, and friends, subordinated to his *patria potestas*; and within the Empire on the heads of his armies, regular and auxiliary."

"A neglected Byzantine source of Muscovite political ideology" (pp. 141—179) is the title of ševčenko's contribution. "The neglected Byzantine source" is the sixth-century treatise of praise and admonitions for the emperor written by the Deacon Agapetus and dedicated to Justinian. Excerpts from the work of Agapetus found their way into Russia in a collection of maxims, of the type generally known as *Bee*, which had been translated into Slavic sometime before 1175. ševčenko shows that the Greek counterpart of the statement found in the Laurentian Chronicle under the year 1175 to the effect that "though an emperor in body be like all others, yet in power he is like God," generally attributed to Philo Judaeus, comes in reality directly or indirectly from this collection and derives from chapter 21 of the treatise of Agapetus. Other excerpts from Agapetus were available in the twelfth century from the Slavic version of the *Barlaam and Joasaph* novel. Agapetus' passages were known in the thirteenth century, but they cease to be in evidence in the fourteenth. The full text of Agapetus was made available early in the fifteenth century, but little use was made of him "in the gestation period of the Russian Imperial ideology." The situation changed in the sixteenth century when Agapetus was extensively used both by those who sought to enhance the

authority of the prince and by those who opposed the growth of this authority. Ševčenko concludes: "Muscovite autocracy was a native creation; although the garb it donned was of foreign making. Muscovite imperial ideology did not come into being because some *litterati* chanced upon Agapetus' little work... There is a certain range of choice in the search for a ready ideological mold into which the still inarticulate tendencies can be forced... In Muscovy, the choice fell upon Agapetus... He not only affected political thinking in Muscovy, but often proved almost a substitute for such thinking."

The subject of political ideas, their nature and transmission, constitutes a link, however, loose, among the three articles which we have discussed. No thematic link exists among the articles contributed by Soulis (pp. 125—139), Trubetzkoy (pp. 91—103) and Lord (pp. 375—383). "Tsar Stephen Dušan and Mount Athos" is the title of Soulis' article. It indicates clearly what the article is all about. Stephan Dušan needed the support of the monks of Athos in order to consolidate and legitimize his position in the Greek lands which he had conquered. He finally obtained this support but not without important concessions and the bestowing of extensive favors. Dušan's agreement with the monks, his liberality toward the Athonite monasteries, and his trip to Mount Athos constitute the subject matter of Soulis' work. Soulis also refers to the increased influence of the Slavic element on Mount Athos during the reign of Dušan, but rejects the statement of V. Mošin "that a 'Slavicization of Mount Athos' began with Dušan's visit to the Athonite monasteries." Based upon the sources, especially the chrysobulls which Dušan himself issued in favor of the Athonite monasteries, the study is very solid.

Trubetzkoy's article is entitled, "Introduction to the history of Old Russian literature," but this title is somewhat misleading. Its justification lies in the fact that this article constituted the opening lecture in the course on Old Russian literature which Trubetzkoy gave at the University of Vienna. The bulk of the article is devoted to an analysis of the civilization of Byzantium; only in the last three pages does the author turn to Old Russian literature and this only in order to make some observations concerning the factors which one must take into account in judging Old Russian literature. Trubetzkoy chose to introduce his lectures with an analysis of Byzantine civilization because, as he says, "Old Russian literature... must be viewed within the framework of the entire civilization which was inherited from Byzantium and continued to develop on Byzantine soil." Byzantine civilization, he thinks, was "a unified, harmonious system in which all components" — philosophy, theology, art, juridical concepts, ethics — "support and modify one another, in which they are interlaced and mutually dependent." Byzantine civilization was the civilization of the Hellenistic east revitalized and given new creativeness by Christianity. Christianity was thus the "core and the spine of the entire Byzantine

civilization." There are two features of Eastern Christianity, Trubetzkoy thinks, which should be emphasized: the stress which it laid on the Resurrection and its emphasis of ritual. "Eastern Christianity," he writes, "was imbued with a certain joyful mood; this, however, was not the *joie de vivre* of the heathen, the carefree enjoyment of sensual, material pleasures, but a supersensual, spiritualized joyfulness which was associated with, and indeed grew out of, the confident hope of the promised Resurrection." Ritual was the way to inner discipline; through it "there was created among the mass of believers a uniform spiritual orientation, a definite direction of thoughts, feelings and concepts." The orientation of the Byzantines "to the transfiguration of the world in the Resurrection" determined also the function of their art. It was the assignment of art to give some idea of the "incomparable eternal joyfulness which prevailed in the supernatural, celestial world."

Lord's contribution, entitled "Notes on *Digenis Akritas* and Serbocroatian epic," consists of three notes. Two of these notes deal with ornamental details in the *Digenis Akritas* and in Serbocroatian epic. One of the details is the theme of birdless places, i. e., places so well guarded that not even birds dare approach in flight. This theme is found in *Digenis Akritas* and also in Serbocroatian epic and indicates borrowing, borrowing probably from the Greek. The other detail refers to the description of the raiment of the Yugoslav hero Smailagić Meho which in many respects corresponds to the description of the vestment of *Digenis Akritas*. The third note deals with the theme of bride stealing and of rescue. The author emphasizes the story of the emir in *Digenis Akritas* where the elements of bride stealing and rescue are present, but where the situation is ambivalent. Neither side must lose. And neither side wins. The emir keeps his bride, but he is converted to Christianity. According to Lord the ambivalence which characterizes the story of the emir finds no parallel in Serbocroatian epic. It is reasonably certain, therefore, that the story of the emir "has not been imitated or borrowed in Serbocroatian epic, either Christian or Moslem."

There are four other articles in the volume which will be of interest especially to the students of the Slavic Middle Ages. One of these articles, entitled "Minor native sources for the early history of the Slavic Church" (pp. 39—73) is by Roman Jakobson. It is a penetrating article, characteristic of the author, in which he shows, by comparing and contrasting a number of extant sources of Slavic Church history such as the Slavic *Vitae* of Constantine and Methodius, the section of the Russian Primary Chronicle dealing with the origin of the Slavs and the Moravian mission of the apostles of the Slavs, the Czech-Latin legends concerning these apostles, that there had existed other early Slavic writings of western origin. He also examines the *prolog* (*prolog* = *synaxarion*) *Vitae* of Cyril and Methodius for their historical data. Another article is by Dmitry Čiževsky

and bears the title, "On the question of genres in Old Russian Literature" (pp. 105—115). The author goes into the question of genres in old Russian literature, analyzes several of them, and declares that the genre to which a work belongs must be taken into account in dealing with problems related to that work. Finally there is the article by S. Kot (pp. 181—209) which should interest, besides the Slavists, the students of the Middle Ages in general. It bears the title, "Old international insults and praises. I. The Medieval period," and consists of a collection of passages drawn from various sources containing numerous *sobriquets de peuples*, i. e., "characterizations of various nations, tribes, countries, provinces and cities."

We have tried to summarize the articles of the volume which may be of interest to Byzantinists or to students of the Slavic Middle Ages. The rest of the volume is made up of articles which are devoted to subjects of modern or contemporary interest.

Peter Charanis/New Brunswick

БИБЛИОГРАФИЯ BIBLIOGRAPHY BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: A. Dostál. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boecké van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), A. Dostál (A. D.), R. Dostálová-Jenišťová (R. D.), H. Ditten (Ditt.), Iv. Dujčev (I. D.), A. Elian (A. E.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Francès (E. F.), A. Frolow (A. F.), R. Guillard (R. G.), A. Guillaou (A. G.), G. Hansen (G. H.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), K. Janáček (K. J.), Kl. Junack (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piek-niewski (Piekn.), A. Pittnerová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), M. Šesan (M. Š.), A. R. Sodano (A. R. S.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (Jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

F. BABINGER, *Alfons Maria Schneider (1896—1952)*. Zeitschr. d. Dt. Morgen-ländischen Gesellsch. 103 (1953) 1—8. — Nachruf. H. Kö.

K. BAUS, *Corpus Christianorum*. Trierer Theol. Zeitschr. 62 (1953) 240—242. — Bericht über das von der Benediktinerabtei Steenbrugge (Belgien) unter Leitung von Dom E. Dekkers in Angriff genommene Corpus Christianorum anlässlich des Erscheinens der ersten Lieferung des ersten Bandes (Tertullian). H. Kö.

K. H. BELOW, *Paul Koschaker (1879—1951) in memoriam*. Zeitschr. d. Dt. Morgenländischen Gesellsch. 104 (1954) 1—44. — Nachruf und Schriftenverzeichnis. H. Kö.

Byzantinoslavica XV (1954). — Compte-rendu: M. ŠESAN, Telegrafal Roman 25—26 (Sibiu, 1955). M. Š.

F. T. CALLOMON, *Ein unbekannter Brief von Ferdinand Gregorovius*. Archiv f. Kulturgesch. 37 (1955) 98—100. — Veröffentlichung eines bisher unpublizierten Briefes des Historikers an einen Rezensenten seiner *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, der ein wichtiges Selbstzeugnis über seinen Werdegang und seine Art, Geschichte zu schreiben, darstellt. H. Kö.

F. D(ÖLGER), *Libyca*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 281—282. — Organ des alge-rischen Service de l'Antiquité (Bd. 1/1953). Irm.

F. D(ÖLGER), *Oriens Christianus*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 281. — Mit Jg. 37 (1953) konnte der Oriens Christianus, hrsg. von G. Graf, sein Ercheinen wieder aufnehmen. Irm.

F. D(ÖLGER), *Orpheus*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 281. — Neue Zeitschrift des Centro di Studi sull' Antico Cristianesimo in Catania zum Studium der klassischen und christlichen Humanitas; bringt auch Rezensionen. Irm.

F. D(ÖLGER), *Rivista italiana numismatica e scienze affini*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 281. — Neuerscheinen mit Bd. 54/55 (= V 1) (1952/53) angekündigt. Irm.

F. D(ÖLGER), *Wiederöffnung der Frühchristlich-byzantinischen Sammlung der Staatlichen Museen in Berlin*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 283. — Erfolgte am 14. Dezember

1953. „Jene Stücke der Sammlung, welche Weltruf besitzen“, sind „fast vollständig“ erhalten. Irm.

F. D(ÖLGER), *Ein Mittel- und neugriechisches Seminar in Berlin*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 284. — Beim Institut für Altertumskunde der Westberliner Universität gegründet; Leiter J. KALITSUNAKIS. Irm.

F. D(ÖLGER), *The Renaissance Society of America*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 518. — Gibt unter Leitung von J. H. RANDALL die Zeitschrift *Renaissance News* heraus. Irm.

F. D(ÖLGER), *VI. internationaler Kongreß für Frühmittelalterforschung* 31. VIII.—9. IX. 1954. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 519. — Befaßte sich mit der kulturellen, vor allem der künstlerischen Entwicklung der Nachfolgestaaten Westroms, also auch mit der „byzantinischen Frage“. Irm.

F. D(ÖLGER), *E. Honigmann* †. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 520. — † 30. Juli 1954. Irm.

F. DÖLGER—A. M. SCHNEIDER, *Byzanz* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 378). — Compte-rendu: G. OSTROGORSKY, Hist. Zeitschr. 178 (1954) 146—148; J. IRMSCHER, Dt. Lit.-Ztg. 74 (1953) 148—150. H. Kö.

Essays dedicated to Francis Dvornik on the occasion of his sixtieth birthday. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1954, pp. VI, 390. Harvard Slavic Studies, 2. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 418—420. E. R.

E. GERNER, *Leopold Wenger* †. Hist. Jhb. 73 (1954) 509—510. — Nachruf auf den am 21. 9. 1953 verstorbenen Rechtshistoriker. H. Kö.

A. GRENIER, *Ugo Monneret de Villard, Nécrologie*. Comptes-rendus des séances de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres. Paris, 1954, pp. 466—468. A. F.

J. IRMSCHER, *In memoriam Karl Krumbacher*. Urania 15 (1952) 90—91. — Würdigung Krumbachers als des Bahnbrechers der Byzantinistik in Deutschland. H. Kö.

J. IRMSCHER, *Kommission für spätantike Religionsgeschichte*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 282—283. — Berichtet u. a. über die Arbeiten und Pläne der neu geschaffenen byzantinistischen Arbeitsgruppe. Irm.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft I... (V. Byzantinoslavica XV, 70.) — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER †, Dt. Lit.-Ztg. 74 (1953) 9—11. E. R.

Liturgisches Jahrbuch, Bd. 1/1951. Münster, Aschendorff (1951), pp. 214. — Compte-rendu: L. FENDT, Theol. Lit.-Ztg. 76 (1951) 748—749. G. H.

Jahres- und Tagungsbericht der Görres-Gesellschaft, 1953. Mit den in Münster geh. Vorträgen v. J. Meurers u. F. J. Stopp. Köln, J. P. Bachem, 1954, pp. 79. — Enth. u. a. Resümées aller übrigen in M. geh. Vorträge; den Byzantinisten interessieren: P. ACHT, *Kanzlei- und Rückvermerke auf den Papsturkunden aus der 1. Hälfte des 13. Jh.* (p. 40); H. E. STIER, *Untergang und Wiedererstehung Europas in der Spätantike* (p. 44); J. MOLITOR, *Die Wirksamkeit des georgischen Mönchtums außerhalb der Landesgrenzen* (p. 45); R. DRAGUET, *Gegenwärtiger Stand der Forschung auf dem Gebiet der altchristlichen orientalischen Literaturen. Neue Ziele und neue Hilfsmittel* (p. 45). H. Kö.

H. KRELLER, *Leopold Wenger* †. Forschungen und Fortschritte 27 (1953) 157—158. — Nachruf. H. Kö.

ST. P. KYRIAKIDIS, Χαρίτων Χ. Χαριτωνίδης, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 499—500. R. G.

A. MICHEL, *Alfons Maria Schneider* †. Hist. Jhb. 72 (1954) 508—509. — Nachruf auf den am 4. 10. 1952 verstorbenen altchristlichen und islamischen Archäologen. H. Kö.

GY. MORAVCSIK, *Stand und Aufgaben der klassischen Philologie in Ungarn*. Berlin, Akad.-Verl., 1955, pp. 74. (Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Schriften d. Sekt. f. Altertumswiss. 4.) — Das Heft bringt in deutscher Sprache zwei Referate Moravcsiks:

einen im Dezember 1951 in der Ungarischen Akademie der Wissenschaften gehaltenen programmatischen Vortrag über *Stand und Aufgaben der klassischen Philologie* (nebst Diskussionsbeiträgen) sowie einen im April 1955 in Berlin gegebenen Bericht über *Die ungarische Altertumswissenschaft in den letzten fünf Jahren*. Daß dabei die byzantinistischen Arbeiten in vollem Umfange einbezogen wurden, war angesichts der Persönlichkeit des Referenten von vornherein zu erwarten. Besondere Bedeutung kommt dem Heft aber dadurch zu, daß auch über die sowjetische Arbeit auf dem Gebiete der klassischen Altertumswissenschaft knapp, aber in wünschenswerter Vollständigkeit informiert wird. Die Veröffentlichung erscheint in einer neuen Reihe der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, den „Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft“ (Redaktor der Reihe: Johannes Irmscher). Irm.

Neudruck von Bänden des Bonner Corpus. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 283—285. — Der Verlag Walter de Gruyter in Berlin hat den anastatischen Nachdruck von noch nicht durch Besseres ersetzten Bänden des Corpus Bonnense ins Auge gefaßt. Irm.

D. OBOLENSKY, *Father Francis Dvornik*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 1—9. — R. G.
Biographie.

De ondergang van het Tweede Rome. Bij de herdenking van de val van Constantijnopel 1453—1953. Verslagsboek van de Oosterse studiedagen onder auspiciën van het Apostolaat der Hereniging gehouden te Nijmegen of 28 en 29 Mei 1953. Nijmegen, Inst. voor Byz. Studies, 1953, pp. 288 + 8 tab. — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 155—156. E. R.

P. PEETERS, *Recherches d'Histoire et de Philologie Orientales I—II*... (V. Byzantinoslavica XV, 76.) — *Compte-rendu*: P. THOMSEN, *Dt. Lit.-Ztg.* 73 (1952) 211—215. E. R.

M. RAVA, *Bibliografia degli scritti di Ernesto Buonaiuti*. Prefazione di L. Salvatorelli. Firenze, La nuova Italia, 1951, pp. XXVI, 226. — *Compte-rendu*: W. VÖLKER, *Dt. Lit.-Ztg.* 74 (1953) 133—138. E. R.

PH. SCHWEINFURTH, 29. 8. 1887—26. 6. 1954. *Schriftenverzeichnis in chronologischer Folge*. Leipzig, Kunsth. Inst., 1955, pp. 12. — (Maschinenschr. vervielf.) — Als Vorarbeit für eine 1956 erscheinende Schweinfurth-Bibliographie. E. R.

H. SEIDLER, *Jakob Philipp Fallmerayers geistige Entwicklung*... (V. Byzantinoslavica XI, 159.) — *Compte-rendu*: E. WINTER, *Dt. Lit.-Ztg.* 73 (1952) 662—664. E. R.

Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene. Ed. by D. Miner. Princeton N. J., Princeton Univ. Press, 1954, pp. XVIII, 502 + tab. — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 436—439. E. R.

P. THOMSEN, *Die Palästina-Literatur*. Eine internationale Bibliographie in systematischer Ordnung mit Autoren- u. Sachregister VI. Berlin, Akad.-Verl., 1953, pp. 15, 288. — Diese Bibliographie ist als 6. Band die Fortführung eines schon vor dem zweiten Weltkrieg bestehenden Werkes. Sie umfaßt die Literatur der Jahre 1935—1944, ist also schon dadurch bedeutsam, da die Literatur der Kriegszeit nur schwer feststellbar ist. Daneben ist zu sagen, daß die Bibliographie weit über den geographischen Rahmen hinausgeht, der im Titel gegeben ist. Sie umfaßt alles, was nur zur Archäologie, Philologie und Geschichte des östlichen Mittelmeerraumes, ja von ganz Vorderasien gehört, ferner Theologie und viele andere Sachgebiete. U. Tr.

P. TOPPING, Ἀλέξανδρος Α. Βασιλιεφ (1867—1953). Ἑλληνικά XIII (1954) 496—499. R. G.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Византиноведение*. — *Очерки истории исторической науки в СССР*. Издание Института Истории Академии Наук СССР, под редакцией М. Н. ТИХОМИРОВА—М. А. АЛПАТОВА—А. Л. СИДОРОВА. Москва, 1955, pp. 492—495. — На трех страницах приводятся краткие справки о развитии в России в X—XIX вв. (до 1860 г.) интереса к познанию прошлого и исторической роли Византии. Обзор заканчивается признанием того, что «общие итоги развития русского византиноведения

в середине XIX в. были уже значительными». При крайней ограниченности отведенного в «Очерках» для Византии места — в нарушение общей перспективы и равномерности плана и изложения «Очерков» — вне рамок обзора З. В. Удальцовой оказались такие важные слагаемые в развитии русского византиноведения, как участие русских авторов до середины XIX века в изучении и издании (и в переводах) памятников византийской патристики, изучение византийских источников в рамках исследования русско-византийских отношений (напр. по вопросам летописания, истории древнерусского права, перевод Льва Калойского и др.) и под.; осталась вне внимания автора и полезная ученая деятельность таких русских исследователей-византистов, как А. ЧЕРТКОВ (работы о Г. Амартоле, о русско-византийских отношениях и др.), А. А. КУНИКА (жизне Георгия Амастридского, проблемы византийской хронологии и под.), Ф. КРУГА (византийская хронология и под.), нет ничего о византийских темах в исследованиях И. И. СРЕЗНЕВСКОГО и т. д. Дело не в библиографической полноте, но в учете всех основных путей и направлений развития русских интересов в области византиноведения. Нужно надеяться, что во втором томе «Очерков» подобные проблемы будут пополнены и русская византистика получит более соответственное место в общей конструкции истории русской исторической науки вообще.

Fl.

Византийский Временник I—IV (1947—1951). — *Compte-rendu*: J. IRMSCHER, Dt. Lit.-Ztg. 74 (1953) 416—421. E. R.

II. LANGUES

A. Grec

N. ANDRIOTIS, *Ἑτυμολογικὸν λεξικὸν τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς*. Athènes, 1951, pp. XVI, 312. Collection de l'Inst. Français d'Athènes Nr. 24. — *Compte-rendu*: M. VASMER, Zeitschr. f. slavische Philol. 23 (1954—1955) 438—440. H. Kō.

D. B. BAGIAKAKOS, *Νόστος, εὐνοστος, ἔμνοστος καὶ παράγωγα. Ἀρχεῖον Πόντου* 19 (1954) 3—19. — *Textes médiévaux byzantins relatifs à εὐνοστος*. R. G.

ST. C. CARATZAS, *Byzantinogermanica* (καράνος—σκαράνικον). Byz. Zeitschr. 47 (1954) 320—332. — Die bei Prodomos I 248 bzw. 257 begegnenden Worte καράνος und σκαράνικον gehörten beide zu einem aus dem Lateinischen entlehnten *σκαράνος, das wieder auf ein germanisches Wort scara „Bauer“ zurückgeht. Zu dieser Bedeutung „Bauer“ paßt durchaus die für καράνος belegte: „Mensch fremder Herkunft in unglücklicher Lage“. Σκαράνικον aber ist, „was dem (σ)καράνος zugehört“, dann speziell eine Art der Kopfbedeckung — aber erst bei Prodomos. Die westlichen Neigungen des Kaisers Manuel Komnenos (1141—1180) werden die neue Hutform an den byzantinischen Hof gebracht haben. Irn.

F. D(ÖLGER), *Eine umfassende Bibliographie der griechischen Sprache 1939—1954*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 284. — Wird von D. J. GEORGACAS, GRAND FORKS N. D., vorbereitet. Irn.

Hj. FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*. Lfg. 1, Heidelberg, C. Winter, 1954, pp. 96. Indogermanische Bibliothek. Reihe 2. Wörterbücher. — Das Frisksche Griechische Etymologische Wörterbuch, dessen 1. Lieferung die Lemmata á-áμυδρός umfaßt, gibt zu den einzelnen Wörtern nicht nur Literaturhinweise, sondern bringt neben den Ableitungen auch genaue Angaben über den Verwendungsbereich des jeweiligen Stichwortes. — *Compte-rendu*: W. BRANDENSTEIN, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 12—13. H. Kō.

S. JANNACCONE, *Philological Notes on some byzantine texts...* Boll. di Studi Latini XI (1950) 161—165. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 418. R. G.

St. P. KYRIAKIDIS, Προς δίκη εἰς τὰ περὶ τῆς ἐτυμολογίας καὶ σημασίας τῆς βυζαντινῆς λέξεως „ΘΕΜΑ“. Ἑλληνικά XIII (1954) 339. — L'hypothèse de l'auteur, d'après laquelle θέμα provient de θέτω, qui signifie κατακλίνομαι, κοιτάζομαι, est confirmée par l'existence du mot βουϊδόθεμα, en Crète, qui signifie: endroit propre aux bœufs pour les faire reposer, puis, par extension, tout endroit où l'on parque des bœufs. R. G.

K. LATTE, *Die Forschung auf dem Gebiet der griechischen Lexikographen*. Aus Anlaß der neuen Hesych-Ausgabe. Forschungen und Fortschritte 28 (1954) 146—148. — Überblick über die bisher vorliegenden Editionen griechischer Lexikographen sowie spezielle Bemerkungen zu der vom Verfasser mit Unterstützung des dänischen Raeskjörsted-Fonds in Angriff genommenen Hesych-Ausgabe (Hesychii Alexandrini Lexicon rec. et em. K. Latte, Bd. 1, Kopenhagen, 1953). H. Kö.

Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης. Α'. Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς τῆς τε κοινῆς ὁμιλουμένης καὶ τῶν ιδιωμάτων. Τόμος Α'. ΒΑΕΦΑΡΙΑΑ — Γ. Τεύχος Α'. ΒΑΕΦΑΡΙΑΑ — ΓΑΡΠΑΡΟΣ. Athen, Ἀκαδ. Ἀθηνῶν, 1953, pp. η'. 238. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 403. E. R.

A. A. PAPADOPOULOS, Ἱστορικὴ γραμματικὴ τῆς Ποντιακῆς διαλέκτου. (Ἐπιτομὴ Ποντιακῶν μελετῶν, περιοδικόν Ἀρχαίων Πόντου) παράρτημα. Athènes, 1954, pp. 250. — Grammaire historique systématique du dialecte de Pontos basée sur de riches matériaux, avec une bibliographie complète. Pap.

H. und B. RIESENFELD, *Repertorium lexicographicum Graecum*. A catalogue of indexes and dictionaries to Greek authors. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1954, pp. 95. — Compte-rendu: K. LATTE, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 20—23. E. R.

A. G. TSOPANAKIS, *Eine dorische Dialektzone im Neugriechischen*. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 49—72. — Verfasser will an Hand der hier vorgelegten Materialsammlung, die hauptsächlich die phonetischen Merkmale des südlichen Sprachbereichs des Neugriechischen verzeichnet, nachweisen, daß es im Neugriechischen eine dorische Dialektzone gibt, die im großen ganzen der alten dorischen entspricht. H. Kö.

W. WARTBURG, *Die griechische Kolonisation in Südgallien und ihre sprachlichen Zeugen im Westromanischen*. Zeitschr. f. romanische Philol. 68 (1952) 1—42. — Untersuchung der griechischen Relikte im Wortschatz des Westromanischen, die auf die von den Phokäern um 600 v. u. Z. in der Bucht von Marseille gegründete Handelsniederlassung zurückgehen. H. Kö.

B. Latin

C. BATTISTI, *Avviamento allo studio del latino volgare*. Bari, „Leonardo da Vinci“, 1950, pp. 348. — Compte-rendu: H. SCHMECK, Zeitschr. f. romanische Philol. 70 (1954) 104—110. H. Kö.

E. R. CURTIUS, *European Literature and the Latin Middle Ages*. Transl. from the German by W. R. Trask. London, Routledge and Kegan Paul, 1953, pp. XVIII, 662. — Compte-rendu: H. LAUSBERG, Archiv f. das Studium der neueren Sprachen Jg. 106, Bd. 191 (1955) 236. H. Kö.

E. LÖFSTEDT, *Coniectanea*. Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken und mittelalterlichen Latinität. Erste Reihe. Uppsala u. Stockholm, Almqvist & Wiksells, 1950, pp. 146. — Compte-rendu: G. R., Archiv f. das Studium d. neueren Sprachen Jg. 105, Bd. 190 (1954) 352; W., Zeitschr. f. romanische Philol. 69 (1953) 145—146. H. Kö.

F. STOLZ, *Geschichte der lateinischen Sprache*, v. A. DEBRUNNER. Berlin, de Gruyter, 1953³, pp. 136. Sammlung Götschen 492. — Dritte, stark umgearbeitete Auflage des 1922 letztmals erschienen Abrisses. — Compte-rendu: W., Zeitschr. f. romanische Philol. 70 (1954) 300—301. H. Kö.

C. Langues slaves

П. Я. ЧЕРНЫХ, *Историческая грамматика русского языка*. Краткий очерк. Посobie для педагогических институтов. Москва, 1954², pp. 336 + 1 carte. — Grammaire historique de la langue russe destinée aux étudiants des Instituts pédagogiques en URSS. Au premier chapitre, l'auteur parle de la conception de l'histoire de la langue et des cas spéciaux de la langue russe. Après les informations sur les monuments vieux-russes, l'auteur explique l'évolution du système phonétique, de la morphologie, avec un court exposé sur les questions principales de la syntaxe et du vocabulaire. Conformément à la tradition des grammaires historiques russe, le russe est considéré, dans la phonétique, du point de vue des matériaux dialectologiques. Le livre peut être utile au byzantinologue, surtout quant à la période la plus ancienne, et aux relations entre le slave et le russe dans le développement historique.

A. D.

А. П. ЯКУБИНСКИЙ, *История древнерусского языка*. Москва, 1953, pp. 368. — Ce manuel contient la grammaire historique du russe, mais surtout pour l'époque la plus ancienne; ensuite l'auteur décrit le développement de la langue russe littéraire. Le byzantinologue s'intéressera surtout au chapitre III (sur le développement du slave à la période de la Russie Kievlène) et au dernier chapitre (sur les éléments étrangers dans la langue littéraire vieille-russe). Le livre est introduit par la préface de V. V. Vinogradov et par des notes de P. S. Kuznecov qui ont préparé la publication, l'auteur étant mort en 1945.

A. D.

П. С. КУЗНЕЦОВ, *Историческая грамматика русского языка*. Морфология. Москва, 1953, pp. 306. — Cette grammaire historique ne comprend que la morphologie historique de la langue russe avec des renseignements sur les questions générales et des indications bibliographiques. Le livre est destiné aux étudiants des facultés philologiques.

A. D.

A. G. PREOBRAZHENSKIJ, *Etymological Dictionary of the Russian Language*. New York, Columbia Univ. Press, 1951, pp. VII, XXX, 674, V, 416, 144; Columbia Slavic Stud. — Compte-rendu: R. OLESCH, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 538—541. E. R.

M. VASMER, *Beiträge zum slavischen etymologischen Wörterbuch*. Zeitschr. f. slavische Philol. 21 (1952) 132—138. — Es wird u. a. gezeigt, daß das *y* in „russ. *latynь*, „das Latein“ nicht auf polnische, sondern auf ukrainische Vermittlung im 17. Jh. zurückgeht.

H. Kö.

M. VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*... (V. Byzantinoslavica XV, 259). — Compte-rendu: R. TRAUTMANN, Dt. Lit.-Ztg. 71 (1950) 551—552. — Compte-rendu: V. MACHEK, Slavia XXIII (1954) 63—67.

H. Kö.

D. Langues orientales

R. HARTMANN, *Zur Wiedergabe türkischer Namen und Wörter in den byzantinischen Quellen*... (V. Byzantinoslavica XV, 75). — Compte-rendu: A. SCHALL, Beiträge zur Namenforschung 5 (1954) 95—96.

H. Kö.

G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica I—II*... (V. Byzantinoslavica XI, 283; XV, 76). — Compte-rendu: M. VASMER, Zeitschr. f. slavische Philol. 21 (1952) 198—200.

H. Kö.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; MUSIQUE

A. Histoire des belles-lettres byzantines

Ant. CHATZE, Εὐστάθιος Μακροβόλιτης καὶ Ἀκριτίης. Ἀθηνᾶ 54 (1950) 134—176, 317—318; 55 (1951) 189—224. — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 417.

R. G.

E. v. IVÁNKA, Κεφάλαια. *Eine byzantinische Literaturform und ihre antiken Wurzeln*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 285—291. — Meditative Zielsetzung und Vereinzelung

der herangezogenen Sprüche kennzeichnen die mönchische Capita-Literatur; in stoischer Überlieferung und neuplatonisch-neupythagoreischer Tradition, welche stoischen Einfluß nahelegt, findet sich Vergleichbares. Die christliche Literatur eignete sich auch hierbei Formen einer analogen antiken Gattung an, deren Tradition dann auch auf das Inhaltliche des christlichen Zweiges nicht ohne Auswirkung blieb. Irm.

I. KALITSUNAKIS, Τὸ μεσαιωνικὸν στιχουργικὸν βίος καὶ πολιτεία τινός... (V. Byzantinoslavica XIII, 147.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, 'Ελληνικά XIII (1954) 418—419. R. G.

E. H. KANTOROWICZ, *Kaiser Friedrich II. und das Königsbild des Hellenismus*. In: *Varia Variorum*. Festgabe f. K. REINHARDT. Münster, Böhlau, 1952, pp. 169—193. — Noch Friedrich II. von Hohenstaufen wird als Ebenbild Gottes, von ihm besonders gefertigt, angesprochen, eine Bezeichnung, die sich schon bei Ekphantos findet. Verfasser verfolgt kurz die Geschichte dieser und ähnlicher Anreden und Bezeichnungen durch die byzantinische panegyrische Literatur hindurch. U. Tr.

Ph. KOUKOULES, Παροιμίες καὶ γνωμικὰ ἐν τῷ χρονικῷ τοῦ Λεοντίου Μαχαιρᾶ. Ἀθηνᾶ 58 (1954) 233—242. — *Liste et commentaire des proverbes et maximes dans la Chronique de Léonce Makhairas*. R. G.

Ph. KOUKOULES, 'Εομνηντικά. *Orient. Christ. Period.* XXI (1955) 160—164. — Sur l'expression γαρσδοειδής ὄνις, qui ressemble à un âne (Constantin VII Porphyrogénète, *De thematibus* 54,2) et τρίκωλα καὶ χαρὰκτιλὰ, expression qui désigne une sorte de châtiement (Th. Prodrome, *Poèmes prodromiques*, Hesselberg-Pernot I, 37—38). R. G.

S. KYRIAZOPOULOS, Ὁ Γεώργιος Πισίδης καὶ οἱ τραγικοί. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 327—336. — L'auteur montre en particulier d'après des expressions, que Pisidès eut une connaissance directe des tragiques grecs classiques. R. G.

C. LACOMBRADÉ, *Le Discours sur la Royauté*... (V. Byzantinoslavica XV, 83.) — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 263—267. E. R.

C. LACOMBRADÉ, *Synésios de Cyrène*... (V. Byzantinoslavica XV, 83.) — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 263—267. E. R.

O. LAMPSIDIS, Τινὰ περὶ τοῦ ἔργου καὶ τῶν ιδεῶν Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου. Ἀρχεῖον Πόντου 19 (1954) 37—60. R. G.

B. LAOURDAS, Τὰ δύο „προσφωνήματα“ εἰς ἅγιον Δημήτριον τοῦ Νικολάου Καβασιλά. Ἑλληνικά XIII (1954) 337—338. — L'Eloge récent du martyr, dont Nicolas Cavasilas parle dans l'une de ses lettres à son père, n'est pas un Eloge de saint Démétrius connu; il semble être perdu. Le second Eloge a été publié par l'auteur dans Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 22 (1952) 99—105. R. G.

B. LAOURDAS, Μιχαὴλ Ἀποστόλης ἀνέκδοτα ἐπιγράμματα. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XX (1950) 172—208. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 425. R. G.

B. LAOURDAS, Ἐγκώμια εἰς τὸν ἅγιον Δημήτριον κατὰ τὸν δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIV (1954) 275—290. — Notices brèves sur les Eloges de St. Démétrius, datant du XIV^e siècle: Théodore Métochite, écrit en 1292, et encore inédit; Nicolas Cavasilas, Constantin Harmenopoulos (vers 1350), Grégoire Palamas (entre 1355—1359), Philothée (entre 1367 et 1373), tous Eloges écrits dans une période relativement heureuse; le dernier, celui d'Isidore de Thessalonique, écrit en 1383, date des heures sombres de l'Histoire de Byzance. L'étude de ces divers Eloges montre que leurs auteurs ont continué d'appliquer les règles traditionnelles de l'Eloge. R. G.

B. LAOURDAS, Ὁ "Συμβουλευτικὸς πρὸς τοὺς Θεσσαλονικεῖς τοῦ Μυανοῦ Πалаίου-λόγου. Μακεδονικά III (1955) 290—307. — Ce discours de Manuel II Paléologue a été écrit alors que Thessalonique était assiégée par les Turcs; entre 1383 et 1387. Ce discours n'apprend pas grand chose de nouveau sur Thessalonique à cette époque, mais il est très caractéristique de la manière de Manuel II Paléologue. Edition de ce discours d'après le Parisin. gr. 3041, fol. 47—51 et le Barberin. gr. 219, fol. 9—14, tous deux du XV^e siècle. Remarques et un Appendice: Isidore (il s'agit d'Isidore, métropolitain de Thessalonique), Ibaçkos et Manuel. R. G.

N. LIBADARAS, *Περὶ τὰ προβλήματα τῶν Πατριαρχικῶν κοντακαρίων*. Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 337—350. — Les récents éditeurs des Hymnes de Romanos, N. Naoumidis et C. Nicolopoulos (1954) avaient conclu que les manuscrits de Patmos 212 et 213 du XI^e siècle renferment les kontakaria représentatifs, au point de vue des fêtes célébrées, la tradition constantinopolitaine. L'auteur conteste cette conclusion et montre que les kontakaria ne sont pas des livres liturgiques mais des florilèges, qui pourraient provenir du mont Latros (Latmos) d'Asie Mineure. L'auteur édite, en appendice, une hymne inédite en l'honneur de saint Pierre (16 Janvier). R. G.

N. A. LIBADARAS, *Ῥωμανικά Σύμμεικτα*. Ἀθηνᾶ 59 (1955) 78—85. — Additions et corrections à l'hymne 26 de Romanos, au Tome I des hymnes et au tome II. R. G.

A. B. LORD, *Notes on Digenis Akritas and Serbo-croatian Epic*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 375—383. — A propos de l'article d'H. Grégoire, *Le Digenis russe*, publié dans Russian Epic Stud. (1949). — L'auteur montre par trois exemples combien est riche en renseignements de toute nature la comparaison entre la tradition épique orale byzantine et serbo-croate. R. G.

K. MAMONES, *Ὁ Ὅμηρος, ὁ Διγενῆς Ἀκρίτας καὶ ἡ ἄλλη δημοτικὴ βυζαντινὴ ποίησις*. Ἑλληνικὴ Δημογραφία VI (1950) 817—819. — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.

S. G. MERCATI, *Osservazioni intorno ai poeti italo-bizantini del secolo XIII. di M. Gigante*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 41—48. — Sachliche und sprachliche Bemerkungen zu einzelnen Stellen in M. Gigantes Ausgabe *Poeti italobizantini del secolo XIII*. Napoli, 1951. (Johannes Grassos, Johannes v. Hydrunt, Nikolaos v. Hydrunt, Georgios v. Kallipolis.) Irm.

G. MORGAN, *A Byzantine Satirical Song?* Byz. Zeitschr. 47 (1954) 292—297. — Cod. Marc. XI. 19 enthält f. 338 bis R eine zwischen 1649 und 1713 niedergeschriebene Weissagung. Unter Heranziehung zweier weiterer Versionen aus den Jahren 1621 bzw. 1590 konstituierte Morgan einen lesbaren Text. Dieser zeigt, daß die Weissagung auch ein Spottlied verwendete, welches sich gegen Johannes Tzimisikes' verbannte Gattin Theophano richtete und zur Zeit seiner Vernunfttheat mit Theodora (November 970) abgefaßt wurde, und zwar auf Kreta, wo Theophano besonders verhaßt war. Die Prophezie selbst gehört dem Jahre 1365 oder einem der nächstfolgenden an. Irm.

M. NAOUMIDIS—P. NIKOLOPOULOS, *Τὰ κοντακάρια τῆς Πάτμου (κώδικες 212 καὶ 213 ΙΑ' αἰῶνος)*. Athènes, 1954. — Compte-rendu: Ch. ASTRUC, Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé Série 4, № 2 (Juin, 1955) 108—109. R. G.

NONNOS, *Dionysiaka*. Verdeutsch v. Th. v. SCHEFFER. Wiesbaden, Dieterich, 1953², pp. XXIV, 1004. Sammlung Dieterich 98. — Die „bisher einzige Übersetzung in eine lebende Sprache“ (S. IX) in gründlich überarbeiteter 2. Aufl. nach dem Text von A. Ludwig, Leipzig 1909, mit einer wohlwollend urteilenden Einleitung und knappen erläuternden Anmerkungen. Tr.

E. PETERSON, *Die Spiritualität des griechischen Physiologos*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 60—72. — Wie aus einer Vielzahl von Stellen deutlich wird, setzt der Physiologos (zugrunde gelegt wird die neue Ausgabe von SBORDONE) eine in sich geschlossene geistliche Lehre voraus; die Konkupiszenz, die in deren Mittelpunkt steht, läßt auf vorsichtig formulierte enkratistische Tendenzen schließen. Auch setzt der Physiologos apokryphes Schrifttum voraus. Trotzdem darf man ihn nicht zu früh ansetzen; die p. 63,1 nachweisbare Anspielung auf eine Osterpredigt des Gregor von Nazianz (PG 36, 624 B) weist für die Sbordonesche Rezension auf das Jahr 385 als Terminus post quem. Irm.

L. POLITIS, *Βιβλιογραφία νεοελληνικῆς φιλολογίας (1950—1951)*. Ἑλληνικά 1954, 397—491. — Bibliographie critique très détaillée des études diverses relatives à la Littérature néohellénique, parues en 190—1951. On y trouvera p. 406, 408, 411—414 et 414—426, les références des études ayant trait à la période byzantine. Cette Bibliographie comprend 613 n^o et un Index des noms d'auteurs. Elle rendra de très réels services. On

souhaite une publication du même genre pour les études relatives à l'histoire, sous ses divers aspects. R. G.

TH. SIAPKARAS-PITSILIDES, *Le Petrarquisme en Cypre. Poèmes d'amour en dialecte chypriote d'après un manuscrit du XVI^e siècle*. Texte établi et traduit avec le concours de H. PERNOT. Collection de l'Inst. Français d'Athènes № 74. Athènes, 1952, pp. VIII, 447. — Texte de 156 poèmes d'amour chypriotes d'après le manuscrit vénitien, publié en partie par Legrand, avec une traduction française en prose, notes, glossaire et bibliographie. Pap.

N. B. TOMADAKIS, "Υμνοι εἰς τοὺς ἁγίους Δημήτριον ... (V. Byzantinoslavica XVI, 154.) — Compte-rendu: P. IOANNOU, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 142—154. E. R.

N. B. TOMADAKIS, Ρωμανὸς καὶ ἅγιος Δημήτριος, ἀγιολογικαὶ καὶ ὁμολογιακαὶ ἐπιστάσεις. *Romanos le Mélode et Saint Démétrios, Réponse au R. P. Q. IOANNOU avec un sommaire en français*. Athènes, 1955, pp. 51. R. G.

N. TOMADAKIS, *Epistolographie Byzantine*. Βυζαντινὴ Ἐπιστολογραφία. Athènes, 1955. Compte-rendu: W. W., L'Hellénisme Contemp. IX (1955) 204—205. R. G.

I. TZETZES, *Allegorien zur Odyssee*, Buch 13—24. Kommentierte Textausgabe v. H. HUNGER. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 4—48. — Erstpublikation der Allegorien des Tzetzes zur Odyssee 13—24 nach dem Cod. Vind. phil. gr. 118 (Öst. Nationalbibl.) und dem Vaticanus Barberinus gr. 30 mit einführenden Bemerkungen und Kommentar. H. Kō.

TH. XYDES, 'Ο Ὑμνογράφος Γερμανὸς ὁ ὁμολογητής. Νέα Ἑστία ΚΘ' (1955) 244—251. — Étude d'histoire littéraire dans laquelle l'auteur donne le catalogue des œuvres, des poèmes ecclésiastiques de Germanos et des manuscrits grecs contenant ces œuvres ainsi que les sources des informations sur la vie de ce patriarche et l'iconographie de ce saint. A la fin de l'étude, l'auteur donne une analyse de certains hymnes (Stichira, doxastiques et canons aux fêtes d'Hypapanti, Saint Jean Théologue, d'Epiphanies, etc.). Pap.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

P. DÖRFLER, *Heraklius*. Roman. München, Kösel-Verl., 1950, pp. 545. — Historischer Roman, der gewisse Ansprüche auf historische Treue erhebt. Behandelt das Ende des Phokas und die gesamte Regierungszeit des Heraklius. Historische Persönlichkeiten treten handelnd auf, auf griechischer und auf persischer Seite. Spielt nur am Hofe und in Adelskreisen, das Volk existiert in diesem Roman kaum. — Compte-rendu: H. O. B., Neues Abendland 6 (1951) 462. U. Tr.

C. Littérature populaire

S. ANTONIADIS, Πτωχοπροδρομικά ... (V. Byzantinoslavica XIII, 145.) — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 417—418. R. G.

H. ARVANITIDIS, Βυζαντινὴ ποίησις. Ἡ Ἀναδιώρυγς ἡ ἰ Ἀράκος. Μακεδ. Ἡμερολ. 21 (1951) 241—245. — Compte-rendu: L. POLITIS, Βιβλιογραφία Νεοελληνικῆς Φιλολ. 1950—1951. Ἑλληνικά XIII (1954) 411. R. G.

FR. DÖLGER, *Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des H. Johannes von Damaskos*. Studia Patristica et Byzantina I (1953). — Compte-rendu: B. LAOURDAS, Ἑπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 383—384. R. G.

S. IMPELLIZERI, *La morte di Digenis Akritas* ... — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 415. R. G.

P. KALONAROS, Σχέσεις τοῦ ἀκριτικοῦ ἔπους πρὸς τὰ Αἰθιοπικά τοῦ Ἡλιοδώρου. Πρακτικά Ἀκαδ. Ἀθηνῶν XVIII (1943, publ. en 1950) 33—40. — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά (1954) 415—416. R. G.

A. KARANTONIS, Τὸ ἔθνικὸ σύμβολο τοῦ Λιγενῆ Ἀκριτά ἀπὸ τὰ ἀκριτικά ἔπη ὡς σήμερον Ἑλληνικὴ Δημιουργία VI (1950) 29—36. — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.

- J. KUTHREOTIS, Τοῦ Διγενῆ καὶ τοῦ Χάρωντα. Ἑλλην νικη Δημοουργία VI (1954) 24—25. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 412. R. G.
 St. P. KYRIAKIDIS, Σημειώματα... (V. Byzantinoslavica XIII, 157.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.
 St. P. KYRIAKIDIS, Γαμήλιον δημῶδες Βυζαντινὸν ᾠσμα... (V. Byzantinoslavica XIII, 157.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 412. R. G.
 St. P. KYRIAKIDIS, Παρατηρήσεις εἰς τὰ ἀκριτικὰ ἔπη. Ἑλληνικὴ Δημοουργία (1950) 35—54. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.
 Sp. MELAS, Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας. Ἑλληνικὴ Δημοουργία VI (1950) 805—808. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.
 I. T. PAMPROUKIS, Βυζαντινὰ κάλαντα ἐν Πόντῳ. Ἀρχαῖον Πόντου XVI (1951) 174—178. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 413. R. G.
 A. SCHMAUS, *Philorappos-Maximo*... (V. Byzantinoslavica XIII, 152.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 416. R. G.
 H. SCHREINER, *Der geschichtliche Hintergrund zu Imberios*... (V. Byzantinoslavica XIII, 152.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 419—420. R. G.
 A. SIGALAS, *Révision de la méthode de restitution du texte des romans démotiques byzantins*... (V. Byzantinoslavica XIII, 150.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 420—422. R. G.
 G. K. SPYRIDAKIS, Τὸ ᾠσμα τοῦ Ἀσκητοῦ καὶ τοῦ διαβόλου. Ἑπετηρίς Λαογρ. Ἀρχείου VI (1950) 57—67. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 413. R. G.
 G. K. SPYRIDAKIS, Ποιητὰ δημοδῶν ᾠμάτων εἰς Τραπεζοῦντα κατὰ τὸν Δ αἰῶνα. Αρχαῖον Πόντου XVI (1954) 263—266. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 413. R. G.
Tausendmund, Europäische Balladen, Romanzen und Lieder. Hrsg. v. G. van der VRING und B. WACHINGER. Ebenhausen b. München, Langewiesche-Brandt, 1954, pp. 367. — Die Sammlung enthält auch südslawische, albanische und griechische Lieder und Balladen (106—138). H. Kō.
 A. TAYLOR, *The Literary Riddle Before 1600.* Berkeley—Los Angeles, Univ. of Calif. Press, 1948, pp. 131. — *Compte-rendu*: A. SCHMIDT, Dt. Lit.-Ztg. 71 (1950) 437—440. E. R.
 G. TH. ZORAS, Ὁ Διγενὴς ἐν τῇ νεοελληνικῇ ποιήσει. Ἑλληνικὴ Δημοουργία VI (1950) 839—843. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, Ἑλληνικά XIII (1954) 415. R. G.
 G. TH. ZORAS, Τὸ ᾠμα τῆς Ἀροδαρνοῦσας. Νέα Ἑστία ΚΘ' (1955) 1073—1078. — Texte d'après une variation du poème du 14^e siècle publiée par A. Sacellarios (Κυπριακά, T. III, éd. 1868 et 1931) accompagné d'une courte étude et des notes de la bibliographie principale. Pap.

D. Folklore

- L. SADNIK, *Südosteuropäische Rätselstudien.* Graz—Köln, Böhlau Nachf., 1953, pp. 186. Wiener Slawistisches Jhb. Ergänzungsband I. — *Compte-rendu*: B. RUBIN, Dt. Lit.-Ztg. 75 (1954) 681—683. E. R.

E. Questions de la métrique

- N. K. KONSTANTOPOULOS, Ἡ ἀρχαία Ἑλληνικὴ μετρικὴ ἐν τῇ Βυζαντινῇ λειτουργικῇ ὕμνογραφίᾳ. Athènes, 1953, pp. 192. — Etude détaillée de la métrique des hymnes liturgiques byzantins, basée sur la métrique grecque ancienne. Pap.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

CONSTANTINO PORFIROGENITO, *De thematibus* ... éd. A. Pertusi. (V. Byzantinoslavica XV, 81.) — Compte-rendu: D. A. ZAKYTHINOS, 'Επετηρίς 'Ετ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 386—391; W. ENSSLIN, Dt. Lit.-Ztg. 74 (1953) 287—291. R. G.

S. H. CROSS—O. P. SHERBOWITZ-WETZOR, *The Russian Primary Chronicle* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 270.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 133—134. E. R.

W. ENSSLIN, *Niger und Alba in Scriptores Historiae Augustae vita Probi* 13, 7. Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Ges.- und sprachwiss. Reihe 2 (1953—54) 259—263. — Beim Ansatz der Abfassung der Historia Augusta in oder bald nach der selbständigen Regierung Julians, der auf seinem Alemannenzug sicher auch den Neckar erreicht hat, darf mit einem stärkeren Interesse auch für frühere Alemannenfeldzüge gerechnet werden. Die Zusammenstellung von Niger und Alba in der Probusvita bewahrt, auch wenn sie gleichzeitig eine „Farbenassoziation“ (Straub) ergibt, eine richtige Vorstellung von der Stoßrichtung des Alemannenfeldzuges des Probus (über Neckar und Schwäbische Alb). H. Kö.

P. FRANCHI de' CAVALIERI, *Constantiniana*. Città del Vaticano, Biblioteca Vaticana, 1953, pp. 207. Studi e Testi 171. — Compte-rendu: J. MOREAU, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 134—142. E. R.

F. GRABLER, *Europa im XV. Jahrhundert, von Byzantinern gesehen*. Übers., eingeleitet und erklärt. Graz—Wien—Köln, Styria, 1954, pp. 191. Byz. Geschichtsschreiber 2. — Compte-rendu: G. SOYTER, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 125—126. E. R.

HESYCHII ALEXANDRINI *Lexicon recensuit et emendavit* K. LATTE. Vol. 1: A—J. Hauniae, E. Munksgaard, 1953, pp. LVIII, 509. — Compte-rendu: H. ERBSE, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 130—138. E. R.

M. J. HIGGINS, *Chosroes II's Votive Offerings at Sergiopolis*. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 89—102. — Während Peeters neuerdings zu zeigen versuchte, daß Theophylactos Simokates nicht von Johannes von Epiphania, sondern von Euagrios abhängig sei, beweist Verfasser an Hand der Berichte des Theophylactos und des Euagrios über die Weihgeschenke Chosroes' II. für den Patriarchen Gregor von Antiochien, daß — wie schon 1891 Adamek gezeigt hat — Theophylactos sich eng an Johannes von Epiphania anschließt, Euagrios hingegen dem Johannes nur den Rahmen entleiht, beide voneinander jedoch im wesentlichen unabhängig sind. H. Kö.

Hippolytus Werke. Bd. IV: *Die Chronik*. Hergest. v. A. BAUER †. Durchges., herausg. u. in zweiter Aufl. bearb. im Auftr. d. Kommission f. spätantike Religionsgeschichte d. Deutschen Akad. d. Wissenschaften zu Berlin v. R. HELM. Berlin, Akad.-Verl., 1955, pp. IV, XXXI, 218. Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 46 (36). — Die Neuausgabe der im Jahre 1929 in erster Auflage gedruckten Hippolyt-Chronik zeigt beachtenswerte Verbesserungen: Der unbequeme Manuldruck ist durch einen völligen Neusatz ersetzt, und der ausführliche Anmerkungsapparat steht nicht mehr am Schluß, sondern unterm Text. Die neuere Hippolytliteratur wurde für die Ausgabe berücksichtigt. Auf die Wiedergabe der ersten Auflage anhangsweise beigegebenen armenischen Chronik vom Jahre 686/687 (dort S. 393 ff.) wurde allerdings verzichtet; neu hinzugekommen ist ein Register, das die Nutzbarkeit des Bandes wesentlich erhöht (Bearbeiterin Ursula Treu). Irm.

E. v. IVANKA, *Die letzten Tage von Konstantinopel*. Der auf den Fall Konstantinopels 1453 bezügliche Teil des dem Georgios Sphrantzes zugeschriebenen *Chronicon Maius*. Übers., eingeleitet und erklärt. Graz—Wien—Köln, Styria, 1954, pp. 101. Byz. Geschichtsschreiber I. — Compte-rendu: G. SOYTER, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 123—124. E. R.

B. LAOURDAS, *A new Letter of Photius to Boris*. 'Ελληνικά 18 (1954) 263—265. — Lettre éditée d'après le codex Atheniens. 2756, fol. 178—179, XIV^e s. Photius annonce à Boris la mort de Basile I^{er} et l'avènement de Léon VI et d'Alexandre; il prie Boris de continuer ses bonnes relations avec les nouveaux empereurs. La lettre a été écrite entre le 29 août et décembre 886.

R. G.

I. MELIKOFF-SAYARD, *Le destan d'Umur Pacha*. Paris, 1954. — Compte-rendu: St. P. KYRIAKIDIS, 'Ελληνικά XIII (1954) 392—396.

R. G.

A. МИЛЕР, *Климент Охридски*. Превод от гръцкия оригинал, увод и бележки. Изд. на Бълг. Акад. на Науките. София, 1955, pp. 103. — Neue kritische Ausgabe mit bulgarischer Übersetzung und Kommentar der Vita des hl. Klemens von Achrida von Theophylaktos, Erzbischof von Achrida.

D. A.

Г. ОСТРОГОРСКИ, *Тактикон Успенског и Тактикон Бенешевића*. О времену њиховог постанка. Зборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 39—59. — Ostrogorsky prouve d'une manière convaincante que le Taktikon dit d'Uspensky a été composé pendant la période entre 845 et 856, tandis que le Taktikon dit de Benešević doit être attribué à la période entre 927 et 934. Cette dernière conclusion peut nous aider à dater aussi d'une façon plus précise l'œuvre de Constantin Porphyrogénète *De thematibus*.

I. D.

I. SCHÖN, *Die spätlateinischen Kurzbiographien von Augustus bis Domitian und die sogenannte Enmannsche Kaisergeschichte*. Phil. Diss. Berlin v. 9. 9. 1953, pp. 85 (Maschinenschrift). — Die vergleichende Untersuchung der genannten Kaiserbiographien des Aurelius Victor, des Eutrop und der Epitome unter Heranziehung der Parallelberichte Suetons zeigt, daß Victor und der Epitomator die sogenannte Enmannsche Kaisergeschichte über ausgedehntere Partien benutzt haben, als bisher angenommen wurde, und daß sich der Einfluß der anonymen Kaisergeschichte, die sich durch selbständige Verarbeitung und recht geschickte Anordnung des ihr zur Verfügung stehenden Stoffes auszeichnet, auch in der Struktur und der Darstellung bemerkbar macht.

H. Kö.

I. ŠEVČENKO, *Nicolaus Cabasilas' Correspondence and the treatment of late byzantine literary texts*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 49—59. — Die Literatur der Paläologenzeit trägt stark esoterische Züge, wendet sich an eine numerisch kleine Elite, unter der die Gelehrsamkeit zum Kriterium der gesellschaftlichen Wertung geworden war. Infolgedessen ist auch ihr Schrifttum gefüllt mit gelehrten Anspielungen, die man jedoch keineswegs als bloße epideiktische Spielereien behandeln darf; denn sie sind für gewöhnlich sinntragend und eindeutig zu interpretieren. Auch darf das negative ästhetische Urteil nicht dazu veranlassen, diese Briefe, Enkomien usw. als Literatur schlechweg zu verwerfen und sie lediglich dem Historiker als Zeitdokumente zu überlassen; denn sie beanspruchen, Literatur zu sein, und darum hat der Philologe das erste Wort über sie zu sprechen. Das ist meist keine ganz leichte Aufgabe, darum die Forderung: Keine Ausgabe ohne Übersetzung! Die Edition der Kabasilas-Briefe durch P. ENEPEKIDIS [Byz. Zeitschr. 46 (1953) 18 ff.] glaubte, auf die Befolgung so strenger Grundsätze verzichten zu können; was daran noch getan werden kann, wird deshalb an ausgewählten Beispielen gezeigt.

Irm.

J. VOGT, *Die Vita Constantini des Eusebius über den Konflikt zwischen Constantin und Licinius*. Historia 2 (1954) 463—471. — Vogt entkräftet die von dem Grégoire-Schüler Orgels gegen die Eusebische Verfasserschaft der *Vita Constantini* neu erhobenen Einwände, indem er zeigt, daß der Bericht I 49—II 18 sich nicht, wie Orgels behauptet, fälschlich auf zwei Religionskriege des Konstantin gegen Licinius (314 und 324) bezieht — was dem Bericht Eusebs in der Kirchengeschichte widerspräche und so seine gleichzeitige Verfasserschaft der Vita unwahrscheinlich machte —, sondern nur auf einen (324).

H. Kö.

J. VOGT, *Der Erbauer der Apostelkirche in Konstantinopel*. In: Neue Beiträge zur klassischen Altertumswissenschaft. Festschrift zum 60. Geburtstag v. B. Schweitzer. Hrsg. v. R. Lullies. Stuttgart—Köln, Kohlhammer, 1954, pp. 372—377. — Nicht Con-

stantius — wie DOWNEY neuerlich behauptet —, sondern Konstantin hat die Apostelkirche in Konstantinopel erbaut. Es besteht auch keine Veranlassung, den diesbezüglichen Bericht Eusebs in der *Vita Constantini* IV 70 f. einem späteren Bearbeiter zuzuweisen.
H. Kö.

G. TH. ZORAS, Ἐρωτικὸν ἐνύπνιον τοῦ Μαρίνου Φαλιάρου. Νέα Ἑστία ΚΘ (1955) 943—947. — Texte d'après l'édition de l'auteur (Κρητικά Χρονικά, T. B, 1948) accompagnée d'une courte étude concernant l'auteur et le contenu de l'œuvre et des notes bibliographiques.
Pap.

B. Manuscrits et documents

A. BOMBACI, *Nuovi firmani greci di Maometto II*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 298—319. — 13 erstmalig edierte, im Staatsarchiv zu Venedig verwahrte Schreiben Mohammeds II. an den Dogen Giovanni Mocenigo aus den Jahren 1479 bis 1481 im griechischen Urtext und italienischer Übersetzung.
Irm.

Excavations at Nessana II. (V. Byzantinoslavica XV, 88). — *Compte-rendu*: P. THOMSEN, Dt. Lit.-Ztg. 72 (1951) 73—76.
E. R.

H. GOETTING, *Die Heiratsurkunde der Kaiserin Theophano*. Westermanns Monatshefte 91 (1950—1951) 47—51. — Beschreibung und Würdigung der Schenkungsurkunde Ottos II. für seine Braut Theophano vom Jahre 972 mit farbigem Faksimile des Urkundenanfangs.
H. Kö.

E. HONIGSMANN, *Die Unterschriften des Tomos des Jahres 1351*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 104—115. — Vorläufige Edition und Kommentierung der Subskriptionsliste der Metropolen und Bischöfe in dem zuletzt im Hist. Jhb. 72 (1953) 205—221 v. F. Dölger behandelten Tomos des Jahres 1351. Eine Neuausgabe des gesamten Tomos scheint danach erforderlich.
Irm.

R. J. H. JENKINS—B. LAOURDAS—C. A. MANGO, *Nine orations of Arethas from Cod. Marc. gr. 524*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 1—40. — Im Codex Marcianus 524 finden sich ff. 121r—152v Reden und rhetorische Stücke, welche wie Σωκρ. B. Κουγέ 'Ο Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ. Athen, 1913, 33 ff. nachgewiesen hat dem Erzbischof von Kaisareia Arethas zugehören. Unter diesen bilden die neun, auf die Jahre 901 und 902 zu datierenden Gelegenheitsreden der ff. 121r—134r eine besondere Gruppe; sie geben Zeugnis von dem systematischen und durchaus auch erfolgreichen Bemühen Leons VI., die Fehlschläge im Westen durch territoriale Gewinne an den Ostgrenzen wettzumachen. Die Edition der neun Texte ist vorbildlich und bringt neben dem kritischen Apparat Regesten und Erläuterungen zu jeder Rede. Zu Nr. 2 ist noch auf Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica* 1, Budapest 1942, 113 zu verweisen.
Irm.

B. LAOURDAS, Ἡ συλλογὴ ἐπιστολῶν τοῦ κώδικος MB, Add. 36749. Ἀθηνᾶ 58 (1954) 176—198. — Ce manuscrit, de la seconde moitié du X^e siècle, contient une importante *Correspondance* (fol. 135v—232r) et comprend 120 lettres. L'auteur donne, d'abord, le destinataire avec l'incipit et le desinit de chaque lettre, suivi de l'Index alphabétique des noms des destinataires; ensuite, les allusions et citations antiques que l'on rencontre dans ces lettres; enfin, l'édition partielle des lettres 30, 52, 53, 62, 68, 84, 96 et 97 et une planche représentant le fol. 145 du manuscrit.
R. G.

N. A. LIBADARAS, Περὶ τὰ προβλήματα τῶν Πατριακῶν κοντακίων. Ἑπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXIV (1955) 337—350. — Les manuscrits des kontakia de Patmos ont été rédigés non pour un usage liturgique, mais pour conserver les kontakia encore existant; on ignore leur origine, la date et les circonstances à la suite desquelles ils ont été introduits dans le monastère de St. Jean de Patmos, car on ne saurait affirmer que ce fut le patriarche Nicolas son fondateur. Ils datent, semble-t-il, du XI^e siècle et ont été déposés dans le monastère avant le XIV^e siècle. Edition, d'après le cod. Patmiacus (P) 212, fol. 161r—161v de l'hymne sur le transfert des reliques de « notre saint Père Pierre », unique témoignage existant encore sur ce saint local.
R. G.

R.—J. LOENERTZ, *Wann unterschrieb Johannes V. Palaiologos den Tomos von 1351?* Byz. Zeitschr. 47 (1954) 116. — Februar/März 1352.

Odluke veća Dubrovačke republike, knj. 1: *Acta consiliorum Reipublicae Ragusinae*, 1 (ed. M. J. DINIĆ). Beograd, 1951, pp. 428 + 12 tab. — Compte-rendu: A. SCHMAUS, Hist. Jhb. 73 (1954) 290.

D. I. PALLAS, Κατάλογος χειρογράφων τοῦ βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν. Μέρος τρίτον, μετὰ γενικῶν εἰσαγγελίων. Athènes, 1955, pp. VIII, 152. — Troisième partie de cet excellent catalogue des manuscrits du Musée byzantin d'Athènes. Il est accompagné de 12 Index, qui contribuent à en faire un excellent instrument de travail.

P. REGLER, *Gedanken zu Pap. 16.976/16.977 aus der Festschrift zu Ehren des 70. Geburtstages Wengers. Ein Beitrag zur alten Streitfrage: „Unterbricht die litiscontestatio die longi temporis praescriptio?“* Jur. Diss. Erlangen v. 31. Juli 1951, pp. V, 71. (Maschinenschr.) — Die sicher in das 5. Jahrhundert zu datierenden Pap. fragmente 16.976/77, die die longi temporis praescriptio et exceptio non numeratae pecuniae behandeln, zeigen, daß die litiscontestatio eine echte Unterbrechung der longi temporis praescriptio bewirkt.

W. SCHUBART, *Aus dem Reiche der Wandalen. Forschungen und Fortschritte* 27 (1953) 87—88. — Bericht über die 1952 von Courtois, Leschi, Perrat und Saumagne mit Erläuterungen herausgegebenen Tablettes Albertini, die 1928 auf dem Grenzgebiet von Tunis und Algier gefundenen beschriebenen Tontafeln, die den letzten Jahren des 5. Jahrhunderts entstammen und — überwiegend — in lateinischer Sprache abgefaßte Kaufurkunden über Grundstücke darstellen.

W. C. TILL, *Die gnostischen Schriften des koptischen Papyrus Berolinensis 8502*. Hrsg., übers. und bearb. Berlin, Akad.-Verl., 1955, pp. XIV, 328. Texte u. Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Literatur 60. = V. Reihe, Bd. 5. — Der nicht vollständig erhaltene P. Berol. 8502 enthält neben einem von Carl Schmidt, TU 24, 1, Leipzig 1903, edierten Fragment der Petrusakten drei gnostische Schriften, die aus dem Griechischen ins Koptische übersetzt sind: das Evangelium nach Maria, das Apokryphon des Johannes und die Sophia Jesu Christi; die 1946 bei Nag'-Hammâdi gemachten Funde bringen Paralleltexte zu den beiden letztgenannten Schriften. Tills Edition leitet die herausgegebenen Texte ein, legt sie im koptischen Wortlaut und in deutscher Übersetzung vor und bringt sprachliche Bemerkungen sowie Register; ein eingehender Kommentar wird, sobald die Funde von Nag'-Hammâdi voll zugänglich sein werden, zum Desiderat. Irm.

C. Bibliothèques et archives

H. BLUM, *Über den Codex Amiatinus und Cassiodors Bibliothek in Vivarium*. Zentralblatt f. Bibliothekswesen 64 (1950) 52—57. — Verfasser macht wahrscheinlich, daß die Bibliothek Cassiodors nach der Auflösung des Klosters Vivarium (vermutlich 1. Hälfte des 7. Jh.) nach Rom und nicht nach Bobbio gelangte.

P. S. NĂSTUREL, *Catalogul bibliotecii patriarhiei din Alexandria*. Ortodoxia 1 (1955) 113—122. — Il contient un exposé et une critique des publications du prof. T. P. Moschonas, concernant les catalogues de la bibliothèque patriarcale d'Alexandrie, parus en 3 volumes à Alexandrie, entre 1945—1947.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

F. M. ABEL, *Histoire de la Palestine...* (V. Byzantinoslavica XVI, 159.) — Compte-rendu: M. NOTH, Zeitschr. d. Dt. Palästina-Vereins 69 (1953) 94—95. H. Kö.

K. ALAND, *Eine Wende in der Konstantin-Forschung?* Forschungen und Fortschritte 28 (1954) 213—217. — Bericht über den gegenwärtigen Stand der Konstantin-

Forschung mit besonderem Hinweis auf das von Jones 1951 in Oxford gehaltene Referat, in dem dieser das Verso des von Skeat 1950 edierten P. Lond. 878 in die letzten Jahre der Regierung des Licinius datiert und zeigt, daß es sich mit Eusebs Vita Constantini II 27—29 (Edikt Konstantins an die östlichen Provinzen) deckt. Damit ist die Authentizität zumindest der Urkunden in der Vita erwiesen und der Grégoireschen These ein empfindlicher Stoß versetzt. Verfasser versucht an Hand der Vita Ergänzung des P. Lond. 878 und vermutet, daß Euseb Vita Const. II 24—42 nicht eine eigene Übersetzung vorlegt, sondern den griechischen Wortlaut des Originals reproduziert. H. Kö.

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *Das erste Auftreten der Hunnen. Das Alter der Jesaja-Rolle. Neue Urkunden aus Dura-Europas*. Baden-Baden, Verl. f. Kunst u. Wiss., 1953, pp. 90 + 15 pl. — Compte-rendu: O. KLIMA—P. POUCHA—S. SEGERT, *Archiv Orientalní* XXIII (1955) 265—268. L

F. ALTHEIM, *Aus Spätantike und Christentum ...* (V. Byzantinoslavica XV, 112, 273.) — Compte-rendu: J. LEIPOLDT, *Dt. Lit.-Ztg.* 74 (1953) 131—132. E. R.

K. AMANTOS, Συμβολὴ εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ιστορίαν τῆς Χίου. Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου. Ἀθηνῶν 5 (1954—1955) 152—164. — Renseignements sur Chios jusqu'au XVe siècle et surtout sous l'occupation génoise, à partir du XIIIe siècle. R. G.

F. BABINGER, *Mehmed, der Eroberer und seine Zeit, Weltenstürmer einer Zeitenwende*. München, F. Bruckmann, 1953, pp. XIV, 592. — Comptes-rendus: F. TAESCHNER, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 290—291; K.—E. H., *Dt. Archiv f. Erforschung d. Mittelalters* 10 (1953—1954) 573—574; W. HINZ, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 104 (1954) 512—513. H. Kö.

F. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432—1481). La grande peur du Monde au tournant de l'Histoire*. Paris, Payot, 1954, pp. 636. — Compte-rendu: C. MARINESCO, *Rev. Hist.* (1955) 35—47. R. G.

ФР. БАРИШИЋ, *О најстаријој Прокопијевој весті о словенима*. Зборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 25—31. — Selon l'auteur, la guerre hérulombarde, dont nous parle Procope, *Bellum gothicum*, II, 14—15, doit être datée environ 495. Or, selon l'écrivain byzantin, les Hérules, vaincus dans cette guerre, traversèrent entre autre la région des Slaves (probablement « la Polabie slave ») — donc l'événement le plus ancien, dont parle Procope, en touchant l'histoire des Slaves, doit être placé vers la fin du Ve siècle, et non au commencement du VIe siècle. I. D.

E. DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'Empire romain ...* (V. Byzantinoslavica XV, 94.) — Compte-rendu: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 73 (1952) 356—363. E. R.

N. S. DERŽAVIN, *Die Slaven im Altertum ...* (V. Byzantinoslavica XVI, 162.) — Compte-rendu: G. MÜHLFORDT, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 317—329. E. R.

M. ДИНИЋ, *Растиславићи. Прилог историји распадања српског царства*. Зборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 139—144. — En recueillant les témoignages conservés sur la famille noble du XIVe siècle des Rastisláci, entre autre une lettre inédite des Archives de Raguse (datée du 26. II. 1361), l'auteur affirme que les membres de cette famille étaient maîtres de la région de Braničevo, en Serbie Nord-Orientale. I. D.

A. D. DMITRIEW, *Der Aufstand der Westgoten an der Donau und die Revolution der Sklaven*. Beiträge zur Gesch. d. Sklavenhaltergesellschaft. Berlin, Volk und Wissen, 1952, 32—41. *Gesch. in d. Schule, Sonderheft.* — Gekürzte Übersetzung des Artikels *Восстание Вестготов на Дунае и революция рабов* von A. Д. ДМИТРИЕВ im *Вестник Древней Ист.* 1 (1950) 66—80. H. Kö.

W. ENSSLIN, *Der Kaiser in der Spätantike*. *Hist. Zeitschr.* 177 (1954) 449—468. — Untersuchung des Krönungs- und Hofzeremoniells der Kaiser von Diokletian bis Herakleios, das „von Anfang an und auf die Dauer ein Mittel der Beschränkung der Auto-

kratie sein konnte, auch wenn des Kaisers gottbegnadete Person stets im Mittelpunkt der Zeremonien stand“.

H. Kö.

C. ERDMANN, *Forschungen zur politischen Ideenwelt des Frühmittelalters*. Aus dem Nachlaß des Verfassers hrsg. v. F. BAETHGEN. Berlin, Akad.-Verl., 1951, pp. XXIV, 134. — Eine Sammlung von Aufsätzen, deren erster eine Genealogie der westlichen Kaiserideen bringt; diese seien unmittelbar (Weiterführung des römischen Reichsgedankens) oder mittelbar (Gegensatz, besonders zum byzantinischen Kaisertum) durch die römische Kaiseridee bedingt. Nach einem literaranalytischen Aufsatz über *Königs- und Kaiserkrönung im ottonischen Pontificale* beweist E. im dritten Aufsatz, daß *patricius Romanorum* im ottonischen Zeit (Otto III) kein stadtrömisches Amt war, sondern in literarischer Reminiszenz als Titel mit verschiedener Abzweckung verliehen wurde und eine Stellvertretung des Kaisers beinhaltet. Ferner gibt er Hinweise auf byzantinische Hoftitel und ihre Bedeutung am Hofe Ottos III. — *Comptes-rendus*: K. JORDAN, *Hist. Zeitschr.* 176 (1953) 109—112; H. SPROEMBERG, *Dt. Lit.-Ztg.* 74 (1953) 672—679.

Kl. J.

A. FROLOW, *La déviation de la 4^e Croisade vers Constantinople. Note additionnelle. La Croisade et les guerres perses d'Héraclius*. *Rev. de l'Hist. des Religions* 147 (1955) 50—61. — L'auteur montre que les Croisés avaient le droit de se réclamer d'Héraclius, dont les guerres contre les Perses étaient, à certains égards, une véritable Croisade contre les Infidèles. Comme Héraclius, les Croisés voulaient « conquérir et exalter la croix » et ils devaient fatalement se dresser contre l'Empire byzantin, l'ancien empire d'Héraclius. L'auteur estime que c'était une « excuse valable, en dehors de toute considération politique, pour faire dévier la 4^e Croisade vers Constantinople ».

R. G.

F. GABRIELI, *Dal Mondo dell' Islam. Nuovi saggi di storia e civiltà musulmana*. Ed. R. Ricciardi, Milano—Napoli, 1954, pp. 278. — *Compte-rendu*: J. Hrbek, *Archiv Orientalní* XXIII (1955) 271.

L.

Geschichte Irans. (Ins Dt. übertr. v. R. SOMMER.) Berlin, Rütten & Loening, 1954, pp. 80. Große Sowjet-Enzyklopädie, Reihe Geschichte u. Philosophie 37.) — Übersetzung aus Большая Советская Энциклопедия 18, Москва, 1953², 404—422, 432—433. (*Иран* [Исторический очерк]). Insbes. Kap. *Persien im Mittelalter*.

H. Kö.

E. GIBBON, *Decline and Fall of the Roman Empire*. Reprint of the Everyman edition (6 vols.). London, 1954. With an introd. by Ch. DAWSON. — *Rev. by* R. E. SMITH, *Journal of Eccl. Hist.*, VI, № 1 (April, 1955), 87—88.

M. H.

N. I. GOLUBZOWA, *Italien im Anfang des 5. Jahrhunderts und der Einfall Alarichs in Rom*. Beiträge zur Gesch. d. Sklavenhaltergesellschaft. Berlin, Volk und Wissen, 1952, 41—51. Geschichte in d. Schule, Sonderheft. — Gekürzte Übersetzung des Artikels v. И. ГОЛУБЦОВА, *Италия в начале V века и вторжение Алариха в Рим*. Вестник Древней Ист. 4 (1954) 62—98.

H. Kö.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam ...* (V. Byzantinoslavica XV, 97.) — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 251—252.

H. Kö.

F. GREGOROVIVUS, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom 5. bis 16. Jahrhundert*. Neu hrsg. v. W. KAMPF. Bd. 1: Buch 1—6. 1953, pp. XXI, 791. — Bd. 2: Buch 7—12. 1954, pp. XXVII, 964. Sonderausgabe Tübingen, Wiss. Buchgemeinschaft, 1953—1954. — Erste deutsche Ausgabe dieses auch heute noch unentbehrlichen Standardwerkes seit 1926. Der Anhang der Bände bringt neben den Anmerkungen von Gregorovius ausführliche Literaturhinweise und die Textvarianten. Band III, der neben den letzten Büchern auch einen ausführlichen Registerteil umfassen soll, steht noch aus. — *Compte-rendu*: J. HÖNIG, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 30—32.

H. Kö.

F. GREGOROVIVUS, *Athenais. Geschichte einer byzantin. Kaiserin*. Mit e. Nachw. hrsg. v. H. KREY. Dresden, Jess, 1952 pp. 227. — Nachdruck der dritten, 1892 erschienenen Auflage.

H. Kö.

B. D. GREKOV—A. J. JAKUBOVSKI, *Золотая Орда и её падение*. Москва—

Leningrad, 1950. — *Compte-rendu*: B. SPULER, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländischen Gesellsch.* 101 (1951) 433—438. H. Kō.

PH. GRIERSON, *The debasement of the bezant in the eleventh century*. *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 379—394. — Nicht, wie Lopez meinte (*Annuaire de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves* 10 [1950] 403 sq.), ins 10., sondern ins 11. Jahrhundert fällt die große Währungskrise in Byzanz. Sie untersucht G. auf Grund eines 88 Stücke umfassenden Materials. Es machen sich zwei große Abwertungen, 1042—1055 und 1070—1080, bemerkbar, mit einem Intervall relativer Stabilisierung. Die Geldabwertung der Jahre nach 1070 findet ihre Begründung in der allgemeinen Krise des byzantinischen Staates vor der komnenischen Restauration, dagegen sind die von Zoe und Konstantin IX. Monomachos zu verantwortenden Maßnahme von 1042—1055 nicht zu verteidigen. *Irm.*

R. GUILLAND, *La destinée des empereurs de Byzance*. *Επετηρίς 'Ετ. Βυζ. Σπ.* 24 (1954) 37—66. L'étude des sources montre que sur 88 empereurs régnant de 323 à 1453, de Constantin I^{er} le Grand à Constantin XII Paléologue, 37 empereurs sont morts de mort naturelle, 3 d'accident, 5 sur le champ de bataille, 30 de mort violente de diverses manières (5 morts de manière tragique, 1 par mutilation, 1 par étouffement, 2 par étranglement, 2 dans les tortures, 3 assassinés, 4 empoisonnés, 4 décapités, 8 aveuglés); 13 se sont réfugiés plus ou moins volontairement dans un couvent. R. G.

H. HELBLING, *Goten und Wandalen. Wandlung der historischen Realität*. Zürich, Fretz & Wasmuth, 1954, pp. 95. — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 164—165. E. R.

Histoire des relations internationales I. F. L. GANSHOF, *Le Moyen-Age*. Paris, Hachette, 1953, pp. XVIII, 332. — *Comptes-rendus*: W. OHNSORGE, *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 166—169; K. J., *Dt. Archiv f. Erforschung d. Mittelalters* 10 (1953—1954) 553—554. E. R.

H. HOMEYER, *Attila...* (V. *Byzantinoslavica* XVI, 164.) — *Compte-rendu*: O. MAENCHEN-HELFEN, *Gnomon* 24 (1952) 504. G. H.

A. CH. JOHNSON—L. C. WEST, *Byzantine Egypt...* (V. *Byzantinoslavica* XIII, 176.) — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 458—469. E. R.

A. H. M. JONES, *Constantine and Conversion of Europe...* (V. *Byzantinoslavica* XIII, 356.) — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 507—510. E. R.

E. KESSEL, *Zeiten der Wandlung*. Hauptepochen abendländischer Geschichte. Darmstadt, Leske, 1953², pp. 300. — Im ersten Kapitel (p. 23—112) eingehende Behandlung von „Spätantike und Völkerwanderung“. H. Kō.

E. KORNEMANN, *Große Frauen des Altertums*. Im Rahmen 2000jährigen Weltgeschehens. Wiesbaden, Dieterich, 1952⁴, pp. X, 445. Sammlung Dieterich 86. — Populäre Einzeldarstellungen, hier einschlägig der Schlußabschnitt „Byzantiner und Germanen“, mit Galla Placidia (S. 314—354) und Theodora (S. 355—405). Die 4. Aufl. ist gegenüber der 3. Aufl. von 1947 nicht verändert, aber mit Abb. ausgestattet. Die Literatur- und Quellennachweise reichen bis 1941. Tr.

E. KORNEMANN, *Gestalten und Reiche. Essays zur alten Geschichte*. Wiesbaden, Dieterich, 1952, pp. XII, 488. Sammlung Dieterich 107. — Von den Essays, deren Themen vom alten Orient bis zur Spätantike reichen, sind hervorzuheben „Das Problem des Niedergangs der antiken Welt“ und „Zwischen zwei Welten. Die Spätantike“. Byzantinisches wird gestreift in „Adler und Doppeladler im Wappen des Deutschen Reiches. Zur Vorgeschichte des Doppeladlers“. Tr.

E. KORNEMANN, *Weltgeschichte des Mittelmeer-Raumes von Philipp II. von Makedonien bis Muhammed...* (V. *Byzantinoslavica* XI, 131; XIII, 176; XV, 100.) — *Compte-rendu*: W. ENSSLIN, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 240—242; H. BERVE, *Dt. Lit.-Ztg.* 72 (1951) 25—36. H. Kō.

J. KULISCHER, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit*. Mit einer Einl. v. J. KUCZYNSKI. Bd. 1: Das Mittelalter. Berlin, Rütten & Loening,

1954, pp. XVIII, 351. Historische Schriftenreihe. — Unveränderter Nachdruck der 1928 erschienenen deutschen Ausgabe des bekannten Werkes von Kulischer. H. Kö.

P. LAMMA, *Ricerche sulla storia e la cultura del VI° secolo ...* (V. Byzantinoslavica XI, 300.) — Compte-rendu: W. ENSSLIN, Dt. Lit.-Ztg. 72 (1951) 466—468. E. R.

M. LASCARIS, *Deux notes sur le règne de Siméon de Bulgarie*. Wetteren, 1952, pp. 20. — Le savant grec a réuni ici, sous le même titre, deux études parues au cours des dernières années et relatives à l'histoire bulgare, à savoir: Les sources épigraphiques de la légende d'Oleg (cf. Byzantinoslavica, XIII, 169) et La rivalité bulgaro-byzantine en Serbie et la mission de Léon Rhabdouchos (cf. Byzantinoslavica, IX, 397). Il faut noter surtout la contribution de M. L. pour la solution positive du problème de l'authenticité de la célèbre inscription bulgare (en langue grecque) de Nariš. de 904. I. D.

R. LATOUCHE, *Les grandes invasions et la crise de l'occident au Ve siècle*. Paris, Éd. Montaigne, 1946, pp. 323. Les grandes crises de l'histoire, collection dirigée par J. Calmette. — Compte-rendu: H. HELBIG, Dt. Lit.-Ztg. 72 (1951) 168—177. E. R.

T. LEHR-SPLAWIŃSKI, *Obecny stan badań nad pochodzeniem Słowian w nauce radzieckiej*. Przegląd Zachodni 9 (1953) 308—316. — Science polonaise et science soviétique sont d'accord en ce qui concerne la conception que les Slaves se sont formés sur le territoire entre l'Oder et le Dniépr moyen, et entre les embouchures de l'Oder et de la Vistule dans la Mer Baltique d'un côté et les chaînes occidentale et centrale des Karpathes de l'autre côté. L'archéologie attribuée aux Slaves, à l'époque des origines de leur unité philologique, les tombes à fosses (Przeworsk, Oksywie) à l'ouest et les champs sépulcraux (Zarubincy) à l'est de ce territoire. L'auteur considère l'unité philologique slave comme ayant pris son origine sur un territoire relativement très limité, et que celle-ci pénétra dans les autres régions du territoire décrit plus haut par une expansion d'éléments „ethnico-philologiques“. Il suppose que le centre de cette expansion se trouvait sur le territoire des tombes à fosses. A. P.

J. LINDSAY, *Byzantium into Europe ...* (V. Byzantinoslavica XVI, 164.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, History. New Series XXXIX (Feb.-June, 1954) 103—104; F. DÖLGER, Hist. Jhb. 73 (1954) 248—251. M. H.

N. A. MASCHKIN, *Römische Geschichte*. Berlin, Volk u. Wissen, 1954, pp. 788 + 10 cart. — Das mit ausführlichem Literaturverzeichnis und Sachregister versehene sowjetische Hochschullehrbuch behandelt in seinem letzten Teil die späte Kaiserzeit (Diokletian bis Justinian). H. Kö.

V. MINORSKY, *Studies in Caucasian History*. Cambridge Oriental Series, № 6. London, Taylor's Foreign Press, 1953, pp. 196 + 18 pp. Arabic text + 1 map. — Rev. by H. A. R. GIBB, Bull. of the School of Orient. and African Stud. XVII, Pt. I (1955) 187—188. M. H.

S. A. NIKITIN—F. T. KONSTANTINOW, *Geschichte Bulgariens*. (Red. d. dt. Ausg.: R. SOMMER.) Berlin, Rütten & Loening, 1954, pp. 66. Große Sowjet-Enzyklopädie. Reihe Geschichte u. Philosophie 26. — Übersetzung aus Большая Советская Энциклопедия 5, Москва, 1950², 411—426, 450—451 (Болгария [Исторический очерк]). — Kap. 1: Bulgarian in der Periode des Feudalismus. H. Kö.

Г. ОСТРОГОРСКИ, *Лав Равдуч и Лав Хирсфакт*. Сборник радова С. А. Н. XLIV. Визант. Инст. III (1955) 29—36. — En étudiant le texte de Constantin Porphyrogénète (*De administrando imperio* c. 32, 81), où il est question d'une entrevue entre le prince serbe Pierre Gojniković et le protospathaire Léon Rhabdouchos, qui aurait provoqué l'expédition du roi bulgare Siméon contre la Serbie vers l'époque de la bataille d'Anchialos (20 août 917), l'auteur s'oppose, avec des raisons persuasives, à la suggestion de M. Lascaridis (cf. Byzantinoslavica, IX, 397) de déplacer les pourparlers byzantino-serbes vers la fin du IX^e siècle, quand éclata la première guerre byzantino-bulgare de Siméon (894—896). I. D.

G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*... (V. Byzantinoslavica XVI, 165.) — Comptes-rendus: W. ENSSLIN, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 131—133; F. DÖLGER, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 247—248; G. SOYTER, *Gymnasium* 61 (1954) 376; F. DÖLGER, *Dt. Lit.-Ztg.* 74 (1953) 595—598. E. R.

H. PASKIEWICZ, *The Origin of Russia*. New York, Philos. Library, 1954, pp. XII, 556. — Compte-rendu: G. VERNADSKY, *Speculum* XXX (1955) 293—301. Zst.

J. M. PATON, *Chapters on Mediaeval and Renaissance Visitors*... (V. Byzantinoslavica XV, 105, 155.) — Compte-rendu: F. BABINGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 160—161. E. R.

П. ПЕТРОВ, Унията между България и Римската църква през 1204 г. и четвъртият кръстоносен поход. Ист. Преглед XI (1955) 35—58. — Der Verfasser versucht die Verhandlungen zwischen dem bulgarischen Könige Kalojan und dem Papste Innozenz III und die Vorbereitung des IV-ten Kreuzzuges in näheren Zusammenhang zu bringen. D. A.

Н. ПИГУЛЕВСКАЯ, Византия на путях в Индию... (V. Byzantinoslavica XV, 105.) — Comptes-rendus: B. RUBIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 11—17; P. POUCHA, *Archiv orientální* XXIII (1955) 287—288. L.

C. W. PREWITT-ORTON (*), *The shorter Cambridge Medieval History* I, II. Cambridge, Univ. Press, 1952, pp. XXI, 643 + p. 644—1202; 265 Abb., 26 ct., 27 Stammtaf. — Compte-rendu: G. O., *Dt. Archiv f. Erforschung d. Mittelalters* 10 (1953—1954) 551—552; W. KIENAST, *Histor. Zeitschr.* 177 (1954) 339—340. H. Kö.

H. RAHNER, *Vom ersten bis zum dritten Rom*. Antrittsrede bei der Inauguration zum Rector magnificus an der Univ. Innsbruck. Innsbruck, F. Rauch, 1950, pp. 18. — Compte-rendu: K. BAUS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 60 (1951) 460. H. Kö.

М. РАЙКОВИЧ, О пореклу Томе, воше устанка 821—823 г. Сборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 33—38. — En analysant les renseignements de Genesius et de Théophanes Continuatus sur l'origine de Thomas, l'auteur affirme qu'il faut le supposer d'origine slave, étant donné que, pour les auteurs byzantins, Scythe était souvent synonyme de Slave. Sur le problème voir aussi E. Э. ЛИПШИЦ, *Восстание Фомы Славянина и византийское крестьянство на грани VIII—IX вв.* Вестник Древней Ист. 1 (1939) 352—365. I. D.

J. RICHARD, *Le royaume latin de Jérusalem*. Paris, Presses Univ. de France, 1953, pp. 367. — Compte-rendu: K.—E. H., *Dt. Archiv f. Erforschung d. Mittelalters* 10 (1953—1954) 564—565. H. Kö.

F. ROSENTHAL, *A History of Muslim Historiography*. Leiden, E. J. Brill, 1952, pp. XII, 558. — Compte-rendu: A. DIETRICH, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 104 (1954) 221—224. H. Kö.

G. ROUILLARD, *La vie rurale dans l'Empire byzantin*... (V. Byzantinoslavica XVI, 165.) — Compte-rendu: G. OSTROGORSKY, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 420—427; B. SPULER, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 104 (1954) 201. E. R.

ST. RUNCIMAN, *A History of the Crusades II. The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East, 1100—1187*. Cambridge Univ. Press, 1952, pp. XII, 523 + 8 pl. h. t. + 6 cartes. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Byzantinoslavica* XV (1954) 258—260. A. D.

ST. RUNCIMAN, *A History of the Crusades, vol. III. The Kingdom of Acre and the Later Crusades*. Cambridge Univ. Press, 1955, pp. XII, 530 + 5 cartes + XV planches. Cf. *Byzantinoslavica* XII, 310; XV, 107, 258 sq.) — Ce troisième et dernier volume de la magistrale Histoire des Croisades de St. RUNCIMAN est consacré à l'histoire des pays d'outre-mer et à la guerre sainte, depuis l'essai de redressement des royaumes francs à l'époque de la 3^e Croisade jusqu'à leur chute définitive, un siècle plus tard. L'auteur a su, avec toute la précision et la rigueur scientifiques, évoquer d'une manière saisissante « la plus grande tragédie du Moyen-Age, la destruction de la civilisation byzantine au nom du Christ ». Le remplacement des princes Ayoubites, princes éclairés et plutôt

pacifiques par les sultans Mamelouks, qui ne cherchaient qu'à chasser les Francs de Syrie et surtout l'invasion mongole, qui sembla tout d'abord sauver la chrétienté orientale, achevèrent la destruction totale de cette dernière. L'ouvrage comprend 5 livres: I. La troisième croisade (La conscience de l'Occident; Acre, Cœur de Lion, le second royaume); II. Croisades mal dirigées (Les Croisades contre les chrétiens; la 5^e croisade; l'empereur Frédéric; l'anarchie légalisée); III. Les Mongols et les Mamelouks (L'arrivée des Mongols, Saint-Louis, les Mongols en Syrie, le sultan Baibars); IV. La fin des pays d'Outre-mer (Le commerce des pays d'Outre-mer, architecture et les arts dans les pays d'Outremer; la chute d'Acre); V. Epilogue (les dernières croisades). Trois Appendices complètent ce savant exposé: I Les sources principales de l'histoire des dernières croisades; II. la vie intellectuelle dans les pays d'Outre-mer; III. Arbres généalogiques: 1. Les dynasties royales de Jérusalem et de Chypre et la dynastie des Ibelin; 2. La maison princière d'Antioche; 3. La maison d'Embriaco; 4. La maison royale d'Arménie (Cilicie); 5. La dynastie des Ayoubites; 6. La dynastie de Jenghiz Khan. Suit une Bibliographie (sources et œuvres modernes) et un précieux Index, qui permet d'utiliser au mieux toutes les richesses de cette œuvre aussi solide qu'originale. — Compte-rendu: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 170—171. R. G.

J. E. SEAVER, *Persecution of the Jews in the Roman Empire (300—438)*. Lawrence (Kansas), Hyder, 1952, pp. 101. Univ. of Kansas' Publications. Humanistic Stud. 30. — Compte-rendu: B. BLUMENKRANZ, *Histor. Zeitschr.* 177 (1954) 532—533. H. Kö.

A. SHARF, *Byzantine Jewry in the Seventh Century*. *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 103—115. — Das Byzantinische Reich vertrat nicht — wie vielfach behauptet wird — im 7. Jahrhundert eine entschieden antisemitische Politik wie das westgotische Spanien; die Verfolgungen von 630/32 und 721/22 seien vielmehr nur „exceptional storms in a period of comparative calm for the Jews“ gewesen. H. Kö.

G. SOYTER, *I. Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte*. Paderborn, 1951. — II. *Quellen zur Geschichte des Mittelalters, Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker*. Paderborn, 1953. — Compte-rendu: Ph. KOUKOULÈS, *Ἑλληνικὸς Ἐρ. Βυζ. Σπ.* 24 (1954) 398—399. R. G.

B. SPULER, *Iran in früh-islamischer Zeit ...* (*V. Byzantinoslavica* XV, 108.) — Compte-rendu: V. MINORSKY, *Gött. Gel. Anzeigen* 207 (1953) 190—203; W. HINZ, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 103 (1953) 226—227. H. Kö.

G. STADTMÜLLER, *Geschichte Südosteuropas ...* (*V. Byzantinoslavica* XIII, 178; XV, 108.) — Comptes-rendus: A. SCHMAUS, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 218—220; E. KIEBEL, *Zeitschr. f. bayrische Landesgesch.* 17 (1954) 380—381; W. SCHÜSSLER, *Dt. Lit.-Ztg.* 72 (1951) 560—562. H. Kö.

W. STEIN, *Kulturfahrplan. Die wichtigsten Daten d. Kulturgeschichte v. Anbeginn bis heute. Verb. u. erw. Gesamtausg.* Berlin-Darmstadt, Dt. Buch-Gemeinschaft, 1954, pp. 1308. — Diese ausführliche synoptische Zeittafel berücksichtigt auch die wichtigeren Daten der byzantinischen Geschichte. H. Kö.

E. STEIN, *Histoire du Bas Empire ...* (*V. Byzantinoslavica* XV, 278.) — Compte-rendu: W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 72 (1951) 352—363; A. H. M. JONES, *Historia* 2 (1954) 352—359. E. R.

П. ТИВЧЕВ, *Постиженията на руската и съветската византология в изследването на «Земеделския закон» и на аграрните отношения, отразени в него*. Истоп. Преглед XI, 2 (1955) 117—131. — Kurze kritische Übersicht und Würdigung der Leistungen der russischen und sowjetischen Byzantinistik bei der Erforschung der Agrarverhältnisse in Byzanz im VII.—VIII. Jahrh. D. A.

M. UHLIRZ, *Forschungen und Vorarbeiten zu den Jahrbüchern und Regesten ...* (*V. Byzantinoslavica* XV, 279.) — Compte-rendu: R. ELZE, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 767—771. E. R.

A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes ...* (*V. Byzantinoslavica* XIII, 179.) —

Compte-rendu: B. SPULER, *Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 101 (1951) 401—403. H. Kö.

O. VEH, *Zur Geschichte des Kaisers Phokas (602—610)*. Programm des Human. Gymnasiums Fürth 1953—1954, pp. 23. — Die Regierungszeit des Kaisers Phokas eine Epoche des Übergangs von der Spätantike zum byzantinischen Mittelalter. H. Kö.

B. БЕЛКОВ, *Селото и града в Тракия и Дакия през IV—VI вв.* Истр. Преглед XI, 4 (1955) 32—56. — Kurze und systematische Schilderung der wirtschaftlichen Entwicklung und der sozialen und Agrarverhältnisse in Thrakien und Dakien während des IV.—VI. Jahrh., d. h. in der Periode der Auflösung der Sklavenhalterschaft auf der Balkanhalbinsel. Es werden hauptsächlich juristische und narrative Quellen benützt, wobei auch manche bisher unbekannte Angaben herangezogen werden. D. A.

G. VERNADSKY—M. KARPOVICH, *A history of Russia ...* (V. Byzantinoslavica X, 349). — *Compte-rendu*: H. JABLONOWSKI, *Zeitschr. f. slavische Philol.* 21 (1952) 200—207. H. Kö.

B. VONDERLAGE, *Thessaloniki. Bilder aus der Vergangenheit der Stadt; ihre Beziehungen zur deutschen Geschichte*. Hamburg, Cram-de Gruyter, 1953, pp. 176. — Aus dreijährigem Aufenthalt in Griechenland und eingehendem Quellenstudium erwachsene, für einen größeren Leserkreis gedachte Beiträge zur Geschichte Thessalonikis von der Antike bis zur Gegenwart. H. Kö.

A. van der WAL A. A., *De diplomatische betrekkingen tussen het Vaticaan en Rusland rond 1850*. Het Christelijk Oosten en Herenig ing 8 (1955—1956) 152—162. — Les relations diplomatiques entre le Vatican et la Russie environ 1850. A. B. R.

P. WITTEK, *Ein Brief des Kaisers Johannes VIII ...* (V. Byzantinoslavica XV, 90.) — *Compte-rendu*: L. POLITIS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 424. R. G.

D. A. ZAKYTHINOS, *Die Eroberung Konstantinopels und ihre Folgen für die Welt*. *Gesch. in Wiss. und Unterricht* 5 (1954) 385—399. — Darlegung der militärischen, politischen, wirtschaftlichen sowie kulturellen Bedeutung des Falls von Konstantinopel 1453. H. Kö.

G. TH. ZORAS, *Αἱ τελευταῖαι στιγγαὶ τοῦ Κωνσταντινίου Παλαιολόγου*. *Ἑλληνική Δημογραφία* 8 (1951) 202—203. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 424. R. G.

G. ZORAS, *Ἡ ἄλωσις τῆς Κπόλεως ...*. *Ἑλληνική Δημογραφία* V (1950) 851—862. — *Compte-rendu*: L. POLITIS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 424. R. G.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.)

Aus der Schatzkammer des antiken Trier ... (V. Byzantinoslavica XV, 159). — *Comptes-rendus*: KLUMBACH, *Mainzer Zeitschr.* 46—47 (1951—1952) 121—122; E. EWIG, *Rhein. Vierteljahrsblätter* 18 (1953) 285—290; K. BAUS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 61 (1952) 170; K. WESSEL, *Dt. Lit.-Ztg.* 73 (1952) 451—455. H. Kö.

I. BARNEA, *Meșteșugurile în așezarea feudală dela Garvăn*. Studii și cercetări de istorie veche 1—2 (București, 1955) 99—121. — L'auteur montre que l'évolution des métiers de l'établissement féodal primitif de Dinogetia-Garvăn, apparaît comme un résultat du développement des forces de production interne et de la division sociale du travail. A ces deux faits il faut ajouter encore l'influence des grands centres de culture, Byzance et Kiev, aux Xe et XII^e siècles. M. Š.

M. J. BOUCHES, *Nouvelles recherches à Tébessa Khalia*. *Mélanges d'Archéol. et d'Hist.* LXVI (1954) 168—187. A. F.

Bulletin de l'Institut archéologique Bulgare. Vols. XIV (1943), XV (1946) and XVI (1950). — *Compte-rendu*: C. A. RALEIGH RADFORD, *Antiquity* 114 (June, 1955) 125—127. M. H.

O. G. S. C[RAWFORD], *The Lower Bessarabian Vallum*. *Antiquity* 112 (December, 1954) 224—226. M. H.

H. EIDEN, *Die spätrömische Kaiserresidenz Trier im Lichte neuer Ausgrabungen*. Trier. Ein Zentrum abendländischer Kultur. Rheinischer Verein f. Denkmalpflege und Heimatschutz (1952) 7—26. — Die Trierer Grabungen der letzten Jahre vervollständigten nicht nur unsere bisherigen Kenntnisse über die sog. Basilika und die Kaiserthermen, sondern förderten auch Neues zutage, so 1949 große Magazinbauten (Horrea) aus valentinianischer Zeit und 1950 ein römisches Stadthaus derselben Zeit mit einem gut erhaltenen Mosaikboden, dessen Inhalt auf Mysterienkult deutet. H. Kö.

J. EISNER, *Devínska Nová Ves*... (V. Byzantinoslavica XVI, 125—131.) — Compte-rendu: R. TUREK, *Slavia* XXIII (1954) 75—77. L.

R. GHIRSMAN, *Begram. Recherches archéologiques et historiques sur les Kouchans*. Kairo, 1946, pp. XIV, 232 + 54 tab. Mémoires de la Délégation Archéol. Franç. en Afghanistan 12. — Compte rendu: K. ERDMANN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 163—167. E. R.

R. GHIRSMAN, *Les Chionites-Hephthalites*. Kairo, 1948, pp. XIII, 156 + 8 tab. Mémoires de la Délégation Archéol. Franç. en Afghanistan 13. — Compte-rendu: K. ERDMANN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 167—170. E. R.

V. HRUBÝ, *Staré Město. Velkomoravské pohřebiště „Na valách“*. Praha, Nakladatelství ČSAV, 1955, pp. VI, 540 + 101 pl. + 3 plans. — Monographie sur la nécropole „Na valách“ à Staré Město-Uherské Hradiště de l'époque de la Grande Moravie, qui présente les résultats de la minutieuse fouille systématique de la plus grande nécropole actuellement connue sur le territoire des Slaves occidentaux, entreprise par l'auteur en 1948—1951. La première partie, Analyse des sources archéologiques et conclusions historiques, constitue une appréciation générale des trouvailles (surtout les parties Profil culturel du lieu-dit Na valách dans le chapitre I, Nécropole slave-ancienne „Na valách“ dans le chap. II.); elle donne une analyse minutieuse d'objets au chap. III., Culture matérielle de la Grande Moravie dans les trouvailles de la nécropole „Na valách“ (Outils d'économie et de ménage, Vases, Armement, Parties de vêtement, Bijoux et objets décoratifs, Divers autres objets); elle apporte encore une appréciation historique qui complète nos connaissances sur les rites funéraires (dans le chap. I.) et découvre une riche production d'un grand et vif centre d'artisanat et de commerce qui était en étroites relations avec des pays proches ou éloignés, et surtout avec la zone byzantine, et qui n'a, jusqu'ici, aucune analogie dans le monde slave du IX^e siècle. (Cf. surtout l'analyse de l'agriculture, de l'élevage, de différents artisanats, de commerce, etc., au chap. V.). — Le niveau très élevé de la production et de la civilisation élucide même les relations sociales de l'Empire de la Grande Moravie. — La seconde partie, appelée Sources archéologiques, contient les descriptions des sépultures, étant un compte-rendu parfait sur les trouvailles, qui permet aux chercheurs, conjointement avec les riches matériaux illustrés, une étude complète et indépendante du matériel trouvé.

Comme le prédit J. Böhm dans son avant-propos, la datation par V. Hrubý des objets de la nécropole suscitera sans doute une discussion. L'auteur date d'abord les objets par une analyse minutieuse sans égard à la date de l'église, et confronte ses résultats avec la date vraisemblable de la construction et de la chute de l'église à laquelle la nécropole appartenait. D'après son étude, l'église fut construite peu après l'an 850 et fut anéantie soit en relation avec la poursuite de la mission cyrillo-méthodienne après 885, soit en relation avec les invasions étrangères de la fin du IX^e siècle, soit encore en rapport avec la chute de l'Empire de Grande Moravie en 905—906. Comme, dans plusieurs tombes, a été trouvé du mortier non seulement de l'extérieur mais encore de l'intérieur de l'église, l'auteur suppose que ces tombes proviennent d'une époque postérieure à la chute du sanctuaire. Il suppose encore, pour la datation de monuments provenant des dites tombes, que la chute de l'église eut lieu vers l'an 900. Du premier tiers du IX^e siècle sont alors datées 31 tombes, du second tiers du IX^e siècle 105 tombes, du troisième tiers du IX^e siècle 529 tombes, et de la première moitié du X^e siècle 808 tombes. Tandis que dans l'avant-dernier groupe les bijoux byzantins ou d'un caractère byzantin sont en une nette prépondérance, dans le dernier groupe la plupart des bijoux sont en argent, de caractère

dit oriental. La plupart des tombes et une série des plus riches trouvailles appartiennent donc ainsi à l'époque de la chute de l'Empire de Grande Moravie. Cette circonstance et encore une datation trop précisée des monuments sont les principales objections qui étaient élevées contre la datation par V. Hrubý à la session de la VI^e section de l'Académie tchécoslovaque des sciences, le 3 décembre 1953.

Pour le byzantinologiste, d'un plus grand intérêt, dans le livre de Hrubý, sont les parties sur les bijoux et la céramique de caractère byzantin. La céramique de caractère byzantin, de même que le mortier, les dalles et les briques-tuiles de l'église „Na valách“ furent fabriqués en Moravie, d'un matériel local, par des spécialistes byzantins. Cette technique de fabrication ne fut pas acceptée par des potiers indigènes, vu que nulle part n'apparaît son influence dans les traditions de la production indigène. Au contraire, l'orfèvrerie a passé des mains des étrangers aux mains des orfèvres indigènes et donné une base à une riche évolution locale, pour laquelle l'on ne trouve nulle part d'analogies. — Le précieux ouvrage de V. Hrubý projette à une nouvelle lumière les relations entre la Grande Moravie et la Byzance donnant aussi une impulsion à leur étude systématique.

TH. K. KEMPF, *Die Erforschung einer altchristlichen Bischofskirche auf deutschem Boden*. Forschungen und Fortschritte 26 (1950) 244—247. — Bericht über Gang und Stand der Forschungsgrabungen am Trierer Dom, die u. a. den Grundriß einer großen konstantinischen frühchristlichen Doppelkirchenanlage erkennen lassen. E. Kö.

L. CH. LESCHI, *Hippo Regius. Fouilles et découvertes*. Fasti Arch. VII (1954) 430. A. F.

L. CH. LESCHI, *Tipasa. Fouilles dans la nécropole*. Fasti Arch. VII (1954) 431—432. A. F.

F. MILTNER, *Eine spätantike Bischofsburg*. Forschungen und Fortschritte 27 (1953) 153—155. — Bericht über die seit 1948 auf dem Kirchbühl von Lavant in Osttirol durchgeführten Grabungen, die die Kirche des Bischofs von Aguntum aus dem Anfang des 5. Jahrhunderts freilegen. H. Kö.

A. K. ORLANDOS, 'Η ἐξυλοστεγὸς παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσαιωνικῆς λεκάνης. Μελέτη περὶ τῆς γενέσεως, τῆς καταγωγῆς, τῆς ἀρχιτεκτονικῆς μορφῆς καὶ τῆς διακοσμῆσεως τῶν χριστιανικῶν οἰκῶν λατρείας ἀπὸ τῶν ἀποστολικῶν χρόνων μέχρι τοῦσιν αἰώνων I—II. Ἀθήναι, 1953—1954, pp. 234; 235—606 + κη' (27) + 549 fig. + 2 pl. — Compte-rendu: P. LEMERLE, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 178—179. E. R.

G. CH. PICARD, *Carthage, Nécropole byzantine*. Fasti Arch. VII (1954) 429. A. F.

G. CH. PICARD, *Tébessa. Fouilles et découvertes*. Fasti Arch. VII (1954) 430. A. F.

A. PITTEROVÁ, *K otázce jednoty slovanské hmotné kultury. (Příspěvek k diskusi.)* Slavia XXIV (1955) 200—210. — Compte-rendu à la conférence sur les relations inter-slaves tenue à Praha en Décembre 1954. Cf. aussi la discussion à cette conférence, v. Slavia XXIV (1955) 323 sq. L.

J. POULÍK, *Tajemství Velké Moravy*. Lidová demokracie 23. X. 1955, 1 et 3. — Article destiné pour un large public, donne un aperçu sur les recherches archéologiques de l'époque slave-ancienne en Moravie, et contient un rapport sur les découvertes, non encore publiées, faites à Mikulčice, au lieu-dit Valy. Au moins d'août 1954 y ont été dégagés les restes de remparts qui entouraient une surface de 500 m sur 350 m. A cette surface ont été, à plusieurs endroits, découvertes des destructions des édifices de pierres avec mortier et crépis, qui rappelaient les restes des églises de Staré Město (cf. Byzantinoslavica XI [1950] 207—222). Par un sondage, pratiqué dans la partie septentrionale du bourgwall, ont été dégagées des sépultures slaves couvrant les restes des fondations. En printemps 1955 y ont été dégagées les fondations de trois édifices de pierres, probablement églises, érigés postérieurement et superposés à la même place. Le premier édifice est daté de la fin du VIII^e siècle, le second d'avant l'an 825, et le troisième

de la I^{ère} moitié du IX^e siècle. Les églises sont entourées de plus de 150 sépultures. Parmi les trouvailles sont importants surtout des étriers en bronze doré qui portent sur les côtes et sur la pointe un riche décor avec masques humains. Avec ces étriers a été trouvée une garniture dorée. Cette garniture fut fabriquée probablement dans des ateliers slaves du Bassin Danubien au début du IX^e siècle. Outre cette trouvaille, chez nous jusqu'ici inconnue, a été dégagée une riche garniture en argent doré dans une tombe d'un garçon âgé environ de 8 ans. Au revers d'une pièce de cette garniture, dont la face est richement ornée, est gravée la figure d'un saint inconnu bénissant. — La surface habitée par les Slaves au lieu-dit Valy mesure plus de 100 ha. Ici se trouva, comme dit l'auteur, une ville bâtie de pierres de l'époque de la Grande Moravie. La fouille de celle-ci durera environ 10 années.

B. SVOBODA, *Poklad byzantského kovotepce v Zemianském Vrbovku*. Památky archeologické 44 (1953) 33—93, 27 fig. — Cette trouvaille a une importance fondamentale pour l'étude de l'influence byzantine en Europe orientale. Se basant sur une analyse minutieuse des techniques de travail, d'une part, et des éléments du décor de toute la zone contemporaine des influences byzantines, de l'autre part, et après comparaison avec des trouvailles analogues de la dite zone, l'auteur arrive à la conclusion suivante, à savoir que les objets furent fabriqués par un orfèvre byzantin et que la technique de leur fabrication aussi bien que de l'ornementation fut influencée par des modèles antérieurs indigènes. Le trésor n'est pas un ensemble uni de bijoux et d'objets précieux, au contraire les objets sont une collection toute occasionnelle. Ainsi que les monnaies d'argent, les autres objets ne sont de même qu'une marchandise vieille et endommagée, destinée comme matériaux à la fabrication de nouveaux objets. En conséquence de cette analyse, l'auteur date cette trouvaille de la seconde moitié du VII^e siècle. Après l'analyse de la situation politique de la dite époque d'après les sources historiques et d'après les résultats de l'analyse numismatique des monnaies que le trésor contenait, il arrive à une datation plus précise de l'époque où le trésor fut enterré, à savoir d'environ l'an 670 de notre ère. Cette trouvaille est une nouvelle preuve de la continuité de travail des ateliers dans l'ancienne Pannonie romaine à l'époque d'après la chute de la domination romaine sur le Danube moyen. Ceci prouve indirectement que la région pannonienne faisait jusqu'en 681 partie de la zone culturelle byzantine et avait des rapports directs avec Constantinople. Les centres postérieurs de la fabrication d'orfèvrerie en Grande Moravie continuent partiellement dans la tradition de ces ateliers de Pannonie.

A. P.

E. SWOBODA, *Carnuntum, Seine Geschichte und seine Denkmäler*. Wien, Selbstverlag des Kulturreferats der niederöstr. Landesregierung, 1953², pp. 260 + 53 tab. Römische Forschungen in Niederösterreich I. — Compte-rendu: J. MOREAU, *Trierer Zeitschr.* 22 (1953) 229—230.

H. Kő.

W. TREUE, *Kulturgeschichte der Schraube. Von der Antike bis zum 18. Jh.* Hrsg. im Auftr. d. Kamax-Werke R. Kellermann, Osterode a. Harz. München, Bruckmann, 1954, pp. 170. — Auf den Seiten 142—155 genaue Beschreibung der zahlreich gefundenen (Befestigungs-)Schrauben aus der Spätantike (vorwiegend aus dem 4. und 5. Jahrhundert).

H. Kő.

K. WIEDMANN, *Die Herstellung römischer Diatretgläser*. *Trierer Zeitschr.* 22 (1953) 64—84. — Verfasser berichtet über eine neue aus seinen praktischen Erfahrungen als Hohlglastechniker gewonnene Theorie zur Herstellung der spätrömischen Diatretgläser 3.—4. Jh.), die er dadurch erhärtet, daß es ihm mit ihrer Hilfe gelungen ist, solche Gläser erstmalig nachzuschaffen.

H. Kő.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

Д. АНГЕЛОВ—М. АНДРЕЕВ, *История на българската държава и право*. София, 1955, pp. 340. — Erste ausführliche marxistische Darstellung der Geschichte des bulga-

rischen Staates und Rechtes, welche die Periode von der Gründung des bulgarischen Staates (681 J.) bis zur Befreiung des bulgarischen Volkes von den Türken (1878 J.) umfaßt. D. A.

Basileorum libri LX. Series B, I—II. Scholia in libr. I—XI; XII—XIV, ed. H. J. SCHELTEMA. Groningen, Wolters, 1953, pp. XIII, 450; XII, 392. — *Compte-rendu:* E. SEIDL, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 175—178; 48 (1955) 181—182. E. R.

S. BASTAV, *Ordo Portae...* (V. Byzantinoslavica X, 158.) — *Compte-rendu:* L. POLITIS, *Ελληνικά* XIII (1954) 424. R. G.

D. van BERCHEM, *L'Armée de Dioclétien et la Réforme Constantinienne*. Paris, Geuthner, 1952, pp. VI, 130 + 4 cart. Inst. Français d'Archéol. de Beyrouth. Bibliothèque archéol. et hist. LVI. — *Compte-rendu:* W. ENSSLIN, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 588—593. E. R.

I. ФЕРЛУГА, *Нисе војно-административне Јединице тематског уређења. Прилог изучавању тематског уређења од VII до X века*. Зборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 61—98. — Etude détaillée sur les degrés militaires et administratifs inférieurs à l'organisation de thèmes byzantins. L'auteur a recueilli les renseignements sur les drungariates, les katepanates, les kleisurarchies, les duchés, les archontates, pour la période allant du VII^e au X^e siècle. I. D.

D. GHINIS, *Η ελληνική συμβολή εις την έρευνάν της ιστορίας του βυζαντινού και μεταβυζαντινού Δικαίου*. Έπετηρίς Έτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 108—157. — Importante étude sur la contribution grecque aux recherches sur l'histoire du Droit byzantin et post-byzantin. L'auteur, qui a raison de faire remarquer que les juristes grecs ont le très grand avantage sur leurs confrères étrangers de connaître parfaitement la langue juridique byzantine et postbyzantine, passe en revue les études publiées dans ce domaine par les Grecs des XIX^e et XX^e siècles. R. G.

A. GRABAR, *God and the "Family of Princes" Presided Over by the Byzantine Emperor*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 117—123. — L'auteur apporte un document nouveau (Théophylacte d'Ochrida, Institutio Regia, Migne, PG. CXXVI, col. 273, 276), au dossier de la théorie byzantine de la « famille des princes ». D'après Théophylacte, Dieu n'a qu'un représentant sur terre, l'empereur de Byzance, qui a, ainsi, le suprême pouvoir sur terre; Dieu protège les princes qui se groupent autour du basileus; ainsi, la théorie contribue à assurer la suprématie de Byzance dans le monde. R. G.

H. J. KALPERS, *Natura und ius naturale in der Jurisprudenz der römischen Klassiker*. Jurist. Diss. Münster v. 31. Juli 1952, pp. XVI, 248. (Maschinenschr.) — Die klassische römische Jurisprudenz kennt im Gegensatz zu der byzantinisch-justinianischen Entwicklung keine naturrechtliche oder naturalistische Konzeption des Rechts. Tr.

D. KANATSOULIS, *Μακεδονική Προσωπογραφία (από το 148 Π. Χ. μέχρι των χρόνων του Μ. Κωνσταντίνου)*. Έλληνικά, παράρτημα 8 (1955) pp. 183. — Très précieuse prosopographie, comprenant 1522 Nos avec un Index des titres, dignités, etc., en grec et en latin. Il faut souhaiter voir l'auteur entreprendre la Prosopographie de la Macédoine jusqu'en 1453. L'ouvrage ne donne pas une liste exhaustive de tous les noms de personnes se rencontrant dans les sources diverses relatives à la Macédoine, mais les noms des gouverneurs, des artistes, des administrateurs romains, des dignitaires ecclésiastiques, en un mot, de tout personnage mentionné dans les sources pour une raison particulière. L'auteur a exclu de sa Prosopographie, avec raison, les personnages trop connus, comme St Paul, St Démétrius. La présentation est faite d'après l'ordre alphabétique de l'alphabet grec. Le présent ouvrage rendra de très signalés services. R. G.

G. KAZAROV, *Zum Kult des thrakischen Reiters in Bulgarien*. Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. zu Leipzig, Gesch. und sprachwiss. Reihe 3 (1953—1954) 136—137. — Der im 2.—4. Jahrhundert in Thracien weitverbreitete Kult des thrakischen Reiters (Heros) lebt noch heute in der Verehrung verschiedener bulgarischer Heiliger, besonders des Reiterheiligen Georg, fort. H. Kő.

F. G. KENYON, *Books and readers in ancient Greece and Rome*. Oxford, Clarendon

Press, 1951², pp. VIII, 136. — Compte-rendu: H. WIDMANN, Zentralblatt f. Bibliothekswesen 67 (1953) 51—52. H. Kō.

PH. I. KOUKOULES, Περί τὸ κείμενον τῆς Βασιλείου Τάξεως Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου. Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρίς τῆς φιλοσ. Σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου. Ἀθηνῶν (1954—1955) 48—65. — Remarques diverses et précieuses sur divers passages du Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète, précisant le sens de certains mots et de certaines expressions. R. G.

PH. KOUKOULES, Προσόντα, προνόμια καὶ ἀμοιβαὶ τῶν καθηγητῶν τοῦ ὁ ἱεροῦ, νικοῦ Διδασκαλίου. Publications de l'Inst. d'Etudes Orient. de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie 4 (1955) 61—64. — Les professeurs pouvaient être inscrits dans l'ordre sénatorial; ils étaient titulaires à vie; ils étaient regardés comme des personnes sacrées et inviolables; leur traitement étaient élevé et ils avaient en plus certains avantages accessoires (cadeaux, annone). R. G.

PH. KOUKOULES, Συμβολὴ εἰς τὸ περὶ Βυζαντινῶν φορεμάτων κεφάλαιον. Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 3—21. — L'auteur continue ses précieuses et solides études sur la vie privée des Byzantins. Il essaie de préciser, d'après les textes et les vêtements populaires régionaux actuels, certains vêtements mentionnés dans les textes médiévaux: ἀναπετάριον, ἀνάχλιο, αὐτοπλίν, βερνίδιον, βάσταν, κάμασον, κουρτσοβράκιον, λεβητανάριον, μηλωτάριον, μάντιον, οὐσίον, σκλαβόνικον, σρικτούριον. Il explique aussi le mot ἱμάτιον à l'époque byzantine et ce qu'étaient les ναυρθήκια et les ἐξάπολα, les δεκάπολα et les δωδεκάπολα. R. G.

PH. KOUKOULES, Ὁ βυζαντινὸς πολεμικὸς στόλος. Ναυτικὴ Ἐπιθεώρησις (1954) pp. 8. — Sur la flotte de guerre de Byzance: étude sommaire des bâtiments, des cadres, de l'armement des divers bateaux. La flotte de guerre byzantine ne comprenait plus, en 1453, lors du siège de CP par les Turcs, que 13 vaisseaux de guerre. R. G.

Die Kultur des Byzantinischen Reiches. (Ins Dt. übertr. v. H. Ditten). Berlin, Verl. d. Nation, 1954, pp. 39 + plus. tab. Große Sowjet-Enzyklopädie. Reihe Kunst u. Literatur 20. — Übersetzung aus Большая Советская Энциклопедия 8. Москва, 1951², 38—48 (Византия [Наука, Философия, Литература, Изобразительные искусства и архитектура, Музыка]). H. Kō.

G. K. KYRIAKIDIS, Βυζαντιναὶ Παραδόσεις. *Mélanges Nicolas Exarchopoulos.* Ἐπετηρίς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου Ἀθηνῶν (1954—1955) 358—369. — Traditions d'Asie Mineure relatives à la vie byzantine. I. Sur la prise d'Amorion, le 12 août 838; II. sur la peste de Néocésarée du Pont, à la fin du III^e siècle; 3. Menaces adressées à saint Théodore, d'après la Vie de saint Eustrate († 846); 4. Traditions sur sainte Barbe. R. G.

V. LAURENT, *Chronique de Droit canonique byzantin.* Dix années de recherches et d'études (1944—1953). Annuaire de l'Ecole des Législations Relig. (Inst. Catholique de Paris) III (1952—1953) (paru en 1954) 121—138. — Importante bibliographie critique. I. Les études de droit canon: centres et organes; II. Bilan et perspectives; III. Le problème des sources; IV. L'histoire du droit canon; V. Le fondement du droit ecclésiastique: les canons; VI. Le gouvernement de l'Eglise (Le patriarche, l'évêque); VII. Le pouvoir judiciaire et le droit pénal; VIII. La loi ecclésiastique; IX. La discipline sacramentaire (le baptême, la confirmation, l'eucharistie, l'extrême-onction, le mariage, l'ordre); IX. Fonctions et dignités; X. Divers. Liste des auteurs cités. Au total, 125 études recensées. R. G.

J. MOREAU, *Zur spätromischen Heeresreform.* Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Ges.- und sprachwiss. Reihe 3 (1953—1954) 289—292. — Die Feldarmee, der comitatus, wurde — entgegen der These van Berchems — nicht erst von Konstantin geschaffen, sondern existierte bereits vorher. H. Kō.

B. OFFERMANN, *Die liturgischen Herrscherakklamationen...* (V. Byzantinoslavica XVI, 173.) — Compte-rendu: A. STUIBER, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 201—204. E. R.

W. M. PLÖCHL, *Geschichte des Kirchenrechts* I. Bd. 7: Das Recht des ersten christlichen Jahrtausends. Von der Urkirche bis zum großen Schisma. Wien—München, Herold, 1953, pp. 439. — *Compte-rendu*: H. LIERMANN, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 303—304. E. R.

J. STEINHAUSEN, *Die Hochschulen im römischen Trier*. Trier. Ein Zentrum abendländischer Kultur. Rheinischer Verein f. Denkmalpflege und Heimatschutz (1952) 27—46. — Das Trierer Hochschulwesen nicht nur des 2. und 3. Jhs., sondern auch seine Nachblüte in valentinianischer Zeit wird — im wesentlichen an Hand des Gratianischen Edikts 367 sowie von Zeugnissen des Ausonius — untersucht. H. KÖ.

L. WENGER, *Die Quellen des Römischen Rechts*, Wien, Holzhausens Nachfolger, 1953, pp. XVIII, 973. Osterr. Akad. d. Wiss. Denkschriften d. Gesamtakad. 2. — *Compte-rendu*: F. WIEACKER, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 565—569. E. R.

D. Histoire de l'Eglise

K. ALAND, *Augustin. 13. November 354—28. August 430*. Die Zeichen der Zeit 8 (1954) 409—413. — Sein Zeitalter und sein Nachwirken. H. KÖ.

B. ALTANER, *Zur Theologie und Geschichte des Konzils von Chalkedon*. Theol. Rev. 49 (1953) 201—208. — Besprechung des ersten Bandes (1951: *Der Glaube von Chalkedon*) des A. v. GRILLMEIER und H. BACHT im Echterverlag/Würzburg herausgegebenen Sammelwerkes *Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart*. H. KÖ.

B. ALTANER, *Das Konzil von Chalkedon*. Theol. Rev. 50 (1954) 125—132. — Besprechung des zweiten Bandes (1953: *Entscheidung um Chalkedon*) des von A. GRILLMEIER und H. BACHT im Echterverlag/Würzburg herausgegebenen Sammelwerkes *Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart*. H. KÖ.

A. M. AMMANN, *Abriß der ostslawischen Kirchengeschichte*... (V. Byzantinoslavica XV, 283.) — *Compte-rendu*: S. KORNILLOVIČ, Zeitschr. f. slavische Philol. 22 (1954) 196—212; A. W. ZIEGLER, Hist. Jhb. 73 (1954) 451—452; K. ONASCH, Die Zeichen d. Zeit 8 (1954) 436—437; G. STÖKL, Wiener slavist. Jhb. II (1952) 224—229. H. KÖ. et Kz.

K. G. BONES, (ΜΠΟΝΗΣ), Γρηγόριος ὁ Θεολόγος ἤτοι τὸ γενεαλογικὸν δένδρον Γρηγορίου τοῦ Ναζιανζηνοῦ καὶ ὁ πρὸς τὸν Ἀμφιλόχιον Ἰκονίου συγγενικὸς αὐτοῦ δεσμός Πατρολογικὴ καὶ γενεαλογικὴ μελέτη. Athen, 1953, pp. 200. — Sonder-Abdruck aus *Θεολογία* 21—23 (1950—1952). — *Compte-rendu*: H. M. WERHAHN, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 414—418. E. R.

R. BULTMANN, *Zum Thema: Christentum und Antike*. Theol. Rundschau 21 (1953) 1—14. — Im ersten Teil des Aufsatzes Besprechung der 4.—12. Lieferung des Reallexikons für Antike und Christentum (1950—1953). H. KÖ.

E. BUONAIUTI, *Geschichte des Christentums I*... (V. Byzantinoslavica XV, 93.) — *Compte-rendu*: W. VÖLKER, Dt. Lit.-Ztg. 74 (1953) 133—138. E. R.

H. Frhr. v. CAMPENHAUSEN, *Die griechischen Kirchenväter*. Stuttgart, Kohlhammer, 1955, pp. 172. — Das Büchlein erscheint in einer für den gebildeten Laien bestimmten Reihe. Es gibt eine Einleitung in die griechische Patristik und bringt Skizzen zu zwölf hervorragenden Patres ecclesiae: Justin, Irenäus, Clemens Alexandrinus, Origenes, Euseb, Athanasius, Basilus, Gregor von Nazianz, Gregor von Nyssa, Synesius, Johannes Chrysostomus, Kyrrill von Alexandrien. Jedem Kapitel ist eine ganz knappe, zur Einführung bestens geeignete Bibliographie beigegeben. Irrn.

F. DVORNÍK, *Le schisme de Photius*... (V. Byzantinoslavica XV, 126.) — *Compte-rendu*: A. MICHEL, Hist. Jhb. 73 (1954) 452 sq. H. KÖ.

E. H. FISCHER, *Gregor der Große und Byzanz*... (V. Byzantinoslavica XII, 307; XV, 97.) — *Compte-rendu*: A. MICHEL, Hist. Jhb. 73 (1954) 449—451. H. KÖ.

L. GAFTON, *Teoria papala a celor trei scaune episcopale ale sf. Apostol Petru*.

Ortodoxia 3 (București, 1955) 378—389. — L'auteur montre comment la théorie papale des trois premiers sièges patriarcaux (triarchie) établie à Rome envers Byzance, entre 415—1204, avait pour but l'abaissement du patriarcat byzantin-constantinopolitain, jusqu'au moment où le canon 5 du concile de Latran, en 1215, lui reconnut la seconde place dans la pentarchie patriarcale, parce que, en ce temps-là, à sa tête était un patriarche latin.

M. S.

E. R. GOODENOUGH, *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period I—III*. New York, Pantheon Books, 1953, pp. 623 + 1207 tab. Bollingen Foundation XXXVII. — Compte-rendu: K. GALLING, *Zeitschr. d. Dt. Palästina-Vereins* 70 (1954) 182—183.

H. Kö.

S. L. GREENSLADE, *Church and State from Constantine to Theodosius*. London, S. C. M. Press, s. a. The F. Denison Maurice Lectures delivered at King's College, London, in 1953. — Compte-rendu: E. C. RICH, *Church Quarterly Rev.* CLVI, No 318 (Jan.-March, 1955) 119—120.

M. H.

J. HALLER, *Das Papsttum ...* (V. Byzantinoslavica XV, 128.) — Compte-rendu: K. JORDAN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 78—82.

E. R.

L. HERTLING—E. KIRSCHBAUM, *Die römischen Katakomben ...* (V. Byzantinoslavica XV, 128.) — Compte-rendu: K. WESSEL, *Dt. Lit.-Ztg.* 72 (1951) 406—412.

E. R.

E. HONIGMANN, *Evêques et évêchés monophysites d'Asie ...* (V. Byzantinoslavica XV, 129.) — Compte-rendu: A. ALT, *Zeitschr. d. Dt. Palästina-Vereins* 70 (1954) 91—93.

H. Kö.

TH. K. KEMPF, *Die altchristliche Bischofsstadt Trier*. Trier. Ein Zentrum abendländischer Kultur. Rheinischer Verein f. Denkmalflege und Heimatschutz (1952) 47—64. — Die jüngsten Grabungsbefunde deuten darauf hin, daß Trier bereits im 3. Jahrhundert eine nicht unbedeutende Christengemeinde besaß.

H. Kö.

B. KÖTTING, *Peregrinatio religiosa ...* (V. Byzantinoslavica XII, 320; XIII, 357.) — Compte-rendu: F. SÜHLING, *Theol. Rev.* 49 (1953) 21—23.

H. Kö.

V. LAURENT, *Ecrits spirituels inédits de Macaire Choumnos († c. 1382), fondateur de la « Née Moni » à Thessalonique*. *Ελληνικά* XIV (1955) 40—86. — L'auteur est le premier à consacrer une Notice à Macaire Choumnos, resté jusqu'ici complètement inconnu de la famille bien connue des Choumnoi et vraisemblablement neveu d'Irène Choumnaina Paléologina, morte vers 1360 et grande tante de Jean V Paléologue. Nous savons fort peu de choses sur son enfance et sur sa vocation. Il entra tout jeune dans la vie religieuse, fut d'abord antipalamiste, bâtit un splendide monastère à Thessalonique et fut appelé, à son grand regret, par Jean V Paléologue à Constantinople, où il devint archimandrite et protosynelle du patriarcat œcuménique. Il mourut en 1382—1383. V. Laurent analyse ensuite le cod. metoch. S. Sepulchri 455, qui conserve les documents publiés ensuite; I^o. Le règlement ou hypotypose de son monastère; II^o. Lettre d'envoi de l'oraison funèbre de Grégoire et Akakaïos; III^o. Oraison funèbre de ces derniers; IV^o. Le testament; Editio princeps, avec notes critiques et explicatives et Index comprenant: I^o les termes notables; II^o les noms propres. La présente étude sera suivie de deux autres, la première donnant un large commentaire des textes publiés, sous la forme d'un *Mémoire sur la vie religieuse en Macédoine au XIV^e siècle*, la seconde étant l'histoire du monastère fondé par Macaire à Thessalonique.

R. G.

B. LAOURDAS, 'Ο 'Αρέθας περί εικονομαχίας. *Θεολογία* 25 (1954) pp. 11. — Sur une lettre inédite d'Aréthas de Césarée (cod. Mosquensis 315), qui montre l'identité de vues d'Aréthas et de Photios sur la question des ikônes.

R. G.

B. LAOURDAS, 'Ο πατριάρχης Φώτιος καὶ ἡ ἐποχὴ τοῦ Γρηγόριος Παλαμᾶς 38 (1955) pp. 23. — Vie du patriarche Photios; son caractère: vaste connaissance de la littérature grecque classique; ses efforts pour christianiser les Slaves, son attitude à l'égard des ikônes.

R. G.

V. LAURENT, *Le métropolite de Thessalonique Gabriel et le couvent de la « Née*

Moni ». *Ἑλληνικά* XIII (1954) 241—255. — Gabriel est originaire de Thessalonique. Disciple de Macaire Choumnos, il fut higoumène de Chora, puis métropolitain de Chalcédoine, de 1389 à 1397 et de Thessalonique, de 1397 à 1416. Le couvent de Thessalonique, qu'il termina et dirigea à ses débuts, était la Néa Moni, qu'il guida de nouveau, à partir de 1394. Ce monastère, révélé par M. Lascaris et inconnu jusque là des historiens et des topographes, était vraisemblablement dans le quartier impérial, à l'époque byzantine, au sud de l'arc de Galère. R. G.

W. MAURER, *Kirche und Synagoge, Motive und Formen der Auseinandersetzung der Kirche mit dem Judentum im Laufe der Geschichte*. F. Delitzsch, Vorlesungen 1951. Stuttgart, Kohlhammer, 1953, pp. 135. — Verfasser behandelt p. 22 sq. die Stellung von Staat und Kirche zum Judentum in nachkonstantinischer Zeit. H. Kö.

F. van de MEER, *Augustinus der Seelsorger. Leben und Wirken eines Kirchenvaters*. Köln, J. P. Bachem, 1953, pp. 690. — Übersetzung des 1946 erschienenen niederländischen Werkes *Augustinus der zielzorger*. — Compte-rendu: M. SCHMIDT, *Die Zeichen d. Zeit* 8 (1954) 435—436. H. Kö.

W. NIGG, *Das Buch der Ketzer ...* (V. Byzantinoslavica XV, 132.) — Compte-rendu: K. WESSEL, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 529—533. E. R.

Th. H. PAPADOPOULOS, *Studies and Documents relating to the history of the Greek church and people under Turkish Domination ...* (V. Byzantinoslavica XVI, 179.) — Compte-rendu: Métropolitte GENNADIOS, *Ἑπετηρίς Ἐκ. Βυζ. Σπ.* 24 (1954) 365—369. R. G.

G. PARAMICHAEL, *Μάξιμος ὁ Γραικός ...* (V. Byzantinoslavica XIII, 358.) — Compte-rendu: L. POLITIS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 426. R. G.

Б. ПРИМОВ, *Към въпроса за обществено-политическите възгледи на богомилиите*. Ист. Преглед XI, 1 (1955) 32—49. — Einige Betrachtungen über die schon bekannten religiösen und sozialen Ansichten der Bogomilen sowie über ihre Geschichte. D. A.

Reallexikon für Antike und Christentum. Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung des Christentums mit der antiken Welt. In Verbindung mit F. J. DÖLGER und H. LIETZMANN und unter besondere Mitwirkung v. J. H. WASZINK und L. WENGER hrsg. v. TH. KLAUSER. Bd. 1. (A und O—Bauen). Stuttgart, Hiersemann, 1950. Dazu von Band 2, Lfg. 9. — Compte-rendu: H. RHEINFELDER, *Zeitschr. f. romanische Philol.* 69 (1953) 427—430. H. Kö.

J. G. m. REMMERS, *Het karakter von het schisma von 1054. Het Christelijk Oosten en Herenig ing* 8 (1955—1956) 11—32. — Le caractère du schisme de 1054. A. B. R.

H. de RIEDMATTEN, *Les actes de procès de Paul de Samosate. Etude sur la christologie du III^e au IV^e siècle*. Fribourg, St. Paul, 1952, pp. 172. Paradosis 6. — Compte-rendu: W. SCHNEEMELCHER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 142—144. E. R.

M. RONCAGLIA, *Georges Baradanès, métropolitte de Corfou, et Barthélémy de l'ordre franciscain*. Rom 1953, pp. 105 + 4 tab. Studi e Testi Francescani 4. — Compte-rendu: H.—G. BECK, *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 172—173. E. R.

R. V. SELLERS, *The Council of Chalcedon: a Historical and Doctrinal Survey*. London, S. P. C. K., 1953, pp. XVIII + 361. — Compte-rendu: A. GRILLMEIER, *Journal of Eccl. Hist.* VI, № 1 (April, 1955) 91—93. M. H.

M. ȘESAN, *Ortodoxia noastră*. Mitropolia Moldovei și Sucevei 7/8 (Iasi, 1955) 374—380. — L'auteur indique, dans ce récit complet, l'usage et la circulation générale du mot *orthodoxe* dans l'Eglise entière, entre le IV^e et XVI^e siècles, autant en Orient, qu'en Occident, jusqu'au temps du concile de Trente. M. Ș.

S. SIBILIA, *Innocenzo III. 1198—1216*. Roma, Edizione Paoline, 1951, pp. 398. — Compte-rendu: J. SYDOW, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 286—287. H. Kö.

P. SIMON, *Aurelius Augustinus. Sein geistiges Profil*. Paderborn, F. Schöningh, 1953, pp. 202. — Diese aus dem Nachlaß Paul Simons herausgegebene Schrift ist als Einführung gedacht in die von C. J. Perl in Angriff genommene dt. Augustin-Ausgabe,

deren erste Bände im Verlag Schöningh bereits erschienen sind. — *Compte-rendu*: J. GROTZ, *Geist und Leben* 27 (1954) 313. H. Kö.

G. C. SOULIS, *Tsar Stephen Doushan and Mount Athos*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 125—139. — L'auteur montre combien Etienne Doushan s'intéressa au Mont Athos, qu'il visita plus d'une fois, et en faveur duquel il promulgua des chrysobulles (monastère de Chilandar). Mais, avec sa mort, l'influence serbe et, d'une manière générale, slave, au Mont Athos, diminua. R. G.

P. STEFANOÛ, *La violation du compromis entre Photius et les Ignatiens*. Orient. Christ. Period. XXI (1955) 291—307. — Les documents montrent que la réconciliation de Grégoire Asbestas et sa participation au sacre de Photius étaient un fait accepté d'avance par les Ignatiens, qui s'y étaient résignés. L'acte même d'abdication d'Ignace ne pouvait contenir de clause permettant à celui-ci de reprendre le patriarcat. Après avoir montré les difficultés de la conception de Fr. Dvorník, l'auteur conclut que, « par ses aspects multiples et fuyants », la querelle photienne « confond le regard qui veut en fixer les traits ». Il n'y a rien de surprenant à ce que, quelque temps après ce conflit aussi grave, « l'Eglise byzantine ait fini par bénir la mémoire des deux protagonistes, Ignace autant que Photius ». R. G.

B. STEPHANIDIS, 'Η εἰς Κωνσταντινούπολιν μετάβασις τοῦ 'Ρώμης Ἰωάννου τοῦ Α'. 'Επετηρίς 'Ετ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 22—36. — L'auteur étudie le voyage du pape Jean I à CP en 525—526. Il essaie de montrer les éléments historiques contenus dans l'ouvrage du prêtre Procopios. L'auteur étudie successivement les causes du voyage du pape, le voyage et l'arrivée à CP, la chronologie du voyage à CP, la querelle entre Rome et CP, l'opinion de Nicéphore Kalliste sur la querelle entre Rome et CP, la messe célébrée par le pape à CP et le témoignage de l'Anonyme, le couronnement de Justin I par le pape Jean, la mort de ce dernier. R. G.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

V. BESEVLIEV, *Zur Deutung und Datierung der protobulgarischen Inschrift vor dem Reiterrelief von Madara, Bulgarien*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 117—122. — Die zuerst im Годишник на Ист.-Филол. Фак. на Соф. Унив. XXXII (1936) 6 sq. als Nr. 12a herausgegebene Inschrift gehört in die Regierungszeit des Tervel; sie ist die älteste uns bekannte protobulgarische Inschrift; für ihre Abfassung ergeben sich die Jahre zwischen 705 und 711. Irm.

H. H. BOCKWITZ, *Inhalt, Aufgaben und Ziele des Deutschen Buch- und Schriftmuseums der Deutschen Bücherei*. Papier und Druck 3 (1954) 161—163 u. 183—187. — An Hand des im Deutschen Buch- und Schriftmuseum vorhandenen Materials bietet Verfasser eine kurze Gesamtübersicht über die Entwicklung von Schrift und Schriftwesen, in der auch dem byzantinischen Schriftwesen ein entsprechender Raum zugewiesen ist. Der Schwerpunkt von Aufsatz und Museumsmaterial liegt jedoch auf der Entwicklung seit der Erfindung des Buchdrucks. Kl. J.

H. FOERSTER, *Abriß der lateinischen Paläographie*. Bern, P. Haupt, 1949. — *Compte-rendu*: G. AUSTER, *Zentralblatt f. Bibliothekswesen* 66 (1952) 301. H. Kö.

M. МАРКОВИЋ, *Два натписа из Задра*. Зборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст. II (1953) 99—138. — Réédition critique et analyse détaillée des deux inscriptions en langue latine de Zadra, du commencement du XII^e siècle, qui présentent un certain intérêt aussi pour les études byzantines. I. D.

СТ. СТАНЧЕВ, *Надгробният надпис на един преславски болярин от X в.* Ист. Преглед XI, 4 (1955) 61—77. — Bericht über die neuentdeckte aus dem X Jahrh. stammende slawische Grabinschrift in Preslaw, welche u. a. den Titel des hohen bulgarischen Würdenträgers, den s. g. «чъргубиля», enthält. D. A.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

PH. GRIERSON, *Nomisma, tetartéron et dinar: un plaidoyer pour Nicéphore Phocas*. Rev. Belge de Numism. 100 (1954) 75—84. — Cité d'après la notice de F. D(ölger), Byz. Zeitschr. XLVIII (1955) 279. A. F.

V. GRUMEL, *Numismatique et histoire. L'époque valentinienne*. Rev. Etudes Byz. XII (1954) 7—31. — Compte-rendu critique de l'ouvrage de J. W. E. PEARCE, *Valentinian I—Theodosius I*. Londres, 1951 (IX^e volume de la série *The Roman Coinage* dirigée par H. MATTINGLY). V. G. formule des remarques importantes sur les légendes de l'avvers, qui permettent de soutenir un nouveau classement. L'attention est retenue, d'autre part, par deux observations d'un caractère général. Premièrement, le style continu et discontinu des légendes de l'avvers a un emploi bien défini, déterminé par les événements politiques de l'époque. Deuxièmement, il est hasardeux de chercher à distinguer, dans ces légendes, un reflet des rapports entre l'Orient et l'Occident. Il doit s'agir plutôt d'une expression de l'intérêt personnel et dynastique des souverains sous le règne desquels les monnaies ont été frappées. A. F.

A. GUPIENEC, *Skarb monet arabskich z Klukowicz, pow. Siemiatycze*. Z Otcłłani Wieków 22 (1953) 25—28. — Le plus grand trésor des monnaies arabes sur le territoire polonais jusqu'aujourd'hui, provenant du X^e siècle. Il témoigne du commerce avec les régions arabes par l'intermédiaire de la Russie Kéviennne. A. P.

J. LAFAURIE, *La chronologie des monnaies de Constantin III et de Constant II*. Rev. Numism. XV (1955) 37—66. A. F.

V. LAURENT, Τὸ σεντάτον. *Nom de monnaie byzantine au X^e siècle*. Rev. Etudes Byz. XII (1954) 193—197. — L'auteur propose d'identifier le σεντάτον (> sessus, siège) au sou d'or émis, après 867, par Basile I^{er}, et dont l'avvers représente le Christ assis sur un trône: iconographie qui aurait déterminé le choix de la désignation. L'hypothèse eût été pleinement satisfaisante si la monnaie avait été décorée d'une image du trône vide, comme l'est par exemple, dans l'art byzantin, le trône de l'Hetimasie. Cependant, dans le cas présent, il s'agit d'une image du Christ, et la question se pose de savoir pourquoi on aurait choisi pour nommer celle-ci un détail iconographique somme toute aussi accessoire que le siège du personnage. L'explication de Bury, suivant laquelle la monnaie a été appelée ainsi parce qu'elle a été frappée avec de l'or tiré du trône impérial, paraît plus plausible à cet égard. En tout état de cause, il vaut mieux renoncer ici à l'argument « iconographique » (la question peut être posée de la même façon, — rappelons-le, — pour la monnaie nommée tricéphale). A. F.

V. LAURENT, *Documents de sigillographie byzantine. La Collection C. Orghidan*. Paris, 1952. — Compte-rendu: St. KYRIAKIDIS, Έλληνικά XIII (1954) 387—392. R. G.

V. LAURENT, *Seeau inédit de David Comnène, libérateur du Pont et cofondateur de l'Empire de Trébizonde*. Άρχαιον Πόντου 19 (1954) 151—160. R. G.

V. LAURENT, *Documents de sigillographie byzantine...* (V. Byzantinoslavica XIII, 169). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Hist. Jhb. 73 (1954) 496—498. H. Kő.

P. RADOMĚRSKÝ, *Byzantské mince z pokladu v Zemianském Vrbovku*. Památky archeologické 44 (1953) 109—127 + 4 fig. — Le trésor contenait 18 monnaies byzantines en argent de la 2^e moitié du VII^e siècle. C'est une trouvaille très précieuse, surtout à cause de ce qu'il s'agit de monnaies en argent, car le problème des monnaies en argent frappées à Byzance n'est pas clair jusqu'aujourd'hui. En plus, les monnaies proviennent du VII^e siècle, c'est-à-dire de l'époque à laquelle l'afflux des monnaies byzantines dans les régions se trouvant sous le pouvoir arabe, fut restreint par le territoire bulgare. L'auteur prétend que c'étaient des monnaies courantes au moment, et si elles furent cachées dans la terre ce ne fut que pour thésauriser de l'argent. Mais il juge que, dans les régions sous le pouvoir arabe, les monnaies byzantines, avaient au VII^e siècle une certaine valeur. Les monnaies furent frappées au recto en 8 manières, au verso

en 10 manières et à cause de cela on peut supposer un tout peu dispersé. Le propriétaire les dut gagner directement après qu'elles eurent été frappées. La mise en terre peut se référer au temps d'après l'an 668 ou vers 670.

A. P.

G. K. SPYRIDAKIS, Συμβολή εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς μονῆς τῆς Κυρίας Ἀκατωτηριανῆς (Τοπλοῦ) ἐν Σητερίᾳ Κρήτης. *Mélanges G. P. Oikonomos*. Athènes, 1954, pp. 172—175 et 5 illustr. dans le texte. A propos d'un sceau publié par G. Schlumberger dans sa *Sigillographie de l'Empire Byzantin* (Paris, 1884, p. 202). Le monastère porte déjà au X^e s. son surnom d'Akrotiriani, en 1498, lorsqu'il fut dévasté par les Turcs.

R. G.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

I. DÜRING, *Von Aristoteles bis Leibniz. Einige Hauptlinien in der Geschichte des Aristotelismus*. Antike und Abendland 4 (1954) 118—154. — Erwähnung der Nachwirkung und Erforschung des Aristoteles auf byzantinischem Territorium. H. Kö.

J. HIRSCHBERGER, *Geschichte der Philosophie...* (V. Byzantinoslavica XVI, 184.) — Compte-rendu: G. PATZIG, *Gött. Gel. Anzeigen* 208 (1954) 136—161. H. Kö.

P. JOANNOU, *Die Definition des Seins bei Eustratios von Nikaia. Die Universalienlehre in der byzantinischen Theologie im XI. Jh.* *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 358—368. — Edition und Interpretation des griechischen Textes. Irm.

W. KRANZ, *Die griechische Philosophie. Zugleich eine Einf. in d. Philosophie überhaupt*. Wiesbaden, Dieterich, 1950², pp. X, 350. Sammlung Dieterich 88. — Allgemeinverständliche Darstellung mit dem Nachdruck auf der vorsokratischen und klassischen Philosophie, am Schluß ganz best. Abriß des Neuplatonismus. Die 2. Aufl. ist in einigen Einzelheiten ergänzt. Tr.

W. NÖLLE, *Hesychasmus und Yoga*. *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 95—103. — Das in der hesychastischen Philokalia häufig behandelte „Gebet der Ruhe“ zeigt frappierende Übereinstimmungen mit dem indischen Yoga; diese sind allerdings nicht durch die direkten Einflüsse, sondern durch die universale Erscheinungsform des Schamanismus zu erklären. Irm.

K. SCHILLING, *Geschichte der Philosophie...* (V. Byzantinoslavica XIII, 382; XV, 140.) — Compte-rendu: G. PATZIG, *Gött. Gel. Anzeigen* 208 (1954) 1—11; G. FUNKE, *Dt. Lit.-Ztg.* 76 (1955) 87—94. H. Kö.

B. Questions théologiques en général

P. van der AALST A. A., *Christus in der Oosterse vromheid*. Enkele aspecten. *Het Christelijk Oosten en Hereniging* 8 (1955—1956) 125—151 à suivre. — Le Christ dans la dévotion Orientale. Quelques aspects. A. B. R.

B. ALTANER, *Patrologie, Leben, Schriften und Lehre der Kirchenväter...* (V. Byzantinoslavica XII, 295; XV, 141.) — Compte-rendu: K. BAUS, *Trierer Theolog. Zeitschr.* 61 (1952) 286—287. H. Kö.

B. ALTANER, *Augustinus und Johannes Chrysostomus*. Quellenkritische Untersuchungen. *Zeitschr. f. d. neutestamentliche Wiss.* 44 (1952—1953) 76—84. — Augustin hat zur Widerlegung der Behauptung Julians, Chrysostomus müsse auf Grund eines von ihm angeführten Zitats als Freund der pelagianischen Lehre angesprochen werden, verschiedene Chrysostomus-Schriften herangezogen, allerdings in der lateinischen Fassung. *Von einer Lektüre griechischer Originalschriften des Chrysostomus kann bei Augustin keine Rede sein.* H. Kö.

FR. ANDREI, *Spiritualitatea ortodoxă și situația teologiei catolice contemporane*. *Ortodoxia* 2 (București, 1955) 246—277. — C'est un exposé documenté sur les récentes

œuvres catholiques de la spiritualité orthodoxe, concernant les problèmes de patrologie, du monachisme grec, sur Denis l'Areopagite, St. Maxime le Confesseur, St. Symeon le nouvel Théologien, le Palamitisme, la mystique byzantine, la liturgie et l'icône byzantine. L'auteur cite 103 œuvres. M. S.

S. AURELIUS AUGUSTINUS, *Soliloquiorum libri duo. Augustinus Selbstgespräche*, lat. und deutsch hrsg. v. P. Remark. München, Heimeran, 1951, pp. 208. — Zweisprachige Ausgabe mit Nachwort und kurzen Anmerkungen. — Compte-rendu: W. PLANKL, *Gymnasium* 61 (1954) 263. H. Kö.

AURELIUS AUGUSTINUS, *Der Gottesstaat*. In deutscher Sprache v. C. J. Perl. 2. Band (Buch VIII—XV). Salzburg, O. Müller, 1952, pp. 494. — Compte-rendu: K. BAUS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 63 (1954) 314—315. H. Kö.

K. BAUS, *Neuere Augustinusforschungen*. *Trierer Theol. Zeitschr.* (1952) 107—112, 165—169. — Bericht über die seit 1945 erschienenen Augustin-Editionen, -Übersetzungen und -Monographien. H. Kö.

Dictionnaire de Théologie Catholique. Tables Générales. Paris, 1955. Concordats-Dissimulation, pol. 753—1008. R. G.

GREGORIUS NYSENSIS, *Opera Ascetica*... (V. Byzantinoslavica XV, 143.) — Compte-rendu: B. WYSS, *Gött. Gel. Anzeigen* 208 (1954) 55—72. H. Kö.

I. HAUSHERR, *Philautie. De la Tendresse pour soi à la Charité selon Saint Maxime le Confesseur*. Rom, Pont. Instit. Orient. Stud., 1952, pp. 179. *Orient. Christ. Analecta* 137. — Compte-rendu: J. GROTZ, *Geist und Leben* 27 (1954) 156—157. H. Kö.

O. HEGGELBACHER, *Die christliche Taufe als Rechtsakt nach dem Zeugnis der frühen Christenheit*. Paradosis VIII. Freiburg/Schweiz, Univ.-Verl., 1953, pp. IX, 196. — Compte-rendu: L. H., *Trierer Theol. Zeitschr.* 63 (1954) 188—189. H. Kö.

D. HEMMERDINGER-ILIADOU, *Un encomion inédit de saint Démétrius*. *Analecta Bollandiana* 73 (1955) 17. — Le Parisin. gr. 1517 (XII^e siècle), fol. 226^r—244^v présente le texte grec, attribué à Jean archevêque de Thessalonique, dont les *Grands Ménées* de Macaire, recueil de textes hagiographiques slaves, donnent le texte slave (1880, fasc. 6, col. 1944—1959), sous le titre: *Panégryque du saint et glorieux mégalomartyr Démétrius. Sur Dieu et les dieux*. La traduction slave se révèle très fidèle. L'auteur prépare l'édition princeps du texte grec et la réédition du texte slave. R. G.

E. HONIGMANN †, *Patristic Studies*. Città del Vaticano, 1953, pp. VII, 255. (*Studi e Testi*, 173.) — Compte-rendu: M. RICHARD, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 410—414. E. R.

W. JAEGER, *Von Affen und wahren Christen*. *Varia Variorum*. Festgabe f. K. Reinhardt. Münster, Böhlau, 1952, pp. 161—168. — Eine kurze Schrift in Briefform des Gregor von Nyssa behandelt das Problem: Was ist der Beruf des Christen? Dabei wird vom Unterschied vom wahren und falschen Christen gesprochen und das schon aus Lukian bekannte Gleichnis von den gelehrten Affen herangezogen. Daraus wird das Bestreben deutlich, die Gedankenwelt des Christentums ins Hellenische zu übersetzen. U. Tr.

W. JAEGER, *Two Rediscovered Works of Ancient Christian Literature. Gregory of Nyssa and Macarius*. Leiden, 1954, pp. 301. — Compte-rendu: A. H. ARMSTRONG, *Eastern Churches Quarterly* X, № 8 (Winter, 1954—1955) 405—406. M. H.

P. JOANNOU, *Der Nominalismus und die menschliche Psychologie Christi. Das Semeioma gegen Eustratios von Nikaia (1117)*. *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 369—378. — Edition und Interpretation des von der konstantinopolitanischen Synode des Jahres 1117 gegen Eustratios von Nikaia gerichteten Semeioma. Irm.

E. KLOSTERMANN, *Vor einer neuen Ausgabe der Homilien des Macarius-Symeon*. *Forschungen und Fortschritte* 28 (1954) 361—363. — Bericht über den Stand der Diskussion über die Verfasserschaft der auf Macarius den Ägypter (4. Jh.) zurückgeführten Homilien sowie über deren Überlieferungsstand. Mit dem Erscheinen der vom

Verfasser vorbereiteten abschließenden Ausgabe kann auf Grund neuer Funde in absehbarer Zeit noch nicht gerechnet werden; als Vorläufer soll in der Reihe „Texte und Untersuchungen zur altchristlichen Literatur“ der griechische Text der bisher noch nicht bekannt gewordenen Logoi nach den Handschriften C I und B (A) baldigst veröffentlicht werden.

H. KÖ.

B. K[RIVOCHÉINE], *Homily preached on the Occasion of the Feast of the Entry of our most Pure Queen, the Mother of God, into the Holy of Holies, by our holy father Gregory, Archbishop of Thessalonika*. Eastern Churches Quarterly X, № 8 (Winter, 1954—1955) 378—384. — An English translation of the greater part of a homily preached by Gregory Palamas between 1347 and 1359, from a rare edition of Palamas's homilies, ed. S. OIKONOMOS, Athens, 1861.

M. H.

S. MORENZ, *Die Geschichte von Joseph dem Zimmermann...* (V. Byzantinoslavica XIII, 165; XV, 152.) — *Compte-rendu*: E. LITTMANN, *Dt. Lit.-Ztg.* 73 (1952) 3—6.

E. R.

ORIGENES, *Werke*. XII: *Origenes Matthäusevangelium*; III: *Fragmente und Indices*. Zweite Hälfte. Hrsg. im Auftr. d. Kommission f. spätantike Religionsgeschichte der Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin v. E. KLOSTERMANN und L. FRÜCHTEL. Berlin, Akad.-Verl., 1955, pp. VIII, 490. Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 41, 2. — Mit dem vorliegenden Bande findet die Edition der Matthäusevangelium des Origenes ihren Abschluß. 1937 erschienen als erster Teil die griechisch erhaltenen Tomoi X—XVII; ihnen war schon 1933 der zweite Teil mit der lateinischen Übersetzung der *Commentariorum series* vorausgegangen. Der dritte Teil brachte in seiner ersten Hälfte, die 1941 herauskam, die verstreute Überlieferung: Fragmente, Zweifelhafte und Unechte. Die jetzt vorgelegte zweite Hälfte bringt ausführliche Indices: Stellen- (p. 85 sq.) und Namenregister (p. 121 sq.) dienen der inhaltlichen, Wortregister (132 sq.) der sprachlichen Erschließung; sowohl der origenistische Wortschatz wie der seiner Übersetzer ist erfaßt — nützliche Sammlung für die Erforschung der nachklassischen Gräzität und Latinität. Aus der Arbeit an den Registern erwachsen Früchtele Bemerkungen *Zur altlateinischen Übersetzung von Origenes' Matthäus-Kommentar* (p. 23 sq.), welche als verdorbene, fehlerhafte und verzerrte Machwerk gekennzeichnet wird (S. 52). Früchtel werden weiter Nachträge zu den vorangegangenen Bänden der Matthäusevangelium verdankt (p. 53 sq.), während der Editor Klostermann eine sicher von vielen Benutzern dankbar begrüßte *Einführung in die Arbeiten des Origenes zum Matthäus* (p. 1 sq.) beigesteuert hat.

Irm.

Patrologiae cursus completus accurate J. P. Migne. Series Graeca. TH. HOPFNER, *Index locupletissimus tam in opera omnium auctorum veterum quam in adiectas praefationes, dissertationes, commentationes omnes. Accedit indiculus auctorum ex ordine tomorum, indiculus auctorum ex ordine alphabetico, quorum operum titulis editionum recentiorum conspectus adnectitur, indiculus methodicus*. T. I., pp. VIII, 841. T. II., pp. 842—899. Paris, Geuthner, 1928—1945. — *Compte-rendu*: P. THOMSEN, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 485—486.

E. R.

Quae supersunt Auctorum Graecorum Concilii Florentini. Pars I. Res Ferrariastae. Pars II. Res Florentiae gestae. Ad fidem manuscriptorum edidit additis versione latina, introductione et indicibus I. GILL. Roma, Pontif. Inst. Orient. Studiorum, 1953, pp. 3, 1, 1—228; pp. 239—492. Concilium Florentinum (Documenta et Scriptores) editum consilio et impensis Pontif. Inst. Orient. Studiorum, Series B., Vol. V, Fasc. I., II. — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 152—155.

E. R.

J. QUASTEN, *Patrology*, Vol. I: *The beginnings of patristic literature*. Utrecht u. Brüssel, Spectrum, 1950, pp. XVII, 349. — *Compte-rendu*: K. BAUS, *Trierer Theologische Zeitschr.* 61 (1952) 286—287.

H. KÖ.

F. SCHEIDWEILER, *Ein Glaubensbekenntnis des Eustathius von Antiochien?* *Zeitschr. f. d. neutestamentliche Wiss.* 44 (1952—1953) 237—249. — Verfasser weist das Glaubensbekenntnis, das in dem zum antiochenischen Athanasiuskorpas gehörigen

Codex Ambrosianus 235 (D 51) unter dem Namen des Athanasius überliefert ist und von H. G. Opitz als Anhang I seiner Untersuchungen zur Überlieferung der Schriften des Athanasius (1935) erstmals veröffentlicht wurde, mit hoher Wahrscheinlichkeit dem Eustathius von Antiochien zu. H. Kö.

F. SCHEIDWEILER, *Zur neuen Ausgabe des Athanasios*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 73—94. — Trägt schwerwiegende Bedenken gegen die Textgestaltung der noch unvollendeten Athanasios-Ausgabe von Hans Georg Opitz † vor und knüpft daran die Forderung, daß „so wie bisher nicht weiter ediert werden“ dürfe (p. 94). Irm.

F. SCHEIDWEILER, *Wer ist der Verfasser des sog. Sermo maior de fide?* Byz. Zeitschr. 47 (1954) 333—357. — Aus dogmatischen Gründen Markell von Ankyra. Irm.

F. SCHEIDWEILER, *Die Fragmente des Eustath von Antiocheia*. Byz. Zeitschr. 48 (1955) 73—85. — Emendationen und Konjekturen zum Text der Fragmente des Eustathius von Antiocheia. H. Kö.

G. SCHIRO, *Barlaam Calabro Epistole Greche*. Palermo, 1954. *Vite dei Santi Siciliani*. Palermo, 1954. — *Compte-rendu*: W., *L'Hellénisme Contemp.* IX (1955) 204. R. G.

P. E. v. SEVERUS, *Unsere Kirchenväter*. Liturgie und Mönchtum 10 (1952) 75—77. — Bericht über Editionen und Monographien auf dem Gebiet der Patristik in Westdeutschland seit 1945. H. Kö.

Koptisch-gnostische Schriften. Bd. I: *Die Pistis Sophia — Die beiden Bücher des Jeû — Unbekanntes altgnostisches Werk*. Hrsg. v. C. SCHMIDT. 2. Aufl., bearb. im Auftrage der Kommission f. spätantike Religionsgeschichte der Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin v. W. Till. Berlin, Akad.-Verl., 1954, pp. XXXVIII, 424. Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte 45 (13). — Die neue Auflage bringt anastatisch die von Carl SCHMIDT gegebene Übersetzung der drei in dem Band zusammengefaßten gnostischen Schriften; die seitherige Arbeit an Text und Übersetzung hat Walter TILL, S. 369 ff. in Nachträgen zusammengefaßt. Völlig neugestaltet ist die Einleitung, zu der S. IX ff. ein ausführliches Literaturverzeichnis tritt. Irm.

M. SPANNEUT, *Recherches sur les écrits d'Eustathe d'Antioche*... (V. Byzantinoslavica XIII, 163.) — *Compte-rendu*: A. W. ZIEGLER, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 438. H. Kö.

H. STRATHMANN, *Was soll die „Offenbarung“ des Johannes im Neuen Testament?* Mit 2 Beil. 1: Dionysius v. Alexandrien über d. Offenbarung d. Johannes. 2. Luthers Vorrede auf die Offenbarung d. Johannes v. J. 1530. 2. verb. Aufl. Gütersloh: Bertelsmann, 1947, pp. 73. — Die erste Beilage, p. 32—36, gibt die in Eusebs Kirchengeschichte überlieferten Ausführungen des Dionysius v. Alexandrien über die Apokalypse in ihren Hauptabschnitten in Übersetzung wieder. H. Kö.

THÉODORE DE CYR, *Discours sur la Providence*. Trad. avec introd. et notes par Y. AZÉMA. Paris, Les Belles Lettres, 1954, pp. 349. — *Compte-rendu*: F. SCHEIDWEILER, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 140—142. E. R.

N. B. TOMADAKIS, Ἐπανόρθώσεις καὶ παρατηρήσεις εἰς βυζαντινὰ ἀγιολογικὰ καὶ ὁμολογικὰ κείμενα. Ἀθηνᾶ 58 (1954) 85—97 et 384. R. G.

J. WEYER, *De homiliis, quae Ioanni Chrysostomo falso addicuntur*. Phil. Diss. Bonn v. 27. Febr. 1952, pp. 85. Maschinschr. vervielf. — Die beiden Homilien Περὶ προσευχῆς, über deren Autorschaft Einstimmigkeit bisher nicht erzielt werden konnte, müssen aus Gründen der Komposition, des Stils und der Wortwahl dem Johannes Chrysostomus abgesprochen werden. H. Kö.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

E.—M. BACHMANN, *Der Gottesdienst der russisch-orthodoxen Kirche*. Eine Einführung. Berlin, Union Verl., 1954, pp. 47. — Eine populäre Kurzdarstellung von Kirchenraum, Priesterkleidern und den gottesdienstlichen Handlungen der russ.-orthod.

Kirche, besonders in Hinblick auf ihren Symbolgehalt. Außer Übersetzungen von gottesdienstlichen Gebeten im Anhang werden liturgische Stücke im Wortlaut nur selten geboten.

C. A. BAUMAN, *De Heilige Moeder Gods in de Byzantijnse Liturgie. Het Christelijk Oosten en Hereniging* 8 (1955—1956) 77—91. — *La Sainte Mère de Dieu dans la liturgie byzantine.*

Kl. J.

A. B. R.

O. H. E. H. BURMESTER, *Rites and ceremonies of the Coptic Church, XIX. Eastern Churches Quarterly* X, № 7 (Autumn, 1954) 325—337.

M. H.

W. DÜRIG, *Disciplina. Eine Studie zum Bedeutungsumfang des Wortes in der Sprache der Liturgie und der Väter. Sacris Erudiri* IV (1952) 245—279. — *Compte-rendu: P. B. BENZING, Theol. Rev.* 49 (1953) 26.

H. Kö.

P. GABRIEL, *Alexius Afanasevič Dmitrievskij 1856—1929. Biographische gegevens, zijn leer over het liturgisch typikon. Het Christelijk Oosten en Hereniging* 8 (1955—1956) 163—176. *Voir CON* 7 (1954—1955) 29—37 et 212—225. — *L'auteur étudie la vie d'Alexius Afanasevič Dmitrievskij 1856—1929 et s'occupe plus spécialement de la doctrine de A. A. D. sur le typicon liturgique.*

A. B. R.

E. v. IVÁNKA, *Byzantinische Yogis? Zeitschr. d. Dt. Morgenländ. Gesellsch.* 102 (1952) 234—239. — Angeregt durch die 1951 in London erschienene englische Auswahlübersetzung der „Philokalia“, beschäftigt sich Verfasser mit dem „Gebet der Ruhe“, das in der „Zenturie“ der Mönche Kallist und Ignaz die beste Darstellung findet. Verfasser legt eine Reihe von Zitaten daraus nach der Übersetzung von A. M. Ammann (1948) vor. Die Tradition dieser Gebetsmethode ist erst im 14. Jahrhundert von sinaitischen Mönchen auf den Athos gebracht worden. Ob an Einflüsse aus dem ferner Osten zu denken ist, muß von Indologen entschieden werden.

H. Kö.

E. H. KANTOROWICZ, *Laudes regiae. A Study in Liturgical Acclamations and Mediaeval Ruler Worship.* Berkeley, Los Angeles, Univ. of Calif. Press, 1946, pp. XXI, 292 + 15 tab. *Univ. of Calif. Publications in Hist.* 33. — *Compte-rendu: F. BAETHGEN, Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 368—374.

E. R.

J. MEYENDORFF, *Θεία χάρις καὶ σῶμα Χριστοῦ Σύντομος ἐκθεσις τῆς περὶ χάριτος διδασκαλίας τοῦ ἁγίου Γρηγορίου Παλαμά. Γρηγόριος Παλαμάς* 37 (1954) 19—31.

R. G.

D. PALLAS, *Μελετήματα λειτουργικά—ἀρχαιολογικά. Ἐπτηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ.* 24 (1954) 158—193 + 17 illustr. dans le texte. — L'auteur examine, dans ces trois *Etudes de liturgie et d'archéologie*, l'orarium du diacre, l'hexaptérygon liturgique, discute les diverses opinions antérieures aux siennes, qu'il donne en terminant.

R. G.

Prophetologium. Ediderunt C. HÖEG et G. ZUNTZ. Fasc. I: *Lectiones Nativitatis et Epiphaniae*; Fasc. II: *Lectiones Hebdomadarum 1ae et 2ae Quadragesimae*; Fasc. III: *Lectiones Hebdomadarum 3ae et 4ae.* Hauniae, Munksgaard, 1939—1940—1952, pp. 94 + tab.; pp. 97—191 + tab.; pp. 193—264. *Union Acad. Intern. Monumenta Musicae Byzantinae. Lectionaria. Vol. I.* — *Compte-rendu: F. DÖLGER, Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 79—82.

E. R.

IRMGARD M. de VRIES, *The Epistles, Gospels and Tones of the Byzantine Liturgical Year.* *Eastern Churches Quarterly Reprints*, № 3. — *Compte-rendu: D. A. [TTWATER], Eastern Churches Quarterly* X, № 7 (Autumn, 1954) 371—372.

M. H.

D. Hagiographie

P. FRANCHI de' CAVALIERI, *Note agiografiche.* Fasc. 9. Città del Vaticano, Biblioteca Vaticana, 1953, pp. 4, 253. *Studi e Testi* 175. — *Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 129—130.

E. R.

D. ČYZEVSKYJ, *Studien zur russischen Hagiographie. Die Erzählung vom hl. Isaakij.* *Wiener slavist. Jhb.* II (1952) 22—49. — L'auteur s'efforce de confronter le

texte en question avec d'autres textes semblables et cherche à trouver leur tendance dont il voit le but de démontrer le danger d'une ascèse exagérée. Très instructive sont des annotations sur les devoirs qu'on rencontre à l'étude de la littérature vieille russe. Kz

O. LAMPSIDIS, Ἀπαντήσεις εἰς κριτικὴν. Ἀρχαῖον Πόντου 19 (1954) 20—36. — Sur le martyre de St Eugène et sur les canons consacrés à St Eugène. R. G.

L. MASSIGNON, *Les Sept Dormants d'Ephèse (Ahl-al-Kahf) en Islam et en chrétienté. Recueil docum. et iconographique réuni avec le concours d'E. DERMENGHEM, L. MAHFOUD, S. UNVER et N. de WITT*. Rev. Islamique (1954) 59—112 + XV pl. — Etude d'hagiographie qui rendra service aux historiens de l'art, en raison de la place très importante que l'auteur y a réservée aux documents archéologiques. A. F.

Three Byzantine Saints... (V. Byzantinoslavica XII, 300.) — Compte-rendu: W. ENSSLIN, Hist. Jhb. 73 (1954) 445—446. H. Kö.

M. ȘESAN, *Sf. Grigore Palama*. Foiaia bunului creștin nr. 5/6 (Sibiu, 1955) 1. — Une courte narration hagiographique. M. Ș.

M. ȘESAN, *Sv. Řehoř Palama*. Hlas Pravoslavlí 3 (Praha, 1955) 74—76. — Sur la théologie rédemptrice du St. Grégoire Palame. M. Ș.

M. ȘESAN, *Cinstirea Cuvioasei Parascheva*. Rev. Mitropolia Moldovei și Sucevei nr. 3 (Iasi, 1955) 130—136. — Un exposé critique sur le personnage et la tradition de la Ste Paraskève d'Epivat parmi les peuples byzantin, bulgare, serbe, roumain et russe. M. Ș.

G. SPYRIDAKIS, Βυζαντινὰ παραδόσεις. Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρίς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 5 (1954—1955) 358—369. — 1. Περὶ τῆς ἀλώσεως τοῦ Ἀμορίου. — La ville fut prise par les Arabes le 12 août 838. — 2. Περὶ τοῦ λοιμοῦ ἐν Νεοκαισαρείᾳ τοῦ Πόντου. Renseignements tirés de la Vie de St Grégoire le Thaumaturge. Απειλὴ πρὸς τὸν ἅγιον Θεόδωρον. Sur un passage de la Vie de St Eustrate, mort en 846. — 4. Παραδόσεις περὶ τῆς ἁγίας Βαρβάρας. R. G.

P. van den VEN, *La légende de S. Spyridon...* (V. Byzantinoslavica XVI, 190.) — Compte-rendu: F. SCHEIDWEILER, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 154—164. E. R.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

K. ANDREW, *Castles of the Morea...* (V. Byzantinoslavica XV, 280.) — Compte-rendu: A. BON, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 165. E. R.

L. BAGROW, *The first maps of the Dnieper Cataracts. — Imago Mundi. A Review of early cartography* X (Leiden, 1954) 87—97. — Автор — известный историк картографии вообще, картографии русской и России в частности — исследует вопрос о первом занесении на карту днепровских порогов, первое литературное описание которых дал в середине X века византийский император Константин VII Багрянородный, остановившийся на вопросе о порогах в связи с торговыми и политическими интересами Византии в области северного Причерноморья. По исследованию Л. С. Багрова пороги были несколько раз занесены на карту рядом польских и иных географов и путешественников в XVII веке, среди них важны карты Т. Маковского и особенно Г. Боллана. Fl.

I. BARNEA, *Relațiile dintre așezarea dela Bisericiuța — Garvăn și Bizanț în secolele X.—XII*. Studi și Cercetări de Ist. Veche 4 (1953) 641—671. — Renseignement sur les recherches autour d'un siège slave, fondé déjà au VII^e siècle sur les ruines de la forteresse romaine-byzantine Dinogetia et qui appartenait à la thème Paradunavou. Comme preuve de cette solution, l'auteur cite le molibdovule avec le nom de Syméon qui fut chef de ladite thème entre 1020—1025. A. P.

G. BARTSCH, *Ankara im Wandel der Zeiten und Kulturen*. Petermanns Geogr. Mitteil. 98 (1954) 256—266. — Während dem zentral gelegenen Ankara im heutigen türkischen Staat eine große Bedeutung zukommt, ähnlich wie in dem ebenfalls auf Anatolien beschränkten Hatti-Reich Hattuscha (Bogazköy) und im Seldschukenreich

von Rum Konya, treten die Städte des anatolischen Hochlandes, insbesondere Ankara, zurück, wann immer Klein-Asien am Rande eines Reiches lag und dadurch infolge der betonten Brückenfunktion des Landes der Schwerpunkt in den Städten der Randlandschaften lag, wie das nicht nur im Persischen und Osmanischen, sondern auch im Byzantinischen Reich der Fall war. H. Kö.

A. DILLER, *The tradition of the Minor Greek-Geographers*. American Philol. Association, 1952, pp. X, 200 + 3 tabl. + 1 carte. Philol. Monographs publ. by the American Philol. Association 14. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 156—159. E. R.

A. GABRIEL, *Die Erforschung Persiens. Die Entwicklung der abendländischen Kenntnis der Geographie Persiens*. Wien, A. Holzhausen, 1952, pp. VIII, 359. — Compte-rendu: E. WOLDAN, Petermanns Geogr. Mitteil. 98 (1954) 212. H. Kö.

R. GUILLAND, *La Basilique, la Bibliothèque et l'Octogone de Byzance*. Mélanges d'Hist. littéraire et de Bibliographie offerts à J. BONNEROT. Paris, 1950, pp. 97—107. — La Basilique était le Palais de Justice de Byzance, la Bibliothèque Publique une annexe de la Basilique; elles furent brûlées en 476; reconstruite, la Basilique devint la Basilique d'Illus, qui échappa à l'incendie de 532 ainsi que la Bibliothèque. L'Octogone, qui abritait une sorte d'Université, fut brûlé en 532 et fut vraisemblablement reconstruit. Bibliothèque, Basilique et Octogone étaient trois monuments distincts. R. G.

R. HENNIG, *Terrae Incognitae. Eine Zusammenstellg. und krit. Bewertg. d. wichtigsten vorcolumbischen Entdeckungsreisen an Hand der darüber vorlieg. Originalberichte*. 2. verb. Aufl. Bd. 1: Altertum bis Ptolemäus, pp. XII, 462. Bd. 2: 200—1200 n. Chr., pp. XII, 524. Bd. 3: 1200—1415 n. Chr., pp. IX, 492. Leiden, Brill, 1944—1953. — Compte-rendu: G. JACOB, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 451—455. E. R.

R. JANIN, *Coropis* (Κοροπισός). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 914, évêché de la province d'Isaurie, dépendant de Séleucie. R. G.

R. JANIN, *Coroneia* (Κορωνεία). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) vol. 914, évêché de la province d'Hellade, dépendant d'Athènes. R. G.

R. JANIN, *Cozylè* (Κοζύλη). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 1004, localité d'Epire, fondée au XI^e siècle. R. G.

R. JANIN, *Corinthe* (Κόρινθος). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 877—880. Histoire. Archevêché latin, titulaires. R. G.

R. JANIN, *Corydalle* (Κορύδαλλα). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 926, évêché de la province de Lycie, dépendant de Myre. R. G.

R. JANIN, *Cotyaeum* (Κοτυαίον). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 938—940, évêché de Phrygie Salutaire, dépendant de Synnade, puis, métropole de la Phrygie III^e, aujourd'hui Kütahya. R. G.

R. JANIN, *Corcyre* (Κέρκυρα, Κόρκυρα). Dict. d'Hist. et de Geogr. Ecclés. XIII (1955) col. 829—831. Histoire. Titulaires grecs, archevêché latin, titulaires latins. R. G.

R. JANIN, *Corycos* (Κώρυκος). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 925—926, évêché de la Cilicie I^{ère}, dépendant de Tarse. R. G.

R. JANIN, *Cotrada* (Κότραδα). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 936—937, évêché, puis archevêché indépendant de la province de Pamphylie. R. G.

R. JANIN, *Coronè* (Κορώνη). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 913—914, évêché du Péloponèse, dépendant de Patras. Au Moyen-Age, la ville portait le nom de Coron. R. G.

R. JANIN, *Corna* (Κόρνα). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 885, évêché de la province de Lycaonie, dépendant d'Iconium. R. G.

R. JANIN, *Cotenna* (Κότεννα). Dic. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 935, évêché de Pamphylie I^{ère}, dépendant de Sidè. R. G.

R. JANIN, *Cremna* (Κρέμνα, Κρήμνα). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 1019, évêché de la province de Pamphylie II^e, dépendant de Pergè. R. G.

R. JANIN, *Cos* (Κῶς). Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés. XIII (1955) col. 927—928, évêché de la province des îles (Cyclades), dépendant de Rhodes, puis archevêché et enfin métropole. R. G.

R. JANIN, *La géographie ecclésiastique*... (V. Byzantinoslavica XVI, 191.) — Comptes-rendus: E. ALEZIOS, *Ἐσθητοὶ Ἐκ. Βυζ.* Στ. 24 (1954) 369—372; R. GUILAND, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 161—164; F. DÖLGER, *Hist. Jhb.* 73 (1954) 253—255. E. R.

E. KIRSTEN—W. KRAIKER, *Griechenlandkunde. Ein Führer zu klassischen Stätten*. Heidelberg, C. Winter, 1955, pp. VIII, 472 + 6 tab. — Das Buch will dem Griechenlandsreisenden beim Besuch der klassischen Stätten Hilfe leisten; es wendet sich also primär nicht an den Fachmann, wiewohl seine Autoren auf dem Gebiete der klassischen Archäologie und Topographie bestens ausgewiesen sind. Byzantinisches wird daher nur am Rande berührt; recht gut da, wo eine Kontinuität vom Altertum bis zur Gegenwart besteht, unzulänglich bei Stätten, die für den klassischen Archäologen ohne Bedeutung sind (der Athos wird S. 412 mit sechs Zeilen abgetan!). Wie lange noch wird der Klassizismus verhindern, daß die Zeugen des griechischen Mittelalters als Reiseziele entdeckt werden? — *Compte-rendu*: W. ABEL, *Dt. Lit.-Ztg.* 76 (1955) 653—655. Irm.

W. v. MASSOW, *Der Circus des römischen Trier*. *Trierer Zeitschr.* 18 (1949) 149—169. — Verfassers lokalisiert in seiner nachgelassenen Arbeit den von Konstantin erbauten bzw. neu erbauten Trierer Circus maximus auf Grund der zutage getretenen Bodenfunde ins Gartenfeld, einen Stadtteil innerhalb der alten Stadtmauern. H. Kö.

Φ. ΠΑΠΑΖΟΓΛΥ, *Εἰον—Ἀμφίπολη—Χρυσόπολη*. *Σборник радова С. А. Н. XXXVI. Визант. Инст.* 11 (1953) 7—24. — Une contribution bien faite à l'histoire de trois villes de l'antiquité et du Moyen Age: Eïon, Amphipolis et Chrysopolis. Le nom de Popolia, mentionné par les auteurs byzantins est sans doute d'origine slave. D'après les témoignages byzantins, l'on attribuait ce nom au territoire de l'ancienne Amphipolis dans la région du Strymon. Il est intéressant de noter le même nom moderne, mais dans la région de Kostour (cf. B. Кънчов, *Македония. Етнография и статистика*. София, 1900, 28, 35, 265: *Пополе*). I. D.

A. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*... (V. Byzantinoslavica XIII, 364; XV, 155, 291; XVI, 191.) — *Compte-rendu*: J. H. SCHULTZE, *Dt. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 563—564; 73 (1952) 178—180; 75 (1954) 292. E. R.

W. REUSCH, *Augusta Treverorum. Rundgang durch das römische Trier*. Trier, Paulinus-Verl., 1954, pp. 46 + 2 cart. — Auf einen kurzen geschichtlichen Abriss folgt die Beschreibung und Erläuterung der Bauten des römischen Trier, die zum großen Teil in konstantinischer Zeit errichtet bzw. ergänzt oder vollendet wurden. H. Kö.

B. SPULER, *Paltos*. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclop. 18, 3 (1949) 280. — Kleine Ortschaft in Syrien, heute arabisch Balda oder Bulda. In byzantinischer Zeit Bischofssitz, im 7. Jh. durch die Araber zerstört. U. Tr.

G. STADTMÜLLER, *Das römische Straßennetz der Provinzen Epirus nova und Epirus vetus*. *Historia* 3 (1954) 236—250. — Versuch einer Rekonstruktion des römischen Straßennetzes von Südalbanien und Epirus. H. Kö.

G. I. THEOKHARIDIS, *Ἡ Νέα Μονὴ Θεσσαλονίκης. Μακεδονία* III (1955) 19. — L'auteur complète et enrichit les études sur le même sujet de B. Laourdas et du R. P. V. Laurent. Le monastère date des années 1350—1375 époque à laquelle le moine Macaire Choumnos commença sa construction. Ce monastère fut appelé le Nouveau Monastère et il est mentionné en 1392, 1394 et 1401. Ignace de Smolensk le vit encore en 1405, et il subsista certainement longtemps après la prise de Thessalonique par les Turcs, en 1430. Il fut détruit pour des raisons inconnues sous la domination turque. Il faut chercher son emplacement dans la région des palais romains. L'actuelle Panagia Panagouda en occupe l'emplacement, mais est une construction moderne. R. G.

ST. N. THOMOPOULOS, *Ιστορία της πόλεως Πατρών από αρχαιότατων χρόνων μέχρι νυν*. Patras, 1950², pp. 642. — *Compte-rendu*: A. E. BAKALOPOULOS, *Ἑλληνικά* XIII (1954) 348—353. R. G.

SH. H. WEBER, *Voyages and Travels in Greece, the Near East and Adjacent Regions made previous to the Year 1801, being a part of a larger Catalogue of works on Geography, Cartography, Voyages and Travels, in the Gennadius Library in Athens*. Princeton—New Jersey, The American School of Class. Stud. at Athens, 1953, pp. VII, 1, 208. Catalogues of the Gennadius Library II. — *Compte-rendu*: F. BABINGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 159—160. E. R.

SH. H. WEBER, *Voyages and Travels in the Near East...* (V. Byzantinoslavica XV, 156.) — *Compte-rendu*: F. BABINGER, *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 159—160. E. R.

Großer historischer Weltatlas. Teil 1: *Vorgeschichte und Altertum*. (Bearb. v. H. BENGTON u. V. MILOJČIĆ). Nebst Erläuterungen. 2. verb. Aufl. München, Bayerischer Schulbuch-Verl., 1954, pp. VIII + 44 cart.; pp. 15; pp. 11 + 124. — Der bereits in 2. Auflage vorliegende 1. Teil des Atlas (1. Aufl. 1953) erstreckt sich zeitlich bis ins 6. Jahrhundert. Ein ausführliches Register sowie der beigegebene Erläuterungsband erleichtern ein gründliches Erschließen des vorgelegten Kartenmaterials. — *Comptes-rendus*: W. TH. ELWERT, *Archiv f. das Studium d. neueren Sprachen* Jg. 105., Bd. 190 (1954) 348; H. PHILIPP, *Hist. Zeitschr.* 178 (1954) 546—549; O. KUNKEL, *Bayerische Vorgeschichtsblätter* 20 (1954) 166—167. H. Kö.

IX. ART

A. Généralités

E. EYICE, *Istanbul. Petit guide à travers les monuments byzantins et turcs*. Istanbul, 1955, pp. 138 + XXIX pl., dont trois sous forme de dépliants (X^e Congrès Intern. d'Etudes Byz.). — Ouvrage d'un maniement très commode comprenant la description de 207 monuments, dont chacun forme l'objet d'une notice séparée, accompagnée d'une substantielle bibliographie. Intéressant choix d'illustrations, souvent nouvelles. Noter, en particulier, à la planche IX, la reproduction d'une mosaïque récemment découverte à Vefa Kilise camii. A. F.

I. GENTHON, *Magyarország műemlékei*. Budapest, Akad. Kiadó, 1951, pp. 576. — *Compte-rendu*: Z. KADAR, *Dt. Lit.-Ztg.* 75 (1954) 696—700. E. R.

R. JANIN, *L'Eglise byzantine sur les rives du Bosphore (Côte Asiatique)*. *Rev. Etudes Byz.* XII (1954) 69—99. — Répertoire des établissements ecclésiastiques byzantins sur la rive asiatique du Bosphore (églises, monastères, œuvres de bienfaisance). L'auteur établit la liste suivante: Gomoni, Monastère du Prodrome του Προδρομου, Mochadion, Monastère, église et léproserie de S. Pantéléimon, Monastère des Acémètes, Phialé, Eglise de S. Thomas et monastère de Mosélé dans le faubourg d'Anthémios, Néapolis, Brochtoi, Monastères des prostituées repenties, Αἱ Σοφισαί, τὰ Ὀνοματοῦ, Χρυσόκρημος. Τὰ Ἀγαθῶν, Χρυσόπολις. A. F.

R. JANIN, *Constantinople byzantine. Notes sur les récentes découvertes*. *Rev. Etudes Byz.* XII (1954) 210—211. — 1^o. Statue d'un triton de l'époque hellénistique. 2^o. Pavement (pré-constantinien?) découvert dans les ruines d'une villa, près de Zehzade camii. 3^o. Pavement découvert à Zeyrek camii (monastère du Pantokrator; ce pavement a été publié maintenant par le regretté Ph. Schweinfurth, dans la revue turque *Belleten* cilt 17 [1953] 489—500 + pl.). A. F.

P. A. MICHELIS, *Valeur du pittoresque dans l'art Byzantin*. *Ἐκδόσεις Ἑταιρείας Μακεδονικῶν σπουδῶν, περιοδικὸν Ἑλληνικὰ, παράρτημα 7*. — Tirage à part des actes du 9^e Congrès Byzantologique à Thessalonique I. Athènes, 1954, pp. 296—300. — Conférence au 9^e Congrès Byz. à Thessalonique dans laquelle l'auteur souligne la signification du pittoresque dans l'architecture et la peinture Byzantine. Pap.

L.—I. RINGBOM, *Grattempel und Paradies. Beziehungen zwischen Iran und Europa im Mittelalter*. Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1951, pp. 546. Kungl. Vitterhets Hist. och Antikvitets Akad. Handlingar 73. — *Compte-rendu*: K. WESSEL, Dt. Lit.-Ztg. 73 (1952) 607—610. E. R.

PH. SCHWEINFURTH, *Die byzantinische Form. Ihr Wesen und ihre Wirkung*. 2., erw. Aufl. Mainz, Kupferberg, 1954, pp. 222 + 140 tab. — *Compte-rendu*: K. WESSEL, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 560—565. E. R.

Spätantike und Byzanz. Baden-Baden, Verl. f. Kunst und Wiss., 1952, pp. 192. Neue Beiträge zur Kunstgeschichte des I. Jahrtausends, I. Halbband = Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie I, 1. — *Comptes-rendus*: F. W. DEICHMANN, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 428—435; W. F. VOLBACH, Mainzer Zeitschr. 46—47 (1951—1952) 121. E. R.

H. VOGTS, *Köln im Spiegel seiner Kunst*. Köln, B. Pick, 1950, pp. 425 + 128 tab. Kölnische Geschichte in Einzeldarstellungen 1. — Diese sich an geschichtlich und künstlerisch Interessierte wendende Darstellung behandelt in ihren beiden ersten Kapiteln (Das Bild der Römerstadt; Frühes Christentum: p. 11—36) auch die Kunstdenkmäler der spätromischen Zeit. — *Compte-rendu*: W. BECKER, Rheinische Vierteljahrsblätter 17 (1952) 290—291. H. Kö.

W. F. VOLBACH, *Frühchristliche und byzantinische Kleinkunst*. Mainz, Römisch-German. Zentralmuseum, 1954, pp. 4 + 17 tab. Bilderhefte d. Römisch-German. Zentralmuseums, Mainz 1. — Führer durch die kleine Mainzer Sammlung frühchristlicher und byzantinischer Kleinkunst vom 4. Jahrhundert bis zur karolingischen Epoche. H. Kö.

B. Architecture

G. AGNELLO, *L'architettura bizantina in Sicilia*. Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1952, pp. 338 + 82 tab. *Sicilia Bizantina*. Vol. II = *Collezione Meridionale*. Ser. III: *Il Mezzogiorno Artistica* 16. — *Compte-rendu*: O. DEMUS, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 166—169. E. R.

G. BOCHKOVITCH, *L'art médiéval en Serbie et en Macédoine, Architecture et Sculpture religieuse*. Beograd, Jugosl. Knjiga, 1951, pp. 116. — *Compte-rendu*: W. SZALOZIECKY, Zeitschr. f. slav. Philol. 22 (1954) 226—228. H. Kö.

D. BRINZEI, *Inceputurile arhitecturii religioase in Moldova*. Mitropolia Moldovei si Sucevei 7—8 (Iasi, 1955) 381—390. — L'auteur souligne les influences byzantines dans l'architecture et la peinture religieuses des églises de Moldavie, aux X^{Ve} et XVI^e siècles. En ce cadre, « l'art moldave » se distingue comme la plus originale école byzantine. M. Ş.

J. CINTAS—G. L. FEUILLE, *Eglise et baptistère de Thibiua. Karthago III* (1951—1952) 193—205. A. F.

A. DEROKO, *Monumentalna i dekorativna arhitektura i srednevekovnoj Srbiji*. Beograd, Srpska Akad. Nauka, 1953, pp. 359. — *Compte-rendu*: V. JAVAREK, Slavonic and East Europ. Rev. XXXIII, № 80 (December, 1954) 266—268. M. H.

Polychronis ENEPEKIDIS, *Kopitar und die Griechen*. Wiener slavist. Jhb. III (1953) 53—70. — L'auteur suit les relations de B. Kopitar avec les Grecs qui n'ont pas été, jusqu'à ce temps, examinées systématiquement. En relation avec des Grecs de Vienne, Kopitar connut le monde néogrec et la langue grecque moderne où il se perfectionna tellement qu'il put devenir, dès 1811, auteur et bientôt censeur des livres et journaux néogrecs. Kopitar était surtout en relation avec quelques savants grecs, avec l'archimandrite de l'église grecque à Vienne, Anthimos Gazis (1764—1828) et Adamantios Korais (1748—1833) qui demeurait à Paris. En ce qui concerne la langue littéraire néogrecque, Kopitar se plaça au point de vue de Korais, selon lequel il fallait accepter, pour la langue littéraire, le langage populaire dont les lois ne pouvaient être

fixées par les grammairiens. Il a pris les Grecs sous sa protection contre la théorie, exagérée, celle de Fallmerayer, selon laquelle les anciens Grecs en Europe devaient être considérés pour complètement morts. En conclusion, l'auteur apprécie et reconnaît les mérites de Kopitar la connaissance et pour la vulgarisation de la langue néogrecque et par cela aussi pour la préparation du combat des Grecs en vue de la libération. L'auteur publie aussi la bibliographie des comptes-rendus de Kopitar sur les livres grecs etc., ensuite une liste des lettres de Kopitar jusqu'aujourd'hui inconnues, etc. Kz.

D. EVANGÉLIDÈS, 'Η Παναγία τῶν Χαλκείων. Thessalonique, 1954, pp. 100 + 13 fig. + 32 pl. Édit. de la Société des Amis de la Macédoine Byzantine 4. — Compte-rendu: P. LEMERLE, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 173—174. E. R.

G. Ch. PICARD, *Kélebia, baptistère byzantin*. Fasti Arch. VII (1954) 429. A. F.

M. PINARD, *Un gazophylacium dans une antique citerne de Byrsa*. Cahiers de Byrsa III (1953) 157—162. A. F.

W. REUSCH, *Die Außengalerien der sog. Basilika in Trier*. Trierer Zeitschr. 18 (1949) 170—193. — Verfasser stützt durch reiches Material die erstmalig von Kutzbach vertretene Auffassung von dem ursprünglichen Vorhandensein von Außengalerien an der sog. Trierer Basilika; er führt diese Galerien nicht auf architektonische, sondern auf praktische Gründe zurück. H. Kö.

W. SESTON, *Les origines de la basilique chrétienne*. Bull. de la Société Nation. des Antiquaires de France (1948—1949) 200—201. — Le plan de la basilique chrétienne latine, qui apparaît au IV^e siècle, a été formé sous l'influence du culte funéraire des martyrs. L'imitation des édifices du culte impérial est venue s'y ajouter seulement plus tard. A. F.

V. TĂRĂBOANȚĂ, *Biserica sfintul Gheorghe-Hirlau*. Mitropolia Moldovei și Sucevei 7—8 (Iasi, 1955) 391—401. — L'auteur analyse l'église de St. Georges de Hirlau, fondée par le voïévode Stéphane le Grand de Moldavie, en 1492, dont la peinture, en style byzantin, constitue une vraie pinacothèque du temps, en miniature. M. Ș.

A. XYNGOPOULOS, 'Η ψηφιδωτή διακόσμηση τοῦ ναοῦ τῶν Ἁγίων Ἀποστόλων Θεσσαλονίκης. Thessalonique, 1953, pp. 66 + 44 pl. Μακεδονική Βιβλιοθήκη 16. — Compte-rendu: P. LEMERLE, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 179—180. E. R.

C. Sculpture

F. GERKE, *Christus in der spätantiken Plastik*. (V. Byzantinoslavica XI, 155; XIII, 372; XV, 162.) — Compte-rendu: K. WESSEL, Dt. Lit.-Ztg. 71 (1950) 264—269. E. R.

A. GRABAR, *Rome et Byzance jusqu'à 600 après J. C.*... Extrait de l'ouvrage collectif *Les sculpteurs célèbres*, publ. sous la direction de P. FRANCASTEL. Paris, 1954, pp. 130—138 + 6 pl. — Synthèse riche en vues personnelles et en idées neuves sur la plastique byzantine, ses caractères particuliers, sa formation et son influence, à une époque plus récente, en dehors de Byzance. Les sculpteurs byzantins ont été les continuateurs immédiats de l'expérience artistique de la Rome impériale où une tradition classique active était modifiée par des apports régionaux, par un goût spécial du portrait, et, enfin, par des conditions politiques et sociales nouvelles, qui plaçaient l'art au service d'un régime monarchique. Le III^e siècle a marqué, sous ce rapport, une série de transformations radicales, qui firent abandonner les plus sûres recettes du naturalisme classique au bénéfice d'une figuration « nouménale » de la réalité. Ainsi constituée, la sculpture byzantine du IV^e au VI^e siècles représente l'aboutissement nécessaire de l'esthétique nouvelle que la Paix romaine avait imposée dans tout le bassin de la Méditerranée orientale. L'attention est particulièrement retenue, ici, par les monuments de la province, — tout d'abord de l'Égypte, mais aussi de la Syrie et, en une mesure moindre, de la Transcaucasie, — où l'on distingue des formes plastiques dont les sculpteurs romans ont su tirer, plus tard, un parti éclatant. A. F.

G. M. A. HAUFMANN, *The Season Sarcophagus of Dumbarton Oaks* ... (V. Byzantinoslavica XVI, 195.) — Comptes-rendu: C. ANDRESEN, Dt. Lit.-Ztg. 76 (1955) 291—298. E. R.

M. PINARD, *Chapiteaux byzantins du Numidie actuellement au Musée de Carthage. Cahiers de Byrsa I* (1951) 221—239. — Date soutenue: VI^e—VIII^e siècles. A. F.

W. F. VOLBACH, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters*. Mainz, Verl. d. Röm.-German. Zentralmuseums (1952?) 114 + 68 tab. Römisch-German. Zentralmuseum zu Mainz. Katalog 7. — In dem umfangreicheren Teil I (Spätantike Kunst) werden 216 Elfenbeinarbeiten — überwiegend des 5. und 6. Jahrhunderts — beschrieben. — Comptes-rendu: K. WESSEL, Dt. Lit.-Ztg. 73 (1952) 745—747. H. Kö.

J. WERNER, *Slawische Bronzenfiguren aus Nordgriechenland*. Abhandlg. d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin. Kl. f. Gesellschaftswiss. 2, 1953, pp. 8 + 6 tab. — Comptes-rendu et analyse de figures d'homme et de bête trouvées en Thessalie. L'auteur prétend qu'elles proviennent du V^e siècle. Il trouve de l'analogie surtout en Ukraine, et c'est pourquoi il pense à des relations étroites entre la population slave des Balkans et celle de l'Ukraine au VII^e. A. P.

K. WESSEL, *Ein spätantiker Porträtkopf in Gotha*. Wiss. Zs. d. Humboldt-Univ. zu Berlin, Ges.- u. sprachwiss. Reihe 3 (1953—1954) 143—145. — Das bisher unpublizierte marmorne Jünglingsporträt aus den Staatlichen Museen Gotha (Inv. Nr. 616) stellt einen Angehörigen der obersten Schichten des oströmischen Reiches dar; es ist auf Grund seiner nahen typenmäßigen Verwandtschaft mit den Konstantinopler Konsulardiptychen 506—518 in das zweite Jahrzehnt des 6. Jh. zu datieren. H. Kö.

D. Peinture et iconographie

G. AGNELLO, *Les fresques byzantines des petits sanctuaires rupestres de Sicile*. Byzantion XXI (1951) 184. A. F.

J. BIGNAMI-ODIER, *Une lettre apocryphe de saint Damase à saint Jérôme sur la question de Melchisédec*. Mélanges d'Archéol. et d'Hist. LXIII (1951) 183—190. — Miniature latine du VII^e siècle représentant une croix à branchage. L'image a dû être copiée sur un manuscrit byzantin. A. F.

W. BRAUNFELS, *Meisterwerke europäischer Malerei*. Berlin-Darmstadt, Dt. Buch-Gemeinschaft, 1953, pp. 202. — Dieser mit nur kurzen Erläuterungen und Übersichten versehene Bildband sieht den Beginn der (west)europäischen Malerei in der Lösung vom byzantinischen Einfluß (Giotto). Als an der Schwelle stehend findet noch Duccio di Buoninsegna Aufnahme. Der byzantinische Einfluß auf die „frühen Italiener“ wird aber vom Bild her deutlich. Kl. J.

R. EGGER, *Ein Collegium Castorum in Trier. Betrachtungen zum Figurenmosaik vom Kornmarkt*. Trierer Zeitschr. 22 (1953) 56—63. — Ausführliche Analyse des neuentdeckten spätrömischen Figurenmosaiks vom Trierer Kornmarkt, das den Fußboden eines Versammlungshauses der Dioskurenverehrer zierte. H. Kö.

B. ERMOLOFF, *Cinq siècles de peinture en Russie*. L'Oeil, Rev. d'Art 11 (1955) 6—15 et 50, nombreuses illustr., dont deux pl. en couleurs. — Excellente synthèse sur la peinture russe du XII^e au XVII^e siècles. L'auteur est très bien informé et expose avec beaucoup de clarté et de précision tout ce qui peut être considéré comme acquis dans ce domaine. Les illustrations sont bonnes et judicieusement choisies. A. F.

J. FLEMMING, *Die Ikonographie von Adam und Eva in der Kunst vom 3. bis zum 13. Jahrhundert*. Phil. Diss. Jena v. 18. 7. 1953, pp. VII, 203. (Maschinenschr.) — In dieser fast ausschließlich vom Ikonographischen ausgehenden Arbeit werden die Darstellungen von Adam und Eva in den einzelnen Bereichen wie Skulpturen, Monumental-, Buchmalerei, Elfenbeinschnitzerei usw. getrennt beschrieben und dann typologisch verglichen. Vergleiche mit der Literatur und die Deutungen der Bildwerke stehen dabei im Hintergrund. Allgemein ergeben sich für den Osten und Westen verschiedene Schwerpunkte in der Auswahl der Bildthemen, wobei allerdings für den byzantinischen

Bereich die Materialauswahl unvollständig bleibt und nicht bis ins 13. Jahrhundert hinein berücksichtigt wird. Kl. J.

A. GRABAR, *Témoignages écrits et graphiques relatifs à trois groupes de portraits d'empereurs et de leurs familles*. Bull. de la Société Nation. des Antiquaires de France (1952—1953) 161—162. — 1. Léon I^{er} avec sa famille (cf. A. WENGER, Rev. Etudes Byz. X [1952] 54—59.). — 2. Michel VIII Paléologue.. — 3. Andronic II. A. F.

A. GRABAR, *La peinture byzantine*. Etude historique et critique. Genève, Skira, 1953, pp. 203 + 105 tab. Les grands siècles de la peinture. — Compte-rendu: P. LEMERLE, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 442—444. E. R.

M. HATZIDAKIS, *Rapports entre la peinture de la Macédoine et de la Crète au XIV^e siècle*. *Ελληνικά*, Supplément 7 (1954) 136—148 + 7 pl. (Actes du IX Congrès Intern. des Etudes Byz., tenu à Thessalonique). — L'auteur conclut qu'il convient de considérer l'île de Crète « comme une région qui, pendant le XIV^e siècle, reçoit volontiers, mais avec un certain retard, les courants artistiques qui émanent des grands centres de culture grecque, Constantinople et Thessalonique, et, dans une moindre mesure, de l'Italie ». L'étude est particulièrement valable en raison de l'information de M. Ch. Celui-ci observe, en effet, qu'il est « paradoxal, mais vrai, que tous ceux qui ont parlé de cette école crétoise du XIV^e siècle, n'ont jamais visité l'île ». La remarque s'applique aussi bien à Nikodim Kondakov qu'à Gabriel Millet. Par contre, les travaux antérieurs de M. Ch. nous apportent une garantie de ses connaissances très approfondies dans ce domaine de l'art (cf. Byzantinoslavica XV, 2 [1954] 294). A. F.

C. A. MANGO, *Documentary evidence on the apse mosaics of St. Sophia*. Byz. Zeitschr. 47 (1954) 395—402. — Literarische Zeugnisse zur Datierung der von Thomas Whittemore freigelegten Apsis-Mosaiken in der Hagia Sophia. Irm.

K. ONASCH, *Gott schaut dich an...* (V. Byzantinoslavica XI, 321.) — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER, Dt. Lit.-Ztg. 71 (1950) 201—202. E. R.

G. Ch. PICARD, *Une Schola de Collège à Carthage*. Karthago III (1951—1952) 167—191. — Intéressant pavement représentant des motifs architecturaux. A. F.

J. RENAUD, *Le cycle de l'Apocalypse de Dionysios. Interprétation byzantine de gravures occidentales*. Paris, Presses Univers., 1943, pp. VIII, 225 + 24 pl. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences Relig. 59. Cf. Byzantinoslavica IX, 131. — Compte-rendu: L. H. HEYDENREICH, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 174—177. E. R.

H. STERN, *Poésies et représentations carolingiennes et byzantines des mois*. Rev. Archéol. XLV (1955) 141—186. A. F.

H. STERN, *Le Calendrier de 354...* (V. Byzantinoslavica XV, 295.). — Comptes-rendus: V. GRUMEL, Rev. Etudes Byz. XII (1954) 231—234; E. DEMOUGEOT, Rev. Etudes Anciennes LVI (1954) 498—502; A. VINCENT, Rev. Biblique LXI (1954) 274—276; G. M.—A. HANFMANN, Syria XXXI (1954) 327—330. A. F.

Venedig. *Die venezianische Malerschule*. (Nach Übers. aus d. Russ. Red.: G. HINGST, K. MITTELSTAEDT.) Berlin, Henschelverl., 1954, pp. 78. Große Sowjet-Enzyklopädie. Reihe Kunst u. Literatur 42. — Übersetzung der Artt. Венеция und Венецианская школа in der Большая Советская Энциклопедия 7. Москва, 1951², 443—447 und 440—443, sowie kleinerer Beiträge über einzelne Maler dieser Schule, u. a. Bellini und Vivarini. H. Kő.

A. B. ВИННЕР, *Материалы и техника мозаичной живописи*. Москва, 1953, pp. 367 + 43 tab. — Compte-rendu: B. RUBIN, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 439—442. E. R.

C. H. W. WENDT, *Ikonen-Ausstellung 1952*. Hannover u. Göttingen Jan.—März. Hannover, Wendt, 1952, pp. 16. — Dem Ausstellungskatalog, dessen 211 Nummern im wesentlichen russische Ikonen des 17. und 18. Jahrhunderts verzeichnen, ist eine kurze Einführung in Geschichte und Wesen der Ikonenmalerei vorangestellt. H. Kő.

H. WENDT, *Rumänische Ikonenmalerei...* (V. Byzantinoslavica XV, 296.) — Compte-rendu: M. ŞESAN, Telegraful Roman 19—20 (Sibiu, 1955) 3. M. Ş.

A. XYNGOPOULOS, *Thessalonique et la peinture macédonienne*. Athènes, 1955, pp. VIII, 78 + 21 pl. 'Εταιρεία Μακεδ. Σπ. 7. — Importante contribution à la connaissance de l'art de la Macédoine, et, plus particulièrement, de la Serbie. Les principaux caractères de cet art ont dû se former dès le XI^e ou le XII^e siècles à Thessalonique. Aux témoignages de style de l'époque la plus ancienne, s'ajoutent dans ce sens, au temps des Paléologues, des indications fournies par l'iconographie et par les signatures des peintres. Suivant A. X., les fresques de Nerezi, de Saint-Georges de Ras et de la Mère de Dieu de Studenica ont été probablement exécutées par des artistes venus de Thessalonique. C'est également aux peintres de Thessalonique que le kral Etienne Milutin a dû faire appel pour décorer les grandes « zadužbina » fondées sous son règne, notamment à Gračanica. L'ouvrage se recommande à la fois par la nouveauté et la richesse des idées, par l'élégante concision de l'exposé et par d'excellentes illustrations, en grande partie inédites. A. F.

R. ZEINER-HENRIKSEN, *Russische Ikonen. Aus der Ikonen-Sammlung Zeiner-Henriksen (Norwegen)*. Mit einem Vorwort v. W. P. RIABUSCHINSKY. München, Bruckmann, 1954, pp. 4 + 33 tab. — Die hier im Farbendruck vorgelegten 34 russischen Ikonen der Sammlung Zeiner-Henriksens entstammen fast sämtlich dem 15. und 16. Jahrhundert (überwiegend Nowgorod-Schule). H. Kö.

E. Arts mineurs

B. BACHATLY, *Encriers coptes dans le monastère de Phoebammon près de Louxor*. Bull. de la Société d'Archéol. Copte XIII (1948—1949) 33—35. A. F.

CH. COURTOIS, *Sur un carreau de terre cuite représentant saint Pantaléon*. Karthago III (1951—1952) 207—213. — Plaque en relief, probablement du VI^e siècle, provenant de Kairouan. A. F.

P. J. KELLEHER, *The Holy Crown of Hungary...* (V. Byzantinoslavica XVI, 196.) — Compte-rendu: R. ELZE, Dt. Lit.-Ztg. 75 (1954) 767—771. E. R.

G. CH. PICARD, *Vase à reliefs de Carthage*. Fasti arch. VII (1954) 407. — Date soutenue: IV^e siècle. A. F.

A. ROES, *Un bronze d'Asie Mineure au Musée Britannique*. Syria XXVII (1950) 221—228. — Ex-voto représentant un taureau avec une croix entre les cornes. Provenance et date probables: Cappadoce, IV^e siècle. A. F.

F. Musique

K. G. FELLERER, *Der gregorianische Choral. Seine Geschichte und seine Formen*. Dortmund, W. Crüwell, 1951, pp. 32. — Compte-rendu: K. DREIMÜLLER, Die Musikforschung 6 (1953) 63—64. H. Kö.

K. G. FELLERER, *Die Messe. Ihre musikalische Gestaltung vom Mittelalter bis zur Gegenwart*. Dortmund, W. Crüwell, 1951, pp. 32. — Compte-rendu: K. DREIMÜLLER, Die Musikforschung 6 (1953) 63—64. H. Kö.

H. HICKMANN, *La cliquette, un instrument de percussion égyptien de l'époque copte*. Bull. de la Société d'Archéol. Copte XIII (1948—1949) 1—12. — Plusieurs exemplaires du III^e au IV^e siècles de cet instrument de musique. A. F.

The Hymns of the Hirmologium. Part I. Transcribed by A. AYOUTANTI and M. STÖHR, revised and annotated by C. HØEG. Copenhagen, Munksgaard, 1952, pp. L, 334. Union Acad. Intern. Monumenta Musicae Byzantinae, Transcripta 6. — Compte-rendu: E. KOSCHMIEDER, Byz. Zeitschr. 47 (1954) 403—406. E. R.

E. JAMMERS, *Gregorianische Studien I*. Die Musikforschung 5 (1952) 24—37. — Verfasser erörtert die von L. Kunz (Aus der Formenwelt des gregorianischen Chorals, 3. Münster 1949) besprochenen Theoretikerzitate und sucht dessen Behauptung vom Gleichwert aller Töne im gregorianischen Choral zu widerlegen. H. Kö.

P. D. JOHNER, *Der Rhythmus des gregorianischen Chorals nach Dom de Malherbe*. Benedikt. Monatschrift 25 (1949) 132—134. — Rezension des Buches von Dom de Malherbe, *Le chant grégorien, son rythme primitif, les règles de son interprétation. ses origines*. 3. Aufl., Paris, Edition Lyra, 1946. H. Kö.

L. KUNZ, *Dürfen die Melodietöne des gregorianischen Chorals gezählt werden?* Die Musikforschung 5 (1952) 332—336. — Ja, es ergeben sich dadurch gewisse Gesetzmäßigkeiten in den Längenverhältnissen der größeren Liedabschnitte eines Choral-satzes. — Die von Jammers gegen die äqualistische Deutung des Ps.-Huchald-Textes vorgebrachten Argumente sind nicht stichhaltig. H. Kö.

G. REESE, *Music in the Middle Ages, with an Introduction on the Music of Ancient Times*. New York, W. W. Norton and Co., 1940⁶, pp. XVII, 502. — Compte-rendu: B. STABLEIN, Die Musikforschung 2 (1949) 65—72. H. Kö.

E. WELLESZ, *Epigomena zu den „Eastern Elements in Western Chant“*. Die Musikforschung 5 (1952) 131—137. — Verfasser gibt eine kurze Zusammenfassung seines 1947 erschienenen Buches und ergänzt die von Stäblein in seiner Besprechung gegebenen Hinweise. H. Kö.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS DE BYZANCE AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations byzantinoslaves historiques et questions cyrrillométhodiennes

M. V. ANASTOS, *Political Theory in the Lives of the Slavic Saints Constantine and Methodius*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 11—38. — L'influence occidentale dans les Vies de Constantin et de Méthode est indéniable; toutefois, on y trouve aussi exposée la doctrine byzantine de l'empereur. R. G.

P. CONSTANTINESCU, *Influențe ale arhitecturii vechi rusești asupra vechii arhitecturii românești*. București, 1951, pp. 239. — C'est une œuvre minutieuse relative aux anciennes influences artistiques byzantines et russes sur les arts roumains anciens. — Compte-rendu: SC. PORCESCU, Mitropolia Moldovei Nr. 3 (Iasi, 1955) 151—156. M. Š.

Tanja ČYŽEVŠKA, *Zu Vladimir Monomach und Kekaumenos*. Wiener slavist. Jhb. II (1952) 157—160. Kz.

GORAZD, *Svatí bratia a církevný rozkol*. Hlas pravoslavia 3 (Praha, 1955) 86—89. — Indications sur la position orientale des frères Constantin et Méthode à l'occasion de l'éloignement entre Rome et Byzance. Le même sujet est aussi traité dans: *Святые братья Кирилл и Мефодий и отделение Римской церкви*. Голос Православия 5 (Praha, 1955) 143—148. M. Š.

E. Э. ГРАНЦРЕМ, *О связи кирилловского устава с византийским унциалом...* (V. Byzantinistica XI, 314.) — Compte-rendu: D. KRANŽALOV, Slavia XXIV (1955) 87—90. L.

K. HEINTSCH, *Staro-cerkowno-slowiański Psalterz Eugeniusza. Opis i charakterystyka językowa zabytku (Streszczenie)*. Sprawozd. Wrocław. Towarzystwa Naukowego 5 (1950) 33—48. — Compte-rendu: J. KURZ, Slavia XXIV (1951) 91—94. L.

F. KAVKA, *Mișcarea revoluționară hussită și importanța ei internațională*. Studii, revistă de istorie 8—III (București, 1955) 84—106 (publié par P. Olteanu). — C'est une conférence prononcée par l'auteur à București, sur la position internationale des Hussites et sur leurs liaisons avec les terres roumaines et Byzance. M. Š.

F. V. MAREŠ, *Mukiv zlomek církevněslovanských minejí*. Slavia XXIII (1954) 267—286. — Texte et analyse du manuscrit trouvé en 1896, par E. Muka, à Gošmar près de Groźń (Lusace). Il s'agit d'un fragment liturgique qui — par ses traits linguistiques — se range parmi les manuscrits serbes-slavons et provient probablement du XIV^e siècle. L.

R. VEČERKA, *K překladau staroslověnských evangelií z řečtiny*. Slavia XXIV (1955) 42—44. — A propos des traductions des Evangiles en vieux-slave. L.

M. WINKLER, *Slavische Geisteswelt I. Rußland*. Darmstadt—Genf, Holle-Verl., 1954, pp. 367. Geist des Abendlandes. — Enthält auf den Seiten 16—79 den Byzantinisten interessierende Quellenfragmente zur russischen Geschichte von Anfang des 12. bis Ende des 15. Jahrhunderts. H. Kő.

B. Relations byzantinoslaves linguistiques

A. CRONIA, *Revision der slavischen Eigennamen im alten Evangeliar von Cividale*. Wiener slavist. Jhb. II (1952) 6—21. — L'auteur nous introduit dans l'histoire de l'évangélaire de Cividale, dont l'évangile de Marc fut pris pour autographe de St. Marc lui-même (Joseph Dobrovský a prouvé cette légende pour fausse). Les noms des visiteurs du monastère, dans lequel jadis le manuscrit était déposé, sont inscrits en marge de cet évangélaire, entre autre beaucoup de noms slaves, et proviennent de l'époque de la fin du VIII^e jusqu'au début du XI^e siècles. Le manuscrit nous a conservé le plus ancien matériel des noms slaves (noms de personnes bulgares, croates, noms provenant de l'époque de la Grande Moravie, et aussi, comme A. Cronia l'a trouvé, noms slaves de l'Est). Mais l'auteur avertit que les explications de ce matériel, qui ont été présentées jusqu'à ce jour, n'ont pas très souvent dépouillé directement le matériel de ce texte mais se sont basées sur l'édition vieillie de Bethmann. Cette édition (C. L. BETHMANN, *Die Evangelienhandschrift zu Cividale*. Neues Archiv d. Gesellsch. f. ältere dt. Geschichtskunde II [1877] 111—128) n'est pas — selon les nouvelles recherches, entreprises par Cronia — sans graves fautes, de sorte qu'il ne faut pas prendre toutes les recherches basées sur cette édition, pour définitives. La critique des marginalia, entreprise par l'auteur, pour le moment quant au matériel de deux feuilles (5 et 6), a apporté d'importants résultats et a corrigé plusieurs leçons, de sorte que plusieurs explications s'appuyant sur ces leçons sont maintenant sans valeur. Cette critique a démontré aussi l'incertitude de différentes leçons et a trouvé de nouveaux exemples. L'auteur invite à une édition nouvelle, édition critique, et il suppose qu'on y trouvera encore un matériel tout à fait inconnu. Précieuse est aussi la bibliographie des travaux concernant le manuscrit et la photographie de la feuille 5. Kz.

S. D. NIKIFOROV, *Старославянский язык*. Moskva, 1952, pp. 112. — Le livre contient une introduction (pp. 5—23), un bref exposé de la phonétique (pp. 24—49), de la morphologie (pp. 49—88) et de principaux traits de la syntaxe (pp. 89—95), des notes concernant le lexique des monuments vieux-slaves (pp. 95—96), et un petit choix de textes avec un petit dictionnaire (pp. 97—111). Nous apporterons, dans notre revue, un compte-rendu de cet ouvrage. Kz.

K. PIUK, *Zur Frage der Slaven in Pannonien im 9. Jahrhundert*. Wiener slavist. Jhb. I (1950) 112—130. — Interprétation des noms slaves de l'Evangile de Cividale et des noms de la *Conversio Bagoariorum et Carantanorum*. L'auteur juge que leur caractère n'est pas inévitablement slave-occidental, à savoir slovaque, comme prétend de démontrer J. Stanislav, mais qu'il s'agit, dans une plus grande mesure, de noms slaves du sud ainsi que de noms non-slaves, etc. La Pannonie, avec laquelle ces noms sont habituellement mis en relation, ne fut pas habitée seulement par des Slovaques; elle présentait au IX^e siècle une mosaïque ethnique très pittoresque. Selon les recherches de P. Skok, on y suppose une langue, appelée pannono-slave, langue qui fut produit d'une convergence et qui, plus tard, se perdit dans le hongrois. Ce serait une langue qui aurait un caractère transitoire entre les langues slaves occidentales et méridionales. On peut voir, dans l'article de Piuk, une certaine incertitude quant à l'interprétation du matériel. Kz.

L. SADNIK—R. AITZETMÜLLER, *Bernd von Arnim*. Wiener slavist. Jhb. II (1952) 1—5. — Nécrologie de B. v. Arnim, slaviste de Graz, connu par des recherches

sur la langue vieille-slave et sur les questions balkaniques, avec la bibliographie de ses travaux. Kz.

L. SADNIK—R. AITZETMÜLLER, *Handwörterbuch zu den altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955, pp. XX + 341. — Glossaire à l'interprétation linguistique des textes vieux-slaves canoniques. Il comprend trois parties; 1° glossaire alphabétique des mots vieux-slaves avec indication des principales significations, des manuscrits où les mots sont attestés; 2° liste des mots selon leurs terminaisons (pour l'étude des questions de la formation des mots et des suffixes vieux-slaves), 3° petit dictionnaire étymologique et encyclopédique des mots, comprenant 1180 titres. Utile surtout comme manuel pour étudiants. A. D.

A. M. SELIŠČEV, *Старославянский язык*. I: Введение. Фонетика. Moskva, 1951, pp. 336. — II: Тексты. Словарь. Очерки морфологии. Moskva, 1952, pp. 206. — La première partie contient l'introduction (pp. 7—104) et la phonétique (pp. 105—330); dans la seconde on trouvera les textes (pp. 1—30), un petit dictionnaire (pp. 31—50) et un exposé de la morphologie (pp. 51—204). Notre revue donnera un compte-rendu de cet ouvrage. Kz.

I. SEVČENKO, *A neglected byzantine source of Muscovite political ideology*. Harvard Slavic Stud. II (1954) 141—179. — Il s'agit d'Agapet le diacre, qui apparaît ainsi comme la source de plusieurs passages d'ouvrages russes kiéviens et moscovites. R. G.

C. Relations byzantinoslaves littéraires

D. ČYŽEVSKYJ, *Anklänge an die Gumpoldslegende des hl. Václav in der alt-russischen Legende des hl. Feodosij und das Problem der Originalität der slavischen mittelalterlichen Werke*. Wiener slavist. Jhb. I (1950) 71—86. — L'auteur attire attention sur deux épisodes dans la légende vieille-russe de Nestor, celle de St Théodosios (écrite en 1076—1088, le saint ayant vécu en l'an 1000—1074) qui comprennent des reflets de la rédaction slavonne de la légende de Gumpold sur St Venceslas. En s'efforçant de démontrer que Nestor connut vraiment les produits de la littérature slavonne de rédaction tchécoslovaque, l'auteur avertit aussi qu'il y a des traits communs dans la version russe plus ancienne sur St Venceslas et la légende de Gumpold, d'une part, et la légende de Nestor sur Sts Boris et Gleb, d'autre part. Il prétend même que Nestor fut aussi en Bohême pour accompagner le transport des reliques des Sts Boris et Gleb au monastère de Sázava en 1094. L'étude de Čyževskij apporte aussi d'intéressantes idées pour la compréhension et, appréciation de l'originalité des œuvres hagiographiques de la littérature vieille-russe et des textes slaves du Moyen Âge. Kz.

La Geste du prince Igor', épopée russe du douzième siècle. Texte établi, traduit et commenté sous la direction de H. GRÉGOIRE, R. JAKOBSON et M. SZEFTTEL. New York, 1948, pp. 317. — Cf. Byzantinoslavica X, 275—284. — Compte-rendu: R. JAGODITSCH, Wiener slavist. Jhb. II (1952) 198—209. Kz.

K. HORÁLEK, *K počátkům knižní vzdělanosti u Slovanů*. Slavia XXIV (1955) 169—178. — Compte-rendu présenté à la conférence sur les relations interslaves tenue à Praha en Décembre 1954. L.

Nestorův Letopis ruskýj. Pověst dávnych let. Živá díla minulosti, 8. Praha, Státní naklad. krásné literatury, hudby a umění, 1954, pp. 323. — Третье издание известного чешского перевода Повести временных лет (с получением Владимира Мономаха), опубликованного впервые в 1867 г. в Праге К. Эрбеном и вторично выпущенного в 1941 г. (пятый том собрания сочинений Эрбена). Эрбен снабдил свой перевод рядом текстологических и исторических примечаний, касающихся и Византии и русско-византийских отношений. Эти примечания и именной указатель в изданиях 1941 и 1954 гг. дополнены и опрavedлены проф. А. Флоровским. О переводе Эрбена в этих изданиях имеется статья проф. Ю. Доланского, *Na okraj Nestorova letopisu* (pp. 303—321). Fl.

Theophilacti Scolastici Simocati Epistolae Morales Rurales Amatoriae. Vratislaviae, Państwowe Wydawnictwa Naukowe, s. a., pp. XIX, 173. — Sous ce titre avait paru en 1509, une traduction latine de Lettres de Simocattes, faire par le grand astronome polonais, Nicolas Copernic. C'était d'ailleurs la première traduction en Pologne du grec. Elle devait servir aux jeunes étudiants comme manuel d'épistolographie, cet art si apprécié à l'époque de la Renaissance. Cette traduction a été récemment rééditée après avoir été soigneusement revue — par les soins d'un groupe de philologues polonais. Le volume se compose: 1° d'un intéressant avant-propos; 2° du fac-similé de la traduction de Copernic; 3° de la version grecque; 4° d'une traduction en polonais. Ont pris part à la composition de ce volume le professeur R. GANSINIEC et Mrs. J. PARANDOWSKI et L. MORSTIN, écrivains connus. Kp.

Fr. TROGRANČIĆ, *Letterature medioevale degli Slavi meridionali. Dalle origine al XV. secolo*. Roma, 1950, pp. 240. — Compte-rendu: J. MATL, Wiener slavist. Jhb. II (1952) 229—234. Kz

D. TSCHIŻEWSKI, *Altrussische Literaturgeschichte im 11., 12. und 13. Jahrhundert. Kiever Periode*. Frankfurt a. M., 1948, pp. 465. — Compte-rendu: R. JAGODITSCH, Wiener slavist. Jhb. II (1952) 209—222. Kz

D. TSCHIŻEWSKI, *Geschichte der altrussischen Literatur...* (V. Byzantinoslavica XII, 291; XV, 170.) — Compte-rendu: F. W. NEUMANN, Dt. Lit.-Ztg. 72 (1951) 209—219. E. R.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

K. I. AMANTOS, Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων ἀπὸ 11ου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1821. Τόμος Α' Οἱ πόλεμοι τῶν Τούρκων πρὸς κατάληψιν τῶν ἑλληνικῶν χωρῶν 1071—1571. Athènes, 1953, pp. 216. — Le premier volume d'une étude historique concernant les relations turco-grecques depuis l'année 1071 jusqu'à la révolution nationale grecque de 1821; contient une étude détaillée des guerres des Turcs pour l'occupation des pays grecs jusqu'à 1571. Pap.

J. EBERSOLT, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les croisades*. Paris, de Boccard, 1954², pp. 146 + XLII tab. — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 48 (1955) 180. E. R.

B. GEBHARDT, *Handbuch der deutschen Geschichte*. 8. vollst. neubearb. Aufl. 1: Frühzeit und Mittelalter. Hrsg. v. H. GRUNDMANN Stuttgart, Union Dt. Verl. Ges., 1954, pp. 734. — Nimmt nicht nur im Text Bezug auf Byzanz, sondern bringt auch ausführliche bibliographische Angaben, wann immer die byzantinische und deutsche Geschichte einander berühren. H. Kö.

XI. VARIA

D. KOTSAKIS, Ἡ ἀστρονομία καὶ ἡ ἀστρολογία κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 24 (1954) 204—229. — Coup d'œil général sur l'évolution de l'astronomie et de l'astrologie, du IV^e au XV^e siècle à Byzance. R. G.

E. O. v. LIPPMANN, *Entstehung und Ausbreitung der Alchemie*, III. Ein Lese- und Nachschlage-Buch. Hrsg. v. R. v. Lippmann. Weinheim/Bergstr., Verl. Chemie, 1954, pp. 166. — Dieser nachgelassene Band bietet den chronologisch und entwicklungsgeschichtlich geordneten Stoff der ersten Bände (Berlin 1919 und Berlin 1931) nach Stichworten geordnet und in manchen Punkten vervollständigt. Reiche Quellen und Literaturangaben zu den Stichworten machen das Werk auch für Byzantinisten wertvoll, zumal der arabischen und vorderasiatischen Überlieferung weiter Raum gewidmet ist. — Compte-rendu: P. WALDEN, Dt. Lit.-Ztg. 75 (1954) 475—476. Kl. J.

W. C. TILL, *Die Arzneikunde der Kopten...* (V. Byzantinoslavica XIII, 382.) — Compte-rendu: E. LITTMANN, Dt. Lit.-Ztg. 72 (1951) 490—494. E. R.



1



2



3



4



5

SOMMAIRE

H. Evert-Kappesowa/Łódź: <i>Une page de l'histoire des relations byzantino-latines II. La fin de l'Union de Lyon</i>	1
M. Loos/Prague: <i>Deux contributions à l'histoire des pauliciens 1. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens</i>	19
R. Guillard/Paris: <i>Autour du livre des Cérémonies. Le Grand Palais. Les quartiers militaires</i>	58
T. Gerasimov/Sofia: <i>Les monnaies de Jean VII Paléologue (1400—1408)</i>	114
Я. Пошварж/Брно: <i>Византийские элементы в моравском виноградском праве</i>	120
H. Turková/Prague: <i>A propos du siège de Constantinople d'après le Seyāhatnāme d'Evliyā Čelebi</i>	125

Comptes-rendus:

Jean Richard, <i>Le royaume latin de Jérusalem</i> (R. Guillard/Paris)	128
Jean Ebersolt, <i>Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales et France avant et pendant les Croisades. 2e édition</i> (R. Guillard/Paris)	129
Michael AVI-YONAH, <i>The Madaba Mosaic Map</i> (H. E. Del Medico/Paris)	132
<i>Vulgärgriechische Schattenspieltexte I. Herausgegeben und mit Anmerkungen sowie Indices versehen von Dr Hans Jensen</i> (R. Dostálová-Jeništová/Prague)	137
<i>Harvard Slavic Studies I (1953), II (1954)</i> (P. Charanis/New Brunswick)	141
Bibliographie	146

OBSAH

H. Evert-Kappesowa/Łódź: <i>K dějinám byzantsko-latinských vztahů II. Konec lyonské unie</i>	1
M. Loos/Praha: <i>Dva příspěvky k dějinám paulikiánů 1. K řeckým pramenům o paulikiánech</i>	19
R. Guillard/Paříž: <i>Z Knihy o ceremoniích. Veliký palác. Vojenské čtvrti</i>	58
T. Gerasimov/Sofie: <i>Mince Jana VII. Palaiologa (1400—1408)</i>	114
J. Pošvář/Brno: <i>Byzantské prvky v moravském viničném právu</i>	120
H. Turková/Praha: <i>K Obléhání Cařihradu podle Seyāhatnāme od E. Čelebi</i>	125
Recense byzantologických prací	128
Bibliografie	146

SOMMAIRE

H. Evert-Kappesowa/Łódź: <i>Une page de l'histoire des relations byzantino-latines II. La fin de l'Union de Lyon</i>	1
M. Loos/Prague: <i>Deux contributions à l'histoire des pauliciens 1. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens</i>	19
R. Guillard/Paris: <i>Autour du livre des Cérémonies. Le Grand Palais. Les quartiers militaires</i>	58
T. Gerasimov/Sofia: <i>Les monnaies de Jean VII Paléologue (1400—1408)</i>	114
Я. Пошварж/Брно: <i>Византийские элементы в моравском виноградском праве</i> . .	120
H. Turková/Prague: <i>A propos du siège de Constantinople d'après le Seyāhatnāme d'Evliyā Čelebi</i>	125

Comptes-rendus:

Jean Richard, <i>Le royaume latin de Jérusalem</i> (R. Guillard/Paris)	128
Jean Ebersolt, <i>Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales et France avant et pendant les Croisades. 2^e édition</i> (R. Guillard/Paris) . .	129
Michael AVI-YONAH, <i>The Madaba Mosaic Map</i> (H. E. Del Medico/Paris)	132
<i>Vulgärgriechische Schattenspieltexte I. Herausgegeben und mit Anmerkungen sowie Indices versehen von Dr Hans Jensen</i> (R. Dostálová-Jeništová/Prague)	137
<i>Harvard Slavic Studies I (1953), II (1954)</i> (P. Charanis/New Brunswick)	141
Bibliographie	146

OBSAH

H. Evert-Kappesowa/Łódź: <i>K dějinám byzantsko-latinských vztahů II. Konec lyonské unie</i>	1
M. Loos/Praha: <i>Dva příspěvky k dějinám paulikiánů 1. K řeckým pramenům o paulikiánech</i>	19
R. Guillard/Paříž: <i>Z Knihy o ceremoniích. Veliký palác. Vojenské čtvrti</i>	58
T. Gerasimov/Sofie: <i>Mince Jana VII. Palaiologa (1400—1408)</i>	114
J. Pošvávř/Brno: <i>Byzantské prvky v moravském viničném právu</i>	120
H. Turková/Praha: <i>K Obléhání Cařihradu podle Seyāhatnāme od E. Čelebi</i> . . .	125
Recenze byzantologických prací	128
Bibliografie	146

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

*Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

B. HAVRÁNEK ET A. DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ,
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. HAVRÁNEK,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XVII

PRAGUE 1956

TABLES DES MATIÈRES DE LA XVII^E ANNÉE

ARTICLES

H. EVERT-KAPPELOWA/LÓDŹ: Une page de l'histoire des relations byzantino-latines II. La fin de l'Union de Lyon	1
M. LOOS/PRAGUE: Deux contributions à l'histoire des pauliciens. I. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens	19
R. GUILLAND/PARIS: Autour du livre des Cérémonies. Le Grand Palais. Les quartiers militaires	58
T. GERASIMOV/SOFIA: Les monnaies de Jean VII Paléologue (1400—1408)	114
Я. ПОШВАРЖ/БРНО: Византийские элементы в моравском виноградском праве	120
H. TURKOVÁ/PRAGUE: A propos du siège de Constantinople d'après le Seyāhat-nâme d'Evliyā Çelebî	125
Z. V. UDAL'COVA/MOSCOU: Les problèmes fondamentaux de la byzantinologie et la science historique soviétique	195
D. ANGELOV/SOFIA: Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs	220
I. DUJČEV/SOFIA: La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine	276
B. LEIB/STRASBOURG: Un basileus ignoré — Constantin Doucas (v. 1074—1094)	341

NOTES INFORMATIVES

Dixième Congrès byzantinologique à Constantinople (D. Angelov/Sofia)	360
--	-----

COMPTES-RENDUS

JEAN RICHARD, Le royaume latin de Jérusalem. Par R. Guillard/Paris	128
JEAN EBERSOLT, Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades. 2 ^e édition. Par R. Guillard/Paris	129
MICHAEL AVI-YONAH, The Madaba Mosaic Map. Par H. E. Del Medico/Paris	132
<i>Vulgärgriechische Schattenspieltex-te</i> I. Herausgegeben und mit Anmerkungen sowie Indices versehen von Dr HANS JESEN. Par R. Dostálová-Jeníštová/Prague	137
<i>Harvard Slavic Studies</i> I (1953), II (1954). Par P. Charanis/New Brunswick	141
A. БАСИЛИЕВ, Ивановските стенописи. Par I. Dujčev/Sofia	365
M. THOMPSON, The Athenian Agora. Par P. Charanis/New Brunswick	366
R. S. LOPEZ—I. RAYMOND, Medieval Trade in the Mediterranean World. Par P. Charanis/New Brunswick	367
A. GRILLMEIER—H. BACHT, Das Konzil von Chalkedon: Geschichte und Gegenwart. Par J. H. Hussey/London	368

NÉCROLOGIES

Mathias Gyóni. Par J. Harmatta/Budapest	374
BIBLIOGRAPHIE	146, 376

OBSAH XVII. ROČNÍKU

ČLÁNKY

H. EVERT-KAPPESOWA/LÓDŽ: K dějinám byzantsko-latinských vztahů II. Konec lyonské unie	1
M. LOOS/PRAHA: Dva příspěvky k dějinám paulikiánů. I. K řeckým pramenům o paulikiánech	19
R. GUILLAND/PARÍŽ: Z Knihy o ceremoniích. Veliký palác. Vojenské čtvrti . .	58
T. GERASIMOV/SOFIA: Mince Jana VII. Palaiologa (1400—1408)	114
J. POŠVÁŘ/BRNO: Byzantské prvky v moravském viničném právu	120
H. TURKOVÁ/PRAHA: K obléhání Cařihradu podle Seyāhatnāme od E. Čelebi .	125
Z. V. UDAL'COVA/MOSKVA: Základní problémy byzantologie a historické vědy v SSSR	195
D. ANGELOV/SOFIA: Některé rysy turecké nadvlády nad balkánskými národy . .	220
I. DUJČEV/SOFIA: Turecké výboje a dobytí Cařihradu v soudobé slovanské litera- tuře	276
B. LEIB/STRASBOURG: Neznámý císař — Konstantin Dukas (kolem 1074—1094)	341

ZPRÁVY

Desátý byzantologický kongres v Cařihradě, D. Angelov/Sofia	360
Recenze	128, 365

NEKROLOGY

Matyáš Gyóni. J. Harmatta/Budapest	374
BIBLIOGRAFIE	146, 376

LISTE DES AUTEURS*

- A. F. 395
 Aalst 177
 Abel, F. M. 159
 Abel, W. 184
 Acht 147
 Agnello 186, 188
 Aitzetmüller 192, 193
 Aland 159, 172, 376, 383
 Alezios 184
 Alpatov 148, 218
 Alt 397
 Altaner 172, 177, 395, 397
 Altheim 160
 Amand de Mendieta 396
 Amantos 160, 194
 Ammann 172
 Anastos 141, 191, 390
 Andreev 169
 Andrei 177
 Andresen 188
 Andrew 182
 Andriotis 149
 Antoniadis 154
 Angelov 169, 220 sq., 360 sq., 361
 Apel, G. 397
 Apel, W. 401
 Armstrong 178, 394
 Arnim v. 192
 Arvanitidis 154
 Astruc 153
 Altwater 181, 392
 Auster 175
 Avi-Yonah 132 sq.
 Ayoutanti 190
 Azarevič 196
 Azéma 180

 Babinger 146, 160, 164, 185
 Bachatly 190
 Bachmann 180
 Bacht 172, 368 sq., 390, 391
 Backes 373
 Baethgen 161, 181
 Bagiakakos 149, 378
 Bagrow 182
 Bakalopoulos 185
 Baldwin 384
 Băncilă 394
 Bank 216, 218
 Banner 386
 Bardy 372
 Barišić 160, 362
 Barkan 268
 Barna 396
 Barnea 166, 182, 386

 Bartoletti 383
 Bartsch 182
 Bastav 170
 Battisti 150
 Bauer, A. 156
 Bauer, W. 378, 395
 Bauman 181
 Baumstark 396
 Baus 146, 164, 166, 177, 178, 179, 394
 Baynes 387
 Beck, E. 362
 Beck, H.-G. 174, 381, 387, 390
 Becker 186
 Beļčenko 289
 Beljajev 196
 Below 146
 Benešević 196
 Bengtson 185, 398
 Benz 397
 Benzing 181
 Berchem 170
 Berdiaev 396
 Berenson 398
 Berger, A. 389
 Berger, A. K. 209
 Beševliev 175
 Bethmann 192
 Bezobrazov 196
 Bignami-Odier 188
 Black 396
 Blum 159
 Blumenkranz 165
 Bochkovitch, G. 186, 398
 Bockwitz 175
 Böhlig 402
 Böhm 167
 Bombaci 158
 Bon 182, 361, 401
 Bones 172
 Bonnerot 183
 Boor de 39, 40, 41
 Borst 390
 Bošković, B. 363
 Botte 396
 Bouches 166
 Brajčevskij 203
 Brandenstein 149
 Braunfels 188
 Brice 397
 Brinkmann 56
 Brinzei 186
 Brunov 218
 Bultmann 172
 Buonaiuti 147, 172
 Burmester 181, 396

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

VI

- Cadoux 385
 Cahen 129, 383
 Callomon 146
 Călugar 394
 Camelot 369
 Campenhausen v. 172, 376, 378, 385, 391
 Canard 363
 Caratzas 149
 Casel 397
 Castele van de 389
 Chadwick 396
 Charanis 141 sq., 366 sq., 367 sq. 377, 401
 Charitonidis 147
 Chatze 151
 Chitty 396
 Chrysanthopoulos 401
 Cibulka 401
 Cicellis 385
 Cintas 186
 Clermont-Ganneau 134
 Conant 399
 Constantinescu 191
 Costa Greene da 148
 Courtois 190
 Cramer 371
 Crawford 166
 Cronia 192
 Cross 156
 Csallány 386
 Csányi 400
 Csemegi 399
 Curtius 150, 379
 Czegléd 384

 Černousov 208
 Černych 151
 Čertkov 149
 Čyževská 191
 Čyževskij 144, 193, 194, 393, 397

 D. B. M. 397
 Daicoviciu 181
 Darrouzès 381
 Dain 379
 Davidson 386
 Davison 383
 Dawkins 377
 Dawson 161
 Debrunner 150
 Deichmann 186, 376, 400
 Dekkers 395
 Demougeot 160, 189, 362
 Demus 186
 Dendias 361, 362
 Dercsényi 399
 Dermenghem 182
 Deroko 186
 Deržavin 160
 Destunis 196

 Dévai 400
 Deweike 362
 Dietrich 164
 Diller 183, 381
 Dinić 159, 160
 Ditten 171
 Djakonov 200, 201, 203
 Dmitriev 160, 198, 200
 Dmitrievskij 181
 Dolanský 193
 Dölger 146, 147, 148, 149, 150, 154, 156, 158, 161, 164, 174, 176, 179, 181, 183, 184, 194, 362, 376, 377, 381, 391
 Dominicus 360
 Dörfler 154
 Dörries 384, 392
 Dostálová-Jeništová 137 sq.
 Downey 158, 377, 384, 400
 Draguet 147
 Dreimüller 190
 Drögereit 398
 Dužev 365 sq., 402
 Dunabin 386
 Dürig 181
 Düring 177
 Dvorník 147, 148, 172, 175

 Ebersolt 129 sq., 194, 386
 Egger 188
 Ehrhard 390, 397
 Eiden 167
 Eisner 167, 387
 Eissfeldt 393
 Elert 391
 Elwert 185
 Elze 165, 190
 Enepekidis 157, 186, 381
 Engberding 372
 Ensslin 152, 156, 160, 162, 164, 165, 170, 182, 362, 384, 389
 Enßlin 152, 156, 160, 162, 164, 165, 170, 182, 362, 384, 389
 Erbse 156
 Erdmann, C. 161
 Erdmann, K. 167
 Ermoloff 188
 Ernst 218
 Evangélidès 187
 Evert-Kappesowa 2 sq., 384
 Every 387
 Ewig 166
 Eyice 185

 Fallmerayer 148
 Fedorov 386
 Fehér 389
 Felenskova 218
 Fellerer 190
 Fendt 147, 378, 396, 397
 Ferluga 170
 Feuille 186

- Ficker 57
 Fischer 172
 Flemming 188
 Florinskij 196
 Florovskij 193
 Foerster 175
 Ford 395
 Francastel 187
 Francés 401
 Franchi de'Cavalieri 156, 181
 Frend 391
 Friedrich 40, 41
 Frisk 149
 Fritze 397
 Frolov 98 sq., 161
 Früchtel 179
 Funke 177
- G. O. 164
 G. R. 150
 Gabriel, A. 183
 Gabriel, P. 181
 Gabrieli 161
 Gafton 172
 Gagarin 196
 Gaith 396
 Galling 173
 Galtier 369
 Gamillscher 386
 Ganshof 162
 Gansiniec 194
 Gause 398
 Gebhardt 194
 Geissler 398
 Gelzer 398
 Gennadios 174, 391
 Genthon 185
 Georgacas 149
 Georgiadis Arnakis, G. 389
 Georgiadis, T. 400
 Georgiev 398
 Gerasimov 114 sq.
 Gerke 187
 Gerner 147
 Gersoian 362
 Géza 377, 378
 Ghinis 170, 362
 Ghirsman 167
 Giannelli 379
 Gibbon 161
 Gigante 153
 Gill 179
 Gillet 392, 393
 Giovanelli 400
 Glas 396
 Goemans 369
 Goetting 158
 Golubzowa 161
 Goodenough 173
 Gorazd 191, 391, 401
- Gorjanov 208, 209
 Goubert 161, 362, 369, 371, 384
 Grabar 141, 142, 170, 187, 189, 365, 386, 398, 399
 Grabler 156
 Graef 395
 Graf 370
 Grand Forks 149
 Granstrem 191, 213
 Grecu 382
 Greenslade 173
 Grégoire 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 36, 37, 47, 48, 53, 54, 55, 56, 153, 193, 362, 366, 393
 Gregorovius 161
 Grekov 161, 203, 210, 211
 Grenier 147
 Grierson 162, 176, 394
 Grigorović 196
 Grillmeier 172, 174, 368 sq., 391
 Grotz 175, 178
 Grousset 128
 Grumel 176, 189, 380, 382, 397
 Grundmann 194
 Guillard 58 sq., 128 sq., 129 sq., 162, 164, 183, 184, 362, 389, 398
 Guillou 399
 Gupienec 176
 Gyóni 374 sq., 378, 380, 402
 Györffy 381, 402
- H. O. B. 154
 Haacke 371
 Hadrovics 379
 Haller 173
 Hansel 398
 Hansen 381
 Hanslik 382, 395
 Harmand 360, 361
 Harmatta 374 sq., 377
 Hartmann 151
 Hatzidakis 189
 Haufmann 188, 189
 Hausherr 178
 Hazard 384
 Heggelbacher 178
 Heintsch 191
 Heisig 382
 Heibling 162
 Helm 156
 Hemmerdinger-Iliadou 178
 Hennig 183
 Herman 372
 Hertling 173
 Heydenreich 189
 Hickmann 190
 Higgins 156
 Hilling 396
 Hingst 189
 Hinz 160, 165

VIII

- Hirschberger 177
 Höeg 181, 190
 Hofmann, F. 371
 Hofmann, G. 371
 Hofmann, K. 396
 Hofmeister 396
 Hönig 161
 Honigmann 147, 158, 173, 178, 391
 Hopfner 179
 Hoptner 141
 Horálek 193
 Hotzelt 391
 Hrbek 161, 381
 Hrubý 167
 Hudson Williams 395
 Huglo 401
 Hunger 154, 381
 Hussey 368 sq., 377, 397

 Ikonnikov 196
 Impellizeri 154
 Inalcik 363
 Inglisian 371
 Ioannou 154
 Irigoien 394
 Irmscher 147, 148, 149, 377, 378
 Istrin 306
 Ivánka v. 151, 156, 181
 Ivanova 393
 Ives 394

 Jablonowski 166
 Jacob, G. 138, 183
 Jacob, J. 139
 Jacob, W. 395
 Jaeger 178
 Jagoditsch 193, 194
 Jakabffy 386
 Jakobson, A. L. 215
 Jakobson, R. 141, 144, 193
 Jakubinskij 151
 Jakubovski 161
 Jalabert 393
 Jammers 190
 Janin 183, 184, 185, 386, 398
 Jannaccone 149
 Javarek 186
 Jenkins, C. 387
 Jenkins, G. K. 394
 Jenkins, R. J. H. 158, 377, 381, 382
 Jensen 137 sq.
 Jertov 195
 Joannou 178
 Johannesson 395
 Johnner 191
 Jones 160, 165
 Jordan 161, 173

 K.-E. H. 160, 164, 381
 K. H. 381

 Kádár 185, 399
 Kadloubovsky 395
 Kaimis 138, 139, 140
 Kalitsunakis 147, 152
 Kalpers 170
 Kampf 161
 Kampis 399
 Kanatsoulis 170
 Kantorowicz 152, 181
 Kapsomenos 378, 380
 Karantonis 154
 Karpovich 141, 166
 Karpp 384
 Karyškovskij 211
 Katz 379
 Kavka 191
 Kazarov 170
 Každan 205, 208, 209
 Kelleher 190
 Keller 391
 Kempf 168, 173
 Kenyon 170
 Keydell 379, 395
 Kienast 164
 Kindermann 379
 Kirpičnikov 196
 Kirschbaum 173
 Kirsten 184, 361
 Kitzinger 391
 Klauser 174
 Klebel 165
 Klíma 160
 Klostermann 178, 179, 382
 Klumbach 166
 Koch 377
 Kolčín 386
 Kollwitz 377
 Kondakov 196
 Kondratjev 218
 Konstantopoulos 155
 Kornilovič 172
 Korošec 387
 Koschaker 146
 Koschmieder 190
 Kosminskij 197
 Kot 145
 Kotsakis 194
 Kötting 173, 391
 Kougeas 380
 Koukoules 152, 165, 171, 362, 378
 Koumanoudis 383
 Kovalev 198
 Kovrig 384
 Kraft 384
 Kraiker 184
 Krandžalov 191
 Kranz 177
 Krekić 384
 Kreller 147
 Krey 161

- Kriaras 379, 383, 384, 392
 Krivocheine 179
 Krug 149
 Krumbacher 147
 Kulakovskij 196, 215
 Kunik 149
 Kunkel, O. 185
 Kunkel, W. 390
 Kúnos 138
 Kunz 191
 Kurfess 382
 Kurz 191, 379
 Kuthreotis 155
 Kuznecov 151
 Kyriakidis, G. K. 171
 Kyriakidis, St. P. 147, 150, 155, 157, 176,
 377, 380, 394
 Kyriazopoulos 152

 L. H. 178
 Lacombrade 152
 Ladner 379
 Lafaurie 176
 Laistner 390
 Lambin 215
 Lampsidis 152, 182, 392
 Lang 379
 Laourdas 152, 154, 157, 158, 173, 184, 381,
 382, 383, 384, 392, 395
 László 400
 Latourette 392
 Latte 150, 156
 Latyšev 215
 Laurent 171, 173, 176, 184, 395
 Lausberg 150
 Lazarev 217, 218, 362
 Lebon 370, 397
 Leib 341 sq., 384
 Leipoldt 160
 Lemerle 168, 187, 189, 385, 397
 Lerche 391
 Leschi 168
 Levčenko 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203,
 204, 210, 211, 212, 216, 361
 Levi 399
 Libadaras 153, 158
 Lichačev 213
 Liermann 172
 Lietzmann 174, 392
 Lippmann v. 194
 Lipšic 22, 25, 26, 27, 37, 39, 55, 123, 164,
 204, 205, 207, 217
 Lipták 387
 Littmann 179, 194
 Lobel 383
 Loenertz 159
 Öfstedt 150
 Öhneysen 400
 o o s 19 sq.
 opez 367 sq.

 Lord 141, 143, 144, 153
 Loverdo de 397
 Lüders 385
 Ludwig 153
 Lullies 157
 Lundström 382
 Lunt 141
 Luschan v. 138
 Luschnat 377
 Luther 397

 Machek 151
 Maculevič 218
 Mahfoud 182
 Malafosse de 389
 Mamone 392
 Mamones 153
 Manfredi 132
 Mango 158, 189, 381
 Mareš 191
 Marinesco 160
 Marković 175
 Martin, J. R. 399
 Martin, T. O. 372
 Massignon 182
 Massow v. 184
 Matl 194
 Mattingly 176
 Maurer 174
 Mavrodin 203, 210
 Mavrodinov 365
 Mayer 397
 Medico Del 132 sq.
 Medovikov 196
 Meer van de 174
 Melas 155
 Melik-Bachšjan 207
 Melikoff-Sayard 157
 Menzel 138
 Mercati 153
 Merki 396
 Meščerskij 214
 Meurers 147
 Meyendorff 181
 Meyer 400
 Michel 147, 172, 372
 Michelis, P. A. 185
 Michelis, R. 362
 Miler 157
 Millet 99, 365, 398
 Milojčić 185, 398
 Miltner 168
 Miner 148
 Minorsky 165
 Misch 382
 Mišulin 198, 199, 203, 210
 Mittelstaedt 189
 Moeller 370
 Molè 377, 385
 Molitor 147

X

Molla-Giovanu 139
 Mollas 138, 139
 Monneret de Villard 135, 147
 Montevecchi 383
 Moravcsik 147, 151, 158, 378, 382, 402
 Moreau 156, 169, 171
 Morenz 179, 402
 Morgan 153
 Morstin 194
 Moschonas 159
 Mošin 143
 Mouterde, P. 370
 Mouterde, R. 393
 Mühlpfordt 160
 Muka 191
 Müller 396, 400
 Muralt 196

Naoumidis 153
 Nästurel 159
 Neaga 396
 Neumann 194
 Neunheuser 397
 Nicol 381, 397
 Nicolopoulos 153
 Niederle 387
 Nigg 174
 Nikiforov 192
 Nikitin 210
 Nölle 177
 Nonnos 153
 Nordström 400
 Norsa 383
 Noth 159

Obolensky 148
 Ohnsorge 162, 383
 Oikonomides 392
 Oikonomos 179
 Olesch 151
 Onasch 172, 189, 397, 400
 Opfermann 171
 Opic 363
 Opitz 180
 Orgels 157
 Orlandos 168
 Ostrogorskij 147, 157, 164, 362, 390
 Ott 373

Palachkovsky 397
 Palikarova-Verdeil 401
 Pallas 159
 Palmer 395
 Palumbo 378
 Pamboukis 155
 Pančenko 196
 Papadopoulos, A. A. 150
 Papadopoulos, Th. H. 174, 392
 Papamichael 174
 Papazoglu 184

Paradowski 194
 Parlasca 399
 Parlangeli 378
 Pascal 398
 Paschke 397
 Paskiewicz 164
 Paton 164
 Patzig 177
 Paulová 322, 378
 Pavan 390
 Pavel 396
 Pearce 176
 Peeters 148, 397
 Perl, C. J. 178
 Perl, G. 382
 Pernot 154
 Perry 380
 Pertusi 156
 Peters 385
 Peterson 153
 Petrov 164
 Philipp 185
 Philippsen 184
 Picard 168, 187, 189, 190
 Pichard 380
 Pičeta 210
 Pigulevskaja 164, 198, 199, 200, 201, 202, 215
 Pinard 187, 188
 Pincherle 391
 Pirson 395
 Pitterová 168
 Piuk 192
 Plankl 178
 Plöchl 172
 Politis 149, 151, 152, 153, 154, 155, 166, 170, 174
 Poljakova 218
 Porcescu 191
 Pošvář 120 sq.
 Poucha 160, 164, 382
 Poulik 168
 Powstenko 399
 Preda 394
 Preidel 387
 Prelipcean 396
 Preobraženskij 151
 Prewite-Orton 164
 Primov 174
 Putzger 398

Quasten 179, 397

R. M. 397
 Radojčić 380
 Radoměský 176
 Raes 396
 Rahner 164, 369
 Rajković 164
 Raleigh Radford 166

- Randall 147
 Ravà 148
 Raymond 367 sq.
 Rees, B. R. 383
 Rees, D. A. 394
 Reese 191
 Regel 196
 Regler 159
 Reiner 382
 Reinhardt 152
 Remark 178
 Remmers 174
 Renaud 189
 Reusch 184, 187
 Rheinfelder 174
 Riabuschinsky 190
 Rich 173
 Richard, J. 128 sq., 164
 Richard, M. 178, 370
 Riedmatten 174, 369
 Riesenfeld, B. 150, 378
 Riesenfeld, H. 150, 378
 Ringborn 186
 Ritter 138
 Roberts 383
 Robinson, C. A. 385
 Robinson, M. 398
 Roes 190
 Roey van 371
 Rohifs 378
 Roncaglia 174
 Rosenkranz 392
 Rosenthal 164
 Rouillard 164
 Roussel 138, 139, 140
 Rozen 196
 Rubin 155, 164, 189, 377, 382
 Rubio y Lluch 385
 Rüd 392
 Rudberg 396
 Runciman 22, 164, 377, 384
 Rybakov 203, 210, 213

 Sadnik 155, 192, 193
 Sági 387
 Salač 382
 Salaville 372
 Salvatorelli 148
 Sarabjanov 363
 Sas-Zaloziecky 186
 Sbordone 153
 Schall 151
 Scharf 362
 Scheffer 153
 Scheidweiler 22, 25, 26, 27, 32, 33, 34, 35,
 36, 41, 43, 179, 180, 182, 396
 Schelkle 392
 Scheltema 170
 Schilling 177
 Schiro 180

 Schlötterer 401
 Schlumberger 177
 Schmaus 155, 159, 165
 Schneck 150
 Schmidt, A. 155
 Schmidt, C. 180
 Schneemelcher 174, 392
 Schneider 146, 147, 189, 369, 372, 376, 377,
 386, 391
 Schnitzler 372
 Schön 157
 Schönmetzer 373
 Schreiner 155
 Schubart 159, 376
 Schultze 184
 Schultzer 373
 Schüssler 165
 Schwartz 385
 Schweinfurth 148, 186
 Schweitzer 157
 Schwyzer 379
 Seaver 165
 Segert 160
 Seidl 170, 389
 Seidler 148
 Seliščev 193
 Sellers 174
 Semavi Eyice 398
 Şesan 146, 174, 182, 189, 390, 391
 Seston 187, 386
 Setton 366, 384, 401
 Severus v. 180
 Sharf 165
 Sherbowitz-Wetzor 156
 Siapkarak-Pitsilides 154
 Sibia 174
 Sidorov 148
 Sigalas 155
 Simon 174
 Simonide 402
 Simson v. 400
 Sjuzumov 198, 200, 201, 202, 204, 205, 206,
 207
 Skabalanovič 196
 Skazkin 197
 Skeat 383
 Skok 192
 Skržinskaja 213, 215
 Smirnov, A. P. 387
 Smirnov, N. A. 290
 Smith 161
 Sokolov, I. I. 208
 Sokolov, N. P. 213, 214
 Solano 373
 Solovjev, A. 363
 Solovjev, A. V. 141
 Sommer 161
 Sós 387
 Soulis 141, 143, 175
 Soyter 156, 164, 165

XII

- Spanneut 180
 Sproemberg 161
 Spuler 162, 164, 165, 166, 184, 397
 Spyridakis 155, 177, 182
 Sreznevskij 149
 Stäblein 191
 Stadtmüller 165, 184, 386
 Stančev 175, 393
 Stanislav 192
 Stapelmann 396
 Stasulevič 196
 Stefan 386
 Stefanou 175
 Stein 165
 Steinhausen 172
 Stephanidis 175
 Stern 189
 Stiehl 160
 Stier 147
 Stöhr 190
 Stökl 172
 Stolz 150
 Stopp 147
 Strathmann 180
 Straub 383
 Stričević 392
 Strittmatter 392
 Stroheker 385
 Stroux 385
 Stuißer 171
 Stupperich 397
 Sühling 173
 Svoboda, B. 169
 Swift 398
 Swoboda, E. 169
 Sydow 174
 Szeftel 193

 Ščepkina 213
 Šestakov 215
 Ševčenko 141, 142, 143, 157, 193, 401
 Škorpil 365

 Tadin 363
 Taeschner 160
 Talbot-Rice 362, 398
 Tărăboantă 187
 Tatakis 394
 Taylor 155
 Telfer 392
 Ternovskij 196
 Theodorides 402
 Theokharidis 184
 Thomopoulos 185
 Thompson 366 sq.
 Thomsen 148, 158, 179
 Tichomirov 148, 210, 211, 212, 213
 Till 159, 180, 194
 Tillyard 401
 Tivčev 165

 Todorov 402
 Tomadakis 154, 180, 380, 392
 Topping 148, 361
 Toumanoff 386
 Trask 150
 Trautmann 151
 Tretjakov 203, 210
 Treue 169
 Trogranić 194
 Trubetskoy 141, 143, 144
 Trypanis 392
 Tsopanakis 150
 Tuilier 390
 Turek 167
 Turková 125 sq.
 Turyn 380
 Tzetzes 154

 Udal'cova 148, 195 sq., 198, 200, 202, 360
 Ueding 372
 Uhlirz 165
 Unbegaun 287, 288, 289
 Underwood 362
 Unver 182
 Ursprung 401
 Uspenskij, C. N. 196
 Uspenskij, F. I., 196, 215
 Uspenskij, P. 196

 Vasiliev, A. 365 sq.
 Vasiljev, A. A. 148, 165
 Vasiljevskij 196, 210, 212, 215
 Vasmer 149, 151
 Večerka 192
 Veh 166
 Velkov 166
 Ven van den 182, 397
 Vernadsky 164, 166, 401
 Vesel'ij 218
 Vincent 189
 Vinner 189
 Vinogradov 151
 Višnjakova 208
 Vogt 157
 Vogts 186
 Volbach 186, 188
 Völker 148, 172, 395, 396
 Vonderlage 166
 Vöobus 397
 Voretzsch 400
 Vries de, I. M. 181
 Vries de, W. 370
 Vring van der 155
 Vryonis 399

 W. 150, 180
 W. W. 154
 Waage 394
 Wachinger 155
 Waele de 400

Wagner, E. 378	Widmann 171
Wagner, P. 401	Wieacker 172
Wal van der 166	Wiedmann 169
Walden 194	Winkler 192
Ward, M. 393	Winter 148
Ward Perkins, J. 398	Witt de 182
Wartburg 150	Wittek 166
Waszink 174	Woldan 183
Weber 185, 398	Wolff 393
Wegner 383	Woodward 398
Weintraub 141	Wroth 394
Weisweiler 396	Wyss 178
Weitzmann 390	Xydes 154
Wellesz 191, 401	Xyngopoulos 187, 190
Wendel 376	Zakythinos 156, 166, 393
Wendt 189, 400	Zeiner-Henriksen 190
Wenger, A. 189	Zenkowsky 397
Wenger, L. 147, 172, 174, 390	Zernin 196
Werhahn 172, 395	Ziegler 172, 180
Werner, E. 393	Zoras 155, 158, 166
Werner, J. 188	Zucker 383
Wessel 166, 173, 174, 186, 187, 188	Zuntz 181
Weyer 180	